B° 23
1
77
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE FIRENZE

Digitized by Google

B.25.1.77

Digitized by Google

L'ART ET LA VIE

DE

STENDHAL

« Scrisse, amò, visse. »

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres

Hipp. Baillière, 219, Regent street

New-York

Baillière brothers, 440, Broadway

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1869

23. 1. 44

Digitized by Google

L'ART ET LA VIE

DE

STENDHAL

« Scrisse, amò, visse. »

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres

Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York

Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16

1868

Tous droits réservés.

Digitized by Google

METZ

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE NOUVIAN

au bas de la rue Tête-d'Or

Digitized by Google

PRÉFACE.

« J'aurai peut-être quelque succès vers 1860 ou 80. »

HENRI BEYLE

à Honoré de Balzac, le 30 octobre 1840.

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Après Balzac [1], après Sainte-Beuve [2], après Taine [3], et après MM. Hip. Babou [4], J. Barbey d'Aurevilly [5], H. Blaze de Bury [6], E. Bussière [7], E. Caro [8], F. Colomb [9], Em. Deschanel [10], Eug. Despois [11], Paulin Limayrac [12], P. Mérimée [13], Ch. Monselet [14], Eug. Pelletan [15], Louis Ratisbonne [16], Louis Ulbach [17], Louis Veuillot [18], je

[1] *Revue parisienne* du 25 septembre 1840.

[2] Causeries du lundi, T. IX.

[3] Essais de critique et d'histoire (2e édit.).

[4] *Revue nouvelle*, avril et mai 1864.

[5] Les œuvres et les hommes. — 4e partie, les Romanciers.

[6] *Revue des deux Mondes.*

[7] *Revue des deux Mondes.*

[8] Études morales sur le temps présent.

[9] Notice sur la vie et les ouvrages de Henri Beyle.

[10] A bâtons rompus

[11] Article de l'*avenir.*

[12] Préface de l'*amour.*

[13] Notes et souvenirs.

[14] Préface d'*Armance.*

[15] Heures de travail.

[16] Impressions littéraires.

[17] Écrivains et hommes de lettres.

[18] Mélanges.

viens, à mon tour, essayer de faire connaître l'Art et la Vie d'Henri Beyle.

L'étude d'un seul écrivain peut tenir lieu de tout un livre de philosophie, si cette étude, — pénétrant au-delà des apparences, — va jusqu'au cœur de l'homme, jusqu'à ce fonds intime et ce naturel primitif qui subsistent toute la vie sous les greffes de l'éducation et du monde.

Ainsi comprise, cette étude n'est plus le récit superficiel de faits et gestes plus ou moins intéressants, ni la critique isolée des œuvres; ce n'est plus la courte et banale notice d'autrefois : c'est la définition particulière, la détermination complète d'un individu qu'on ne pourra plus ensuite confondre avec personne, et qui contient en lui l'abrégé de l'humanité.

Je voudrais appliquer cette méthode à Stendhal, l'interroger dans sa correspondance et dans ses livres, l'examiner à fond dans ses origines, dans son éducation, dans la culture qu'il s'est donnée lui-même, à travers sa vie toute entière.

Grâce à cette méthode régulière qui entoure un homme et qui l'assiége en quelque sorte par tous les côtés, on peut s'emparer de sa personne, le réduire à la vérité complète et le forcer dans ses derniers retranchements.

Je ne me bornerai pas à définir le caractère de Beyle, ni même à apprécier son originalité : je veux remonter de ses nombreux écrits à sa nature intime,

et dire, sans réticences, ce qu'il était au fond et ce qu'il pensait.

Il prétendait n'en savoir rien lui-même. On a tiré de ses papiers cette phrase singulière : « Qu'ai-je été ? que suis-je ? En vérité je serais bien embarrassé de le dire. » Nous le dirons pour lui. Une étude attentive, un examen profond, minutieux de la personne et des écrits d'Henri Beyle doit nous apprendre, non pas seulement ce qu'il était et ce qu'il a fait ; elle doit nous découvrir (et c'est là le grand intérêt philosophique) les *causes* de ses qualités bonnes ou mauvaises.

La nouvelle critique, la biographie intelligente et philosophique consistent précisément à *expliquer* un homme, à découvrir les motifs cachés de ses sentiments et la raison secrète de tous ses actes. Ces causes intéressantes, — souvent dissimulées, avec intention, sous le rôle que tout homme joue, plus ou moins, en public, — ces causes existent. Il les faut découvrir sous les prétextes faux mis en avant. On les trouve dans la complexion originelle, dans le tempérament primitif, plus ou moins modifié par le régime et par l'éducation première du collége et de la famille ; elles se manifestent, sans erreur possible, dans les habitudes de l'esprit, dans le ton, la démarche et la tournure du style ; elles dépendent elles-mêmes de la force des organes, du degré d'attention dont on est capable, de l'habitude ou de l'impuis-

sance de la réflexion et du raisonnement, de l'influence de l'imagination, enfin des inclinations ordinaires du cœur. — De la force ou de la faiblesse du caractère naissent infailliblement : la ruse, l'habile hypocrisie, ou bien, au contraire la franchise, la fierté, le dédain du mensonge, dans la vie du monde et dans l'art.

Il ne suffit donc pas de louer ou de blâmer un homme pour le faire connaître. En parlant de Beyle, par exemple, on court grand risque de se tromper (comme l'ont fait tant de critiques), en le définissant d'un mot, en disant de lui qu'il est un épicurien immoral, un paradoxal fantaisiste, un esprit original ou exorbitant, supérieur ou ennuyeux. Il faut démontrer l'existence et surtout la *raison* de ses qualités et de ses défauts. On veut des faits qui expliquent sa nature, ses instincts premiers, puis ses progrès volontaires ou inconscients dans le vice et dans la vertu.

Le seul moyen de porter sur Stendhal un jugement utile, sera de faire l'histoire de ses passions, de les examiner dès leur naissance, de les suivre à travers les changements qu'amène l'âge ; de les voir : égoïstes ou nobles, vulgaires ou distinguées, grandir, s'altérer ou se ranimer plus vives suivant les temps et les circonstances ; de comprendre en un mot leur raison d'être et la nécessité morale de leur développement.

Une autre question sera de savoir s'il fut heureux ?

Comment? et de quoi? Quels furent la qualité et les éléments du bonheur qu'il cherchait?

Puis nous étudierons son caractère, dans ses relations avec les hommes? nous verrons s'il fut bon, cruel, égoïste, ou compatissant, enthousiaste ou sceptique, etc.

En résumé, la biographie, ne peut être qu'un misérable recueil d'anas, si elle n'est une enquête positive et philosophique instituée sur tout l'homme.

« Quant à moi, je l'avoue, ce qui m'attache, depuis les *Vies des hommes illustres*, de Plutarque, jusqu'aux monographies à la manière anglaise, c'est l'étude intime de l'individu, c'est le détail vivant et caractéristique. — La philosophie de l'histoire est une sphère supérieure d'où l'on plane sur l'ensemble de l'humanité ; mais la vie des hommes — illustres, ou non, — leur biographie détaillée, voilà ce qui nous saisit, nous captive, nous intéresse intimement. L'étude du moral et celle du physique y sont étroitement unies, mêlées et confondues [1]. »

Le maître et l'inventeur de la critique naturelle, M. Sainte-Beuve, révélant un jour la méthode qu'il emploie depuis si longtemps, nous montre qu'on ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. « Tant qu'on ne s'est pas

[1] Emile Deschanel ; *Essai de critique naturelle.*

adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits. — Que pensait-il en religion? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? — Sur l'article d'argent? — Était-il riche, était-il pauvre? — Quel était son régime, quelle était sa manière journalière de vivre, etc.? — Enfin quel était son vice ou son faible? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout[1]. »

Nous examinerons donc en Stendhal son humeur, son tempérament, ses opinions sur l'*Art et* sur *la Vie :* c'est-à-dire sur Dieu, sur la nature et l'homme, sur les différents peuples, sur les sciences et les religions, sur la morale, sur la femme et l'amour, sur la musique et la peinture, les marbres et les livres, etc.

Nous verrons comment ses idées secondent ou contrarient parfois ses passions, comment son esprit

[1] Sainte-Beuve.

s'accorde avec son cœur, comment sa manière de concevoir influe sur sa manière de sentir.

Dans l'homme nous analyserons l'écrivain, le critique d'art, le romancier. Nous jugerons ses personnages, ses amas de notes et, par conséquent, l'espèce de public qu'il lui faut.

En étudiant son style nous découvrirons les qualités et les lacunes de son cœur et de son esprit. Nous chercherons surtout à déterminer quels étaient son principal moteur, son grand ressort, son idée fixe?

Pour apprécier sa valeur littéraire nous remonterons à son organisation physique. Nous demanderons à ses notes de voyage, à ses romans et à ses lettres comment il voyait les objets; quelle impression ils faisaient sur son âme; pourquoi et comment il décrit la nature; quel est son rêve d'artiste, son microcosme?

L'imagination est-elle sa faculté dominante? ou n'est-ce pas plutôt la réflexion et la logique? Quel est son degré d'imagination? à quoi s'applique spontanément son enthousiasme? quels sont ses maîtres, ses disciples, ses ennemis? Aime-t-il l'Art plus que la vie du monde, et les livres plus que les hommes?....

S'il était, comme nous le croyons, un libre disciple d'Helvétius, de Cabanis et de Montesquieu, revu par Destutt de Tracy, nous lui appliquerons leur méthode.

Il est un des premiers qui aient introduit la physiologie dans la critique, il a toujours cherché l'influence du tempérament sur les œuvres, et cette analyse pénétrante il ne l'appliquait pas seulement à la critique d'art, mais bien à toutes les émotions de la vie morale et principalement à l'amour. — Il analysait tout : expliquant physiologiquement les causes de telle ambition, de telle ruse, de telle sottise ou de telle haine, etc.

Aussi se plaît-on en le lisant, à voir jouer devant soi les ressorts de toutes les passions. On aime à voir construire et démonter, sous ses yeux, de puissants caractères. On prend un intérêt moral et scientifique à ces fines dissections, à cette anatomie de l'âme où il est passé maître, et l'on apprend, en réfléchissant sur son œuvre, la physiologie du cœur.

Pour lui-même, Stendhal tenait registre fidèle de ses sentiments et de ses pensées. Il écrivait tous les jours quelques lignes sur ce qu'il avait vu ou senti ; mais il était trop ami du XVIIIe siècle, trop enclin à la réflexion et à l'analyse pour se contenter de noter exactement et sans commentaires les sensations de sa vie. Il y revient, et c'est là son art ; il y songe, il les examine, il les retourne, il les explique par les circonstances ; il en dit le temps, l'occasion et la cause.

Dans le monde et dans le cabinet, Stendhal est un observateur qui expérimente et raisonne. Il est

sceptique à tout ce qui n'est pas démontrable; incrédule, indévot, épicurien spirituel de la famille de Montaigne, il dirait volontiers, avec lui de la vie : Je la veux vivre mollement, pour la jouir au double des autres. » Il est aussi matérialiste, positif, facilement ému, égoïste aimable et sans hypocrisie, pratiquant, comme l'auteur, cette autre maxime de Montaigne : « On doit se prêter à autrui et ne se » donner qu'à soi-même. »

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

APERÇU GÉNÉRAL SUR LE CARACTÈRE ET L'ŒUVRE DE STENDHAL.

I.

Pourquoi certains critiques sont-ils si sévères à Stendhal? — Traits distinctifs de son caractère. — Sa préoccupation du bonheur.

Beaucoup de soi-disant critiques qui ont le plus maltraité Henri Beyle, semblent craindre de lui ressembler, parce qu'en général on le distingue plus qu'on ne l'estime et qu'on tient à paraître meilleur que lui tout en le sentant supérieur à soi en bien des points. On croit avoir l'âme plus grande, le cœur moins sec, et c'est peut-être uniquement parce qu'on a l'esprit moins pénétrant.

H. Beyle-Stendhal avait trop de monde et trop d'expérience pour être jamais dupe; il avait trop d'observations précises, prises sur le fait, pour se tromper dans les théories ingénieuses qu'il en tirait. On s'imagine aisément avoir une nature plus généreuse, plus spontanée au dévouement parce que l'on a moins étudié la Vie, moins réfléchi. Mais, au fond,

Digitized by Google

on est personnel, égoïste; on songe, comme Stendhal, trop souvent, trop continuellement au bonheur. — « Suis-je un homme heureux ? » se demandait Stendhal ; et, quel est le meilleur moyen de le devenir ?

Telle était sa préoccupation habituelle et profonde. — C'est la question qui sollicite obscurément tout homme en ce monde. H. Beyle se la posait nettement et y répondait avec détail et avec franchise. — On lui a reproché avec amertume (je n'ose dire avec hypocrisie), les sentiments naïfs exprimés d'une façon bien spirituelle dans une lettre que, pour ma part, je trouve tout simplement charmante.

« Je ne suis point, dit-il, [1] de ces philosophes qui, lorsqu'il fait une grande pluie le soir d'un jour, étouffant du mois de juin, s'affligent de la pluie, parce qu'elle fait du mal aux biens de la terre, et, par exemple, à la floraison de la vigne. La pluie, ce soir là, me semble charmante, parce qu'elle détend les nerfs, rafraîchit l'air, et, enfin me donne du bonheur. Je quitterai peut-être le monde demain ; je ne boirai pas de ce vin dont la fleur embaume les collines de la Côte-d'Or. » — Bien qu'on ne l'avoue pas toujours, j'imagine qu'on pense et qu'on sent volontiers comme lui.

« .... Lorsque l'on détourne la vue des résultats sérieux de la Révolution, un des spectacles qui

[1] *Stendhal*, œuvres complètes. *Correspondance inédite*, 1re série.

frappent l'imagination, c'est l'état actuel de la société en France. Veuve de ces êtres gais, charmants, aimables, ne prenant rien au tragique, la société ressemble à l'année dépouillée de son printemps.... Je suis un petit citoyen fort obscur, fort peu fait pour influer sur les autres; je cherche le plaisir tous les jours, le bonheur quand je puis; j'aime la société et je suis affligé de l'état de marasme et d'irritation où elle se trouve.

N'est-il pas bien triste pour moi qui n'ai qu'une journée à passer au *Salon*, de le trouver justement occupé par les maçons qui le reblanchissent, par les peintres qui me font fuir avec l'insupportable odeur de leur vernis, enfin, par les menuisiers, les plus bruyants de tous, qui remettent des chevilles au parquet à grands coups de marteau. — Hélas! Messieurs, que ne m'a-t-il été donné d'habiter le Salon la veille du jour où vous y êtes entrés.[1] »

En réalité, comme l'instinct naturel nous pousse tous au bonheur, il faut ne le voir qu'en gros et ne le vouloir que par les grandes choses. On se dépravе en l'analysant parce que le plaisir n'est, en effet, que dans une addition de petites choses séparément futiles, ou basses, ou matérielles, justement dédaignées des âmes héroïques altérées d'infini. — Tant que l'infini nous tourmente, nous pouvons être des héros; dès

[1] Paris, le 15 juin 1824.

que la sagesse de l'âge nous ramène au *relatif*, nous risquons d'attacher trop d'importance aux éléments mesquins dont se compose réellement notre pauvre bonheur. La décomposition faite par l'esprit, se transforme alors et se résume dans la déchéance et dans l'apparente corruption du cœur. — C'est le résultat certain de l'analyse. — Qui veut se rendre heureux, hors du dévouement, devient vite un épicurien méprisable. Voilà la vérité. — Mais Stendhal s'en relève par son ambition secrète d'être utile, par cette réflexion profonde et fréquente, cette ardeur au travail qui ont fini par le tuer. Est-ce une vie inutile que la sienne? Toute dévouée à l'Art et à la science du cœur, à la connaissance de l'homme qui sont certes les plus importantes !

Et quel esprit étroit viendrait lui reprocher d'avoir trouvé du plaisir en nous rendant à tous un signalé service par ses recherches incessantes et par la féconde originalité de son esprit ?

Sans la vigueur de cet esprit, sa riche nature, longtemps comprimée par une éducation trop rigide et par un métier froid, aurait pu, je le crains, se pervertir dans des plaisirs sans gloire et sans profit. Mais son génie robuste a triomphé de ces dangers. Il y échappe par l'alternative continuelle d'une analyse pénétrante et d'un abandon volontaire à la sensation présente.

Mais n'est-ce pas une manière charmante d'aller à

la gloire que d'analyser ses plaisirs ? Est-ce qu'on blâme Tibulle ou Properce d'avoir conquis une gloire immortelle en chantant, avec grâce, leurs amours éphémères. — Entre les poëtes érotiques qui nous émeuvent un instant par l'aimable tableau de leurs maîtresses, et ce philosophe de l'amour qui pose les fondements d'une science nouvelle : admirable dans ses premières ébauches comme dans ses conséquences possibles, je n'hésite pas ; mon choix est au dernier.

Je m'instruis avec Stendhal et j'admire, non sans quelques réserves, l'émule de La Rochefoucault, le profond physiologiste du cœur.

II.

Son Art dans le choix et la direction de sa Vie.

Cette constante préoccupation de donner à sa Vie l'emploi le plus utile et le plus agréable, et à soi-même la plus grande somme de bonheur possible, devait le conduire à rechercher les plaisirs élevés et sensibles de l'amour.

Habile dans les relations mondaines à dissimuler sa tendresse, il prêchait volontiers l'amour-goût; mais il était capable aussi d'amour passionné. Ses biographes en citent des exemples sur lesquels nous reviendrons.

Digitized by Google

Son amour n'est pas d'habitude platonique ; mais l'amour platonique est-il donc, après tout, un idéal bien sain ? H. Beyle était un homme complet, non un jésuite ; il avait des sens souvent impérieux ; mais son amour, relevé par un sentiment vif, embelli par son esprit aimable, était difficile dans ses choix. Beyle ne séparait pas son estime de ses goûts. Le sentiment dont il était capable se distingue donc du caprice et de la sensation. On peut trouver qu'il reste encore mêlé de « grossièreté sensible » [1]. — Pour des anges ou des professeurs de philosophie spiritualiste c'est possible ; mais je doute que les belles italiennes les préfèrent à Stendhal qui les aimait à sa manière : ce qui prouve apparemment qu'elles n'étaient pas blessées d'être aimées ainsi. — Il y a temps pour tout d'ailleurs. Un peu de mysticisme ne nuit pas à l'amour. Dante adorait sa dame, Pétrarque adorait Laure, mais j'imagine que leurs maîtresses moins idéales, à la rencontre, n'y perdaient rien.

Considérant l'existence comme un voyage que l'on peut rendre agréable ou bien subir avec ennui, Stendhal a toujours et partout cherché, par un art exquis, à grouper dans sa vie, un choix de fleurs et de sensations agréables.

Il aimait les situations où elles pouvaient naître d'elles-mêmes, sans efforts et à l'improviste, car il

[1] M. Caro.

adorait l'imprévu. L'habitude monotone lui donnait la nausée. Il détestait la routine banale de la petite vie de province. Les idées croupissantes des petits bourgeois, les convictions irraisonnées des dévots, les mesquins sentiments des *cannts* le dégoûtaient plus qu'on ne peut dire. Ses jugements sévères sur ces hommes et sur ces choses lui étaient dictés par l'odieux souvenir de l'ennui qu'il en avait subi. Il partageait l'avis de ces docteurs en médecine qui autorisèrent le duc de Lauraguais à poursuivre au criminel un ennuyeux pour tentative d'homicide. Il pensait, avec Sterne, que les pires coquins sont les sots qui nous dérobent à la fois notre temps et notre patience.

Volontiers prodigue de tout, excepté de son attention, il ne reconnaissait dans le monde que deux espèces de gens : ceux avec qui il s'amusait, et ceux auprès desquels il s'ennuyait. « Faire le moindre sacrifice, se donner la moindre peine pour se concilier l'estime ou l'affection des derniers, c'était s'exposer à des relations qui lui étaient insupportables. » — L'esprit indépendant ou, si l'on veut, vagabond, de Beyle, se refusait à toute contrainte. Tout ce qui gênait sa liberté lui était odieux, et je ne sais pas trop, dit son ami M. Mérimée, s'il faisait une distinction bien nette entre un ennuyeux et un méchant homme.

Sa curiosité constante de connaître tous les mystères du cœur humain l'attirait même parfois auprès des gens pour lesquels il avait peu d'estime. « Mais,

disait-il, au moins avec eux il y a quelque chose à apprendre. » D'ailleurs son esprit fier, loyal, incapable d'une bassesse, l'éloignait de parcille compagnie, dès qu'il s'y rencontrait quelque avantage autre qu'une satisfaction de curiosité [1].

Ami de la franchise, ennemi irréconciliable du mensonge (ne jamais pardonner un mensonge était une de ses maximes); la bigoterie morale était une autre source d'ennui pour lui ; l'hypocrisie religieuse le faisait bondir ou bailler. Jamais il ne put croire qu'un dévot fut sincère. — « Je pense, dit à ce sujet son ami M. Mérimée, que le long séjour qu'il avait fait en Italie n'avait pas peu contribué à donner à son esprit cette tournure irréligieuse et agressive qui se montre dans tous ses ouvrages et qu'on lui a si vivement reprochée. »

Pour conserver la foi et l'appétit, pour aimer la cuisine il est bon de ne pas la voir faire, et Stendhal, à Rome, connaissait très-à-fond tous les cuisiniers du *Conclave*.

Affable et complaisant avec ses égaux, il ne pouvait souffrir aucune morgue ni aucune contrainte. Il voulait déployer, à son aise, sa liberté, dans un milieu où elle parut aimable. Voilà pourquoi il aimait l'Italie et Paris, Paris surtout, l'heureux asile de la charmante indépendance, Paris, la ville du monde où la société

[1] *Notes et Souvenirs*.

est la plus tolérante, la plus libérale, la plus ouverte à l'esprit, la plus sensible au mérite personnel, Paris où il n'est pas besoin de rechercher la solitude pour y garder sa liberté, Paris enfin, qui sait estimer les gens d'esprit à leur valeur et les comprend, les devine à demi-mot, tant son empressement envers eux est attentif et sympathique. — Stendhal le savait bien lui, le brillant causeur, estimé des meilleurs salons, lui qui reconnaissait que « l'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur en abordant en Angleterre. »

Et la province donc, où l'esprit est une non-valeur et où l'homme indévot et romanesque est suspect au bout de trois mois : pensez-vous que, par les contraires, elle n'ait pas rendu notre ami Stendhal amoureux de Paris, amoureux fou !

Ainsi, disent ses bons critiques, il aimait la licence, heureux de la cacher « dans le sein de la capitale, dans la forêt touffue de la grande Babylone moderne. » Ainsi, les conventions sociales les plus respectables et la morale sacrée, lui pesant comme ennuyeuses, il nie ces préjugés vulgaires, pour se mettre à l'aise, et se laisser vivre suivant sa nature égoïste, ses réflexions épicuriennes, ses calculs personnels et ses instincts. Ainsi, il se fait à lui-même une morale facile, composée des devoirs qu'il aime et repoussant ceux qu'il n'aime pas. C'est un homme immoral que votre Henri Beyle.

Mon Dieu oui, il s'est fait une morale lui-même, une doctrine harmonieuse, logique, qu'il *théorise* d'après ses sentiments et ses actes, étudiés et analysés dans leur cause et leurs conséquences, avec une vive passion d'esprit. — Peu d'hommes assurément lui ressemblent, mais est-il donc nécessairement immoral parce qu'il n'est l'homme d'aucune province, d'aucune coterie, ni école, ni système, ni secte, d'aucun métier ? — Il avait beaucoup lu sans doute Helvétius et les autres philosophes du XVIIIe siècle ; mais son système éclectique et expérimental était à lui.

Nous analyserons avec soin sa philosophie. Je n'ai parlé jusqu'à présent que de ses goûts, de son art dans le choix et la direction de sa Vie. Et vous verrez, j'espère, que pour pénétrer au sein de la philosophie, la plus mauvaise porte n'est pas celle du plaisir. — C'était dans tous les cas la manière de Stendhal, qui était le contraire d'un savant d'école et d'un pédant gourmé.

Comme Balzac, Stendhal est un médecin du cœur, un psychologue-physiologiste, un grand connaisseur d'âmes.

Quand on demandait à l'auteur des *Parents pauvres*, quelle était sa profession, il disait qu'il était : « docteur ès-sciences sociales. » — « Observateur du cœur humain, » répondait, à son tour, Stendhal ; et les sots en tremblaient, pensant que c'était une

Digitized by Google

façon élégante de s'avouer « *espion de police.* » — En effet, il observait partout, à la guerre, en province, dans la rue comme dans les salons. Son laisser-aller lui servait. « Le ciel, disait-il, m'a donné le talent de me faire bien venir des paysans. » Il avait le don et le génie de la familiarité ; il se mêlait gaillardement à tous, et, dans ce grand spectacle du monde, il s'instruisait partout.

Ce n'est guère dans le cabinet qu'on peut bien apprendre la Vie ; il faut y rapporter les observations faites dans la mêlée humaine. Ainsi faisait Stendhal. Ses expériences charmantes, suivies de réflexions profondes sur les causes de ses sensations lui ouvraient, à chaque pas, de nouvelles perspectives où il se lançait sans crainte, avec une grande témérité d'esprit. Cette façon de philosopher nous montre en lui un homme original qui veut à la fois jouir et comprendre, qui jouit d'autant mieux qu'il comprend davantage, qui calcule habilement pour augmenter ses jouissances, qui souhaite l'imprévu et la soudaineté de la sensation pour en retrouver, dans un éclair, la jeunesse perdue, la naïveté première et la fraîcheur.

Sa *Correspondance inédite* nous le révèlera tout entier dans le négligé savant de sa vie journalière. Nous verrons que, pour lui : lire, voyager, dîner et faire l'amour à l'italienne, c'est-à-dire l'amour facile, mélange inégal de volupté raffinée et de sentiment

tendre, étaient ses plaisirs habituels, ses besoins ordinaires, ses passions quotidiennes et dominantes.

Joignons-y le goût d'écrire pour dire et parfois déguiser sa pensée, pour se rendre compte de lui-même et pour donner de lui l'idée, très-juste d'ailleurs, d'un homme rare et supérieur : car la plume est mêlée à tous les plaisirs de Stendhal. Il la prend tous les jours et ne comprend jamais un bonheur bien complet sans elle. Il l'associe à toutes ses joies, elle adoucit toutes ses tristesses qu'il dissipe en les écrivant. C'est sa seconde et sa vraie Vie. S'il fut jamais un homme réfléchi dont on put dire que l'art était son maître et son directeur dans la vie, certes c'est bien Stendhal.

Après le plaisir d'écrire, le plaisir de causer, la table, la musique, le bien-être de l'estomac, des sens et de l'esprit réunis, dans un salon paré de jolies femmes ou dans une loge du magnifique théâtre de *la Scala* ou de *San-Carlo*, devant un ballet de *Vigano;* voilà, sous le beau ciel de Naples ou de Milan, au milieu des ruines de Rome, devant les tableaux du Corrège ou les statues de Canova, voilà son paradis réel, savouré et souhaité, après Paris, toutes comparaisons faites, comme le *nec plus ultra* du possible en ce triste monde.

Cet amour passionné qu'il vouait à l'Italie, et dans l'Italie à Milan, n'était pas seulement instinctif; il était, au contraire, profondément senti et *réfléchi*.

Comme Montesquieu qu'il avait beaucoup étudié, Stendhal attachait une grande importance *au milieu*. Il croyait à la prépondérante influence du climat sur l'homme. « Le talent vrai, disait-il, comme le Vismara, papillon des Indes, prend la couleur de la plante sur laquelle il vit ; » et c'est pourquoi Stendhal, italien par le cœur et par une longue résidence de choix, après avoir aimé, joui et souffert à Milan, a voulu se dire *Milanais* dans l'épitaphe qu'il a lui-même composée pour sa tombe, au cimetière Montmartre. Ses amours, son génie, ses sensations écrites sont, en effet, plutôt d'un italien moderne que d'un français, et l'on peut juger, par son exemple, du degré d'influence du climat sur l'homme et sur le talent.

« Qui osera dire que le milieu et toutes les circonstances diverses du régime et des habitudes, la vie sédentaire ou la locomotion fréquente, la vie méditative dans les grands bois silencieux ou au bord de la mer retentissante, la vie enterrée dans un trou de province ou bouillonnante au creuset de Paris, qui osera dire que toutes ces choses et mille autres analogues, soient sans influence sur l'homme, et par conséquent sur son œuvre ? »

Je n'ignore pas d'ailleurs les reproches qu'on peut lui faire. Cet homme a passé toute sa vie à la recherche des sensations agréables et c'est en quoi les héros de l'abnégation et du sacrifice peuvent lui être

sévères; mais il avait aussi la constante passion de connaître la raison des choses et la force soutenue d'étudier les secrets mobiles des actions humaines : en quoi il est encore utile et admirable.

D'ailleurs il s'est bien ennuyé cet ami du plaisir et des choses riantes ! Amoureux du soleil, il a eu des heures bien sombres !... Mais du moins, en mourant, il a laissé derrière lui quelque chose ; il n'est pas mort tout entier, et le sentiment de sa force, l'espoir d'être compris plus tard ont adouci toutes ses tristesses.

Je devrais, pensait-il, écrire ma Vie ; « Je saurais peut-être, enfin, quand cela sera fini, dans deux ou trois ans, ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux ; enfin, au total, heureux ou malheureux.

... Au fond, cher lecteur, je ne sais pas ce que je suis bon, méchant, spirituel, sot, ce que je sais parfaitement, ce sont les choses qui me font peine ou plaisir, que je désire ou que je hais.

Un salon de provinciaux enrichis et qui étalent du luxe est ma bête noire, par exemple. Ensuite, vient un salon de marquis et de grand-cordon de la Légion d'honneur, qui étalent de la morale. Pour moi, quand je vois un homme se pavanant dans un salon (comme M. le comte de S....., par exemple), avec plusieurs ordres à la boutonnière, je suppute involontairement le nombre infini de bassesses, de

platitudes, et souvent de noires trahisons qu'il a dû accumuler pour en avoir reçu tant de certificats.

Un salon de huit ou dix personnes aimables, ou la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux. Là dans mon centre, j'aime infiniment mieux entendre parler un autre que parler moi-même. Volontiers je tombe dans *le silence du bonheur,* et, si je parle, ce n'est que pour *payer mon billet d'entrée.* »

III.

Utilité de son œuvre. Sa sincérité. Son originalité.

Il s'agit maintenant de faire pressentir en quoi son œuvre a été vraiment utile, sincère, originale. Comme je n'ai pas entrepris son éloge *quand même* et que ma franchise à son égard n'a d'égale que ma sympathie, je n'éprouve aucun scrupule à constater que ses sentiments habituels sont l'égoïsme spirituel et sensuel; l'amour peut être exagéré des plaisirs sensibles et surtout un orgueil d'esprit souvent dissimulé, parfois visible, dont il souffrait: cet orgueil qui fut sa force et qui fut aussi son tourment.

Heureusement en cela, comme en toutes choses,

il fut sincère. C'est bien à tort qu'on l'accuse d'affectations cyniques et de paradoxes. Sa pensée elliptique n'est pas toujours comprise, à cause de sa concision, mais c'est la *logique* qui la dicte et *non la fantaisie*. Il peut vous sembler paradoxal, mais il n'y vise pas, et, au fond, il ne l'est pas. Ces prévisions lointaines, ces vues pénétrantes lui sont naturelles. Et comme il ne ressemble à personne, il s'exprime d'une façon qui vous semble étrange. Mais il est toujours sincère, il ne *pose* pas; et son étrangeté qui vous blesse, ses singularités choquantes viennent de ce qu'il *raisonnait* par lui-même, par lui seul, et cherchait à se faire, grâce à la logique et à l'expérience, des idées à lui sur toutes choses.

En 1837, il écrivait d'Autun, au mois d'avril : « Nous arrivons à un siècle où l'on n'écoutera plus que l'homme qui aura des opinions individuelles. On ne voit déjà plus que les demi-sots, les paresseux ou les timides répéter les opinions à la mode.

Quelle belle solitude que celle d'un jeune homme de Semur ou de Moulins, pour se former une opinion *sienne* sur cinq ou six sujets ! Quel homme distingué, rare, considéré dès qu'il aurait parlé, que celui qui, à vingt-cinq ans, possèderait une opinion à lui sur cinq ou six articles !

A Paris, la distraction est trop continuelle, même pour le jeune homme de vingt ans qui a le bonheur

de ne compter sur aucun héritage[1] que de moyens de plaisirs! que de choses viennent chaque jour assiéger son attention! Quel est à Paris l'homme de vingt ans qui a lu, en cherchant à y trouver des erreurs, les huit volumes de Montesquieu?

Je pense même, ajoute Henri Beyle, que les hommes de mérite de l'an 1850 seront pris pour la plupart loin de Paris.

Pour faire un homme distingué, il faut à vingt ans cette chaleur d'âme, cette duperie, si l'on veut, que l'on ne rencontre guère qu'en province; il faut aussi cette instruction philosophique dégagée de toute fausseté que l'on ne trouve qu'à Paris.

Mais *la faculté de vouloir* manque de plus en plus à Paris; on ne lit pas sérieusement les bons livres : Beyle, Montesquieu, Tocqueville, etc.; on ne lit que les fadaises modernes, et encore afin de pouvoir en parler à mesure qu'elles paraissent.

Pour devenir un homme supérieur, il faut donc combiner la campagne et Paris.

« En général, les hommes de lettres vivent trop en hommes de lettres. C'est-à-dire qu'ils ne se mêlent pas assez à la vie du peuple, des bourgeois et du monde. La plupart d'entre eux se cramponnent à Paris comme des huîtres à un rocher. Il y a certainement tout à

[1] « L'homme pauvre à vingt ans est le seul qui travaille. »
(STENDHAL, *Mémoires d'un Touriste*, T. 1er.)

gagner à régulariser sa vie, mais il ne faut pas la monotoniser. Ils se lèvent, travaillent, et, après avoir travaillé, ils se transportent, avec une exactitude pénible, les uns dans les cafés, les autres dans les théâtres. En été, ils se jettent inévitablement sur Bougival et Asnières. On conviendra que ces distractions n'offrent aucune véhémence, et qu'elles sont loin d'éperonner une verve d'écrivain. Vous avez beau dire que Paris est le grand foyer d'où jaillit toute lumière et toute chaleur, je répondrai qu'il ne fait pas bon à vivre sans relâche dans le feu. De deux choses l'une : ou l'on s'y consume ou l'on s'y habitue. Et les deux cas sont également funestes.

» Paris se fait bientôt étroit pour celui qui se condamne à y demeurer enfermé. La Vie y emprunte des conventions, les sentiments s'y émoussent, le langage devient plagiaire, l'activité est malsaine. On n'use pas du temps, on le vole. Paris est comme un théâtre où il y aurait continuellement représentation, aussi bien le matin que le soir, aussi bien le jour que la nuit. Et pas de coulisses ! pas d'entr'actes ! Toujours la musique ! Toujours le public devant vous !

» Dans de telles conditions, il est presque impossible à un auteur de s'approprier la Vie des autres. On voudrait en vain essayer de suppléer à tout par l'*intuition*, mais l'intuition est la dernière des qualités pratiques ; et pour un romancier la seconde vue

ne vaut pas la première. En résidant à Paris perpétuellement, on en arrive à ne plus pouvoir faire de livres qu'avec les autres livres. On peut devenir un excellent critique de théâtre ou un chroniqueur agréable; on peut avoir beaucoup d'esprit et d'ingéniosité ; mais l'ampleur, mais l'énergie, mais le pathétique, mais l'amour honnête, mais le *sublime*, en un mot, vous ne l'avez pas, vous ne pouvez pas l'avoir.

A Paris, on a la fièvre ; on n'a pas la passion [1]. »

Celui qui ne sait pas vivre seul est poli comme un caillou roulé, il est « *comme il faut*, » c'est-à-dire comme tout le monde, mais il n'est plus original en rien, il n'est plus lui. C'est une monnaie de billon sans relief.

Les hommes de cet alliage vulgaire, où tout se mélange et se confond, couvrent tous les chemins et sont l'ennui de la Vie. L'homme qui, dans son village, a réfléchi en lisant de bons livres, n'est plus à sa place dans ce monde « comme il faut. » Ses émotions originales détonent dans l'accord banal des salons de province où il s'expose, à chaque instant ou à mentir ou à déplaire. — Il n'est guère mieux dans la famille où il faut aussi adoucir tous les angles et *s'effacer*. On n'y devient pas grand, mais doux. Ainsi pour être un homme supérieur aux moutons de Panurge, il faut se recueillir dans la soli-

[1] M. Ch. Monselet. Préface d'*Armance*.

tude[1], s'interroger à fond sur les points les plus importants de l'Art et de la Vie ; puis s'y laisser aller à la passion et à l'enthousiasme naturel toujours déplacés, comme de mauvais goût, dans le monde. D'un autre côté la vie de famille peut adoucir le caractère, mais elle lui ôte sa grandeur. Henri Beyle pense qu'on doit s'aider soi-même, se créer moralement. Mais s'il faut mettre de l'unité, de l'harmonie dans l'ensemble de ses croyances : littéraires, philosophiques, politiques ; il ne faut pas, du moins, les y introduire violemment, délibérément avec préméditation et avec effort. La cohésion harmonieuse de nos sentiments et de nos pensées doit se faire en nous, d'elle-même, par une sorte de génération lente et spontanée. Cet ensemble doit se former, à notre insu, de nos réflexions, de nos raisonnements et de nos lectures combinés et d'accord avec notre tempérament et notre vie extérieure. C'est dans la direction seule que peut intervenir l'Art sur un fond naturel né de lui-même.

Il vaut mieux, en un mot, suivre sa pente et sa nature que la combattre et la forcer : on n'est naturel et sincère qu'à cette condition. Trop souvent nous sommes doubles et nous ne voulons pas paraître ce que nous sommes intérieurement. Ce désaccord

[1] « On peut tout acquérir dans la solitude, hormis du caractère. »
STENDHAL. — *De l'Amour*. Fragment I.

entre l'homme et le rôle nous diminue et nous fait souffrir. Soyons nous-même et soyons un, comme le recommande Stendhal.

Ce qui fait, dit M. Monselet, la plus grande et la plus réelle *supériorité* de Stendhal, c'est la *science complète de la Vie*. Plus que beaucoup d'écrivains mieux doués que lui, il a vu, couru, et s'est procuré mille sensations en dehors de la littérature. Tout en restant un écrivain, et même un écrivain actif; il a eu le don de se passionner pour des choses absolument étrangères à son Art, mais dont son Art a profité. C'est une condition bien essentielle, celle qui consiste à oublier qu'on est un *auteur* pour vivre et penser comme un *homme*.

D'ailleurs la province qu'il vante n'est bonne que comme moyen de solitude, asile favorable au travail personnel. Comme ressource d'esprit, comme excitation cérébrale, c'est le vide et le néant... « J'y renonce, dit-il, quelque style que j'emploie, quelque tournure frappante que je puisse inventer, je ne pourrai jamais donner une idée de la misère des conversations de province, et des petitesses sans nombre qui font la Vie du provincial le plus galant homme. On se refuse à croire que des êtres raisonnables puissent s'occuper avec intérêt de telles choses; mais un jour on aperçoit toute la profondeur de l'ennui de la province, et à l'instant tout est compris.

Après une année de cette Vie là, il se trouve que l'on s'est tout dit depuis longtemps; *une pauvre femme fait l'étonnée et sourit pour la cent quarantième fois au conte de la redingote volée sur le lit d'un ami, que son mari se prépare à faire à un étranger.* »

Avec l'esprit d'observation précise qui ne l'abandonne jamais, Stendhal note ici un détail vivant qui grave le souvenir de cette monotonie et de ce radotage provincial. Le « conte de la redingote volée » et cette « pauvre femme qui *s'apprête à sourire d'un air étonné :* » voilà le trait réel, vu, qui révèle d'un mot toute l'étendue du vide et de l'ennui de cette vie misérable.

Les livres de Stendhal fourmillent d'anecdotes analogues qui témoignent de sa vocation d'observateur. C'est la méthode expérimentale appliquée à la vie du cœur. — C'est ainsi, *toujours sur des faits*, par lui observés sur le vif qu'il raisonne; c'est d'eux seuls qu'il tire ses jugements sur l'Art et ses conclusions sur la Vie.

Athée et matérialiste, comme tout esprit ouvert aux derniers résultats des sciences, il n'avait pas, pour corriger la vérité peu consolante de cette doctrine, l'enthousiasme des grands sentiments.

Il les avait eux-mêmes, peut-être avec excès, analysés par avance, décomposés et réduits en poussière. M. Mérimée dit que la crainte d'être pris pour

dupe était la cause de cette analyse attristante des mobiles bas de toutes les actions généreuses.

Il est vrai que cette défiance excessive lui inspirait, en retour, comme nous le verrons plus loin, la haine du *cant*, l'horreur clairvoyante des dévouements hypocrites, des fausses vertus et des fausses sensibilités. Il cherchait partout l'homme vrai sous les vernis du monde et les replatrages superposés des conventions morales et religieuses.

L'homme lui apparaissait comme un animal supérieur en ce qu'il est capable de sentir et de rechercher un bonheur plus noble, plus délicat et plus varié que les autres bêtes.

L'homme est aussi pour nous, comme pour Stendhal, le dernier résultat des efforts par lesquels la Nature cherche à prendre conscience d'elle-même.

D'ailleurs, quelle que soit, sur ce point, la différence des opinions, on doit être d'accord que la sincérité est le seul devoir de l'honnête homme, quand il écrit. « Il n'y a, disait à cet égard, le vieux et austère Daunou, il n'y a de répréhensible et de pleinement déraisonnable dans la communication des idées que le *mensonge*. »

Stendhal voulait donc être vrai et c'est ce qui fait sa force, sa sincérité, son originalité. Il voulait connaître l'homme, jouir de la Vie, la comprendre et même s'accoutumer à l'aimer telle qu'elle est.

De là ses lectures, ses voyages, son goût pour

les Arts, pour la musique surtout et pour l'amour.

J'insiste, parce que je veux faire connaître son cœur. Quand je l'aurai mis à nu et qu'on se trouvera pour ainsi dire, en face même de Stendhal : on l'aimera.

IV.

Son dédain des succès faciles. — Sa prophétie justifiée.

Artiste, épicurien, original d'esprit, peut-être un peu sec de cœur, tel est donc le premier jugement qu'il inspire.

Stendhal est un penseur très-personnel et très peu moutonnier. De là son isolement intellectuel. « Cela lui est égal d'amuser ou d'ennuyer le lecteur ; il dit ce qu'il a à dire, et il le dit comme il peut. » Aussi le gros public, dont il ne s'inquiète pas, lui échappe-t-il toujours. Il ne gagne, peu à peu, que les esprits profonds et fins, les délicats et les lettrés qui goûtent sa profondeur simple, qui aiment et saisissent au passage, *l'éclair soudain dans l'observation.*

De son vivant il était fort peu lu, presque inconnu, et, maintenant encore, il n'est pas apprécié des amateurs, que son style elliptique et dense éloigne tout d'abord ou rebute. — Compris de quelques-uns, discuté par plusieurs, aimé et admiré de cent personnes au plus, Stendhal, *qui ne sera jamais populaire,* est encore ignoré d'un trop grand nombre.

Bien qu'il aimât à écrire, qu'il ait beaucoup écrit et qu'il soit *écrivain* de tempérament et de verve, Stendhal ne fut jamais ce qu'on appelle un *homme de lettres*. Il fut toujours plus homme du monde et *dilettante* que littérateur, plus amateur qu'auteur de profession.

Il aimait et redoutait à la fois la publicité. Jamais, en aucun temps, même dans sa période littéraire et parisienne, de 1815 à 1830, il n'a fait d'écrire *un métier*.

C'était un galant homme, amoureux des arts et des femmes ; sensible, attentif, passionné tout ensemble et réfléchi. Avec les goûts délicats d'un lettré, il a toujours su vivre, seul, en dehors des coteries littéraires. A Paris comme à Milan, il a réussi à garder l'indépendance indispensable à qui veut aimer, agir et penser en homme libre.

Il a laissé plus de vingt volumes, et jamais il n'a pris la plume pour s'acquitter d'une tâche, pour remplir une colonne, couvrir la feuille volante et *faire de la copie :* il l'a prise uniquement pour s'amuser et plaire à quelques esprits rares, de ses amis, quand il croyait avoir quelque chose d'intéressant ou de nouveau à dire, et trouvant du plaisir à le dire simplement.

Cet homme d'esprit cosmopolite a fixé toute sa vie l'intéressant problème de notre destinée. Il a creusé, plus profond que personne, l'importante théorie du

Bonheur. Philosophe sincère, il pratiquait ses théories.

Lecteur infatigable et lecteur incrédule aux mensonges du livre, il voulait voir et toucher par lui-même avant de donner son avis.

Partout il a mis son plaisir à observer, de ses yeux, le monde, du haut en bas : Il a aimé, causé, voyagé curieusement dans tous les pays. Aussi doit-on reconnaître qu'il connait bien les hommes et *sait la Vie*.

On a tort de ne pas lire ses nombreux ouvrages. Ils sont pleins de faits importants comme ceux de son admirateur Balzac [1]; et la philosophie critique qui s'en dégage est égale à celle dont M. Taine est aujourd'hui le plus illustre représentant.

Un écrivain digne d'être lu doit acquérir la *science complète de la Vie*. Pour renouveler ses idées, il faut qu'il change souvent d'air et de milieu ; il faut qu'il voie la province, l'étranger, qu'il contrarie ses habitudes, et qu'il ne fuie pas l'imprévu. Balzac, dit M. Monselet, a partagé avec Stendhal, ce genre de *supériorité*. « Balzac, tour à tour imprimeur, antiquaire, propriétaire, avide de toute science : chimie,

[1] « L'homme sur qui Beyle a eu le plus de prise, c'est Balzac. *Il y a tout un côté de Balzac qui procède de Stendhal.* D'abord, la *Physiologie du Mariage* vient du livre de l'*Amour* en droite ligne. — Le large tribut d'admiration que Balzac a payé à Beyle n'est que la reconnaissance légitime d'un légataire pour son bienfaiteur. » — C'est M. Paulin Limayrac qui s'exprime ainsi dans la *Préface de l'Amour*. Et ce qu'il dit de H. de Balzac est également vrai de M. Taine.

alchimie, droit, politique, commerce, etc.; dévoré comme Stendhal par le goût des voyages. Balzac explorant à fond les villes de France, amoureux à l'Isola Bella, poussant jusqu'en Russie: voyant partout le meilleur monde [1], etc.

Et cependant Balzac est populaire, tandis que Stendhal n'est pas lu. Lui-même reconnaissait que dans l'empire des lettres, on peut citer plusieurs grands génies dont les idées, pour être goûtées du public, ont eu besoin d'être éclairées par des littérateurs à qui il n'a fallu d'autre mérite que l'art d'écrire. « C'est ainsi que les peintures de Michel-Ange, altérées par le temps, ou placées à une trop grande distance de l'œil, font-très souvent plus de plaisir dans les copies que dans l'original [2]. »

Aussi disait Balzac, dans son fameux article de la *Revue Parisienne*, en 1840, « n'est-ce pas faire une bonne action que d'essayer de rendre justice à un homme d'un talent immense, qui n'aura de génie qu'aux yeux de quelques êtres privilégiés, et à qui la transcendance de ses idées ôte cette immédiate mais passagère popularité que recherchent les courtisans du peuple et que méprisent les grandes âmes? »

Cette impopularité passagère ne causait d'ailleurs à Stendhal aucun souci; son génie prévoyant avait

[1] Préface d'*Armance*.

[2] Œuvres complètes de Stendhal. *Histoire de la peinture en Italie*.

su deviner l'avenir, et se reposait avec confiance dans l'espoir fondé de sa gloire future. — Il disait en 1840 : « Je suis fataliste et je me cache. J'aurai quelque succès vers 1860 ou 80, mais *je ne serai pas lu avant*. Je le sais, et je renvoie à cette époque les jouissances de l'imprimé. »

Son style même témoigne de cette indifférence absolue du succès rapide. « J'abhorre, dit-il, le style contourné, et je vous avouerai [1] que bien des pages de *la Chartreuse* ont été imprimées sur la dictée originale. A dix-sept ans j'ai failli me battre en duel pour la *cime indéterminée des forêts* de Chateaubriand, qui comptait beaucoup d'admirateurs au sixième de dragons. Je n'ai jamais lu la *Chaumière indienne ;* je ne puis souffrir M. de Maistre ; mon mépris pour La Harpe va jusqu'à la haine. Voilà sans doute pourquoi j'écris si mal : c'est par amour exagéré pour la logique.

» Mon Homère, ce sont les *Mémoires* du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. *Montesquieu* et les *Dialogues des morts* de *Fénélon* me semblent bien écrits ; il n'y a pas quinze jours que j'ai pleuré en relisant *Aristonoüs* ou l'*Esclave d'Alcine*.

» En composant la *Chartreuse* pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil, afin d'être toujours naturel ; je ne veux pas

[1] Lettre à M. Honoré de Balzac, datée de Civita-Vecchia, le 30 octobre 1840.

par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur. Ce pauvre lecteur laisse passer les mots ambitieux, par exemple, le *vent qui déracine les vagues;* mais ils lui reviennent après l'instant de l'émotion. Je veux, au contraire, que si le lecteur pense au comte Mosca, *il ne trouve rien à rabattre.* Souvent je réfléchis un quart d'heure pour placer un adjectif avant ou après son substantif. Je cherche à raconter avec vérité et avec clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je ne vois qu'une règle : *être clair.* Si je ne suis pas clair, tout *mon monde* est anéanti.

» Je veux parler de ce qui se passe au fond de l'âme de Mosca, de la duchesse, de Clélia ; c'est un pays où ne pénètre guère le regard des enrichis, comme le latiniste, le directeur de la monnaie, M. le comte Roy, etc., etc.; le regard des épiciers, des bons pères de famille ; etc.

» Si à l'obscurité de la chose, je joins les obscurités du style, personne absolument ne comprendra la lutte de la duchesse contre Ernest IV.

» A mesure que les demi-mots deviennent plus nombreux, la part de la *forme* diminue. Si la *Chartreuse* était traduite en français à la mode, par madame Sand, son succès serait assuré ; mais, pour exprimer ce qui se trouve dans les deux volumes actuels, il lui en aurait fallu trois ou quatre ; pesez cette excuse.

» Le public, en se faisant plus nombreux, devient

moins mouton, veut un plus grand nombre de *petits faits vrais* sur une passion, sur une situation de la Vie.

» Le style de M. de Chateaubriand et de M. Villemain me semble dire : 1° Beaucoup de petites choses agréables, mais inutiles à dire (comme le style d'Ausone, de Claudien, etc.); 2° beaucoup de petites *faussetés* agréables à entendre.

» Quant au succès contemporain, il y a bien quinze ans que je me suis dit : Je deviendrais un candidat pour l'Académie si j'obtenais la main de mademoiselle Bertin, qui me ferait louer trois fois la semaine... Je songe que j'aurai peut-être quelque succès vers 1860 ou 80. Alors on parlera bien peu de M. de Metternich et encore moins du petit prince. La mort nous fait changer de rôle avec ces gens-là ; ils peuvent tout sur mon corps pendant ma vie ; mais à l'instant de la mort l'oubli les enveloppe à jamais. Qui parlera de M. de Villèle, de M. de Martignac dans cent ans? M. de Talleyrand lui-même ne sera sauvé que par ses *Mémoires*, s'il en laisse de bons, tandis que le *Roman comique* est aujourd'hui ce que le *Père Goriot* sera en 1980. »

C'est en raison même de ces prophéties que le temps présent s'est chargé de justifier, que je viens entreprendre la tâche difficile d'expliquer les Œuvres et la Vie de Stendhal.

Nous voulons dévoiler sa philosophie, éclairer sa

méthode et ses intentions persévérantes ; démontrer l'unité et l'harmonie complète de ses idées : d'abord par sa Biographie ; puis par l'analyse de chacune de ses œuvres ; enfin par un jugement d'ensemble sur Stendhal philosophe, moraliste, critique littéraire, critique d'art, voyageur, romancier, etc. Ce jugement sera suivi lui-même de réponses aux principales critiques.

C'est ainsi que nous allons essayer de faire connaître la Philosophie, l'Art et la Vie de Stendhal, espérant qu'après cette étude consciencieuse l'auteur de la *Chartreuse* et de *l'Amour*, le maître original de Balzac et de M. Taine, sera rendu visible et vivant pour tous, dans la très-complexe unité de sa riche nature, avec son ironique bon sens, sa logique cachée, son cœur droit et son esprit supérieur.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II.

BIOGRAPHIE.

CHAPITRE II.

BIOGRAPHIE DE HENRI BEYLE.

Une biographie sincère, indiquant avec détails le caractère et les habitudes d'un homme, son tempérament, son humeur naturelle et son art réfléchi, est le meilleur éloge pour qui mérite vraiment l'estime et la sympathie.

Ce sont les faits qui parlent seuls. D'après eux, le lecteur peut se former lui-même un jugement personnel, tout-à-fait indépendant de la critique qui pourrait être faite indifféremment par un panégyriste ou par un adversaire.

C'est donc en mettant sous les yeux du lecteur la vie et les aventures d'Henri Beyle, en le laissant le plus possible parler lui-même que nous allons le faire connaître et que nous espérons le faire aimer.

I.

Marie-Henri Beyle naquit à Grenoble le 23 janvier 1783. Ses parents, appartenant à la haute bourgeoisie du pays, avaient pour amis Mounier et Barnave. Sans être nobles, les membres de sa famille fréquentaient la noblesse et en avaient contracté les manières,

Digitized by Google

et les opinions. Ces relations et ces opinions les rangeaient parmi ceux, qu'à Grenoble, on appelait *aristocrates*.

Avant de raconter les traits caractéristiques de l'enfance et de la jeunesse d'Henri Beyle, je pense qu'il n'est pas inutile de rapporter quelques renseignements sur sa famille.

On a remarqué justement que tous les hommes supérieurs étaient fils de femmes distinguées qui leur avaient transmis, avec le sang, le germe du génie. Henri Beyle ne fait pas exception à cette règle. Sa mère était une personne remarquable, exceptionnellement instruite et éclairée.

Elle lisait, dans leur langue, le Dante et le Tasse : « ce qui, dit son biographe, n'était pas commun alors ; » et ce qui ne l'est guère plus aujourd'hui. Toute la famille de Beyle connaissait l'Italien et il aimait à croire que la famille de son grand-père était originaire d'Italie. — Madame Beyle était fille d'un médecin distingué, M. Gagnon, qui passait, à bon droit, pour l'homme « *le plus lettré* » de Grenoble. Elle avait épousé, à vingt-trois ans, le 16 août 1781, M. Beyle, avocat considéré au parlement de cette ville.

Henri Beyle eut le malheur de perdre sa mère à l'âge de sept ans. Sa douleur fut profonde ; M. Colomb pense que, malgré son jeune âge, ce fut la plus grande qu'il ait jamais ressentie.

Ce malheur eut une influence irréparable sur la vie d'Henri Beyle, privé, à l'époque même où il aurait pu le mieux en profiter, de l'amour éclairé et des doux conseils de sa mère.

Il passa le temps de sa première jeunesse dans la maison de son grand-père, homme aimable, indulgent, plein de bonté pour l'enfant de sa fille chérie, mais d'un caractère faible, incapable de comprendre et de diriger un jeune homme romanesque et ardent comme Henri. — M. Gagnon avait des sentiments d'honneur et de fierté qu'il communiqua, sans doute, à son petit-fils, mais sa maison en deuil était triste et austère, et les jeunes révoltes d'Henri étaient réprimées avec une rigueur inintelligente.

On voyait peu M. Beyle père : il s'était réservé, pour lui seul, son ancien appartement et s'y tenait éloigné de ses enfants avec lesquels il n'avait que des rapports sans intimité[1].

Henri Beyle souffrait de la sombre austérité et de la tyrannie minutieuse qui régnaient dans la maison de son digne grand-père. « Toute son existence, dit M. Colomb, était réglée d'après les principes d'une excessive sévérité ; ses rapports avec des enfants de son âge furent tellement restreints, qu'arrivé à quatorze ans, il en avait à peine connu trois ou quatre. »

Ses précepteurs furent de pauvres prêtres qui lui

[1] M. R. Colomb, *Notice biographique.*

firent faire ses études sous la direction de M. Gagnon. Henri Beyle garda de ces premières années de sa jeunesse, l'impression la plus morose. Doué d'un esprit vif, d'une intelligence prompte, il avait fait de rapides progrès dans ses études, bornées d'abord à celle de la langue latine. Mais une vie tant soit peu claustrale ne pouvait convenir à un être aussi bouillant; il prit en égale haine ceux qui la lui imposaient, et les ecclésiastiques, ses professeurs. Un d'eux, un certain abbé Ralliane, homme fort colère, le frappait souvent et durement. D'un autre côté son tempérament ardent le mettait en révolte contre l'obligation de se plier aux usages imposés par la société. Sa vivacité, son entraînement, lui donnaient sans cesse des torts; il commettait mille étourderies, et ses parents y attachaient beaucoup trop d'importance, De là, sans doute, son éloignement pour certains membres de sa famille, sans qu'il ait jamais confondu dans son ressentiment ceux dont il pouvait attendre quelque indulgence. [1].

Il a longtemps maudit ces tyrannies qui avaient cruellement pesé sur son enfance. « Nos parents et nos maîtres, disait-il, sont nos ennemis naturels quand nous entrons dans le monde. » C'était un de ses aphorismes. Il racontait avec amertume, après quarante ans, qu'un jour, ayant déchiré en jouant un

[1] M. R. Colomb, *Notice biographique.*

habit neuf, l'abbé chargé de son éducation le réprimanda vertement pour ce méfait devant ses camarades, et lui dit : « qu'il était une honte pour la religion et pour sa famille. » Nous riions, dit M. Mérimée, quand Beyle nous racontait cette histoire; mais lui n'y voyait qu'une tyrannie cléricale et une horrible injustice, où il n'y avait pas le mot pour rire, et il sentait aussi vivement qu'au premier jour la blessure faite à son jeune amour-propre. On pense bien que ce ne fut pas à ces pauvres et méchants abbés que Beyle emprunta ses croyances.

Son père qui allait souvent seul à la campagne, avait sa bibliothèque dans son domaine de Claix, à deux lieues de Grenoble. Cette bibliothèque était toujours fermée. Mais Henri, ayant découvert le lieu où il mettait la clef, l'ouvrit quelquefois, et trouva moyen de s'emparer de *la Nouvelle Héloïse* et de *Grandisson;* il lisait ces deux romans, les yeux pleins de larmes, dans un galetas, où il se livrait en toute sécurité à ce plaisir délicieux[1].

Dès l'âge de dix ans, il avait en germe cette passion de lecture qui devint plus tard si ardente. Tous ses biographes s'accordent à lui reconnaître ce précoce et secret penchant pour les livres. Il les aimait d'autant plus qu'il fallait les lire en cachette et qu'il avait

[1] M. R. Colomb, *Notice biographique.*

bien de la peine à les découvrir. Dès qu'il put sortir seul, un de ses premiers actes d'indépendance fut d'en acquérir pour lui-même, en toute propriété. Un louis d'or de vingt-quatre livres, lentement amassées, était toute sa fortune d'enfant. Il l'échangea contre les œuvres complètes de Florian, et il faut lire dans les souvenirs de son jeune camarade, M. R. Colomb, le récit des sensations délicieuses que leur firent éprouver la lecture d'*Estelle, Galatée, Gonzalve, Numa!* etc.

En quittant la maison paternelle pour se marier, M. Gagnon le fils avait oublié quelques volumes cachés dans le coin le plus obscur d'une armoire. « Henri les découvrit, dit M. R. Colomb, et me fit part de sa trouvaille. Il y avait-là, en effet, de quoi exciter notre curiosité, fort novice, comme on peut le supposer. Un petit in-12, surtout, nous intéressa vivement, il portait ce titre : *Vie, faiblesse et repentir d'une femme.* L'auteur anonyme s'etait proposé d'offrir le tableau des malheurs, et des crimes même, auxquels une première faute peut entraîner : rien de plus saisissant que cette effrayante peinture, dont les vives couleurs laissèrent une profonde impression dans nos jeunes têtes. »

Ses goûts littéraires étaient déjà si vifs qu'à dix ans, il fit en cachette une comédie en prose, ou du moins un premier acte. « Je travaillais peu, nous dit-il, parce que j'attendais le moment du génie ; c'est-à-dire cet état d'exaltation qui, alors, me pre-

nait peut-être deux fois par mois. Ce travail était un grand secret ; mes compositions m'ont toujours inspiré la même pudeur que mes amours. Rien ne m'eût été plus pénible que d'en entendre parler. Ce fut, je crois, des œuvres de Florian que je tirais ma première comédie, intitulée *Pikla.* »

Cette obligation de se cacher pour satisfaire des goûts très-avouables est de nature à expliquer les fâcheux résultats qu'exerça sur le caractère ardent d'Henri Beyle le système d'éducation suivi par ses parents.

Son penchant littéraire, son amour des livres le mettaient en opposition continuelle avec les habitudes et les croyances de sa famille.

Cette compression si forte, si absolue, appliquée avec une extrême sévérité et une inflexible persistance, préparait une explosion violente pour le moment où son action cesserait. D'autre part, cette lutte de tous les instants entre les désirs du jeune homme les plus naturels à son âge et les volontés inintelligentes de ses parents, refoula bientôt les premiers élans de sa jeune franchise. La défiance devint insensiblement une habitude de son esprit et jamais il n'a pu s'en débarrasser complètement ; la crainte d'être trompé, la peur d'être dupe, venait trop souvent se mettre en tiers dans ses relations les plus intimes et leur enlevait ce qu'elles ont de plus doux, la confiance poussée jusqu'à l'abandon.

Cependant son imagination était restée fraîche et sa nature tendre s'ouvrait, avec bonheur, aux émotions douces : « Nous passions, dit-il, les soirées d'été, de sept à neuf heures et demie, sur la terrasse de mon grand-père. Cette terrasse, formée par l'épaisseur d'un mur nommé *Sarazin*, mur qui avait quinze ou dix-huit pieds de largeur, avait une vue magnifique sur la montagne de Sassenage. Là, le soleil se couchait, en hiver, sur le rocher de Voreppe. Mon grand-père fit beaucoup de dépenses pour cette terrasse, qu'il fit garnir de caisses de châtaigniers, dans lesquelles on cultivait un nombre infini de fleurs odorantes. Tout était joli et gracieux sur cette terrasse, théâtre de mes principaux plaisirs pendant dix ans[1]. »

Avant de s'émanciper en suivant les cours de l'École centrale et malgré les plaisirs solitaires qu'il trouvait à voir coucher le soleil sur les belles montagnes du Dauphiné, Henri Beyle eut donc, de six à seize ans, une enfance pénible, isolée et chagrine.

Les habitudes d'esprit que nous avons déduit de cette éducation inintelligente en sont des conséquences naturelles, presque nécessaires, car le caractère procède presque toujours des circonstances et du milieu où se sont écoulées nos premières années.

[1] De 1789 à 1799, c'est-à-dire de six à seize ans.

Digitized by Google

II.

Nous connaissons déjà la famille de Beyle, la race et le pays auxquels il croyait appartenir, nous savons son tempérament ardent, sanguin, fougueux et sensible. Il ne sera peut-être pas inutile de citer ici un passage d'une étude faite, plus tard, par lui-même, sur *le caractère Dauphinois.*

« Le Dauphinois, dit-il, a une manière de sentir à soi, vive, opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée dans aucun pays. A Valence, sur le Rhône, la nature provençale finit ; la nature bourguignonne commence à Valence, et fait place, entre Dijon et Troyes, à la nature parisienne, polie, spirituelle, sans profondeur ; en un mot, songeant beaucoup aux autres.

La nature dauphinoise a une tenacité, une profondeur, un esprit, une finesse, que l'on chercherait en vain dans la civilisation provençale et dans la bourguignonne, ses voisines. Là où le provençal s'exhale en injures atroces, le dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur.

Tout le monde sait que le Dauphiné a été un état séparé de la France, et à demi-italien, par sa politique, jusqu'à l'an 1349. Ensuite, Louis XI, dauphin, brouillé avec son père, administra ce pays pendant plusieurs années ; et je croirais assez que

c'est ce génie profond et profondément timide, et ennemi des premiers mouvements, qui a donné son empreinte au caractère dauphinois. »

Bien que Henri Beyle ait de bonne heure quitté Grenoble, il a pu garder quelque chose du sol natal, ne fût-ce qu'une lointaine influence.

III.

C'est à l'âge de quatorze ans, en 1797, je pense, que cessa l'isolement dans lequel le jeune Beyle avait vécu ses premières années.

L'institution à Grenoble d'une *École centrale*, fondée en 1795 par une loi de la Convention et, en grande partie, d'après le plan de M. Destutt-Tracy, vint apporter une heureuse modification dans le régime et l'éducation solitaire du jeune Beyle. La mode vint alors de l'enseignement public et, malgré leur répugnance pour les bienfaits de la Révolution, les parents d'Henri finirent par s'y soumettre à leur tour. Ses précepteurs furent remerciés. Il entra à l'école ; et ce fut pour lui une demi-émancipation.

« Tout m'étonnait, écrit-il, dans cette liberté tant souhaitée, et à laquelle j'arrivais enfin. Les charmes que j'y trouvais n'étaient cependant pas ceux que j'avais rêvés ; ces compagnons, si gais, si aimables, si nobles, que je m'étais figurés, je ne les trouvais

pas ; mais à leur place des polissons très-égoïstes. Ce désappointement, je l'ai eu à peu près dans tout le courant de ma vie.

» Je ne réussissais guère auprès de mes camarades ; je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondais à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole ; j'étais navré quand, dans leurs jeux, ils me laissaient de côté.

» Vers 1796, je me liai avec François B. C'était un homme simple, naturel, de bonne foi. Nous faisions de longues promenades ensemble vers la tour de Rabot et la Bastille. La vue magnifique dont on jouit de là, surtout vers Eybins, derrière lequel apparaissent les plus hautes Alpes, élevait notre âme.

» Dans ces promenades nous nous faisions part, avec toute franchise, de ce qu'il nous semblait de cette forêt terrible, sombre et délicieuse, dans laquelle nous étions sur le point d'entrer : on voit qu'il s'agit de la société et du monde.

B. avait de grands avantages sur moi :

1° Il avait vécu libre depuis son enfance, étant fils d'un père qui ne l'aimait point trop, et savait s'amuser autrement qu'en faisant de son fils sa poupée.

2° Ce père, bourgeois de campagne fort aisé,

habitait un village situé à une poste de Grenoble, vers l'est, dans une position fort agréable de la vallée de l'Isère. Ce bon campagnard, amateur du vin, de la bonne chère et des fraîches paysannes, avait loué un petit appartement à Grenoble pour ses deux fils, qui y faisaient leur éducation. L'aîné, suivant l'usage de notre province, se nommait B. tout court. Le cadet, R. B., humoriste, homme singulier, vrai dauphinois, mais généreux et peu jaloux, même alors, de l'amitié que B. et moi avions l'un pour l'autre; fondée sur la plus parfaite bonne foi, cette amitié fut intime au bout de quinze jours.

» Les B. habitaient la rue Chenoise. Dans cet appartement situé au troisième étage, vivait avec les B. leur sœur, mademoiselle V., fort simple, fort jolie, mais nullement d'une beauté grecque; au contraire, c'était une figure profondément allobroge; elle était même, en y réfléchissant, plutôt laide que jolie, mais piquante et bonne fille. V. jouait avec nous sans se douter que nous étions de sexes différents.

» Mademoiselle V. avait de l'esprit et réfléchissait beaucoup; elle était la fraîcheur même; son visage était parfaitement d'accord avec la fenêtre à croisillons de l'appartement qu'elle occupait avec ses deux frères. Là, souvent, j'assistais au souper des frères et de la sœur; une servante de leur village,

simple comme eux, le leur préparait. Ils mangeaient du pain bis, ce qui me semblait incompréhensible à moi qui n'avais jamais mangé que du blanc. Quant à eux, ils préféraient le pain bis au pain blanc, car il ne dépendait que d'eux de faire bluter la farine pour avoir du pain blanc.

» Nous vivions-là en toute innocence, autour de cette table de noyer, couverte d'une nappe de toile écrue. B., l'aîné, pouvait avoir quatorze ans, R., son frère, douze, mademoiselle V., treize, moi, treize, la servante dix-sept. C'était un ménage bien jeune comme on voit; nous formions une délicieuse petite société, et aucun grand-parent pour nous gêner. Quand M. B. le père, venait à la ville, pour un jour ou deux, nous n'osions pas désirer son départ, mais il nous gênait.

» Nous vivions alors comme de jeunes lapins jouant dans un bois, tout en broutant le serpolet. Mademoiselle V. était la ménagère; elle avait des grappes de raisin séché au four, dans une feuille de vigne serrée par un fil, qu'elle me donnait et que j'aimais presque autant que son gracieux visage. Quelquefois je lui demandais une seconde grappe et souvent elle me refusait, disant: « Nous » n'en avons plus que huit et il faut finir la semaine. »

» Tous les trois ou quatre jours des provisions arrivaient de Saint-Ismier; c'est l'usage à Grenoble. La passion de chaque bourgeois est son *do-*

maine, [1] et il préfère une salade qui vient de son domaine à Montbonot, Saint-Ismier, Correnq, Saint-Vincent, Claix, etc., et qui lui revient à quatre sous, à la même salade qui lui coûterait deux sous, achetée sur la *place aux Herbes.* Ce bourgeois avait dix mille francs, placés à cinq pour cent dans la maison Périer; il en a acheté un domaine qui lui rend le deux ou le deux et demi pour cent, et il est ravi. Je pense qu'il est payé en vanité et par le plaisir de dire d'un air important : *Il faut que j'aille à Monbonot.*

» Dans ce troisième étage de la rue Chenoise se passèrent les moments les plus heureux de ma vie,... J'étais fort timide envers mademoiselle V. dont j'admirais le sein naissant. Le sévère R. aurait vu de fort mauvais œil que je fisse la cour à sa sœur; B. me le fit entendre, et ce fut le seul point sur lequel il n'y eut pas franchise complète entre nous. Souvent, vers la chute du jour, après la promenade, comme je faisais mine de monter chez mes amis, je recevais un adieu hâtif qui me contrariait fort. »

Les études du jeune Beyle à l'*École centrale,* devaient le préparer à l'école polytechnique. Il aimait les mathématiques, et, indépendamment des leçons de l'école, il en prit des particulières d'un savant pauvre et distingué, nommé M. Gros.

[1] Domaine, dans le pays, veut dire une petite terre.
(Note de M. R. Colomb.)

C'était un homme intègre, républicain fier et désintéressé. Henri Beyle l'aimait et le respectait de toute son âme: « ce fut sa première passion d'admiration. »

Après de très-brillants succès à l'école centrale, ayant enfin obtenu l'autorisation de se présenter à l'école polytechnique, Henri Beyle arriva à Paris le 10 novembre 1799[1], juste le lendemain du 18 brumaire an VIII. Il avait des lettres de recommandation pour la famille Daru à laquelle ses parents étaient alliés. Après une courte maladie, « Beyle alla loger rue de Lille, dans la maison de M. Daru, laquelle avait appartenu à Condorcet. On lui donna un cabinet ayant vue sur des jardins. Là il travaillait sérieusement à son examen dont le succès était assuré, lorsque ce projet, préparé depuis trois années, fut tout-à-coup abandonné, d'après les conseils de la famille Daru. » Beyle regrettait ses belles montagnes, et après le premier étonnement de Paris qu'il devait bientôt tant aimer, il eut la nostalgie de son pays. Il employait alors son argent de poche à bouquiner sur les quais.

« Ce n'est, dit-il, qu'en arrivant à Paris, en 1799, que je me suis douté qu'il y avait une autre prononciation que celle du Dauphiné. Dans la suite, j'ai pris des leçons du célèbre Larive et de Dugazon, pour chasser les derniers restes du parler *traînard* de mon

[1] « Je quittai l'École centrale après les examens de 1799; alors les aristocrates attendaient les Russes à Grenoble; ceux qui savaient leur Horace, disaient à demi-voix : *O Rus, quando ego te aspiciam* ! »

pays. Il me reste l'accent ferme et passionné du Midi, qui décèle sur le champ la *force du sentiment*, la vigueur avec laquelle on aime, ou on haït ; singulière partout, et *voisine du ridicule* à Paris. »

Ayant obtenu le premier prix de ronde bosse à l'école centrale de Grenoble, il voulut, à Paris, essayer de la peinture, et fut quelque temps admis à l'atelier de M. Regnault, l'auteur de l'*Éducation d'Achille ;* mais il y renonça bientôt.

Après le dix-huit brumaire, M. Pierre Daru, étant devenu secrétaire général de la guerre, fit attacher Beyle à son ministère, en qualité de surnuméraire. C'était au commencement de 1800.

Parlant de cette époque, Stendhal écrivait plus tard : « Je me rappelle le profond ennui des dimanches, je me promenais au hasard. C'était donc là ce Paris que j'avais tant désiré !

» L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. Les bois étaient intimement liés à mes rêveries d'amant tendre et dévoué, comme dans l'Arioste. Tous les hommes me semblaient *prosaïques* et plats dans les idées qu'ils avaient de l'amour et de la littérature. Je me gardais de faire mes objections contre Paris. Ainsi, je ne m'aperçus pas que le centre de Paris était à une heure de distance d'une belle forêt, séjour des cerfs sous les rois. Quel n'eût pas été mon ravissement, de voir la forêt de Fontainebleau où il y a quelques petits rochers en miniature, les

bois de Versailles, Saint-Cloud, etc. Probablement j'eusse trouvé que ces bois ressemblaient trop à un jardin.

» Quand je m'ennuyais dans un salon (de décembre 1799 à mai 1800), j'y manquais la semaine d'après, et n'y reparaissais qu'au bout de quinze jours. Avec la franchise de mon regard et l'extrême malheur de prostration des forces que l'ennui me donne, on voit combien je devais avancer mes affaires par ces absences. D'ailleurs, je disais toujours d'un sot : *C'est un sot.* Cette manie m'a valu un *monde* d'ennemis. Depuis que j'ai eu de l'esprit (en 1826) les épigrammes sont arrivées en foule, et des *mots qu'on ne peut plus oublier,* me disait un jour cette bonne Madame Mérimée. »

Messieurs Daru ayant reçu l'ordre de partir pour l'Italie engagèrent Beyle à venir les y rejoindre. Il accepta cette proposition avec enthousiasme. Emportant dans sa valise une trentaine de volumes d'éditions stéréotypes, Beyle s'empressa de quitter Paris, vers le milieu d'avril 1800. Une existence variée, aventureuse, allait commencer pour lui : « J'ai eu, disait-il, un lot exécrable de sept à dix-sept ans ; mais depuis le passage du mont Saint-Bernard, je n'ai plus eu à me plaindre du destin, mais au contraire à m'en louer. » — « L'Italie ! dit M. Caro [1],

[1] Études morales sur le temps présent.

c'était, pour cet adolescent avide de sensations, la liberté des aventures, l'imprévu de la Vie, un roman perpétuel sous un climat enchanté. Il y contracta cette double passion qui fut le charme et le tourment de sa vie : la passion des femmes et celle du soleil. » — En passant à Genève, le premier soin de Beyle fut de courir rue Chevelue, voir la petite maison où était né Rousseau. — « Quelque temps auparavant, M. Daru l'aîné, passant par Genève, y avait laissé un cheval malade : ce fut sur cette monture que Beyle alla le rejoindre à Milan. Ce cheval qui n'était pas sorti depuis un mois, au bout de vingt pas, s'emporte, quitte la route et se jette vers le lac, dans un champ planté de saules. Je mourais de crainte, mais le sacrifice était fait ; les plus grands dangers n'étaient pas capables de m'arrêter ; je regardais les épaules de mon cheval, et les trois pieds qui me séparaient de terre me semblaient un précipice sans fond ; pour comble de ridicule, je crois que j'avais des éperons. Mon jeune cheval fringant galopait donc au hasard au milieu de ces saules, quand je m'entendis appeler : c'était le domestique, sage et prudent, du capitaine Burelviller qui, enfin, en me criant de retirer la bride et s'approchant, parvint à arrêter le cheval, après une galopade d'un quart d'heure au moins dans tous les sens.

» Il me semble qu'au milieu de mes peurs sans nombre, j'avais celle d'être entraîné dans le lac.

— « Que me voulez-vous ? » dis-je à ce domestique, quand enfin il eut pu calmer mon cheval. — « Mon » maître désire vous parler. »

» Aussitôt je pensai à mes pistolets; c'est sans doute quelqu'un qui veut m'arrêter. La route était couverte de passants, mais toute ma vie j'ai vu mon idée et non la réalité, comme un *cheval ombrageux*, me disait, dix-sept ans plus tard, M. le comte de Tracy.

» Je reviens fièrement au capitaine, que je trouvai obligeamment arrêté sur la grande route : « Que me » voulez-vous, Monsieur? » lui dis-je, m'attendant à faire le coup de pistolet.

» Le capitaine, d'un air narquois et fripon, n'ayant rien d'engageant, bien au contraire, m'expliqua qu'en passant la porte Cornavin, on lui avait dit : « Il » y a là un jeune homme qui s'en va à l'armée, » sur ce cheval, et qui n'a jamais vu l'armée, ayez » la charité de le prendre avec vous pour les pre- » mières journées. »

» M'attendant toujours à me fâcher, et pensant à mes pistolets, je considérais le sabre droit et immensément long du capitaine Burelviller qui, ce me semble, appartenait à l'arme de la grosse cavalerie, habit bleu, boutons et épaulettes d'argent.

» Je crois que pour comble de ridicule j'avais aussi un sabre; même en y pensant, j'en suis sûr. Autant que je puis en juger, je plus à ce M. Burelviller, qui

Digitized by Google

peut-être avait été chassé d'un régiment et cherchait à se raccrocher à un autre.

» M. Burelviller répondait à mes questions et m'apprenait à monter à cheval; nous faisions l'étape ensemble, allions prendre ensemble notre billet de logement, et cela dura jusqu'à Milan.

» Comme le sacrifice de ma vie à ma fortune était fait et parfait, j'étais excessivement hardi à cheval; mais hardi en demandant toujours au capitaine Burelviller : « Est-ce que je vais me tuer? » Heureusement mon cheval était suisse, pacifique et raisonnable comme un Suisse ; s'il eût été romain et traître, il m'eût tué cent fois.

» Le capitaine s'appliqua à me former en tout; et il fut pour moi, de Genève à Milan, pendant un voyage de quatre à cinq lieues par jour, ce qu'un excellent gouverneur doit être pour un jeune prince. Notre vie était une conversation agréable, mêlée d'évènements singuliers et non sans quelque petit péril; par conséquent impossibilité de l'apparence la plus éloignée de l'ennui. Je n'osais dire mes chimères, en parlant, *littérature* à ce vieux roué de vingt-huit ou trente ans, qui paraissait le contraire de l'émotion. Dès que nous arrivions à l'étape, je le quittais, je donnais l'étrenne à son domestique pour bien soigner mon cheval; puis j'allais rêver en paix. »

Ils traversèrent le grand Saint-Bernard le 22 mai, deux jours après le premier consul.

Ils rencontrèrent une brigade devant le fort de Bard, situé entre Aoste et Ivrée. Ce fut là qu'Henri Beyle vit le feu pour la première fois : la canonnade épouvantable retentissant dans cette vallée étroite, au milieu de ces grands rochers, le rendait fou d'émotion. Le général Lannes étant entré de vive force à Ivrée le 24 mai, toute l'armée de réserve y arriva les 26 et 27. Beyle assista à Ivrée à une représentation du *Matrimonio segreto* de Cimarosa, qui l'affecta délicieusement. — « Ce fut, disait-il souvent, l'un des plus grands plaisirs de ma vie. » — Beyle fit son entrée à Milan dans les premiers jours de juin (1800); c'est-à-dire par une charmante matinée de printemps. M. Martial Daru, qu'il rencontra au détour d'une rue, le conduisit à la *casa Dadda ;* il était dans le ravissement le plus complet. « Tout me charmait, dit-il, dans cette grande ville, l'architecture, la peinture, la musique, les femmes, la société, avec sa physionomie demi-étrangère. » De plus, tous les cœurs italiens étaient dans l'enthousiasme qu'inspirait la présence du premier consul. La Lombardie échappait à l'Autriche ! Et Beyle profitait de cette passion reconnaissante envers la France. — Pour connaître, à cette date, les émotions de sa jeunesse enchantée, il faut relire l'histoire du lieutenant Robert, au début de *La Chartreuse de Parme.* — Stendhal n'a jamais fait dans ses romans, que poétiser ses souvenirs, en les groupant dans une intrigue où il insérait ses observations.

Ainsi, les impressions naïves et enthousiastes de Fabrice, galopant dans la plaine, le 18 juin 1815, à la suite d'une escorte de hussards verts, à la bataille de Waterloo, sont les émotions mêmes et les souvenirs (légèrement transposés) de l'auteur assistant *en amateur*, comme Fabrice, au même âge de dix-sept ans, le 14 juin 1800, à la bataille de Marengo.

Tant Stendhal, dans ses récits les plus romanesques et les plus imprégnés d'imagination, aimait à s'appuyer sur les détails à la fois précis et charmants de la réalité sentie et de la Vie observée par lui-même.

Après Marengo, Beyle fut employé quelque temps dans les bureaux de M. Pétiet, gouverneur de la Lombardie. Il profitait de ses loisirs pour visiter les îles Borromées et parcourir tous les environs de cet admirable pays si bien décrit dans les premières pages de la « *Chartreuse.* » Bientôt pourtant, le jeune Beyle s'ennuya de cette vie de bureau, et, le 23 septembre 1800, il entra comme maréchal des logis dans le 6e régiment de dragons. Au bout d'un mois, il avait l'épaulette, et le jeune officier devint l'aide de camp du général Michaud commandant, sous les ordres de Brune, la division de réserve. Beyle fit, comme aide de camp, la campagne du Mincio, qui aboutit, en vingt-six jours, au traité de Lunéville. *Très-brave* en toutes circonstances, le jeune officier se distingua particulièrement au combat

de *Castel-Franco*. La campagne faite, Beyle tint garnison tour à tour à Brescia et à Bergame d'où il allait très-souvent à Milan. Cette existence active et pleine d'imprévu lui plaisait beaucoup. Il avait des aventures, des duels, des maîtresses. Et pourtant il trouva bientôt maussade la vie militaire hors du champ de bataille. Il profita de la paix qui suivit le traité d'Amiens, en 1802, pour donner sa démission et s'en revenir à Grenoble. — Ses parents furent scandalisés des idées et des sentiments nouveaux qu'il rapportait du régiment. Ils étaient vieux et n'avaient pas changé. La fougue du jeune Beyle soulevait dans sa paisible famille des orages fréquents. Aussi dut-il partir et retourner à Paris pour y *refaire* lui-même *son éducation*, grâce à une petite pension de cent cinquante francs consentie par son père. Beyle comprit que malgré tous ses prix de l'école centrale, il ne savait rien en réalité, et il eut le courage bien rare de recommencer ses études à vingt ans. Ses lectures favorites étaient alors les œuvres de Montaigne, de Montesquieu, de Cabanis, de Say, de Destutt de Tracy. — J.-J. Rousseau, dont l'emphase oratoire devait l'impatienter plus tard, était encore l'objet de son admiration et de ses rêveries habituelles. Il lisait donc beaucoup, et comme on peut le voir, de bien sérieux livres. Mais non content de lire, il écrivait et prélevait encore, sur ses cinq francs par jour, le prix de leçons d'Anglais et d'escrime. Il faisait, sans trop

Digitized by Google

de succès, des armes chez Fabien, et c'était un prêtre irlandais, le P. Yéki, qui lui apprenait, suffisamment, la langue anglaise.

Il ébauchait alors une comédie en prose, *le Bon Parti*, qui reçut plus tard cet autre titre : *Quelle Horreur ! ou l'ami du despotisme pervertisseur de l'opinion publique*. Cette comédie ne fut, heureusement, jamais achevée ni publiée.

Comme Balzac, dans sa mansarde de la rue Lesdiguières, Henri Beyle travaillait, sans succès, mais avec ardeur, en se berçant des plus doux rêves de gloire et de fortune littéraires. — Deux années s'écoulèrent ainsi, qui ne furent pas perdues pour l'avenir de Beyle, bien que stériles en apparence. Revenu à Grenoble, au mois de mars 1805, il essaya encore aussi malheureusement de la vie de famille ; quand une jolie actrice dont il était épris s'en allant à Marseille, il entra, pour l'y suivre, dans la maison de commerce d'un riche épicier, pour y tenir les livres et faire la correspondance. Cette vie de comptoir dura un an, après lequel, sa maîtresse ayant épousé un grand seigneur russe, Beyle revint à Paris pour y reprendre ses rêves littéraires et ses habitudes studieuses.

Cependant sa famille était lasse de ces changements multipliés qui n'étaient pas sans plaire à l'esprit mobile et aventurier de Stendhal. Elle sollicita M. Daru de lui donner enfin une carrière

sérieuse. M. Daru, alors sous-inspecteur aux revues, le fit rentrer au commissariat de la guerre. Henri Beyle qui avait alors vingt-trois ans, accepta, tout en regrettant d'abandonner encore ses travaux littéraires qui étaient certainement sa passion et sa vocation véritable.

Peu de jours après la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, Beyle obtint l'emploi d'*intendant des domaines* de l'Empereur. Un an plus tard, le 11 juillet 1807, un décret, daté de Kœnigsberg, le nommait *adjoint aux commissaires des guerres.*

C'est en cette qualité que Beyle observa d'assez près la guerre et fit avec le quartier général de Napoléon la désastreuse campagne de 1812.

Ici doivent se placer plusieurs anecdotes qui entourent d'une vive lumière plusieurs côtés de son caractère.

Toujours habile à mettre à profit toutes les occasions de s'instruire, Beyle profita de son séjour à Brunswick, en 1807 et 1808, pour y étudier la langue et la philosophie allemandes.

Un jour qu'il passait au grand trot, devant un corbeau, dans une voiture où se trouvaient les aides de camp du général de Rivaud-la-Raffinière, Beyle l'abattit à quarante pas, d'un coup de pistolet chargé d'une seule balle. Cette preuve d'adresse extraordinaire lui valut le respect de ses compagnons.

Après la campagne de 1809, Beyle fut abandonné avec les malades dans une petite ville ennemie,

sans un seul bataillon pour se défendre, au milieu d'un pays animé des sentiments les plus hostiles. Comme officier d'administration, Beyle avait le dépôt, l'hôpital et les approvisionnements placés sous sa responsabilité. Quelque temps après que les troupes françaises eurent quitté la ville, une insurrection formidable éclata; le tocsin sonna, appelant aux armes toute une population haineuse, insurgée contre nous. Il ne s'agissait de rien moins que de massacrer tous les malades, de piller les magasins, de brûler l'hôpital. Devant cette émeute imprévue, Beyle se présente avec sang-froid, traverse la multitude furieuse et pénètre dans l'hôpital où il arme rapidement les blessés, les convalescents, tous ceux des malades qui peuvent se servir d'un fusil. Il les place en embuscade aux fenêtres qu'il fait garnir de matelas, et quand les assiégeants s'approchent, brusquement il fait ouvrir les portes, et se mettant à la tête des plus valides, il se précipite sur l'émeute. A la première décharge, tout se dissipa.

IV.

Le 3 août 1810, Beyle fut nommé auditeur de première classe et attaché à la section de la guerre du conseil d'État. Le malheur est qu'il dépensait alors beaucoup plus qu'il ne gagnait. Il recevait de

son père dix-huit cents francs par an. Son traitement était d'égale somme; tandis que ses goûts et ses relations l'entraînaient à une dépense d'environ vingt mille francs. Heureusement l'année suivante, le 22 août 1812, il fut choisi comme un des deux inspecteurs de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne, avec douze mille francs d'appointement et le droit d'entrées à la Cour.

Au milieu de ses distractions, de ses travaux et de ses plaisirs mondains, Beyle songeait toujours aux lettres qui furent sa première et sa dernière passion. Un testament de cette année 1810, dispose que la fortune qu'il laisserait à sa mort serait placée en Amérique ou en Angleterre pour être employée, d'une façon ingénieuse qu'il indiquait, à la *fondation d'un prix littéraire.*

En 1811, Henri Beyle profita d'un congé pour revoir l'Italie et surtout Milan où il avait laissé de si doux souvenirs.

Pendant ce voyage, il commença à noter au jour le jour et *pour lui-même*, les observations qu'il faisait. A la fin du manuscrit de ce journal tout personnel, l'auteur avait écrit :

« Présenté en toute humilité à M. H. B., âgé de trente-huit ans, qui vivra peut-être en 1821, par son très-humble serviteur, plus gai que lui.

Signé : Le H. B. de 1811.

Milan, ce 29 octobre 1811. »

Digitized by Google

L'année suivante, Beyle obtint, non sans peine, l'autorisation de faire, avec la maison de l'Empereur, la déplorable campagne de Russie. Naturellement brave, il observait la guerre avec curiosité et froidement. Aidé dans ses observations par le livre de Cabanis, il s'attachait à l'examen physiologique de ces masses d'hommes. Il essayait l'application des doctrines de Cabanis sur les divers tempéraments, et c'est sur les bords du Niémen que l'auteur de « l'*Histoire de la peinture en Italie* » réunit les observations sur lesquelles est fondée sa théorie des tempéraments.

Il assista à l'incendie de Moscou qui lui parut d'abord une splendide aurore boréale. Durant la retraite, il rendit un grand service à l'armée, en faisant distribuer, à Orcha, trois jours de vivres, les seuls qu'elle ait eus de Moscou à la Bérésina.

Henri Beyle n'aimait pas l'histoire de convention; il était sceptique à l'endroit des belles harangues que l'on y insère après coup. « Partis de Moscou, disait-il, nous nous perdîmes le troisième jour de la retraite, et nous nous trouvâmes, à la nuit tombante, au nombre d'environ quinze cents hommes, séparés du gros de l'armée par une forte division russe. On passa une partie de la nuit à se lamenter. Puis les gens énergiques haranguèrent les poltrons et firent si bien, qu'on résolut de s'ouvrir un chemin l'épée à la main dès que le jour permettrait de distinguer l'ennemi. Ne croyez pas qu'on

dit alors : « Braves soldats, etc. » Non. « Tas de ca-
» nailles, vous serez tous morts demain, car vous êtes
» trop j... f... pour prendre un fusil et vous en ser-
» vir. » Cette allocution héroïque ayant produit son effet, à la petite pointe du jour, nous marchâmes résolûment aux Russes, dont nous voyions encore briller les feux de bivac. Nous arrivons la baïonnette baissée sans être découverts, et nous trouvons un chien tout seul. Les Russes étaient partis dans la nuit. »

Il niait donc, comme Paul-Louis Courier, ex-artilleur, toutes les harangues et tous les mots sublimes que les rhéteurs prêtent aux généraux. « Savez-vous ce que c'est que l'éloquence militaire? ajoutait-il, en voici un autre exemple : dans une affaire fort chaude, un de nos plus braves généraux de cavalerie[1] haranguait, en ces termes, ses soldats prêts de se débander : « En avant, s. n. d. D., j'ai le c.. rond comme
» une pomme ! Soldats ! J'ai le c.. rond comme une
» pomme ! » Ce qu'il y a de drôle, c'est que, dans le moment du danger, cela paraissait une harangue comme une autre, qu'on fit volte-face et qu'on repoussa l'ennemi. Croyez que César et Alexandre, en pareille occasion, parlaient à leurs soldats d'une façon non moins sublime. »

Racontant la retraite, où il avait perdu chevaux, voitures, argent et effets, il disait à M. Mérimée

[1] Murat.

qu'il n'avait cependant pas trop souffert de la faim; mais il lui était absolument impossible de se rappeler comment il avait mangé ni ce qu'il avait mangé, si ce n'est un morceau de suif, qu'il avait payé vingt francs, et dont il se souvenait encore avec délices. — Avant de se mettre en route, il avait jugé prudent de prendre quelques précautions particulières pour le cas où l'argent de poche viendrait à lui manquer. Sa sœur avait donc remplacé tous les boutons d'une redingote par des pièces de vingt francs et de quarante francs soigneusement recouverts de drap. A son retour, sa sœur lui demanda si ce moyen lui avait bien réussi. Il n'y avait plus songé depuis son départ; à force de fouiller dans sa mémoire, il se rappela vaguement avoir donné la vieille redingote à un garçon d'auberge près de Wilna et avec les boutons d'or cousus à Paris. Ce trait, rapporté par M. R. Colomb, est, dit-il, vraiment caractéristique; car Beyle était précautionneux à l'excès, oublieux comme personne, insouciant au plus haut degré.

En sortant de Moscou il avait emporté le volume des *Facéties* de Voltaire, relié en maroquin rouge, qu'il avait pris dans un palais en feu. Ses camarades le blâmèrent lorsqu'il en lisait le soir quelques pages à la lueur d'un feu de bivac. On trouvait l'action légère. Dépareiller une magnifique édition! Lui-même en éprouvait une espèce de remords, et, au bout de quelques jours, il laissa le volume sur la neige.

Digitized by Google

Il fut du petit nombre de ceux qui, au milieu de toutes les misères que notre armée eut à souffrir dans cette désastreuse retraite, conservèrent toujours leur énergie morale, le respect des autres et d'eux-mêmes. Un jour, aux environs de la Bérésina, Beyle se présenta devant son chef, M. Daru, rasé et habillé avec quelque recherche, M. Daru lui dit : « Vous avez fait votre barbe, Monsieur ! Vous êtes un homme de cœur[1]. »

J'encourrai volontiers le reproche d'être minutieux si, à force de détails pareils, puisés partout, dans les notices de ceux qui l'ont intimement connu, dans ses romans, dans ses lettres et dans ses papiers, je réussis à mettre sous vos yeux le tableau fidèle de sa vie excentrique et intéressante, et si, grâce à ces traits épars que j'ai rassemblés, grâce à ces mots et à ces anecdotes, qui peignent, — dont je m'empare, — la physionomie vraie d'Henri Beyle se dégage avec une netteté lumineuse qui la fixe dans votre souvenir.

Un auditeur au conseil d'État[2], attaché comme Stendhal au quartier général, aimait à raconter qu'il devait la vie à Beyle ; — c'était au passage de la Bérésina. — Beyle prévoyant l'encombrement des ponts, l'obligea de passer sur l'autre rive le soir qui précéda la déroute. Il fallut presque employer

[1] M. P. Mérimée. — *Notes et Souvenirs.*

[2] M. Bergonié.

la force pour le décider à faire quelques centaines de pas. Il faisait le plus grand éloge du sang-froid de Beyle et du bon sens qui ne l'abandonna jamais au moment où les plus résolus perdaient la tête.

« En 1813, Beyle fut témoin involontaire de la déroute d'une brigade entière, chargée inopinément par cinq cosaques. Beyle vit courir environ deux mille hommes, dont cinq généraux reconnaissables à leurs chapeaux brodés. Il courut comme les autres, mais mal, n'ayant qu'un pied chaussé et portant une botte à la main. Dans tout ce corps français, il ne se trouva que deux héros qui firent tête aux cosaques : un gendarme, nommé Menneval, et un conscrit qui tua le cheval du gendarme en voulant tirer sur les cosaques. Beyle fut chargé de raconter cette panique à l'Empereur qui l'écoutait avec une fureur concentrée, en faisant tourner une de ces machines en fer qui servent à fixer les persiennes. On chercha le gendarme pour lui donner la croix, mais il se cachait, et nia d'abord qu'il eut été à l'affaire, persuadé que rien n'est si mauvais que d'être remarqué dans une déroute. Il croyait qu'on voulait le fusiller[1]. »

Beyle, dit ailleurs le même biographe, était pourtant un homme de ressources dans les circonstances graves ; il disait modestement qu'il devait cet

[1] H. B., *par un des Quarante.*

avantage à sa *provision de maximes* toutes faites, au moyen desquelles il se trouvait prêt pour agir lorsque les autres perdaient leur temps à délibérer.

Il soutenait donc qu'à son entrée dans la vie un homme devait avoir toute prête sa provision de maximes pour les accidents qui se présentent le plus ordinairement. « Une fois qu'on les a adoptées, il ne faut plus les discuter ; il suffit d'examiner rapidement si le cas particulier, au sujet duquel on est perplexe, peut se résoudre par un des préceptes généraux qu'on a dans sa réserve. — Ne jamais pardonner un mensonge, — saisir aux cheveux la première occasion de duel à son début dans le monde, — ne jamais se repentir d'une sottise faite ou dite. » — Voilà quelques-unes de ses maximes.

Après les maximes venaient les recettes qu'il offrait garanties. Quelques-unes nous ont été transmises par l'auteur des *Notes et Souvenirs*. Une des grandes causes de nos tourments, c'est la mauvaise honte. Pour un jeune homme, c'est une affaire que d'entrer dans un salon. Il s'imagine que tout le monde le regarde, et meurt de peur qu'il n'y ait quelque chose dans sa tenue qui ne soit pas absolument irréprochable. Un de ses amis souffrait plus que personne de cette timidité, et Beyle disait de lui que, lorsqu'il entrait dans le salon de Madame P..., on croyait toujours qu'il avait cassé quelque porcelaine dans l'antichambre : Je vous conseille ma

recette d'autrefois, lui disait-il. Entrez avec l'attitude que le hasard vous a fait prendre sur l'escalier ; convenable ou non, peu importe ; soyez comme la statue du Commandeur, et ne changez de maintien que lorsque l'émotion de l'entrée aura complétement disparu.

Si le provincial est excessivement timide, disait-il ailleurs, c'est qu'il est excessivement prétentieux ; il croit que l'homme qui passe à vingt pas de lui sur la route n'est occupé qu'à le regarder; et si cet homme rit par hasard, il lui voue une haine éternelle.

Voici sa recette pour le premier duel :

« Pendant qu'on vous vise, regardez un arbre et appliquez-vous à en compter les feuilles. Une préoccupation distrait d'une autre préoccupation plus grave. En ajustant votre adversaire, récitez deux vers latins, cela vous empêchera de tirer trop vite et remédiera au cinq pour cent d'émotion qui a envoyé tant de balles vingt pieds plus haut qu'il ne fallait. »

Homme d'imagination et de premier mouvement, Beyle n'en avait pas moins de grandes prétentions à raisonner tout et à se conduire en tout selon les règles de la logique. Ce mot revenait souvent dans sa conversation, et ses amis se souviennent de l'emphase particulière qu'il mettait à le prononcer lentement, séparant les deux syllabes par une virgules : la LO,-GIQUE. C'était toujours la logique qui

devait nous guider dans toutes nos actions, mais la sienne n'était pas celle de tout le monde, et l'on était parfois assez embarrassé pour deviner le fil de ses raisonnements. Je me souviens qu'un jour nous voulûmes faire ensemble un drame dont le héros, coupable d'un crime avait des remords. « Pour se délivrer d'un remords, que dit la *lo-gique?* » Il réfléchit un instant. — « Il faut fonder une école d'enseignement mutuel[1]. »

Ainsi, dans sa conversation comme dans son style, Beyle s'exprime volontiers d'une façon elliptique et même énigmatique. « Il ne procède que par traits, *ce sont des notes* sans lien. *Il supprime*, la plupart du temps, *tout ce que le lecteur peut suppléer;* de sorte qu'il le tient en éveil et le provoque, et le jette, presque à chaque page, soit par assentiment, soit par contradiction, dans je ne sais combien de rêveries ou de discussions intérieures, qui font que l'on oublie le livre et que l'on y revient ensuite avec plaisir[2]. »

V.

Après cette désastreuse campagne de Russie, après ce grand voyage de Moscou où Henri Beyle emportait dans sa calèche tant d'auteurs originaux

[1] M. Mérimée. — *Notes et Souvenirs.*

[2] M. Émile Deschanel. — *A bâtons rompus.*

qu'il perdit avec la calèche, il fut pris au retour d'un ennui profond.

Pour refaire sa santé et sa gaieté altérées par les fatigues de tous genres qu'il avait supportées dans cette retraite, après avoir quelque temps encore rempli les fonctions d'intendant de la Silésie, Henri Beyle alla passer les mois d'octobre et de novembre 1813, en Italie, à Naples et sur les bords du lac de Côme.

Il avait alors trente ans et c'est ici que commence la période littéraire de sa Vie, après la période militaire qui a duré quatorze années (1800-1814).

« Pour se consoler du malheur de vendre ses chevaux (mai 1814), M. Darlincourt[1] fit la Vie de Haydn, Mozart et Métastase. Il avait réellement assisté au convoi de Haydn à Vienne, en mai 1809. Il y fut conduit par M. Denon. Ce premier ouvrage est imité en partie d'une biographie italienne sur Haydn. Il fut traduit en Anglais. »

En 1817, M. Darlincourt publia deux volumes de « l'*Histoire de la peinture en Italie,* » qui n'eut aucun succès, et lui coûta 4,000 francs chez Didot. En ce temps-là, Darlincourt ne connaissait pas même les avantages de la camaraderie; il en eût eu horreur. Un de ses amis fit insérer dans les *Débats* un article

[1] Cette note est de Henri Beyle. Elle est précieuse en ce qu'elle donne la date exacte de la publication de ses livres, avec les circonstances qui entourèrent cette publication.

à la louange de « l'*Histoire de la peinture ;* » le lendemain, les *Débats* se rétractèrent. Ces deux volumes furent *le fruit de trois ans d'études :* l'histoire pittoresque de Florence fut écrite à Florence ; de Rome à Rome, et ainsi de suite. M. Darlincourt consulta les manuscrits des bibliothèques de Florence, et toutefois fut trompé par un bibliothécaire qu'il payait. Le fils de Bianca Capello vécut, et fut toujours traité en prince par pitié.

En 1817, M. Darlincourt publia « *Rome, Naples et Florence.* » Ce petit manuscrit avait été fait pour ses amis et sans nul dessein de l'imprimer. Il eut du succès, et l'*Histoire de la peinture* qui *a été recopiée dix-sept fois*, ne fut lue de personne.

En 1822, M. Darlincourt, toujours étranger à la camaraderie, eut grand'peine à trouver un libraire qui voulut gratuitement du manuscrit de « l'*Amour.* » Ce libraire lui dit au bout d'un mois : « Votre livre, Monsieur, est comme les psaumes de M. de Pompignan, de qui on disait : « Sacrés ils sont, car per- » sonne n'y touche. »

En 1823 et 1824, il publia « *Racine et Shakspeare* » (quarante pages), qui eut beaucoup de succès et qui piqua lord Byron.

En 1824-25, un second « *Racine et Shakspeare* » (cent cinquante pages). Succès d'estime. On n'y comprend rien. Grande colère de M. Auger, qui fait lire ce livre deux mois après. M. Darlincourt

écrit au *Globe* pour combattre les trois unités.

En 1829, « *Promenades dans Rome,* » deux gros volumes.

En 1830, « *Vie de Rossini,* » fort bien vendue, deux petits volumes. Le seul des ouvrages de M. Darlincourt lu sur le champ dans la bonne compagnie.

En 1829, « *Rouge et Noir*, » deux volumes. Quelques articles dans les *revues*, avec des noms dictés par la prudence. « *Notice sur lord Byron* » dans l'ouvrage de Madame Sw. Belloc.

M. Darlincourt est pourchassé à Venise et à Barcelonne à cause de la seconde édition de « *Rome, Naples et Florence.* » Obligé par état de voyager, il lui importe de n'être pas connu comme auteur d'ouvrages. On ne comprend pas ces choses quand on n'est pas sorti de France.»

Cette note, faite par Stendhal, en 1838, nous explique ce qui a occupé sa vie de 1814 à 1830.

VI.

En parlant de Stendhal, je voudrais ne rien dire qui lui fît hausser les épaules, s'il lisait par-dessus les miennes. Je sais qu'il n'aimait pas les phrases inutiles, ni le manque de justesse et de sincérité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'était formé lui-même,[1]

[1] « Être soi-même, par soi-même, par soi seul, sans réserve et jusqu'au bout, y a-t-il un autre précepte dans l'Art et dans la Vie? »
(H. TAINE. *Voyage en Italie.* T. II.)

ne croyant guère aux livres ni aux maîtres, réfléchissant et raisonnant sur tout[1]. Cette habitude de juger par lui-même et de dire tout haut ce qu'il pensait, lui fut nuisible dans le monde, et fait son mérite aujourd'hui. Non-seulement, dit son biographe, il n'attachait aucune importance à rectifier les interprétations plus ou moins malveillantes qu'on donnait à ses paroles ou à ses écrits, mais encore il trouvait un malin plaisir, — de vanité, je pense, — à passer aux yeux des gens pour un monstre d'immoralité. Il a dit, dans je ne sais laquelle de ses préfaces : « Je n'écris que pour une vingtaine de personnes que je n'ai jamais vues, mais qui me comprennent, j'espère...; » et dans la deuxième préface de *l'Amour* (mai 1834) : « Je n'écris que pour cent lecteurs, et de ces êtres malheureux, aimables, charmants, point hypocrites, point *moraux*, auxquels je voudrais plaire ; j'en connais à peine un ou deux. *De tout ce qui ment pour avoir de la considération comme écrivain, je n'en fais aucun cas.* »

C'était donc un homme à part, étrange et singulier. La bourgeoisie qui étale du luxe et de la morale, qui n'a jamais senti dans la Vie, d'autre malheur que de perdre un procès, qui est trop souvent prude et hypocrite, insensible et bégueule était « sa bête noire, » à lui qui était tendre, qui aimait ses aises, qui avait

[1] Il citait souvent Helvétius, dit M. Mérimée, et même il m'obligea de lire le livre de *l'Esprit* ; mais jamais, à ma prière, il ne consentit à le relire

de l'esprit et qui ne connaissait guère de limites dans la plaisanterie pourvu qu'elle fût bonne. Il aimait, nous dit-on, les réunions intimes et peu nombreuses. Dans un petit cercle, entouré d'amis ou de gens contre lesquels il n'avait pas de préventions, il s'abandonnait avec bonheur à toute la gaieté de son caractère. Il ne cherchait nullement à briller, seulement à s'amuser et à amuser les autres; « car, disait-il, il faut payer son entrée. » Toujours en verve, il était parfois un peu fou, voire même inconvenant; mais il faisait rire, et il était impossible à la pruderie de garder son sérieux. La présence d'un ennuyeux ou d'un esprit malveillant le glaçait et le mettait promptement en fuite. Jamais il n'eut l'art de savoir s'ennuyer. Il disait que la vie est courte et que le temps perdu à bailler ne se retrouve plus. Il admirait beaucoup ce mot de M. de M... « que le mauvais goût mène au crime. »

Il se plaisait en Italie, surtout à Milan, dans les salons aimables, et au théâtre; puis à Paris où il trouvait des gens d'esprit, des hommes de lettres pour échanger des pensées fines et inédites.

« La bonne foi, dit M. de Mérimée, était un des traits du caractère de Beyle. Je n'ai jamais connu d'homme de lettres plus franc dans ses critiques, ni qui reçût plus galamment celles de ses amis. Il aimait à communiquer ses manuscrits et demandait qu'on les annotât sévèrement. Quelque dures, quelque

injustes même que fussent les observations, jamais il ne s'en fâchait. Une de ses maximes était que quiconque fait le métier de mettre du noir sur du blanc ne doit ni s'étonner ni s'offenser lorsqu'on lui dit qu'il est une bête. Cette maxime, il la pratiquait à la lettre, et de sa part, ce n'était pas indifférence réelle ni affectée. Les critiques le préoccupaient beaucoup ; il les discutait vivement, mais sans aigreur, et comme s'il se fût agi d'un auteur mort depuis plusieurs siècles. »

Son amour-propre, *excessif*, — bien qu'il s'en cachât, — l'avait rendu fin et défiant. De là, son apparent dédain du style, son détachement d'auteur, ses pseudonymes et cette habitude bizarre de s'entourer de mystère pour les moindres choses. — Il écrit à une femme : *mon cher Jules*, ou bien il parle de lui à la troisième personne : c'est *Roizard*, c'est *Dominique*, etc., etc., et il signe la lettre *Robert* frères ou *Durand*, *Louvet*, *capitaine*, *Favier*, etc., etc. Sa lettre ainsi signée, il la date d'*Abeille*, par exemple, au lieu de Civita-Vecchia.

Au fond de ces bizarreries enfantines, je retrouve les pudeurs et les craintes faciles d'un orgueil aisément blessé. Il était écrivain dans l'âme. — « Il avait trop d'activité dans l'esprit pour être bon administrateur, et peut-être même, pour être constant dans ses affections. » — C'est Napoléon Ier qui disait cela de Rœderer ; M. Sainte-Beuve l'appliquait à M. Cousin,

mais ces paroles sont encore plus vraies de Stendhal. — Il soignait beaucoup ses ouvrages et se souciait pour eux plus qu'il ne le dit de l'opinion qui compte. En cela, certes, il avait raison. « Quels que soient l'avenir et le prix, est-ce que dans l'Art et dans la Vie il ne faut pas faire de son mieux? Ce n'est pas une comparaison que j'établis-là, dit M. Sainte-Beuve, c'est une *identité* que j'exprime; l'Art pour l'artiste, fait partie de sa Conscience et de sa Morale. [1] » D'ailleurs, je n'en disconviens pas, il écrivait beaucoup *pour lui*, pour se faire plaisir à lui-même et certainement il en trouvait un grand à noter, jour par jour, ses sensations intimes à mesure qu'elles l'y excitaient. Parfois même les notes qu'il prenait étaient des espèces d'énigmes dont il était lui-même hors d'état de deviner le sens quelque temps après. — Durant sa Vie entière, je vois ainsi la plume mêlée à tous ses plaisirs et sa maxime, suivie, était : *nulla dies sine linea.*

Cette façon décousue d'écrire lui nuit aux yeux de ceux qui aiment surtout dans un ouvrage la symétrie des chapitres, l'ordonnance régulière de la composition [2].

[1] C.-A. Sainte-Beuve. *Portraits contemporains.* T. Ier.

[2] « *Eh bien ! étudions les procédés divers. Les grands bavards et grands baveurs de phrases (vous n'êtes guère respectueux M. Deschanel) et je dis les plus grands, les plus illustres, Chateaubriand, Mme de Staël, semblent se proposer pour idéal de noyer un très-petit nombre de pensées dans un*

La charpente habile et la composition manquent donc partout; dans ses romans qui ne sont qu'un recueil de traits et d'anecdotes; dans son traité « *de l'amour* » qui n'a aucune régularité apparente et semble un livre fait de feuilles volantes; dans ses critiques et biographies, etc. : ce ne sont que esquisses et croquis, notes et fragments cousus ensemble. Cette manière d'écrire au jour le jour, sans ordre et sans suite, n'est à sa place que dans ses notes de voyage : *Mémoires d'un Touriste : Rome, Naples et Florence; Promenades dans Rome;* et dans ses *Lettres.* Il faut bien l'avouer, Stendhal était paresseux; il aimait trop ses aises, détestait trop la gêne et la pédanterie pour se donner la peine de refondre et de composer. — Tous ses livres sont donc décousus, hachés et incomplets :

océan de paroles. Mais Beyle et tous ceux qui haïssent les neuf dixièmes de l'éloquence parlée et les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'éloquence écrite, se jettent dans l'excès contraire: ils ont tellement honte de la fausse chaleur et de la fausse sensibilité qu'ils osent à peine laisser paraître leurs émotions les plus vraies. » — Nous ajoutons: celui qui sent vivement et profondément a plus de pudeur dans sa passion et plus de réserve dans l'expression de ses douleurs que les hommes d'imagination qui cherchent surtout de belles pages. *Ces derniers sont heureux s'ils sont assez émus pour bien décrire. On les croit passionnés. La vérité c'est que c'est surtout leur style qui l'est. Leur passion s'évapore avec leurs belles phrases et quand elle est fixée sur le papier, elle n'existe plus dans leur cœur. Les hommes au style sec et précis font illusion en sens contraire. On les croit froids parce qu'ils se dominent et qu'ils pensent que « l'extrême des passions est niais à noter. » Ils se taisent. On les croit secs ou peu sensibles parce qu'ils concentrent tout en eux, mais s'ils éclataient enfin, s'ils disaient tout, quelle différence immense apparaîtrait!*

mais si les transitions manquent, il est facile d'y suppléer, et ces évolutions rapides donnent le plaisir de l'imprévu. N'étant point bercé dans l'harmonie de ses périodes, on ne s'endort pas en le lisant. D'ailleurs il y a souvent dans ses idées[1] tant de bizarrerie et de hardiesse ; sa manière a quelque chose de si heurté, et de si dédaigneux qu'il est difficile de le lire sans être séduit ou rebuté. Ce qui n'échappe à personne, c'est l'abondance de pensées brillantes, d'observations fines, d'aperçus heureux, qui se font jour, à travers l'incohérence assez habituelle de sa riche imagination. On n'est pas accoutumé à voir tant d'idées réunies en si petit espace; leur succession est trop rapide, trop continue, pour le mouvement moyen des esprits; il y a là un foyer de chaleur et de lumière, dont souvent les rayons vous éblouissent au lieu de vous éclairer. Un mérite particulier aux ouvrages de Beyle, c'est de donner un grand élan à la pensée; cette surexcitation, aucun lecteur ne saurait s'y soustraire.

Malgré la juste sévérité des critiques pour ce genre décousu d'écrire, qu'on nous permette en terminant à cet égard, une excuse entre parenthèses. N'est-ce pas une idée bien douce, bien consolante pour les artistes paresseux que celle d'avoir la Vie tout entière pour former lentement un beau petit livre : un livre naturel, presque sans Art, composé

[1] M. R. Colomb.

sans efforts, des pensées riantes ou sombres de chaque jour ; un livre utile puisqu'il ne serait pas un jeu d'esprit ni un exercice de plume ; puisqu'il serait sincère et porterait à toutes les pages l'empreinte humaine de son auteur, un livre agréable et peut-être charmant à lire, puisqu'il donnerait à réfléchir aux esprits curieux qui, même dans leurs tristesses, trouveraient du plaisir à revoir les émotions et les idées, les pensées et les sensations vraies d'une existence entière remplie, comme la leur, de joies et de chagrins, surtout à reconnaître la fidèle expression de ces sentiments inavoués et de ces souffrances intimes : *celles que la pudeur d'amour-propre cache avec tant de soin.*

Ce livre là, ce beau livre idéal a occupé la vie tout entière de Stendhal et il y a laissé tout son esprit, son cœur, et tout son art. C'est son œuvre entière. De quelque nom que soient intitulés les vingt ou trente volumes de ses œuvres : *C'est toujours l'Art et la Vie.*

« Or, plus on met de soi, de son naturel, de son expérience personnelle, de ses passions et de sa raison, de ses tristesses et de ses joies, de ses nerfs et de sa substance, et de sa vie et de son âme, dans un écrit, dans une œuvre quelconque : plus on lui donne d'intérêt, de valeur.

» Il est vrai que par ce franc jeu et par cette sincérité, en se mettant tout entier dans son œuvre, en se

livrant tel que l'on est, on donne prise aux adversaires.

» Qu'importe? Ne donne pas prise qui veut! Plus l'arbre est fort, plus il fait d'ombre. On ne peut être aimé des uns, qu'en étant détesté des autres [1]. A cet égard, on peut dire des œuvres complètes de Stendhal ce que son disciple, M. Taine, a dit des essais historiques de Macaulay: Ceci est un recueil d'articles. J'aime, je l'avoue, ces sortes de livres. D'abord on peut jeter le volume au bout de vingt pages, commencer par la fin ou au milieu; vous n'y êtes pas serviteur, mais maître; vous pouvez le traiter comme journal; en effet, c'est le journal d'un esprit. — En second lieu, il est varié; d'une page à l'autre, vous passez de la Renaissance au dix-neuvième siècle, de l'Inde à l'Angleterre; cette diversité surprend et plaît. — Enfin, involontairement, l'auteur y est *indiscret; il se découvre à nous, sans rien réserver de lui-même; c'est une conversation intime* (et il n'y en a guère de plus intéressante, de plus nourrie d'idées que celle de Stendhal). *On est content d'observer les origines de ce généreux et puissant esprit, de découvrir quelles facultés ont nourri son talent, quelles recherches ont formé sa science, quelles opinions il s'est faites sur la philosophie, sur la religion, sur l'État, sur les lettres, ce qu'il était et ce qu'il est devenu, ce qu'il veut et ce qu'il croit.*

[1] Emile Deschanel. — *Physiologie des écrivains et des artistes.*

Assis sur un fauteuil, les pieds au feu, on voit peu à peu, en tournant les feuillets, une physionomie animée et pensante se dessiner comme sur la toile obscure; ce visage prend de l'expression et du relief; ses divers traits s'expliquent et s'éclairent les uns les autres; bientôt l'auteur revit pour nous et devant nous; nous sentons les causes et la génération de toutes ses pensées, nous prévoyons ce qu'il va dire; ses façons d'être et de parler nous sont aussi familières que celles d'un homme que nous voyons tous les jours; ses opinions corrigent et ébranlent les nôtres; il entre pour sa part dans notre pensée et dans notre vie; il est à deux cents lieues de nous, et son livre imprime en nous son image, comme la lumière réfléchie va peindre au bout de l'horizon l'objet d'où elle est partie. *Tel est le charme de ces livres qui remuent tous les sujets, qui donnent l'opinion de l'auteur sur toutes choses, qui nous promènent dans toutes les parties de sa pensée, et, pour ainsi dire, nous font faire le tour de son esprit*[1].

VII.

Dans les biographies littéraires, ce qui intéresse le plus les esprits sérieux, c'est le point de départ, les premières études, les penchants de jeunesse, les goûts qui se révèlent, la naissance de la vocation.

[1] H. Taine. *Histoire de la littérature anglaise*. T. IV. Macaulay.

On aime à voir se former peu à peu l'attrait dominant, la passion maîtresse qui décidera de la carrière et gouvernera toute la vie. Les évènements ultérieurs, simples développements de ces germes, importent beaucoup moins, puisqu'ils ne sont que les conséquences logiques de ces premiers goûts.

C'est pourquoi, après avoir fait connaître, avec détails, la jeunesse et l'éducation d'Henri Beyle, les obstacles qu'il eut à vaincre et les circonstances où son caractère se forma, nous pouvons maintenant raconter plus rapidement la deuxième partie de son existence.

Nous avons quitté Beyle au retour de la désastreuse campagne de Russie. En 1813, il était à Mayence, à Erfurth, à Lutzen, à Dresde, avec le quartier général de la grande armée.

Au commencement de janvier 1814, Beyle fut envoyé par Napoléon, à Grenoble, pour seconder le commissaire extraordinaire, M. le sénateur comte de Saint-Vallier, dans la défense du territoire de l'empire.

Ses biographes nous assurent qu'il réussit dans cette mission et que son activité courageuse fut à la hauteur des circonstances. On reconnaît bien là l'homme de cœur et de ressources qui méritait par sa bravoure et son énergie les éloges de Daru et de Napoléon. Car, bien qu'il fut épicurien de tempérament et de réflexion habituelle, Henri Beyle savait, à

l'occasion, se vaincre soi-même et se montrer, quand il le fallait, stoïque sans emphase. — Malheureusement les progrès de l'invasion mirent bientôt fin à sa tâche. Lorsqu'il revint à Paris, le 1er avril 1814, le sénat conservateur venait de proclamer la fin de l'Empire et la déchéance de Napoléon.

La fortune de Beyle s'évanouit avec celle de l'Empereur. Il perdit tout, dit M. R. Colomb, présent et avenir, « et prit gaiement la chose. »

« Pour se consoler du malheur de vendre ses chevaux (mai 1814), M. Darlincourt[1] fit la Vie de Haydn, Mozart et Métastase. Il avait réellement assisté au convoi de Haydn à Vienne, en mai 1809. Il y fut conduit par M. Denon. Ce premier ouvrage est imité en partie d'une biographie italienne sur Haydn. Il fut traduit en Anglais. »

En 1817, M. Darlincourt publia deux volumes de « l'*Histoire de la peinture en Italie,* » qui n'eut aucun succès, et lui coûta 4,000 francs chez Didot. En ce temps-là, Darlincourt ne connaissait pas même les avantages de la camaraderie ; il en eût eu horreur. Un de ses amis fit insérer dans les *Débats* un article à la louange de « l'*Histoire de la peinture ;* » le lendemain, les *Débats* se rétractèrent. Ces deux volumes furent *le fruit de trois ans d'études :* l'histoire pitto-

[1] Cette note est de Henri Beyle. Elle est précieuse en ce qu'elle donne la date exacte de la publication de ses livres, avec les circonstances qui entourèrent cette publication.

resque de Florence fut écrite à Florence ; de Rome à Rome, et ainsi de suite. M. Darlincourt consulta les manuscrits des bibliothèques de Florence, et toutefois fut trompé par un bibliothécaire qu'il payait. Le fils de Bianca Capello vécut, et fut toujours traité en prince par pitié.

En 1817, M. Darlincourt publia « *Rome, Naples et Florence.* » Ce petit manuscrit avait été fait pour ses amis et sans nul dessein de l'imprimer. Il eut du succès, et l'*Histoire de la peinture* qui *a été recopiée dix-sept fois*, ne fut lue de personne.

En 1822, M. Darlincourt, toujours étranger à la camaraderie, eut grand'peine à trouver un libraire qui voulut gratuitement du manuscrit de « l'*Amour.* » Ce libraire lui dit au bout d'un mois : « Votre livre, Monsieur, est comme les psaumes de M. de Pompignan, de qui on disait : « Sacrés ils sont, car per- » sonne n'y touche. »

En 1823 et 1824, il publia « *Racine et Shakspeare* » (quarante pages), qui eut beaucoup de succès et qui piqua lord Byron.

En 1824-25, un second « *Racine et Shakspeare* » (cent cinquante pages). Succès d'estime. On n'y comprend rien. Grande colère de M. Auger, qui fait lire ce livre deux mois après. M. Darlincourt écrit au *Globe* pour combattre les trois unités.

En 1829, « *Promenades dans Rome,* » deux gros volumes.

En 1830, « *Vie de Rossini,* » fort bien vendue, deux petits volumes. Le seul des ouvrages de M. Darlincourt lu sur le champ dans la bonne compagnie.

En 1829, « *Rouge et Noir,* » deux volumes. Quelques articles dans les *revues*, avec des noms dictés par la prudence. « *Notice sur lord Byron* » dans l'ouvrage de Madame Sw. Belloc.

M. Darlincourt est pourchassé à Venise et à Barcelonne à cause de la seconde édition de « *Rome, Naples et Florence.* » Obligé par état de voyager, il lui importe de n'être pas connu comme auteur d'ouvrages. On ne comprend pas ces choses quand on n'est pas sorti de France. »

Cette note, faite par Stendhal, en 1838, nous explique ce qui a occupé sa vie de 1814 à 1830.

Cependant ces quatorze ans de service actif (1800-1814) sous le consulat et l'empire lui avaient laissé une empreinte. Il regrettait parfois la gloire de cette grande époque; et, voyant, sous la Restauration, la France aux mains des prêtres, reculer en arrière vers les idées de l'ancien régime et du droit divin, il disait, avec le regret d'un homme qui a vu des jours meilleurs : « Les français ont donné leur démission en 1814. »

Bien qu'il se moquât volontiers du chauvinisme qu'il appelait avec Turgot, le patriotisme d'antichambre, il avait de l'orgueil national et souffrait vivement de nos revers et de nos hontes. Plus tard,

il blâma en termes très-vifs le traité du 15 juillet 1840 qui « déshonorait le pays » disait-il, en abandonnant lâchement des prétentions justes lors de la première crise de la question d'Orient. Dès ce moment, *il abdiqua sa qualité de français*, et, peut-être, fut-ce un des motifs qui le porta à se dire *Milanais :* adoptant ainsi pour patrie la ville où s'étaient écoulés les moments les plus heureux de sa vie.

Il était difficile, à ce qu'on nous assure, de savoir ce qu'il pensait de Napoléon. Presque toujours il était de l'opinion contraire à celle qu'on mettait en avant. Tantôt il en parlait comme d'un parvenu ébloui par les oripeaux, manquant sans cesse aux règles de la logique. D'autres fois, — Napoléon étant attaqué par des sots, — il témoignait pour lui une admiration enthousiaste.

D'ailleurs la politique courante et ses détails vulgaires l'inquiétait peu. « Quelle folie, écrit-il à un de ses amis, à ce moment même (1814) quelle folie de s'indigner, de blâmer, de se rendre haïssant, de s'occuper de ces grands intérêts de politique qui ne nous intéressent point! que le roi de la Chine fasse pendre tous les philosophes; que la Norwège se donne une constitution, ou sage, ou ridicule, qu'est-ce que cela nous fait? Quelle duperie de prendre les soucis de la grandeur, et seulement ses soucis! Ce temps que vous perdez en vaines discussions compte dans votre vie; la vieillesse arrive; vos beaux

jours s'écoulent : *Amiamo, or quando etc.* » Et il répète le refrain voluptueux des jardins d'Armide.

Cette insouciance politique qui se joint si naturellement à cette résignation épicurienne n'a rien qui doive nous surprendre. Beyle était un homme assez distingué pour renoncer volontiers, et plus facilement que personne, à la haute carrière administrative ouverte, sous l'Empire, à son ambition. Le personnage officiel avait hâte de s'effacer, en lui derrière l'homme d'esprit, l'artiste-amateur, et le dilettante homme du monde.

VIII.

Dans une biographie maladroite [1], j'ai vu, non sans étonnement, Henri Beyle présenté comme un homme ambitieux d'honneurs et de places. L'auteur de cette étude, prêtant sans doute à Beyle quelque chose de ses sentiments, affirme sans preuves que l'auteur de *l'Amour* désirait des positions officielles et que « sous l'Empire il aurait volontiers été préfet, sous la Restauration député, sous Louis-Philippe ministre. »

Il n'est pas impossible, après tout, qu'Henri Beyle ait eu parfois de ces velléités, comme il avait, de temps à autre, certains caprices de mariage qui ne duraient guère. Il est possible que ces bouffées légères

[1] V. *Revue nouvelle*. Nos du 15 avril 1864 et suivants.

l'aient fait rêver quelque matin, mais c'est mal comprendre Henri Beyle, amoureux, avant tout, de l'indépendance, et même de l'*incognito*, que d'oublier en lui le touriste-amateur, l'écrivain fantaisiste qui ne veut point passer une journée sans écrire [1], l'italien dilettante, etc., pour insister ainsi sur des rêves fugitifs de portefeuille rouge ou sur ses ambitions, assez basses d'ailleurs, de préfectures ou de consulats.

Voici probablement le passage dont s'est emparé M. H. Babou, passage dont il n'a pas tout lu et dont il nous semble qu'il a abusé. — Ce passage, que nous allons mettre textuellement sous les yeux du lecteur, est tiré d'une très-longue lettre, datée de Milan, le 1er décembre 1817, et adressée à M. le baron de M..., à Paris. — « Que Van Bross ait deviné Bombet, je m'en doutais; mais j'ai toujours rempli *mon but*, qui était de ne pas *parler comme auteur*. Je me suis trouvé, à la chute de mes grandeurs, rempli d'orgueil, mais d'un orgueil tenace, que *jeûnes et prières n'ont pu chasser*. Cet orgueil se sent fait pour être préfet ou député. *Le métier* d'auteur lui semble avilissant, ou, pour mieux dire, *avili*. J'écris pour me désennuyer le matin; j'écris ce que je pense, *moi*, et non pas ce qu'*on* pense, le tout en attendant que le *Moniteur* m'apprenne que je suis

[1] *Nulla dies sine linea.*

appelé à la préfecture de N..., *place que je refuserais avec horreur*, tant que je me verrais le collègue de M. M....., etc., etc., etc. Voilà ce que m'a appris l'examen de mon *intérieur*, comme disait feu Tartufe. Vous en savez autant que moi sur toutes mes *cachoteries*, et me ferez plaisir de toujours épaissir le voile. » — Voilà ce que, — « tourmenté d'ailleurs par ces horribles gênes d'argent, dont le plus sûr effet est d'asservir tout être supérieur à des êtres médiocres, » — Henri Beyle écrivait en 1817 (on voit avec quelle réserve et combien de restrictions). De là à regretter habituellement les affaires d'administration, de là à être, au fond du cœur, ambitieux de pouvoir et de postes officiels, il y a loin, et c'est cette distance, qui n'est pas du tout une nuance, que M. H. Babou n'a point vue. Au fond, Stendhal était un artiste et un écrivain, il aimait trop l'indépendance pour la sacrifier de gaieté de cœur à de misérables intérêts de vanité ou d'argent. S'il désirait la gloire, c'était par sa plume seule qu'il voulait l'obtenir, et non pas d'obscurs emplois auxquels, — tout nous le fait croire, — il aurait renoncé avec enthousiasme, s'il avait eu sa vie matérielle assurée. Si l'on en doute encore, qu'on relise sa dernière lettre à Balzac.

Le seul poste qui l'eût pu tenter, eût été peut-être celui de *député* sous la Restauration ou la chaire d'histoire des beaux-arts sous le gouvernement de

Juillet [1]. Un député, du moins, peut garder son indépendance. Un professeur peut écrire, si cela l'amuse, et parler de peinture, sculpture ou musique sans aucun danger. Encore préférait-il n'être rien qu'un philosophe cosmopolite et un écrivain-amateur.

Comparée à l'ambition littéraire, l'ambition politique est mesquine, un peu vulgaire et peu digne d'un homme *supérieur* comme Henri Beyle.

Ce jugement peut paraître étrange aux hommes politiques qui méprisent les choses littéraires, faute de les comprendre; mais c'était là pourtant le jugement de Royer-Collard ! — Dans une lettre à M. de Tocqueville, qui désirait, en 1837, le mandat de député, M. Royer-Collard le consolait de son échec par ces paroles que j'ai du plaisir à citer : « Je ne tiens pas absolument à ce que vous ayez échoué; cependant *je le préfère*. Vous me demandez pourquoi... C'est que la vie du député aujourd'hui est une vie vulgaire, si même elle n'est pas abrutissante pour le plus grand nombre. *Ce n'est pas là qu'il faut chercher la gloire, il faut l'y apporter....* Le moment sera venu quand vous aurez terminé votre grande entre-

[1] « M. Guizot devrait me nommer professeur de l'histoire des beaux-arts (peinture, sculpture, architecture et musique), avec cinq mille francs. Rien ne relèverait mieux le goût français, qui tend sans cesse au tableau de genre et au vaudeville. Chaque année je donnerais des idées saines à deux cents jeunes gens, etc. (Lettre adressée le 1er novembre 1834 à M. D. F. à Paris.)

prise [1] et mis par là le sceau à votre réputation.... Votre récompense sera toute entière dans *l'action que vous exercerez sur de nobles esprits* [2]. »

Toute la correspondance de Beyle, autant que ses actes, nous portent à croire qu'il jugeait volontiers ainsi ; et, soit philosophie, soit paresse, soit simplement amour de l'indépendance, ne souhaitait que de pouvoir écrire en paix, pour quelques lecteurs de choix et n'ambitionnait, en effet, pas d'autre récompense.

IX.

La fortune ne le tentait guère, le luxe le touchait peu, la gravité officielle l'ennuyait. — « Rien ne me semble bête comme un homme grave, » disait-il. — La morgue des grands, la niaiserie prétentieuse des gens politiques l'irritaient plus que la simple sottise.

S'il consentit enfin, en 1830, à occuper son petit poste de consul, à Civita-Vecchia, c'était, il l'a dit, uniquement dans le but d'arriver « *par ces écritures* » à une pension de retraite dont il avait besoin par suite de la ruine de son père et de la perte simultanée de sa petite fortune personnelle. Il était, d'ailleurs, sur ce point du sentiment de Gœthe : disant qu'il faut avoir, à tout prix, six mille francs de rentes et

[1] Son livre sur *la Démocratie en Amérique.*

[2] 21 Novembre 1837.

s'y *tenir*. — Sur cet article-là, nous le verrons bientôt, Henri Beyle pensait de même. — Il n'estimait l'argent que pour l'indépendance qu'il apporte avec lui; car l'argent a cela de beau qu'il nous rend libre, qu'il dégage en nous et met à l'air la volonté. — Une rente convenable l'eût sorti de cette gêne insupportable qui paralyse le talent ; mais à l'aise avec six mille francs, je ne crois pas que Beyle eût consenti à sacrifier sa liberté contre les appointements d'un préfet de l'Empire. « Trois ou quatre fois, disait-il, la fortune a frappé à ma porte. En 1814, il ne tenait qu'à moi d'être nommé *préfet* au Mans, ou *directeur général* des subsistances (blé) de Paris, sous les ordres de M. le comte Beugnot; *mais je m'effrayais du nombre de platitudes et de demi-bassesses, imposées journellement aux fonctionnaires publics de toutes les classes.* » M. Babou qui juge probablement Stendhal d'après lui-même et qui envie *in petto* la fortune de Limayrac « devenu fleur, » se trompe en prêtant à Beyle ces basses ambitions.

Stendhal était un homme fier, ayant conscience de sa valeur et comprenant le bonheur immense de l'indépendance civile et de la liberté la plus complète. « L'homme qui a de quoi vivre, disait-il encore, et qui ne demande rien, ne rencontre jamais le gouvernement. Qui songe, parmi nous, à s'enquérir du caractère de M. le préfet. »

Si la gloire était éternelle, on pourrait encore s'y

dévouer avec ardeur et sacrifier une vie chétive pour une éternelle mémoire ; mais quand on songe que le grain de sable que nous nommons la terre, doit disparaître obscurément et que la végétation humaine qui la couvre, périra comme la mousse d'une roche ; à quoi bon tant se remuer ?

S'il pensait cela des grandes gloires, de celle de Byron, par exemple, ou de Napoléon Ier qu'il avait vus de près ; quelle sottise de lui supposer cette prétention mesquine aux fonctions subalternes d'un directeur des subsistances (blé) ou d'un préfet ! A lui, Stendhal l'homme insouciant par excellence qui voulait vivre à l'aise, et vivre heureux à sa manière, en allant tous les jours à la chasse *imprévue* du bonheur.

X.

Je n'ignore pas que, dès sa jeunesse, il lui fallut, faute d'argent, accepter un emploi sous l'Empire. Je sais qu'il s'en acquitta bien et cela, en vérité, ne m'étonne guère. Pour être complètement exact il faut dire que M. Pierre Daru, l'actif et lucide administrateur de la grande armée était un esprit littéraire, qu'il était parent d'Henri Beyle, qu'il fut son premier maître et son guide amical dans l'Art et dans la Vie.

Henri Beyle pouvait aisément se plaire dans le voisinage et la compagnie familière du traducteur d'Horace, de l'historien de Venise. Il profitait autant

de ses conseils comme homme de lettres et futur écrivain, que de son expérience consommée, comme administrateur.

On sait, d'ailleurs, que sous ses yeux et grâce à lui, Henri Beyle devint lui-même un administrateur modèle. — Il eut, dans une complexité croissante avec les besoins et les difficultés de l'Empire, de grandes choses à faire et les fit bien. Mais ce talent, suffisant à l'estime publique, — et si remarquable qu'il fût, à le comparer avec d'autres, de même nature, — n'est qu'un talent secondaire dans un homme comme Stendhal. A peine s'il mérite une mention, en présence du mérite d'écrivain d'Henri Beyle, quand on songe à sa supériorité comme penseur.

Sous ce rapport, il doit beaucoup à M. Daru. L'expérience littéraire, le goût sûr, bien qu'un peu étroit du traducteur d'Horace, furent d'un grand secours au jeune Beyle, qui était d'une nature sensible, enthousiaste, et par conséquent exposée à l'exagération.

M. Daru, qui détestait, en homme pratique, l'emphase et la déclamation, lui fut, sous ce rapport, un précieux exemple.

On est effrayé des prodiges d'application soutenue que faisait cet homme, dans sa triple administration, alors qu'il pouvait dire à sa femme : « Je t'écris d'une main fatiguée par vingt-sept heures de travail. » Mais la surprise la plus agréable est de voir cet homme qui était, au dire de Napoléon, « *un lion au travail,* »

conserver au milieu de pareilles occupations, le feu sacré des Lettres auxquelles il réservait, avec bonheur, tous ses moments de loisir[1].

Tout le monde connaît en M. Daru, l'administrateur étonnant, *le lion* dont parlait l'Empereur. Ce que l'on connaît moins c'est le côté littéraire de sa vie. En tous temps, et toujours, M. Pierre Daru, resta cependant, avant tout, homme de lettres « avec amour, dit Sainte-Beuve, avec dignité, bonheur de produire, respect des maîtres, accueil pour la jeunesse et liaison avec les égaux. »

A la fin de sa Vie, en 1827, il écrivait à l'aîné de ses fils une lettre si sincère et si intéressante que je demande la permission de la citer, pour faire rapidement connaître le parent, l'ami et le chef administratif d'Henri Beyle.

« J'ai trouvé, dit-il à son fils, dans l'étude des

[1] « Chose singulière! tandis que M. Daru, occupé des grandes affaires et portant le dur poids de l'administration des provinces conquises ou de l'approvisionnement des armées, trouvait encore le temps d'entretenir avec ses amis littérateurs de Paris, les Picards et les Andrieux, une correspondance charmante d'attention, pleine d'aménité et de conseils, il y avait là tout à côté le plus lettré des commissaires des guerres, le moins classique des auditeurs du Conseil d'Etat, Beyle qui faisait provision d'observations et de malices, qui amassait toute cette jolie érudition piquante, imprévue, sans méthode, mais assez forte et abondante, avec laquelle il devait attaquer bientôt et battre en brèche le système littéraire régnant. »

C.-A. SAINTE-BEUVE.

lettres, au bout d'une vie déjà longue et traversée par bien des évènements, un grand charme, une grande utilité, souvent de grandes consolations. Je m'y suis adonné de bonne heure, plutôt par goût que par prévoyance. Rien ne m'autorisait, en 1788, à penser que je pusse être jamais appelé à prendre quelque part aux affaires de mon pays. Il en est résulté que mes premiers travaux, quoique assidus, n'ont pas été toujours assez sérieux : j'ai fait trop de traductions, trop de vers. Je les faisais avec facilité, et j'y trouvais plaisir. Cependant, ce n'était pas là du temps tout-à-fait perdu ; car cet exercice m'apprenait à manier ma langue, et à me servir avec aisance d'un instrument dont j'ai eu plus tard grand besoin. Lorsque les affaires sont venues, j'ai eu beaucoup à apprendre ; mais cette seconde éducation une fois faite, j'ai pu sans effort rendre ma pensée. Mes discours, mes rapports, mes correspondances ne me coûtaient aucune peine à écrire, La facilité avec laquelle je travaillais m'a permis d'embrasser beaucoup d'objets à la fois, et de suffire à une assez lourde tâche ; de telle sorte que je suis peut-être redevable, en fin de compte, à mes études d'Horace et de Cicéron, du succès que j'ai eu dans ma vie administrative et politique. Enfin, les revers, les chagrins sont venus ; peu de Vies en sont exemptes : j'ai dû alors au goût et à l'habitude du travail les seuls remèdes que l'on puisse opposer soit au vide de l'âme

qui suit souvent la perte du pouvoir, soit aux épreuves qui vous frappent dans la vie de ceux que l'on aime. Les Lettres m'ont toujours été secourables, utiles et douces; cultivez-les. »

XI.

A dater du mois d'avril 1814, s'ouvre enfin la Vie dont Beyle était digne de vivre, toute vouée à l'Art, aux causeries intimes, aux travaux de l'esprit, aux observations cosmopolites d'une philosophie à la fois familière et profonde.

Si capable que fût Beyle de monter aux plus hautes régions du monde administratif, il était surtout propre à exercer la belle profession d'homme libre, la seule profession digne des plus grands et des meilleurs parmi les esprits les plus indépendants et les plus dignes.

M. Beyle, disait Balzac, étant un des hommes *supérieurs*[1] de notre temps, il est difficile d'expliquer comment cet observateur du premier ordre, ce profond diplomate qui, soit par ses écrits, soit par sa parole, a donné tant de preuves de l'élévation de ses idées et de l'étendue de ses connaissances pratiques, se trouve seulement consul à Civita-Vecchia. Nul ne serait plus à portée de servir la France à Rome[2].

[1] C'est aussi le mot de M. H. Taine.

[2] Balzac dans sa *Revue Parisienne*.

Il est certain que Beyle aurait fait un excellent ambassadeur ; l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, l'homme qui nous a révélé l'âme du comte Mosca, avait évidemment toutes les qualités d'un diplomate du premier mérite ; mais les gouvernements préfèrent les médiocrités qui ne les effrayent point. Et cela est heureux pour les hommes de génie, dont l'action doit s'exercer, à la longue, sur les plus nobles esprits, et qui ne doivent pas s'abaisser aux petits détails de la vie politique, souvent abrutissante et presque toujours d'un intérêt transitoire et secondaire. Henri Beyle, délivré de l'administration, de 1814 à 1830, mena pendant seize ans la vie qui lui convenait : la vie d'un voyageur homme d'esprit qui prend goût aux choses et aux hommes, non pour en tirer un profit direct, mais parce que le spectacle l'amuse ou l'intéresse. L'univers, pensait-il, est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page, quand on n'a vu que son pays. C'est pourquoi il faisait de fréquentes excursions en Italie, en Angleterre, et même en France que les français connaissent si peu.

XII.

« Les biographes, disait Beyle, mentent sciemment quand ils vous montrent les *grands hommes* honorés de leur vivant ; *le vulgaire n'honore que les généraux d'armée.* — Molière, avant le 18 novembre 1659,

n'était qu'un farceur pour les trois quarts de Paris, et il ne fut pas même de l'Académie, position où arrivait d'emblée le moindre abbé précepteur du plus petit duc. — Avez-vous observé, ajoutait-il, comment le vulgaire acquiert la connaissance des hommes de génie? Quand cent ans se sont écoulés, et qu'il voit que personne n'a approché de Milton, qu'il méprisait fort de son vivant, il le proclame un grand poëte, et sur le champ explique son génie par quelque raison absurde. »

On peut donc affirmer que Beyle qui avait conscience de son génie [1], Beyle qui savait très-bien que la finesse d'esprit, l'indépendance et la distinction d'âme ne peuvent se maintenir et se transmettre dans le monde que par des hommes libres et sans profession, Beyle enfin qui mettait la gloire de l'esprit au-dessus de toutes les autres, ne pouvait pas avoir ces imbéciles désirs que lui prête si généreusement le mauvais critiqueur que nous avons cité. — On voit, de plus, ce qu'il pensait de cette gloire littéraire elle-même *qui n'existe jamais*, pour les *grands hommes de leur vivant*. Enfin, on pourra deviner le cas qu'un homme

[1] « *Mon esprit, j'y crois; car je leur fais peur évidemment à tous. S'ils osent aborder un sujet sérieux, au bout de cinq minutes de conversation ils arrivent, tout hors d'haleine et comme faisant une grande découverte, à une chose que je leur répète depuis une heure.* » — *Définition de l'esprit, mise dans la bouche de Mademoiselle de la Mole* (le Rouge et le Noir). — *Beyle avait l'originol en lui, c'est pourquoi, dit M. Taine, il peignait si bien.*

comme lui, qui tenait avant tout *au bonheur*, pouvait faire des relations mondaines de la société, lui qui avait en grippe les salons bêtes où l'on étale de la fortune ou de la morale et qui, dans ses notes sur Byron, nous rappelle, en les approuvant, ces conseils qu'il a peut-être donnés lui-même.

Le grand Byron, coupable d'avoir du génie dans un pays marchand souillé d'hypocrisie, était poursuivi jusqu'en Suisse, jusqu'en Italie par le *cant* britannique. Il s'en plaignait souvent, avec amertume. — A Coppet, s'écriait-il, les dents serrées comme se parlant à lui-même, et bouillant de colère, quand j'entrais par une porte dans un salon, tous ces pécores d'Angleterre et de Genève en sortaient par l'autre. »

« Réalisez, lui dit son interlocuteur, quatre ou cinq cent mille francs, répandez le bruit de votre mort, deux ou trois amis fidèles enterreront une bûche dans quelque coin, à l'île d'Elbe, par exemple. Le procès-verbal de votre mort arrivera en Angleterre, et pendant ce temps, vous, sous le nom de Smith ou de Dubois, vous vivrez à Lima, tranquille et heureux. Rien n'empêche même que quand M. Smith aura les cheveux blancs, il ne revienne vivre en Europe, et acheter chez un libraire de Rome ou de Paris, un exemplaire de la trentième édition de *Childe-Harold* ou de *Lara;* et au moment de la mort réelle de M. Smith, il peut, s'il veut, se donner un moment

brillant et original : « Ce lord Byron que l'on dit mort depuis trente ans, dira-t-il, c'est moi. La société anglaise m'a semblé si sotte, que je l'ai plantée là. »

Mais Byron ne pouvait profiter de ce conseil. Il nourrissait deux désirs contradictoires, *grande et certaine source de malheur*. Ne voulait-il pas être reçu dans la haute société comme un seigneur et admiré comme un grand poëte. Or, jamais les gens du monde ne pardonnent aux gens qui écrivent.

La sagesse pour Beyle consistait à cacher sa vie, à être heureux et inconnu, à faire des livres admirables sans prétention d'aucune sorte et à jouir de sa conscience et de la certitude d'une gloire posthume par ses livres trop en avance sur son temps.

XIII.

Au milieu du mois d'août 1814, Beyle quitta Paris, pour se rendre à Milan où il séjourna pendant trois années consécutives. Cette époque de sa vie compte parmi les plus heureuses.

Les soirées délicieuses qu'il passait alors, au théâtre de *la Scala*, ne sortirent jamais de sa mémoire.

Sans être riche, sa petite rente de six mille francs suffisait alors à ses besoins ; il était jeune, amoureux, et il écrivait l'*Histoire de la peinture en Italie*. Que faut-il de plus pour bien vivre. — Aimer, penser,

écrire n'est-ce pas là toute la vie des hommes intelligents ?

Beyle avait de plus la société la plus aimable et la compagnie journalière des hommes les plus distingués entre lesquels il faut nommer le poëte Buratti qu'il connut à Venise et dont nous parlerons plus loin.

Une lecture immense n'avait point alourdi son esprit pénétrant. Il osait aborder les sujets sérieux, parce qu'il les traitait toujours d'une manière paradoxale en apparence, mais qui cachait, au fond, la science la plus fondée et le plus logique bon sens. Ses livres, à l'analyse desquels nous allons arriver, peuvent donner une idée affaiblie de sa conversation, [1] car ils sont encore des *causeries*; ils en ont, dit un de ses amis, le négligé, la vivacité, les interruptions, les digressions, les précautions, le trait, toutes les soudainetés, *le divin imprévu* et toutes ses grâces.

C'est à Milan, dans la maison du comte Porro ou dans la loge de Mgr Lodovico de Brême, rendez-vous de tous les étrangers de distinction, que Beyle connut presque tous les personnages distingués de l'Europe pensante. « Là, paraissaient, tour-à-tour, Pellico, Manzoni, Byron, Madame de Staël, Dawis, Schlegel, Brougham, l'industrielle Angleterre et la rêveuse Allemagne. Là, s'entretenaient de leurs communes espérances beaucoup d'Italiens de renom. C'était le

[1] « Ses lettres sont charmantes; c'est sa conversation même. » — H. B., *par un des Quarante*. 1864.

célèbre Confalonieri, un des hommes les plus remarquables de cette époque, par ses talents politiques et par son grand caractère; c'était, l'hôte lui-même, Lodovico de Brême, poëte et prosateur à la fois; c'était dom Petro Borsieri de Faënzo, critique ingénieux et poëte remarquable, avec bien d'autres encore [1]. »

Dans cette illustre compagnie, Henri Beyle se trouvait à son aise, comme un poisson dans l'eau. Lui qui ignorait l'art de s'ennuyer sans qu'il y paraisse, s'epanouissait avec bonheur; car, bonnes ou mauvaises, il ne savait pas dissimuler ses véritables impressions. Causeur charmant avec ces hommes éminents qui lui plaisaient, il était taciturne ou distrait avec les autres, parce qu'il était toujours parfaitement naturel.

XIV.

On nous le montre très-gai dans le monde, fou quelquefois, négligeant trop les convenances et les susceptibilités! Souvent, nous dit un de ses amis [2], il était de mauvais ton, mais toujours spirituel et original. Le siècle, disait-il, est trop collet-monté; il faut se rappeler ce grand mot que j'ai ouï répéter bien des fois à lord Byron : « *This age of cant.* » Cette

[1] M. de Latour.

[2] H. B., *par un des Quarante*

hypocrisie si ennuyeuse et qui ne trompe personne, a l'immense avantage de donner quelque chose à dire aux sots : ils se scandalisent de ce qu'on a osé dire telle chose, de ce que l'on a osé rire de telle autre, etc.

Bien qu'il n'eût de ménagements pour personne, Beyle était facilement blessé par des mots échappés sans malice : « Je suis un jeune chien qui joue, disait-il, et on me mord. » Il oubliait, dit M. Mérimée, qu'il mordait parfois lui-même et assez serré. Dans le monde de province, il partageait l'impatience de son jeune ami, V. Jacquemont, que la bêtise, — la sottise surtout, irritait d'une manière étrange. Ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre la supporter et s'en indignaient. Beyle qui, bien que très-intolérant lui-même, gardait toutefois plus de ménagements, reprochait à V. Jacquemont d'en vouloir sérieusement à des gens qui avaient le malheur d'être bêtes. « Croyez-vous donc, disait-il, qu'ils le fassent exprès ? — Je n'en sais rien, répondait Jacquemont d'un ton farouche. » Ils étaient, tous deux, de l'avis de M. de M..., qui soutenait « que le mauvais goût mène au crime. »

Malgré ces délicatesses d'homme distingué qui ne se peut plaire qu'en bonne compagnie, Henri Beyle avait gardé de ses habitudes militaires une certaine brusquerie de ton qui prouvait qu'avant de causer au salon, il avait fréquenté les camps. — Cette brusquerie pourtant n'allait jusqu'à la rudesse qu'avec les gens qu'il méprisait. Une fois, par exemple, raconte un

de ses amis[1], à propos des *provinciaux qui professent un si profond respect pour l'argent* et pour tout ce qui a *l'honneur de leur appartenir,* pour leur petite ville, qui est la première des villes, pour leur femme, qui est *la plus incomparable des femmes ;* à propos de ces provinciaux dont *il faut voir la figure lorsqu'ils nomment une grosse somme d'argent*, il s'échappa, en exprimant l'horreur qu'il y aurait à être obligé de passer sa vie au milieu d'eux, jusqu'à dire : « *Ces animaux-là.* » — On l'excusera, pour peu qu'on ait eu le malheur de connaître ces gens que *le mot million fait pleurer*, ces bourgeois ridicules qui estiment l'argent, pour le garder et l'augmenter, sans s'en servir ; qui ne sauront jamais le dépenser sans regret, avec élégance et avec choix ; qui ne se doutent pas que dans l'Art comme dans la Vie, on est riche de ce que l'on dépense et non pas de ce que l'on entasse.

L'argent est un esclave et ne doit qu'obéir entre les mains des hommes qui pensent, avec Stendhal, qu'un plaisir n'est jamais trop cher. Mais, hélas ! combien d'enrichis vulgaires pratiquent journellement le contraire de cette maxime de bon sens et se montrent vilainement esclaves de leur or.

L'illusion des avares, pensait Henri Beyle, est de prendre l'or et l'argent pour des biens ; au lieu que ce ne sont que des moyens pour en avoir. L'argent n'est

[1] M. A. Bussière.

entre les mains du sage qu'un moyen et jamais un but. D'ailleurs s'il est vrai qu'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche est un homme qui se modère et qui se contente, comme La Bruyère, Gœthe ou Stendhal. La fortune, pour les gens d'esprit, n'est que la liberté d'aller, de venir, et de vivre à leur aise. Combien de gens fort riches, sont pauvres à ce compte-là.

La richesse est une force, pensait Beyle, un instrument qui n'a de valeur que par l'emploi qu'on en sait faire. La bonne manière d'estimer la richesse est de la considérer comme un moyen de satisfaire l'esprit, l'imagination et le cœur. C'est dans ce sens-là qu'un plaisir n'est jamais trop cher. S'il ne parle pas de la vie des sens, ce n'est pas qu'il la méprise, il a trop d'esprit pour cela; mais c'est parce qu'elle sait toujours bien se faire sa part. « Henri Beyle aimait la bonne chère; cependant il trouvait du temps perdu celui qu'on passe à manger et souhaitait qu'en avalant une boulette le matin, on fût quitte de la faim pour toute la journée. Aujourd'hui, on est gourmet et on s'en vante. Du temps de Beyle un homme prétendait surtout à l'énergie et au courage: comment faire campagne si l'on est gastronome [1]? » — Il jugeait d'ailleurs qu'il est bien plus facile de garder

[1] H. B., *par un des Quarante.*

et d'augmenter sa fortune que d'en dépenser libéralement le revenu d'une façon intelligente.

L'économie est une vertu bourgeoise qu'il n'entendait pas déprécier, mais à la pratique de laquelle l'esprit bourgeois suffit. Le triomphe des médiocrités, disait Stendhal, est de voir les supériorités échouer là où l'on ne réussit qu'après dix ans de la vie d'un écureuil. — Les artistes et les hommes de lettres, méprisés des bourgeois, à cause de leur fortune, trop souvent mince, méprisent la richesse et s'en servent. Le grand Gœthe dépensa un demi-million pour s'instruire et se perfectionner par les livres, les tableaux, les objets d'art, les voyages, etc. C'est que Gœthe estimait les choses à leur valeur. Il comprenait que l'argent n'est qu'une misérable chose qui peut en contenir de grandes, quand on a le génie nécessaire pour les en faire sortir. Et certes, cette façon prodigue d'employer sa fortune fut plus utile à son bonheur; l'humanité elle-même doit aussi s'applaudir que Gœthe comme Stendhal aient laissé dans leur héritage, des ouvrages plutôt que des millions. — Assez de gros banquiers, de vulgaires enrichis, amassent et laissent des richesses dont ils n'ont pas su se servir.

XV.

Beyle, qui savait se contenter de peu, connaissait cependant si bien le pouvoir de l'argent, qu'il songea quelque temps à s'établir *banquier* en Italie. C'était à Bologne, et vers l'année 1820. — Épris d'une véritable passion pour cette ville aimable, où la société et les arts réunissent tout ce qui peut embellir la vie et la charmer, Beyle s'enquit du mouvement des affaires commerciales et s'occupa sérieusement de réunir les fonds nécessaires pour s'y établir banquier. — L'argent rapportant alors, à Bologne, douze à quinze pour cent, il comptait avec son capital de quarante mille francs, se faire largement un revenu en rapport avec ses besoins [1]. — Ce projet ne réussit pas, et quand on connaît Beyle, on ne peut pas s'en étonner beaucoup tant il aimait l'étude, la vie du monde, les affections du cœur et le *dolce far niente*. L'existence délicieuse qu'il menait à Milan, et bientôt à Paris, suffisait à l'en détourner. Comme Voltaire, écrivant à son ami Cideville, ce qu'il souhaitait avant tout était de se trouver ensemble, « trois ou quatre gens de lettres, avec des talents et point de jalousie, de s'aimer, de vivre doucement, de cultiver son art,

[1] *Notice biographique* de M. R. Colomb

d'en parler, de s'éclairer mutuellement! » Il savait, par expérience, qu'après l'amour, le travail intellectuel est la plus intarissable source des vrais plaisirs. — Inconnu des riches, impossible aux sots, effrayant pour les paresseux, il comble de bonheur les intelligences actives.

L'homme, disait-il, qui veut être heureux doit se dire que la jouissance est la récompense de l'effort, comme le dégoût est la conséquence nécessaire des désirs les plus aisément satisfaits.

L'habitude blase les gens du monde sur les plaisirs faciles que leur or leur procure sans peine. « La classe pensante, en France, est celle qui jouit de six mille livres de rente. » Ceux qui ne sont que riches et fort riches s'ennuient profondément et deviennent vite inamusables. Ignorant le meilleur parti à tirer d'une Vie d'homme, impuissants à goûter les joies de l'Art et des lettres qui demandent une initiation si longue, ils végètent au hasard, traînant lourdement une existence fade, inutile et oisive. — Privés des joies de l'étude, ils se privent aussi sottement des joies du cœur; et, dans leur isolement mérité, ils ignorent la douceur de la bienfaisance et les plaisirs du dévouement. On les étonnerait peut-être, en leur apprenant que dans la théorie de *l'égoïsme intelligent* ou de l'intérêt bien entendu, qui était la philosophie d'Helvétius et celle de Stendhal, les sacrifices d'un homme dévoué noblement aux autres, sont les moyens

les plus certains, les conditions les plus essentielles de son bonheur.

XVI.

Stendhal méprisait donc l'argent et savait l'art de s'en servir. Parfois même, par exemple lors de la mort de son père [1], il souhaita des positions indignes de lui, uniquement pour se trouver à l'aise, un peu au-dessus du strict nécessaire. — Le nécessaire lui apparaissait comme l'aspect le plus laid de l'utile ; le superflu lui semblait, au contraire, être à l'indispensable ce que la volonté est au fruit et la grâce à la femme. On peut bien s'en passer, à la rigueur, quand on n'est pas artiste. Mais si peu qu'on le soit, on l'aime, parce qu'en effet il mérite de l'être : le superflu, *c'est la Beauté.*

[1] Pendant qu'il courait les champs, mangeant son bien à la suite de Napoléon, son père se ruinait. Ruiné lui-même en 1814, par la chute de l'Empereur, il voyagea et vécut en Italie. A la révolution de 1830, il entra dans la carrière des écritures officielles, avec vingt ans de service administratif, dans le but unique d'arriver à une pension de retraite, pour laquelle il fallait trente ans. Il arrivait à Rome sans ambition, uniquement pour passer dix années sans trop d'ennui; et ensuite retourner achever sa vie à Paris dans une situation un peu au-dessus de la pauvreté. *Note d'Henri Beyle sur lui-même.*

XVII.

Il passa donc six années presque complètes à Milan, dans cette Italie qu'il aimait pour ses mœurs faciles et pour l'indépendance que le monde des salons y laisse aux gens d'esprit. Partagé entre l'étude et les plus douces affections, il y vécut en sage et en épicurien délicat, sans inquiétude ni souci d'aucune sorte. Un incident assez curieux l'obligea, bien malgré lui, de s'en aller brusquement à Paris.[1] — La police autrichienne l'accusait, très-gratuitement, de carbonarisme, et Beyle ne se soucia point d'attendre sa mise en jugement pour essayer une justification inutile.

[1] « Mon cher ami, il m'arrive le plus grand malheur qui pût me tomber sur la tête.

« Des jaloux, car qui est celui qui n'en a pas, ont fait circuler le bruit que j'étais ici agent du gouvernement français

« Il y a six mois que cela circule. Je me suis aperçu que plusieurs personnes cherchaient à ne pas me saluer ; je m'en fichais rondement, lorsque le bon Plana m'a écrit la lettre que vous recevrez Je ne lui en veux point ; cependant voilà un terrible coup ! Car, enfin, que fait ici ce Français ? Jamais la bonhomie milanaise ne pourra comprendre ma vie philosophique, et que je vis ici avec cinq mille francs mieux qu'à Paris pour douze mille francs.

« Je suis trop ému pour pouvoir parler d'un autre sujet. Je n'ai su cela qu'il y a deux heures.

« Voilà le coup le plus sensible que j'aie eu dans ma Vie.

« Milan, le 23 juillet 1820.

« *à Monsieur le baron de M....., à Paris.* »

— « C'est là, dit-il, dans une lettre du 23 juillet 1820, le coup le plus terrible que j'aie reçu dans ma Vie ! »

On comprend que cette alerte et ce départ forcé l'aient fait réfléchir. Il était persuadé que l'espionnage gigantesque, organisé en France par Fouché, avait conservé, sous la Restauration, tout son pouvoir occulte. Aussi, dit un de ses biographes [1], il n'est sorte de précaution dont il ne s'entourât pour les actions les plus indifférentes. Jamais il n'écrivait une lettre sans la signer d'un nom supposé : César, Bombet, Cotonet, etc. Il datait ses lettres d'Abeille, au lieu de Civita-Vecchia, et souvent les commençait par une telle phrase : « J'ai reçu vos soies gréges, et les ai emmagasinées en attendant leur embarquement. » Tous ses amis avaient leur nom de guerre et jamais il ne les appelait d'une autre façon. Personne n'a su exactement quels gens il voyait, quels livres il avait écrits, quels voyages il avait faits. »

M. Beyle, dit aussi Balzac, n'est point un courtisan. Par grandeur de caractère, ou par sensibilité d'amour-propre, dès que son livre paraît, il fuit, il part, il court à deux cent cinquante lieues pour n'en point entendre parler. Il ne réclame point d'article, il ne hante point les feuilletonistes. Il s'est conduit ainsi lors de la publication de chacun de ses livres [2].

[1] H. B., *par un des Quarante.*

[2] « J'aime, ajoute Balzac, cette fixité de caractère ou cette sensibilité d'amour-propre. Si l'on peut excuser la médiocrité, rien ne plaide en

XVIII.

En rentrant à Paris, Beyle s'y trouva d'abord singulièrement isolé : la société dans laquelle il avait vécu au temps de l'Empire était dispersée. Ceux des hauts fonctionnaires que les proscriptions n'avaient pas brisés, s'étaient avilis par une longue série de bassesses. Beyle n'avait donc aucune ressource de ce côté.

Heureusement son livre sur l'*Histoire de la peinture en Italie*, jeté, comme il disait, à la porte de M. le comte de Tracy, lui avait ouvert son salon. Il y rencontra le général Lafayette, le comte de Ségur, Benjamin Constant, et une foule d'autres notabilités parmi lesquelles des femmes de mérite. Le commerce fortifiant de ces esprits distingués lui fit, à la longue, oublier ses derniers regrets.

XIX.

Pendant l'automne de 1816, des relations d'estime et d'amitié s'étaient établies entre Beyle et lord Byron. Ils détestaient tous deux l'hypocrisie moderne ; et cet

faveur de cette quête de louanges et d'articles à laquelle se livrent les auteurs modernes. C'est la mendicité, le paupérisme de l'esprit. Il n'y a pas de chefs-d'œuvre tombés dans l'oubli. Les mensonges, les complaisances de la plume ne peuvent donner la vie à un méchant livre. »

esprit d'indépendance qu'ils avaient en commun, les lia assez étroitement. — Une courte allusion au caractère de Walter Scott montre sous un jour curieux l'empressement que Byron mettait à défendre ses amis et dans quelle haute estime il tenait le jugement et la critique d'Henri Beyle : — « Il y a dans votre *brochure*[1] une partie de vos observations sur lesquelles je me permettrai quelques remarques : c'est au sujet de Walter Scott. Vous dites que *son caractère est peu digne d'enthousiasme*, en même temps que vous mentionnez ses ouvrages comme ils méritent de l'être. Je connais depuis longtemps Walter Scott; je le connais beaucoup, et je l'ai vu dans des circonstances qui mettent en évidence le *vrai caractère* de l'homme. Je puis donc vous certifier que son caractère est digne d'admiration, que de tous les hommes, il est le plus *franc*, le plus *honorable*, le plus *aimable*... Je vous prie donc de corriger ou d'adoucir ce passage. »

Malgré cette insistance flatteuse, Beyle ne modifia en rien son opinion sur l'excessive servilité de Walter Scott. Il ne répondit même pas à lord Byron, préférant garder le silence, dit M. Colomb, plutôt que de dire une chose désagréable à un homme qu'il aimait et qu'il estimait.

[1] *Racine et Shakspeare.*

XX.

De 1821 à 1830, Beyle fut tout-à-fait homme du monde et écrivain. C'est de cette époque que date sa réputation de conteur agréable et d'homme d'esprit. Il fréquenta alors tous les salons célèbres où se réunissaient les notabilités de la politique, des arts et des lettres. Nous ferons voir plus loin comme ces causeries animées de tous les soirs préparaient et aiguisaient son esprit, et de quels matériaux il faisait ainsi provision pour son œuvre. On écoutait avec plaisir, avec intérêt cette multitude d'anecdotes qu'il contait d'une façon si vive et si originale. Il avait le rare talent de rendre la conversation générale et ses succès de salon aidaient plutôt qu'ils ne gênaient ses travaux littéraires.

Il imprima beaucoup à cette époque; donnant des articles aux journaux, aux revues françaises et anglaises, « articles toujours pseudonymes ou anonymes, nous dit son biographe, mais auxquels les lecteurs, dont il ambitionnait particulièrement le suffrage, mettaient tout de suite le nom de l'auteur. »

En 1822, il essaya de fonder une revue *l'Aristarque*, ou *indicateur universel des livres à lire*, avec cette épigraphe : « La vérité toute nue. » Eh quoi ! encore un journal littéraire? — Permettez; celui-ci sera différent des autres et voici pourquoi : deux citoyens

servaient l'Etat, avant 1814, dans des emplois fort dissemblables; l'un en France, l'autre à l'Étranger. Depuis ils ont voyagé. A la fin, ennuyés de ne rien faire, ils ont cherché une entreprise par laquelle ils pussent faire rendre le dix pour cent à leurs fonds. Ils ont trouvé que la moins ennuyeuse pour eux serait de faire un journal littéraire, où l'on rendrait compte avec une impartialité rigoureuse de tous les ouvrages remarquables qui paraîtraient en Europe, en Amérique et aux Indes.

Jacques et Pierre (ce sont leurs noms) ont pensé qu'ils n'avaient pas besoin d'autres qualités que celles qu'ils s'efforçaient autrefois de porter dans leurs fonctions publiques : de l'intelligence, beaucoup de droiture, de franchise et de courage.

... Dans les extraits qu'ils donneront des livres nouveaux, ils s'efforceront de faire disparaître l'auteur de l'extrait, pour faire faire connaissance avec l'auteur du livre.

Les deux citoyens qui entreprennent l'*Aristarque* ont voyagé de 1814 à 1822. Entre eux deux, ils connaissent à fond les littératures allemande, anglaise et italienne : voilà une phrase naïve. Ils demandent la permission de se servir toujours de ce style simple, et d'appeler un chat, un chat. Au surplus, ils seront très-laconiques ; ils pensent qu'un journal, tel que le leur, doit avoir horreur des phrases de plus de quatre lignes. Ils éviteront soigneusement toute espèce de

pompe et d'emphase ; ils veulent être utiles aux gens qui achètent des livres nouveaux, mais qui ne veulent acheter que ceux qui s'élèvent un peu au-dessus du vulgaire. On n'annoncera jamais, même sur la couverture de l'*Aristarque*, les œuvres littéraires qui ne rempliront pas cette condition.

Ce projet n'eut pas de suite, probablement à cause de quelque obstacle pécuniaire.

XXI.

La révolution de 1830 surprit Henri Beyle. Lorsque le doute ne fut plus permis sur les résultats de ce grand mouvement, il fit afficher, le 1er août 1830, un placard revêtu de sa signature, et portant en substance : que le trône devait être offert à M. le duc d'Orléans, et après sa mort à son fils aîné, *si la nation l'en jugeait digne*. C'est ainsi qu'il s'occupa un instant des évènements nouveaux avec l'ironie insouciante d'un homme d'esprit, assez dédaigneux, d'habitude, des émotions politiques. Voici par exemple son opinion à l'égard des nouvelles armoiries que la France devait prendre. Beyle écrit au rédacteur en chef de je ne sais quel journal et sous la signature de *Olagnier*, de Voiron (Isère) : « Monsieur, des hommes graves cherchent des armes, ou plutôt des *armoiries* pour la France. Toutes les bêtes sont prises. L'Espagne a

le lion ; l'aigle rappelle des souvenirs dangereux ; le coq de nos basses-cours est bien commun, et ne pourra prêter aux métaphores de la diplomatie. A vrai dire, il faut qu'une telle chose soit *antique*. Or, comment bâtir une *vieille* maison ?

Je propose pour armoiries à la France le chiffre 29. Cela est original, vrai ; et la grande journée du 29 juillet a déjà *ce vernis d'héroïsme antique qui repousse la plaisanterie.* »

Ce fut là, d'ailleurs, à peu près, la seule part qu'il prit à la révolution de 1830, et l'on conviendra que de pareilles boutades n'étaient pas suffisantes à justifier des ambitions officielles. Pourtant ses amis s'occupèrent de lui, et le 25 septembre 1830, il reçut le brevet de consul de France à Trieste. Le 6 novembre suivant, il quitta Paris et se rendit à son poste.

XXII.

Trieste ne lui plut guère ; il le trouva triste et froid ; mais Venise n'étant qu'à trente-trois lieues, il y fit de fréquentes excursions. C'est à Venise qu'il se lia intimement avec le poëte Buratti, qu'il avait connu antérieurement.

Je me promenais, dit-il, avec Buratti presque tous les jours, de neuf heures à minuit, en décembre 1830 et mars 1831. Nous soupions ensemble, après minuit,

de deux heures à trois heures et demie, dans le café de la place Saint-Marc, voisin du café Florian, du côté de la Piazzetta. Je l'aimais tendrement. C'était alors un joli garçon de quarante-cinq ans, toujours fort bien mis. La figure était charmante et fine, l'œil peu animé, excepté après avoir récité trois cents vers. Nous dînions chez madame la comtesse Polcastro; ses vers nouveaux faisaient le charme des soirées de madame Polcastro. Le père de Buratti ne lui avait laissé qu'une bague de six cents francs, au lieu de quatre cent mille francs dont son patrimoine devait se composer. Je ne sais comment Buratti s'était fait dix à douze mille livres de rente. Il avait épousé sa servante, à cause de l'habitude, disait-il. Il eut vers 1820 le seul chagrin de sa vie ; ce fut la perte d'un fils âgé de sept ans. »

XXIII.

Beyle ne fit pas un long séjour à Trieste. Moins d'un an après sa nomination, M. de Metternich ayant ouï parler de certains passages mal sonnants pour l'Autriche dans les ouvrages publiés par le nouveau consul, lui refusa *l'exequatur*. Force fut donc au ministre des affaires étrangères de lui assigner une autre résidence ; il nomma Beyle consul à Civita-Vecchia, en avril 1831.

A peine installé à Civita-Vecchia [1], il s'aperçut que le séjour de cette petite ville lui serait insupportable. Trop pauvre alors pour vivre d'une vie complètement indépendante, Beyle sollicitait fréquemment des congés qui lui permettaient de revoir Paris et de retremper son esprit dans le commerce des gens et des idées qu'il aimait. Puis, le congé expiré, il reprenait tristement le chemin de Civita-Vecchia.

« Que devenir, en effet, au milieu de bourgeois qui se couchent à dix heures du soir ? »

La seule compensation qu'offrait cet exil, était de pouvoir aller souvent à Rome, et d'y faire même d'assez longs séjours.

Les seuls moments agréables du pauvre Henri Beyle étaient ceux où le bateau à vapeur déposait sur le rivage, parmi la cohue des touristes européens, quelques hommes d'esprit de Paris. Avec quel empressement et quelle bonne humeur épanouie, Beyle se faisait alors leur guide et leur *cicerone*. Il échappait pour quelques heures à l'ennui; il lui semblait retrouver comme le parfum des conversations oubliées, comme une heure détachée des soirées d'autrefois !

[1] Tu l'as vu, cet antique port,
Où, dans son grand langage mort,
Le flot murmure
Où Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévolement
Sa sinécure.

Alfred de Musset. — *A mon frère, revenant d'Italie.*

XXIV.

Le grand mal de la vie, disait-il, c'est l'ennui. Ma tête est une lanterne magique; je m'amuse avec les images, folles ou tendres, que mon imagination me présente. Un quart d'heure après que je suis avec un sot, mon imagination ne m'offre plus que des images ternes et fastidieuses... On voit que mes bêtes d'aversion, ce sont le *vulgaire* et l'*affecté*. Je ne suis irrité que par deux choses: le manque de liberté et le papisme, que je crois la source de tous les crimes. Un être humain ne me paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur. Quand je suis arrêté par des voleurs, ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît s'il est énergique, car il m'amuse.

Comme j'ai passé quinze ans à Paris, ce qui m'est le plus indifférent au monde, c'est une jolie femme française. Et souvent mon aversion pour le vulgaire et l'affecté m'entraîne au-delà de l'indifférence. Si je rencontre une jeune femme française et que, par malheur, elle soit bien élevée, je me rappelle sur-le-champ la maison paternelle et l'éducation de mes sœurs; je prévois tous ses mouvements et jusqu'aux plus fugitives nuances de ses pensées. C'est ce qui

fait que j'aime beaucoup la mauvaise compagnie, où il y a plus *d'imprévu*. Autant que je me connais, voilà la fibre sur laquelle les hommes et les choses d'Italie sont venus frapper.

Il affichait, nous dit-on [1], un profond mépris pour le caractère français et il était éloquent à faire ressortir tous les défauts dont on accuse, à tort sans doute, notre grande nation : légèreté, étourderie, inconséquence en paroles et en actions. Au fond, il avait à un haut degré ces mêmes défauts, et pour ne parler que de l'étourderie, il écrivit un jour de Civita-Vecchia à M. de Broglie, ministre des affaires étrangères, une lettre chiffrée et lui transmit le chiffre sous la même enveloppe.

Toute sa vie il fut dominé par son imagination et ne fit rien que brusquement et d'enthousiasme. Cependant il se piquait de n'agir que conformément à la raison. D'ailleurs il ne discutait guère. Ceux qui ne le connaissaient pas attribuaient à un excès d'orgueil ce qui n'était peut-être que respect pour les convictions des autres : « Vous êtes un chat, je suis un rat, » disait-il souvent pour terminer les discussions.

Il n'avait aucune foi religieuse : « Ce qui excuse Dieu, disait-il, c'est qu'il n'existe pas. »

Il avait fait un drame de la vie de Jésus-Christ. Il

H. B., *par un des Quarante.*

l'avait représenté comme une âme simple, naïve, toute pleine de sensibilité et de tendresse, mais incapable de commander aux hommes. Jésus-Christ, dans ce drame, exploitait à son profit la doctrine de Socrate. Y a-t-il de l'amour dans votre drame? lui demandait-on. « Beaucoup! Et saint Jean le disciple chéri? » Il soutenait que tous les grands hommes ont eu des goûts bizarres et citait Alexandre, César, vingt papes italiens; il prétendait que Napoléon lui-même avait eu du faible pour un de ses aides-de-camp.

On aimait à l'entendre parler des campagnes qu'il avait faites avec l'Empereur. Mais ses récits ne ressemblaient guère aux relations officielles.

Sur l'amour Beyle était encore plus éloquent que sur la guerre. Il était toujours amoureux ou croyant l'être. Mais il avait eu de l'amour-passion pour madame Curial, alors qu'elle était dans tout l'éclat de sa beauté. Il avait pour rivaux bien des hommes puissants, entre autres un général fort en faveur, Caulaincourt, qui abusa un jour de sa position pour obliger Beyle à lui céder sa place auprès de la dame.

Le soir même, Beyle trouva moyen de lui faire tenir une petite fable de sa composition, dans laquelle il lui proposait allégoriquement un duel. Je ne sais si la fable fut comprise, mais on n'accepta pas la moralité, et Beyle reçut une verte semonce de M. Daru son parent et son protecteur. Il n'en continua pas moins ses poursuites.

Un autre amour-passion fut pour une belle milanaise nommée madame Grua. Malgré la bonne foi des Italiennes, qu'il opposait sans cesse à la coquetterie des nôtres, madame Grua le trahissait indignement. Elle avait eu l'art de lui persuader que son mari, le plus débonnaire des hommes, était un monstre de jalousie, et elle obligeait Beyle à se cacher à Turin, car sa présence à Milan l'aurait perdue, disait-elle. Une fois tous les dix jours, au cœur de l'hiver, Beyle venait à Milan dans le plus strict incognito, se cachait dans une méchante auberge et la nuit était introduit chez sa belle par une femme de chambre qu'il payait bien. Cela dura quelque temps et toujours des précautions infinies. Pourtant la femme de chambre eut un remords et lui avoua qu'on le trompait et qu'on avait autant d'amants différents qu'il pâssait de jours en exil. D'abord il n'en voulait rien croire; à la fin, cependant il accepta une expérience : on le fit cacher dans un cabinet, et là, en mettant l'œil au trou d'une serrure, il vit, à trois pieds de lui, la plus monstrueuse pièce de conviction.

« Vous croirez peut-être, ajoutait Beyle, que je sortis du cabinet pour les poignarder? Nullement. Il me sembla que j'assistais à la scène la plus bouffonne et mon unique préoccupation fut de ne pas éclater de rire pour ne pas gâter le mystère. Je sortis de mon cabinet noir aussi discrètement que j'y étais entré, ne pensant qu'au ridicule de l'aventure, en riant tout

seul, au demeurant plein de mépris pour la dame, et fort aise, après tout, d'avoir ainsi recouvré ma liberté. J'allai prendre une glace, et je rencontrai des gens de ma connaissance qui furent frappés de mon air gai, accompagné de quelque distraction; ils me dirent que j'avais l'air d'un homme qui vient d'avoir une bonne fortune. Tout en causant avec eux et prenant ma glace, il me venait des envies de rire irrésistibles, et les marionnettes que j'avais vues une heure avant dansaient devant mes yeux. Rentré chez moi, je dormis comme à l'ordinaire. Le lendemain matin la vision du cabinet noir avait cessé de m'apparaître sous son aspect bouffon. Cela me sembla vilain, triste et sale. Chaque jour ajoutait un nouveau poids à mon malheur. Pendant dix-huit mois je demeurai comme abruti, incapable de tout travail, hors d'état d'écrire, de parler et de penser. Je me sentais oppressé d'un mal insupportable, sans pouvoir me rendre compte nettement de ce que j'éprouvais. Il n'y a pas de malheur plus grand, car il ôte toute énergie. Depuis, un peu remis de cette langueur accablante, j'éprouvais une curiosité singulière à connaître toutes les infidélités qu'on m'avait faites. Cela me faisait un mal affreux; mais pourtant j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans le cours de ses nombreuses trahisons. Je me suis vengé, mais bêtement, par du persifflage. Elle s'affligea de notre rupture et me demanda pardon avec larmes. J'eus le

ridicule orgueil de la repousser avec dédain. Il me semble encore la voir me suivre, s'attachant à mon habit et *se traînant à genoux* le long d'une grande galerie. Je fus un sot de ne pas lui pardonner, car assurément elle ne m'a jamais tant aimé que ce jour-là[1]. »

Beyle paraissait convaincu de cette idée répandue sous l'Empire, qu'une femme peut toujours être prise d'assaut, et que c'est pour tout homme un devoir d'essayer : « Ayez-la; c'est d'abord ce que vous lui devez, [2] » disait-il à un de ses amis qui lui parlait d'une femme dont il était amoureux. Un soir, à Rome, il contait à M... que la comtesse Cini venait de lui dire *voi*, au lieu de *lei*, et il lui demanda s'il ne devait pas la ..... M. M... l'y exhorta fort.

Bien qu'il n'ait jamais été très-hardi auprès des femmes, il prêchait la témérité aux jeunes gens. Il voulait que, jusqu'à trente ans, un homme se trouvant avec une femme seule tentât l'abordage. Cela réussit, disait-il, une fois sur dix ; or, la chance d'un sur dix vaut bien la peine d'essuyer neuf rebuffades[3].

« Si vous vous trouvez seul avec une femme, disait-il, je vous donne cinq minutes pour vous préparer à l'effort prodigieux de lui dire : *je vous aime*. Dites-

[1] *Notes et Souvenirs.*

[2] « *Ayez*-la ; c'est d'abord ce que vous lui devez,
Et vous l'estimerez après si vous pouvez. » (GRESSET.)

[3] H. B., *par un des Quarante.*

vous : « Je suis un lâche si je n'ai pas dit cela avant cinq minutes. » N'importe de quel air et dans quels termes vous ferez votre compliment. Suffit que la glace soit brisée et que vous soyiez bien déterminé à vous mépriser vous-même si vous manquez de cœur.

Pour terminer sur le sujet de l'amour, Beyle croyait qu'il n'y avait de bonheur possible en ce monde que pour un homme amoureux. « Tout se peint en beau pour lui, disait-il. Je voudrais être amoureux de Mademoiselle Flore des Variétés et je ne porterais pas envie à don Juan [1]. »

XXV.

On comprend qu'il soit difficile de raconter tout ce qu'on sait sur ce chapitre. Henri Beyle était, d'ailleurs, assez discret sur ses aventures personnelles. Tout ce que l'on peut dire, c'est que dès l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort, l'amour fut sa principale pensée et le mobile de toutes ses actions. M. R. Colomb qui nous donne ces détails intimes, ajoute avec une candeur naïve que « c'est dans la classe élevée que ses hommages ont été accueillis avec le plus de faveur. »

Un autre biographe de Beyle, M. A. Bussière, nous dit aussi, à mots couverts, que le dernier mot de sa vie comme de son épitaphe *(amò)*, se trouve

[1] P. Mérimée. *Notes et Souvenirs.*

dans le cœur d'une femme : « Femme française, de beaucoup d'esprit et d'une grande beauté, femme à qui Henri Beyle n'a offert qu'une tendresse sans exigences et qu'un dévouement désintéressé, ce que Matta, dans les *Mémoires de Grammont*, appelle servir sans gages. Ce sentiment, dit M. Bussière, qui était plus que de l'amitié, plus que de l'amour aussi, puisque l'amour ne connaît guère l'abnégation, a laissé un monument de son intensité et de sa pureté dans une correspondance pleine de bonhomie et de sereine affection.

Cette correspondance prouve que l'abandon sans réserve et la bonne foi aveugle de la passion ont pu se concilier chez lui avec la clairvoyance matoise qui analyse toutes les impressions, avec l'ironie qui les devance. Elle prouve surtout que son âme comprenait toutes les délicatesses, qu'elle était au niveau des sentiments les plus élevés, les plus purs, et qu'il les prenait assez au sérieux pour ne pas se ménager sur les sacrifices qu'ils imposent.

M. R. Colomb confirme ce témoignage dans la notice biographique qu'il a consacrée à son ami et il ajoute : « des circonstances qui me seront toujours chères, m'ayant procuré la connaissance de cette femme si distinguée [1] dont parle M. Bussière, je dois déclarer que son éloge, quelque flatteur qu'il puisse paraître ne s'offre à moi que sous l'aspect d'une vérité affaiblie. »

[1] Madame J. G. est morte à Paris, le 6 avril 1853.

XXVI.

Nous avons laissé Beyle ennuyé du séjour et de l'isolement intellectuel dans lesquels sa place de consul le fixait à Civita-Vecchia. Sa santé en outre, s'accommodait mal du climat. Malgré toutes ses demandes il ne put obtenir d'échanger ce consulat contre un de ceux d'Espagne.

Un jour, à Rome, vers le milieu du mois d'octobre 1832, assis sur les degrés de l'église de San-Pietro-in-Montorio, contemplant un magnifique coucher de soleil, il se trouva insensiblement plongé dans une mélancolie douce. A mesure que les teintes de la lumière s'affaiblissaient, il vint à songer qu'il allait avoir cinquante ans dans trois mois, et il s'en affligea comme d'un soudain malheur. L'idée d'écrire sa vie lui vint à l'esprit. Ce projet n'eut d'autre résultat que quelques notes décousues et incomplètes que nous avons citées. On doit vivement regretter qu'il n'ait pas réalisé ce projet. Lui qui avait tant vu de choses curieuses et d'hommes célèbres aurait pu composer les mémoires les plus intéressants. « Quel dommage, s'écrie M. R. Colomb, qu'Henri Beyle n'ait pas laissé la relation de sa vie d'auteur, d'observateur, de voyageur, de 1814 à 1840! »

A chaque nouveau congé Beyle arrivait à Paris. Il

y séjourna même du 24 mai 1836 jusque vers la fin de juin 1839. Il reprit, nous dit-on, pendant ces trois années, ses anciennes habitudes, écrivant des romans et des nouvelles, prenant ses repas au *café anglais*, se montrant, de neuf heures à minuit, dans les salons en vogue. Puis, soudainement, il quittait Paris pour trois mois, six semaines qu'il allait passer en France, en Espagne, en Écosse, en Irlande « s'apercevant trop tard, du vide de sa bourse, déjà allégée de la moitié de son traitement par suite du congé. »

XXVII.

J'espère que le lecteur qui a lu jusqu'ici la biographie d'Henri Beyle s'intéresse maintenant assez à son caractère pour lire, avec plaisir, les détails intéressants que donne son ami d'enfance, M. R. Colomb, sur sa personne physique, ses habitudes et ses allures extérieures. Nous y joindrons le portrait d'Henri Beyle fait par lui-même sous le nom de Roizard.

« Henri Beyle, dit M. Colomb, était d'une taille moyenne, et chargé d'un embonpoint qui s'était beaucoup accru avec l'âge; ses formes athlétiques rappelaient un peu celles de l'*Hercule Farnèse*. Il avait le front beau, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique, le teint coloré, beaucoup de physionomie, le col court, les épaules larges et légèrement arrondies, le ventre développé et proéminent, les jambes courtes, la

démarche assurée. Ce que Beyle avait de mieux, c'était la main, et pour attirer l'attention sur elle, il tenait ses ongles démesurément longs. En 1834, M. Jalley, faisant à Rome la statue de Mirabeau, obtint de Beyle la permission de dessiner sa main, pour la donner au prince des orateurs, ce qui le flatta singulièrement; car chacun sait que Mirabeau avait la main très-belle. Le Mirabeau de M. Jalley figura à l'exposition du Louvre en 1835. Je serais tenté, ajoute M. Colomb, de croire que le sculpteur, tout en copiant la main, ne négligea pas de prendre quelques-unes des lignes de l'abdomen de son modèle. »

Cet ensemble physique, on le voit, laissait beaucoup à désirer, sous le rapport de la beauté et de l'élégance. Malgré les illusions que l'amour-propre et des succès de salon peuvent enfanter, Beyle ne se dissimulait pas absolument ses désavantages. Mais il se consolait, dit M. Colomb, en pensant que les qualités de l'âme, l'esprit, le naturel, font disparaître la laideur, quand elle est sans difformité.

« Ayant conservé fort tard la prétention (d'ailleurs justifiée), d'homme à bonnes fortunes Beyle professait une soumission absolue aux lois de *la mode*. Si différent des autres, en toute chose, il se rapprochait du vulgaire sur ce seul point. Personne n'en suivait plus aveuglément les caprices. Il mettait à contribution toutes les ressources de l'art, pour corriger ou dissimuler les torts de la nature envers

lui, comme les traces de la marche du temps. Ainsi, à cinquante-neuf ans, Beyle se coiffait comme un jeune homme. Sa tête, faiblement garnie de cheveux, au moyen d'un fort toupet d'emprunt, offrait l'aspect d'une chevelure à peu près irréprochable. De gros favoris, prolongés en un large collier de barbe passant sous le menton, encadrait la face. Est-il besoin d'ajouter que les cheveux et la barbe étaient soigneusement teints en brun foncé. Puis, le cigare à la bouche, le chapeau légèrement sur l'oreille, et la canne à la main, il se mêlait aux *beaux* du boulevard des Italiens. Sa susceptibilité pour tout ce qui composait sa toilette était extrême; une observation, quelque légère qu'elle fût, sur la coupe d'un habit où d'un pantalon pouvait le choquer sérieusement, car elle lui apparaissait comme une sorte d'épigramme à l'adresse de son physique : c'était chez lui une fibre délicate. »

On n'aime guère ces soins puérils ou séniles, mais on n'a pas encore soixante ans, et, tant qu'on a des cheveux noirs, on blâme bien facilement les faux toupets et la peinture appliquée au visage. D'ailleurs quand on veut plaire, il faut bien emprunter aux femmes quelques-unes de leurs ruses et de leurs moyens ordinaires. A notre époque de maquillages et de faux chignons, on doit être indulgent pour les faiblesses, si communes, de Stendhal.

Une conclusion plus importante est celle qu'on peut

tirer de son portrait physique. Stendhal, comme vous voyez, est gros, fort, rouge, d'un tempérament sanguin et nerveux. Actif et vigoureux dans sa jeunesse, il devient lent et lourd avec l'âge, et la dépense de forces n'étant plus assez grande, il y a tendance à l'obésité, aux affections goutteuses et aux congestions cérébrales dont la dernière attaque devait le foudroyer. Or, quelle que soit l'idée qu'on se fasse de l'être humain, un ou double, personne ne peut nier l'influence du tempérament. Les pensées et les sentiments d'un homme sanguin ne ressemblent guère aux pensées et aux sentiments d'un lymphatique ou d'un bilieux. Les pensées d'un homme sanguin sont vives, abondantes, fécondes, et si ce sanguin est en même temps nerveux, comme l'était Stendhal, ces pensées soudaines seront en même temps originales, et d'un tour imprévu. De plus, comme l'aptitude à la passion est en raison directe de la puissance d'imaginer, nous verrons, au prochain chapitre, comment ce tempérament sanguin-nerveux, influe sur le caractère de Beyle et sur ses goûts. La vigueur de son sang le rend impétueux, actif, sensuel; son audace le rend calme ; ses nerfs l'excitent à des passions courtes. Mais l'habitude de la réflexion lui a appris à se maîtriser, en toutes circonstances graves. Son audace, son sang-froid, sa promptitude de décision, son mépris des préjugés vulgaires, font de lui un grand politique, habile à

dissimuler et à attaquer, pour mieux réussir.

Je ne reviendrai pas, ici, sur ses habitudes d'amoureux ou d'homme à bonnes fortunes; j'aurai une occasion naturelle d'exposer en les critiquant ses idées personnelles, en analysant son livre *De l'Amour*.

Dans ce traité, tant loué et tant dénigré, Stendhal n'a fait, à mon avis, que *théoriser* sa méthode et ses observations personnelles en généralisant les principes qu'il tirait de son expérience. Ce procédé analytique et expérimental lui est habituel. Il empêche les redites, et s'il laisse passer des erreurs au milieu du *nouveau*, il fait en somme plus avancer la science qu'une compilation d'anthologies érotiques ne saurait faire. Nous retrouverons dans les théories de Stendhal ce mélange de curiosité, de vanité, de passion élevée et sensuelle tout ensemble, que nous avons déjà légèrement indiqué dans son caractère.

Il semble que dans ses sentiments, ou du moins dans l'étude attentive qu'il en fait, dans l'analyse pénétrante à laquelle il les soumet, ce qui domine est la curiosité de l'artiste, et de l'observateur physiologiste plutôt que la passion naïve de l'homme simplement passionné et amoureux.

On verra qu'il est bien difficile de peser exactement les vrais mobiles et les vrais sentiments d'une nature aussi riche et aussi compliquée que celle d'Henri Beyle, dans laquelle les émotions

et les mobiles les plus opposés se balançaient et s'entrelaçaient successivement dans une proportion presque impossible à indiquer avec exactitude. Il faut s'en rapporter sur cela à lui-même, dans ses lettres et dans les notes curieuses que nous aurons occasion de citer. Et pour compléter ces indications et celles de son fidèle et minutieux biographe, M. R. Colomb, il faudra s'en référer à la correspondance de Jacquemont, à la biographie anonyme attribuée à M. Mérimée, aux souvenirs de M. Ampère et du petit nombre d'hommes distingués qui l'ont personnellement connu. Voici du moins ce qu'en dit M. Sainte-Beuve dans le tome neuvième des anciennes *Causeries du Lundi :* « Ceux qui ont connu personnellement M. Beyle [1], et qui ont le plus goûté son esprit, sont heureux d'avoir à reparler de cet écrivain distingué, et, s'ils le font quelquefois avec moins d'enthousiasme que les critiques tels que M. de Balzac, qui ne l'ont vu qu'à la fin et qui l'ont inventé, ils ne sont pas disposés pour cela à lui rendre moins de justice et à moins reconnaître sa part notable d'originalité et d'influence, son genre d'utilité littéraire. »

M. Sainte-Beuve, avec sa pénétration habituelle d'analyse, définit et classe successivement en Stendhal les deux personnages distincts : le *critique d'art* et le *romancier ;* puis, après avoir raconté et apprécié sa

[1] Article du 2 janvier 1854.

Vie, son caractère et ses œuvres, il arrive en terminant à sa personnalité physique. Il indique aussi son tempérament sanguin et apoplectique dans ce portrait qu'il faut placer à côté de celui de M. Colomb.

« Au physique, dit M. Sainte-Beuve, et sans être petit, il eut de bonne heure la taille forte et ramassée, le cou court et sanguin ; son visage plein s'encadrait de favoris et de cheveux bruns frisés, artificiels vers la fin ; le front était beau, le nez retroussé et quelque peu à la Kalmouck ; la lèvre inférieure avançait légèrement et s'annonçait pour moqueuse. L'œil assez petit, mais très-vif, sous une voûte sourcillière prononcée, était fort joli dans le sourire. Jeune, il avait eu un certain renom dans les bals de cour par la beauté de sa jambe, ce qu'on remarquait alors. Il avait la main petite et fine, dont il était fier. Il devint lourd et apoplectique dans ses dernières années, mais il était fort soigneux de dissimuler, même à ses amis, les indices de décadence. »

Voici maintenant, pour être complet, le portrait qu'Henri Beyle a fait de lui-même, sous le nom de Roizard.

« Du caractère, en apparence, le plus changeant ; un mot, quelquefois, l'attendrissait jusqu'aux larmes ; d'autres fois, ironique, dur, par crainte d'être attendri et de se mépriser ensuite comme faible. C'était un homme assez grand, de plus de quarante ans. Ses traits étaient grands, point beaux, mais extrêmement

mobiles. Ses yeux exprimaient les moindres nuances de ses émotions. Et c'est ce qui mettait son orgueil au désespoir. Lorsqu'il craignait ce malheur, il était brillant, amusant, rempli des saillies les plus imprévues; il électrisait ses auditeurs, et rendait le bâillement impossible dans le salon où il se trouvait. Dans ces moments, il inspirait les aversions les plus vives ou des transports d'admiration. Il est impossible de se montrer plus brillant et plus homme d'esprit, disaient ses admirateurs. Mais la vivacité et l'imprévu de ses saillies effrayaient les gens médiocres, et lui valaient bien des ennemis. Lorsqu'il n'avait pas d'émotion, il était sans esprit. D'ailleurs, il n'avait pas de mémoire, ou dédaignait de l'appeler à son secours. Sa parole, alors, était aussi discrète que l'expression de sa physionomie l'était peu. Son orgueil eût été au désespoir de laisser deviner ses sentiments.

» Un mot touchant, une expression vraie du malheur, entendue dans la rue, surprise en passant près d'une boutique d'artisan, l'attendrissait jusqu'aux larmes. Mais s'il y avait la moindre pompe (*sostenutezza*), la moindre possibilité d'affectation dans l'expression d'une douleur, quelque légitime qu'en fût le motif, alors il n'y avait plus que l'ironie la plus piquante dans les regards et dans les mots de Roizard. Jamais, rien de sérieux, jamais rien de pompeux, de triste même, dans sa conversation. Il ne parlait jamais de ce qui, seul, avait droit à son intérêt : un sentiment

vrai, ou l'héroïsme se sacrifiant pour la patrie!

« Dès l'âge de seize ans, cet être, ainsi fait, avait été placé dans la sphère d'activité de Napoléon; il l'avait suivi à Moscou et ailleurs. Pendant qu'il courait les champs, mangeant son bien à la suite du grand homme, son père se ruinait. Ruiné lui-même personnellement en 1814, par la chute de Napoléon, il avait voyagé et vécu en Italie. A la révolution de 1830, Roizard, qui avait vingt ans de service, était entré dans la carrière des écritures officielles, dans le but unique d'arriver à une pension de retraite, pour laquelle il fallait trente ans de service. »

XXVIII.

Le 7 mars 1839, M. le comte Molé ayant résigné la présidence du conseil et le portefeuille des affaires étrangères, Beyle jugea qu'il lui fallait retourner à son poste. Il s'y achemina péniblement. Sa santé l'attristait, en lui faisant sentir les symptômes prochains de la vieillesse. Il partit de Paris le 24 juin 1839 et reprit sa vie ennuyeuse de consul, résidant moitié du temps à Rome, moitié à Civita-Vecchia, employant la meilleure partie des heures à corriger d'anciens manuscrits ou à en composer de nouveaux.

Telle fut l'existence qu'il mena jusqu'au mois de novembre 1841. Dès l'année précédente sa santé avait

éprouvé de graves altérations. De fortes migraines, suivies d'insomnies, affectaient le système cérébral et laissaient déjà entrevoir une issue funeste. Ce brillant causeur, qui, lors de son dernier voyage à Londres, en 1838, étonnait encore le club des hommes de lettres [1], et rivalisait de saillies avec MM. Sutton-Sharp et Théodore Hook, l'improvisateur qui passait pour le plus aimable conteur de l'Angleterre, Beyle, moins de deux ans après, éprouvait par moments certains accidents d'aphasie; il hésitait parfois à trouver les mots dont l'usage est le plus habituel. A ce signe alarmant, s'ajoutait une torpeur générale, un affaissement moral d'autant plus significatif que ses allures étaient d'ordinaires plus alertes et plus vives.

En mars 1841, le goût de la chasse lui revint; il allait sur le bord de la mer attendre les cailles qui, à cette époque de l'année, arrivent d'Afrique par troupes nombreuses. La fatigue et la grande chaleur du soleil d'Italie lui rendirent nuisible cet exercice d'hygiène. L'état de sa santé l'obligea à demander un congé pour aller consulter à Genève M. le docteur Prévost; puis il prit la route de Paris et y arriva le 8 novembre 1841.

« Beyle reprit à Paris ses anciennes habitudes, observant plus ou moins exactement le régime qui lui

[1] *L'Athenæum.*

était prescrit. Tout allait assez bien, lorsque contrairement à la défense formelle de son médecin, il s'occupa de compositions littéraires ; huit jours de dictées et de corrections déterminèrent une attaque d'apoplexie ; il en fut frappé [1], le mardi 22 mars 1842, à sept heures du soir, à deux pas du boulevard, sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines, à la porte même du ministère des affaires étrangères.

» Par suite d'indices dus au hasard, vingt minutes après l'évènement, j'étais auprès de mon malheureux ami ; je le trouvai sans connaissance dans une boutique, vis-à-vis le lieu où il était tombé ; je ne pus obtenir de lui ni une parole, ni le moindre signe ; on le transporta à son logement, rue Neuve-des-Petits-Champs. Là, toutes les ressources de l'art furent épuisées sans succès, et il y rendit le dernier soupir, le mercredi 23 mars 1842, à deux heures du matin, sans souffrance aucune, sans avoir prononcé un seul mot, et à l'âge de cinquante-neuf ans un mois vingt-huit jours. »

Selon les intentions manifestées dans le testament de Beyle, son corps a été inhumé au cimetière Mont-

[1] Stendhal ne craignait pas la mort, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose sale et vilaine plutôt que terrible. — Il se disait sans doute, avec Pascal, que si belle qu'ait été la comédie, le dernier acte en est sanglant. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. — Il eut la mort qu'il désirait : soudaine et sans réflexion !

martre (du Nord), dans un terrain acquis à perpétuité. Le petit monument funéraire que lui a fait élever son ami d'enfance, M. R. Colomb, est situé au *rond point de la Croix*, 4e ligne, n° 11. Il porte l'inscription suivante [1] composée par lui-même :

ARRIGO BEYLE,
MILANESE
SCRISSE
AMÒ
VISSE
ANN. LIX. M. II
MORÌ IL XXIII MARZO,
M. D. CCC. XLII.

Je m'imagine, dit un autre biographe d'Henri

[1] Voici cette épitaphe telle qu'elle est dans son testament. Une transposition de mots a été faite avec intention, mais à tort, ce semble, dans celle qu'on peut lire sur sa tombe au cimetière Montmartre, rond point de la Croix :

ARRIGO BEYLE,
MILANESE
VISSE,
SCRISSE,
AMÒ,
MORÌ,
ANNO, ETC.

Il vécut, il écrivit, il aima. Il peut, en effet, y avoir dans la disposition des mots une intention qu'il eût fallut respecter et qu'il faut faire connaître.

(Cette rectification est indiquée par M. A. Bussière, qui a tenu entre ses mains le testament de Beyle).

Beyle [1] que quelque critique du XXe siècle découvrira les livres de Beyle dans le fatras de la littérature du XIXe, et qu'il leur rendra la justice qu'ils n'ont pas trouvée auprès des contemporains. C'est ainsi que la réputation de Diderot a grandi au XIXe siècle, c'est ainsi que Shakspeare, oublié du temps de Saint-Evremont, a été découvert par Garrick.

[1] H. B., *par un des Quarante.*

Digitized by Google

CHAPITRE III.

SES GOUTS, SES OPINIONS, SON CARACTÈRE.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Pour expliquer l'Art et la Vie d'un homme, tout critique doit avoir son système et ses procédés. Nous n'avons point dissimulé les nôtres qui consistent essentiellement à faire connaître et à démontrer l'un par l'autre.

Ceux qui ont pris la peine de nous lire, ont pu reconnaître, dès l'*Introduction*, que nous appartenions à l'école de la *Critique naturelle*[1], qui veut être en histoire littéraire et en critique, disciple de Bacon. Cette école pense que la production littéraire n'est pas séparable de l'homme et qu'il faut, pour la bien connaître et la juger, étudier à la fois l'un et l'autre.

La deuxième partie de ce livre nous permettra de montrer combien cette méthode *naturelle* qui consiste à expliquer l'*œuvre par l'homme* est justement appliquée à Stendhal. Elle ne pourrait tromper que dans le cas où Henri Beyle aurait été un homme — de — lettres dans le sens le plus étroit du mot. — En effet, l'homme de lettres est parfois un plaideur de causes, qu'il accepte bonnes ou mauvaises, suivant le courant du jour; parce qu'il faut *vivre*, et que pour vivre,

[1] Nous verrons bientôt que l'initiateur de la *Critique naturelle* n'est autre que Stendhal lui-même.

pour tirer profit de sa plume, il importe de plaire. C'est un habile et docile interprète du goût régnant, qui n'a pas toujours la liberté du choix. Au fond de la conscience, l'homme peut tenir un autre langage que l'écrivain. — Dans Stendhal, au contraire, qui se piquait de n'être qu'un amateur, l'écrivain et l'homme ne font qu'un. Nous savons que ses livres sont l'écho fidèle de sa vie intérieure. Voici pourquoi, dès les chapitres qui vont suivre, nous mettrons un soin scrupuleux à nous enquérir de sa manière habituelle d'agir, de sentir et de penser, de ses inclinations, de sa personne morale et de son être intime : en un mot, de *ses goûts* et de *son caractère*.

Le caractère est au moral ce que sont au physique la constitution et le tempérament. Nous qui voulons connaître l'homme entier, ses plus secrets penchants physiques et moraux, nous nous demanderons ce que Stendhal pensait des femmes et de l'amour, des plaisirs du théâtre et de la conversation, comment il aimait les lettres et les arts ; enfin de quelle façon il comprenait la vie et les voyages, et quels profits il savait en tirer ?

Cette enquête instituée sur la personne de Stendhal nous donnera le mot de son œuvre et nous ne courrons point risque de la juger mal en déduisant de ces données biographiques ou psychologiques un jugement littéraire motivé.

Nous allons étudier d'abord ses goûts et son ca-

Digitized by Google

ractère dans sa *correspondance*. Nous poursuivrons ensuite cette étude à travers ses ouvrages : critique d'art, voyages ou romans.

I.

Sa Correspondance.

Il serait bien à désirer, écrivait un biographe anonyme [1], peu de temps après la mort d'Henri Beyle, que ses lettres fussent un jour publiées ; elles feraient, disait-il, connaître et aimer un homme dont l'esprit et les excellentes qualités ne vivent plus que dans la mémoire d'un petit nombre d'amis.

Ce souhait anonyme a été récemment réalisé. La librairie Lévy a publié, en 1855, deux volumes de lettres qui n'étaient certainement pas destinées par l'auteur à voir le jour.

Cette *Correspondance inédite* d'Henri Beyle est le complément naturel et nécessaire de sa Biographie. Elle a le grand mérite d'être sincère, franche jusqu'au scandale, et de n'avoir pas été faite, comme tant d'autres, en vue du public qui la juge aujourd'hui.

Elle se compose de deux cent soixante-douze lettres, écrites au vol de la plume et de la pensée, pendant une période de trente-trois ans, du 5 avril 1809 au

[1] *Un des Quarante.*

Digitized by Google

29 janvier 1842. — Ce sont de vraies lettres timbrées de quatre coins de l'Europe; elles sont datées, d'abord, de toutes les haltes de l'armée française: Strasbourg, Donawerth, Lanshut, Wels, Saint-Polten, Vienne en 1809; puis de Paris en 1810 et 1811; de Smolensk, de Moscou, de Mayence en 1812; dans les deux années suivantes: de Bautzen, Sagan, Dresde, Milan, Grenoble, Chambéry, Paris. Enfin, de 1816 à 1842, année de sa mort, d'Italie ou de France.

Dans cette correspondance si variée et qui n'est pas un livre ni une convention, l'homme qui signa Stendhal, Cotonet, Louvet, Robert frères, Dominique, Chapelain, l'Ennuyé, baron Dormant, baron Raisin, Condotti, 48, etc., etc., cet homme si soupçonneux et si inquiet de la police, se montre à nous sans aucun voile. — Nous y voyons se dérouler sous nos yeux la vie intérieure, la vie intime de ce penseur passionné qui s'analyse et qui raisonne ses sentiments au moment même où la passion l'agite et règne sur son cœur. Quelle que soit la lettre que l'on interroge, Beyle s'y montre tel qu'il est, sans hypocrisie ni vanterie, non pas toujours convenable aux yeux de la bonne compagnie, mais toujours individuel, indépendant, original, tel que sa biographie a commencé déjà à nous le faire connaître, tel que nous le retrouverons bientôt dans ses ouvrages, qui ne sont encore que des pages de sa vie vécue, tant cet homme qu'on [1] a accusé d'être

[1] M. J. Barbey d'Aurevilly.

faux et *Tartufe*, était, au contraire, naturel et vrai, tant il détestait pratiquement le rôle et la pose, tant il est impossible de dédoubler en lui l'homme et l'auteur!

Rareté charmante! son Art n'a pas fait sa Vie, mais sa Vie, au contraire, réfléchie et analysée, la plume à la main, a fait ses livres et son Art.

L'imprévu de cette vie d'artiste cosmopolite fait, de la correspondance qui la reflète, un miroir amusant, curieux, plein lui-même de nouveauté et d'imprévu. On y trouve des notes de voyage, des croquis, des ébauches, des anecdotes, des manifestes, bien des commencements et des projets. Stendhal s'y montre, sans crainte, comme sans modestie, sensualiste et sceptique avec candeur. Il dévoile devant ses amis, avec une bonne foi, une franchise bien rares! ses goûts, ses penchants, ses opinions, ses habitudes, son humeur naturelle et son art réfléchi, ses pensées et son caractère. A ses sensations sont mêlées ses saillies, ses maximes, les principes curieux du *Bélisme*, avec mille détails curieux, mille observations et traits de mœurs. C'est tout le décousu et le piquant d'une conversation très-brillante à la Diderot. L'esprit de Beyle, dit à propos de cette correspondance un de ses meilleurs critiques [1], est une machine électrique, dont le cordon, en touchant chaque objet, pétille

[1] M. Deschanel.

d'étincelles. Or, comme disait le prince de Ligne, « une seule petite phrase où il y a des vues et de l'imagination est préférable à la *Bibliothèque des Savants.* »

Cette correspondance nous offre [1], sous forme épistolaire, des croquis de romans, des ébauches de drames, des fragments de mémoires, historiques ou non, des feuilletons de littérature et d'art, qui parurent dans *le Globe* et dans quelques revues anglaises; des projets de journaux, de pamphlets, des notices de biographie, des articles de polémique. Tout ce qui, en un mot, l'a préoccupé toute sa Vie et qui, plus étendu et plus développé, compose les vingt ou trente volumes de ses Œuvres.

Dans cette variété amusante, nous allons négliger l'intérêt purement littéraire, pour grouper dans ce chapitre tout ce qui est de nature à nous révéler le tempérament, l'âme et les opinions de l'homme et de l'auteur.

II.

Ses goûts, ses opinions, son caractère d'après sa correspondance.

Pour bien connaître les goûts et le caractère d'Henri Beyle, nous avons indiqué, dès l'*Introduction*, un certain nombre de questions à lui faire : — Que

[1] M. Deschanel.

pensait-il en religion? — Comment était-il affecté du spectacle de la nature? — Comment se comportait-il sur l'article des femmes? — Sur l'article d'argent? — Était-il riche, était-il pauvre? — Sur toutes ces questions importantes, la *Correspondance inédite* va nous répondre. Et d'abord quelle était son humeur et sa préoccupation habituelles, sa manière journalière de vivre? Ce n'est point là une question inutile ou seulement curieuse. D'après le système physiologique de Stendhal, les inclinations dépendent de la constitution et du tempérament; et le caractère d'un homme, résultant de l'ensemble de ses goûts, apparaît dans sa manière habituelle de chercher le bonheur. La vertu, dans ce système, est l'art de choisir le plus noble bonheur, ou mieux encore l'art de s'élever soi-même de façon à se rendre digne du plus grand bonheur dont notre organisation soit capable.

Le caractère, dit Beyle, est comme les traits, on commence à les voir à deux ou trois ans, il est bien reconnaissable à seize ou dix-sept, on l'aperçoit dans toute sa force à vingt-six ou trente. Au-dessus du caractère vrai, qui reparaîtra dans toutes les occasions importantes, il peut se trouver un certain vernis de politesse, d'usage du monde et de prudence. C'est au-dessous qu'il faut chercher. Ayant jugé son propre caractère, l'homme sage en tire parti; et peut s'attendre, dit Stendhal, au *bien* et au *mal* prédits dans les livres qui en donnent la description. Mais pour

juger le caractère dans un autre, il faut connaître sa conduite et se représenter avec exactitude le détail ordinaire de sa journée.

III.

Dans une lettre, datée de Milan, le 1er décembre 1817, adressée à M. le baron de M..., à Paris, Henri Beyle décrit ainsi sa manière habituelle de vivre : « Je lis jusqu'à deux heures; je me promène jusqu'à quatre et dîne à cinq; à sept, je fais une visite ou deux ; à huit, je parais dans la loge de ma sœur ; un ou deux amis à moi viennent m'y relever, et je commence mes petits tours dans *la Scala* jusqu'à minuit. Je reviens chez moi, où, dans mon lit, je lis jusqu'à une heure. Je lis les lettres de Dalembert, Montesquieu et autres à madame Dudeffant. Les lettres de Dalembert m'ont fait beaucoup d'impression, vu que ce sont pour nous, mon cher ami, des arguments *ad hominem*. Il était, en 1764, content avec mille sept cents francs de rente ; si content qu'il refusait une grande place à Berlin. Et vous avez l'effronterie, vous, qui faites l'amour, qui plus est, de vous plaindre ! — Ce qui a intéressé surtout, c'est le détail de vos journées et soirées. J'ajoute, à ce que je vous ai dit de moi, que mon dîner d'hier, excellent et chez le restaurateur le plus noble, nous a coûté six *lire* à deux ; la loge six *lire* ; les deux billets

quatre *lire*. Or, une *lira* vaut soixante-seize centimes. Cette vie est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus splendide.

» Ceci me conduit au *matrimonio* de Besançon. Si la fille a cent cinquante mille francs, si elle est fille unique, et qu'il n'y ait qu'une mère, je conseillerais d'épouser, parce qu'alors on peut rester à Paris en se moquant *foncièrement* de tout. Mais voilà ma condition *sine quâ non*. Rester à Paris pour trembler chaque matin d'être supprimé dans quelque nouvelle organisation, c'est l'antichambre de l'enfer ; je crois que tous les employés de province sont dans ce cas.

» Ce que vous me dites de la *place* est vrai ; mais je ne sais pas solliciter. Vous rappelez-vous l'effort que nous eûmes à faire sur nos caractères, pour nous mettre en bas de soie et aller chez madame B..., et, quand nous fûmes chez le portier, nous restâmes tout pantois d'apprendre que depuis quinze jours elle ne recevait plus. N'est-ce pas là une maladresse insupportable, un manque absolu de talent? Quand vous avez eu un oncle ministre, vous avez fait comme moi quand j'avais un cousin, vous avez réussi. De plus, vous êtes de la faction, si ce n'est dominante, du moins aimée en secret ; moi, je suis ouvertement un chien de libéral, pour tout potage... J'ai éprouvé, d'ailleurs, que pour tous les sots, je sens l'orgueil d'une lieue. Sans haïr personne, j'ai toujours été finement abhorré par la moitié de mes relations

officielles. Enfin l'Italie me plaît. Je passe, de sept heures à minuit, chaque jour à entendre de la musique et à voir deux ballets ; le climat fait le reste. Savez-vous bien, Monsieur, que depuis six jours (la lettre est du 21 mars), nous sommes à quatorze degrés de Réaumur ? Savez-vous qu'à Venise on vit *dà signore* pour neuf *lire* et que cette *lira*-là vaut cinquante centimes ? — Je vis encore un an ou deux à Milan, puis autant à Venise, et puis, en 1821, pressé par le malheur, je vais à Cularo [1], je vends la nue-propriété de l'étage de M. de Salvaing, dont B. m'offrait dix mille francs cette année, et je vais tenter fortune à Paris... Vous me trouverez fou ; mais que voulez-vous ? Tout ce qui en vaut la peine dans ce monde *est soi*. Le bon côté de ce caractère est de prendre une retraite de Russie comme un verre de limonade. Prenez-vous-en à vous-même, mon aimable ami, si je vous ai parlé aussi longuement du *moi*. »

Revenant encore sur ce sujet, sur cette place qu'il redoutait et qu'il finit par accepter, en 1830, il disait, douze ans auparavant : « Ce qui fait que je ne solliciterai que le plus tard possible, c'est que je passe trois soirées au plus, par semaine, de onze heures à deux heures après minuit, avec madame Elena Viganò, fille du grand compositeur de ballets, et qui est le premier amateur d'Italie. Nous sommes-là quinze ou

[1] Grenoble.

vingt ; on parle ou l'on se tait avec le plus parfait naturel ; vous m'entendez, vous, qui connaissez l'Italie, et Nina nous chante sept à huit airs, quinze ou vingt, quand le cœur lui en dit. Les trésors de la lampe merveilleuse ne pourraient payer, pour moi, les délices de ces soirées. Songez qu'on y va en bottes, archi-bottes, et que souvent je n'y prononce *pas un mot*. On s'étend sur un canapé et on se *laisse charmer*.

» ... Je passe une heure ou deux dans la loge de M. Louis de Brême, fils du Brême qui a deux cent mille francs de rente, ami de madame de Staël, de M. Brougham, etc., et les autres soirées avec Rossini et Monti ; tout pesé, j'aime mieux les hommes extraordinaires que les ordinaires. — Je vous quitte pour aller dîner avec Rossini ; il est fort drôle et a de l'esprit ; il est juste à la hauteur des lettres de Bombet, il crée sans *savoir comment*. »

Ainsi chaque être intelligent s'en va tous les matins à la chasse du bonheur, et les chemins qu'il suit nous découvrent son cœur. Les différentes manières de se rendre heureux, étudiées chez des hommes d'un caractère supérieur, voilà l'utilité et le sérieux attrait des correspondances sincères.

Qu'est-ce que le bonheur, se disait souvent Henri Beyle ? n'est-il pas avant tout personnel ? n'est-il pas bien plus dans le goût que dans les choses ? Pour être heureux, pensait-il, il faut tout d'abord *être soi*. Aussi le bonheur qu'il cherchait était bien le sien propre,

et non le plaisir à la mode, un bonheur personnel, c'est-à-dire celui qui résultait du déploiement libre et complet de sa nature. « Je me surprends souvent, disait-il, à me trouver plus heureux que lorsque j'avais vingt ans. Cependant je vais atteindre la quarantaine (4 septembre 1822).

» Je me repens de ne m'être pas mis *un samedi*, en 1803, quand j'avais vingt ans, à faire la liste de mes actions de toute la semaine. Je n'ai rien à objecter aux actions que j'ai faites comme utiles (actions pour me faire des protecteurs, pour gagner de l'argent, etc.), ou faites par devoir, comme marquer ma reconnaissance à l'oncle qui a élevé ma jeunesse.

» Mais c'est aux actions que j'ai faites comme *agréables* que j'ai beaucoup à dire. La plupart des choses que je faisais comme *agréables*, en 1803, étaient *agréables* pour les jeunes gens de bon ton que je voyais, pour les jeunes gens élégants plus âgés que moi ; mais, dans le fait, ne me faisaient nul plaisir. Voilà pourquoi je suis plus heureux en 1822 ; *je ne fais que ce qui me cause réellement du plaisir.* » — Et il indiquait comme une *source de ridicule* la conduite contraire. « Un homme d'esprit, qui voit un jeune homme se porter, comme à un plaisir, à une chose qui réellement l'ennuie, a une occasion superbe de se moquer de lui ; car *l'ennui* transpire, il se voit. Au contraire, rien ne donne un air plus respectable à un jeune homme, que de le voir s'abstenir d'une action qui plaît à tous les

jeunes gens, uniquement parce qu'elle l'ennuie.

» Il n'y a que l'exception de la *mauvaise honte*. Rien n'est ridicule comme de voir Charles, âgé de vingt ans, qui prend un plaisir qui l'ennuie, pour imiter son ami Adolphe, âgé de vingt-huit ans, jeune homme de bon ton, qui, dans le fond, s'ennuie aussi de cette chose. J'ai vu un homme de quarante ans faire rire toute une société, pendant six mois, de la prétention de Charles et d'Adolphe.

» Faire un samedi, jour par jour, lundi, mardi, etc., la liste de toutes les actions qu'on a faites, comme amusantes, dans la semaine, et se demander (mauvaise honte à part) : ai-je eu du plaisir réellement ? »

On voit, jusqu'à quel détail, il poussait l'habitude d'analyser tout et de ne supporter le convenu en rien. Le *bélisme*, ainsi qu'il appelait la collection de ces maximes pratiques, consistait au fond à trouver la raison des choses et à leur donner, en toutes circonstances, leur explication naturelle.

Il écrit de Moscou le 2 octobre 1812, qu'il vient de lire les *Confessions* de Rousseau. « C'est uniquement faute de deux ou trois principes de *bélisme* qu'il a été si malheureux. Cette manie de voir des devoirs et des vertus partout, a mis de la pédanterie dans son style et du malheur dans sa vie. Il se lie avec un homme pendant trois semaines : crac ! les *devoirs* de l'amitié, etc. Cet homme ne songe plus à lui après deux ans ; il cherche à cela une explication noire. Le *bélisme* lui

eût dit : « Deux corps se rapprochent, il naît de la chaleur et une fermentation ; mais tout état de cette nature est passager. C'est une fleur dont il faut jouir avec volupté, etc. » Saisis-tu mon idée ? Les plus belles choses de Rousseau sentent l'empyreume pour moi, et n'ont point cette grâce *corrégienne* que la moindre ombre de pédanterie détruit. »

Sous le coup d'une maladie très-grave, en Silésie, et mal remis encore d'une fièvre pernicieuse qui lui avait fait voir la mort de près, il écrit à un cousin de Grenoble : « J'attribue ma maladie au hasard d'abord, ou à la fermentation inaperçue des corps, et ensuite à l'ennui. Je me débattais comme un diable pour m'en délivrer ; je travaillais énormément. Mais ce travail n'occupe pas toute ma force ; si je n'ai pas quelque douce pensée à chantonner entre mes dents, en faisant mes lettres officielles, je suis un animal flambé. — La *supériorité,* si elle n'est que de quelques degrés, vous rendra aimable, vous fera rechercher et vous rendra les hommes nécessaires : voyez Fontenelle. Si elle est plus grande, elle rompt tout rapport entre les hommes et vous. Voilà la malheureuse position de l'homme soi-disant supérieur, ou, pour mieux dire, *différent ;* c'est là le vrai terme. Ceux qui l'environnent ne peuvent rien pour son bonheur ; les louanges de tous ces gens-là me feraient mal au cœur au bout de vingt-quatre heures, après l'effet de *première sensation ;* et leurs critiques me

feraient de la peine. — Mon vrai malheur ici est l'absence totale des sensations qui me nourrissent, les arts, l'amour ou son image, et l'amitié. »

A chaque instant, dans cette correspondance de 1809 à 1813, à l'étranger, il revient sur son amour des arts et de la solitude. « Quand je suis seul, écrit-il de Dresde, le 30 juillet 1813, je ris et pleure pour un rien ; mais les pleurs toujours pour les arts. » — « Sans solitude absolue, il n'y a point de véritable attention pour moi. J'ai l'expérience des sept mois de travail de l'année dernière. Solitude absolue jusqu'à six heures ; alors une société où l'on rit, ou un bon opera buffa. C'est parce que j'espère trouver cela que je ne suis pas jaloux des quarante multipliés par soixante de Jenny : c'est énorme. Je crois que nous avons gagné tous deux à la décision du hasard. Je serais un fichu....., et probablement elle me serait bien à charge, ou par son amour si elle m'aimait, ou par sa dissipation si elle était femme à aimer le bruit. Ce sera probablement un élégant petit maître sans caractère. Je te remercie de m'avoir parlé d'elle. Je suivrai toujours son histoire avec plaisir.

» Pour moi, personnellement, un domestique me suffit, avec six mille francs. — Pour me forcer à voir le monde, il me faut une place. J'envie le bonheur de Plana, de pouvoir vivre dans une solitude entière avec la musique, les poëtes et les jardins. Cette grande âme fait à cette heure un voyage en Italie,

qu'il voulait faire avec moi ; il part le 20 juillet de Milan pour Naples ! *Ohimé !* »

IV.

Ceci nous conduit tout naturellement à questionner Stendhal sur l'article d'argent.

Il était pauvre et n'aimait la richesse que pour l'indépendance et le loisir qu'elle procure. La richesse permet les voyages et par là elle ouvre l'esprit, étend les idées, et multiplie les observations dans beaucoup de mondes divers. De plus elle facilite le séjour de Paris ; et la vie est d'autant plus intéressante qu'elle a lieu dans une plus grande ville. Henri Beyle détestait la sotte vie de province et surtout le séjour de Grenoble qu'il connaissait mieux et qu'il appelait « le quartier général de la petitesse. »

Dans le *journal de son triste séjour à Grenoble*, il écrit : « ma raison me dit bien qu'on ne doit pas être plus *petit* et plus *bête* à Cularo [1] que dans une autre ville de vingt-deux mille âmes ; mais je sens infiniment plus les mauvaises qualités de gens dont je connais la vie antérieure. J'ai eu pourtant quelques moments de *solitude* qui sont les moins infectés d'ennui que j'ai passés à Grenoble. »

A la mort de son père (20 juin 1819) Henri Beyle

[1] Grenoble.

espérait avoir pour sa part cent mille francs. Il comptait les placer en rente, en terres, à fonds perdu, de façon à s'en faire neuf mille francs de rente. « Je m'abonnerai bien à avoir sept mille francs. Il faut que j'aille m'ennuyer à *Cularo*. Je serai électeur ; parlez-moi de cette comédie. Vous êtes mon *Conseil des anciens*. Dans la suite avec sept mille francs de rente, faut-il vivre à Paris ou à Milan ? » — Mais les aperçus qu'on lui avait envoyés sur la fortune de son père étaient exagérés. Quand il eut fini de mettre ordre à ces affaires, il se trouva à peine la moitié de la somme sur laquelle il comptait. Il eut alors envie de réaliser trente ou quarante mille francs, afin de se faire banquier à Bologne. « J'y songe sérieusement, disait-il ; Bologne est une ville de soixante-dix mille âmes, où les femmes ne sont pas prudes et où l'on rit. Une terre me rendra quatre et demi au plus dans le délicieux pays de *Cularo*, et à Bologne je gagne en un clin-d'œil trois et demi pour cent. Tout y est d'un tiers moins cher que dans mon nid habituel.

» En un tour de main, j'ai été présenté à toute la société ; si j'avais dix ans de moins, j'aurais fait merveilles ; les femmes vous toisent un homme à la troisième minute, et elles font bien. Nos prudes de Paris sont bien bêtes, comme je m'apprête à le prouver par ma docte dissertation intitulée *De l'Amour*. Si l'on n'a pas le bonheur de sentir l'amour-passion,

au moins le plaisir physique, et si on s'en prive pendant deux ans, on y devient inhabile ; voilà ce que je voudrais dire à nos Françaises qui injurient les Italiennes.

» Cela avec le huit pour cent, voilà mes deux pensées dominantes à Bologne. — ... L'essentiel, c'est que pour cent mille francs on a huit mille francs net d'impôt, dans le plus beau pays du monde, où vos vieux habits rapés de Paris feraient la gloire d'un élégant. »

Stendhal ne réalisa pas son projet de banque à Bologne et, de 1819 à 1830, ayant dépensé son petit capital en *expériences*, il se vit contraint d'accepter une place officielle qui l'ennuya et le gêna singulièrement dès qu'il l'eut.

« Je suis comme Auguste, écrit-il de Trieste, le 4 décembre 1830, j'ai souhaité l'Empire, mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu. Je crève d'ennui, et personne ne se conduit mal avec moi ; cela aggrave le mal. Cependant l'héritage de mon père ayant passé en expériences, il faut tâcher de s'accoutumer à ce manque absolu de communication de la pensée. »

Et plus tard : « Je n'ai jamais mieux senti le malheur d'avoir un père qui se ruine. Si j'avais su, en 1814, le père ruiné, je me serais fait arracheur de dents, avocat, juge, etc. Être obligé de trembler pour la conservation d'une place où l'on crève d'ennui ! »

Cette plainte devient la note habituelle de sa cor-

respondance. « Hélas ! Madame, écrit-il de Trieste, le 1er janvier 1831, je meurs d'ennui et de froid. Voilà ce que je puis dire de plus nouveau aujourd'hui 1er janvier 1831. Je ne sais si je resterai ici. je ne lis que la *Quotidienne* et la *Gazette de France;* ce régime me rend maigre. Pour être *digne* et ne pas me perdre, comme il m'était arrivé à Paris, je ne me permets plus la moindre plaisanterie. Je suis moral et vrai comme le *Télémaque.* Aussi l'on me respecte. Grand Dieu ! quel plat siècle, et bien digne de tout l'ennui qu'il ressent et qu'il transpire ! »

Si Stendhal avait eu le choix, il aurait adopté le loisir par système, non point par paresse, mais au contraire, dans une pensée de travail et de liberté. Il était de ces esprits indépendants qui croient, avec raison, qu'une profession enchaîne et rétrécit l'individu, le fixe à des occupations mesquines et monotones, l'assujettit à des opinions étroites et convenues, enfin qu'un travail imposé affaiblit et abaisse l'esprit. En effet, dit un philosophe contemporain[1], tout le monde a observé combien les hommes de professions diverses diffèrent par le tour et par le genre des idées, combien le caractère se tourne et se transforme par les occupations : sous ce rapport, quoi de plus différent qu'un médecin, un homme de lettres, un militaire, un industriel ? Tous ces hommes

[1] M. P. Janel.

pensaient à peu près les mêmes choses dans leur jeunesse ; ils se revoient vingt ans après, chacun a pris son pli, sa physionomie, son costume et son masque. Non-seulement la profession a absorbé l'homme, mais encore elle a amorti l'individu. Vous n'êtes plus *un homme*, vous n'êtes plus vous-même ; vous êtes *ceci* ou *cela*. Dans quelques professions où l'homme exerce continuellement son esprit d'une manière générale, il peut lutter avec avantage contre l'envahissement de la profession ; mais, même dans ce cas, le petit nombre de faits qu'il est appelé à manier dans le cercle de ses expériences quotidiennes l'empêche d'étendre et de généraliser ses vues, et la servitude de l'état se fait toujours sentir par quelque endroit. »

On comprend donc combien un esprit supérieur, comme Stendhal, eût préféré échapper à ce joug et conserver sa liberté de vivre, de penser et d'écrire, en renonçant à tout état et en choisissant la noble *profession d'homme libre*.

N'être assujetti à aucune occupation fixe et imposée, ne dépendre d'aucun maître, cultiver noblement son esprit dans tous les sens, faire des expériences très-étendues, n'être étranger à rien et enchaîné à rien, n'est-ce pas là, dit M. Janet, le comble du bonheur humain? — Quelques hommes de génie ont suivi ce système de conduite et s'en sont bien trouvés. — Descartes nous raconte que, pendant

neuf années de sa vie, il n'a fait autre chose « que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent. » Il employa, nous dit-il encore, « sa jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à s'éprouver soi-même dans les rencontres que la fortune lui proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qu'il en pût tirer quelque profit. » Quelle admirable école! Quel stage merveilleusement instructif pour des esprits bien doués! Et Stendhal lui-même a-t-il fait autre chose que de suivre l'exemple de Descartes, en vivant, le plus longtemps qu'il a pu, de cette vie libre et générale, avant de concentrer les observations, les pensées, tout le profit de ses voyages dans les œuvres que nous allons bientôt analyser et qui font aujourd'hui sa gloire?

Transféré de Trieste à Civita-Vecchia, Stendhal écrit à son ami d'enfance, M. R. Colomb, le 10 septembre 1834 : « Je commence à être bien las du métier, et j'envie bien profondément l'homme qui, à cinquante ans, a cinq mille francs de rente. Que sert à un homme qui n'aime pas la chasse d'être dans un pays fécond en lièvres et en perdrix? Que sert de pouvoir jouer le deuxième rôle à Abeille [1], si le ba-

[1] Civita-Vecchia.

vardage important, l'air *important*, la façon grave de parler des occupations du matin et de la correspondance du dernier courrier, sont mon *horreur?* Rien ne me semble bête, au monde, comme la gravité.

» Voici une commission : tâche de vendre ma place à quelqu'un, pour quatre mille francs par an.

» Hier j'ai été à un dîner charmant, le plus beau lieu des environs : des arbres, un vent frais et trente-trois convives, qui se trouvaient honorés de la présence d'un consul. Mais pas une idée fine ou forte. Mourrai-je étouffé par les bêtes? Il y a grande apparence. Je suis aimé, considéré, j'ai eu le meilleur morceau d'un poisson de quatorze livres, le meilleur de son genre ; j'avais un excellent cheval qui a fait cinq mille et demi en trois quarts d'heure ; mais je crève d'ennui. Le soir, en rentrant, j'ai lu le Dante jusqu'à une heure du matin ; malheureusement je le sais par cœur, ou, du moins, en lisant un vers, je me rappelle celui qui suit. Que je serais heureux, écrivant un ouvrage, à Paris, à un quatrième étage, si j'avais du pain ! »

Dans toutes les lettres de cette longue période (1830-1842) on retrouve ce refrain d'ennui. « Je crève d'ennui ; je ne puis faire la conversation avec personne ; je voudrais une place de quatre mille francs à Paris. Ma vraie place était d'être aux gages de Marc-Michel Rey, libraire hollandais, qui me donnerait quatre mille francs par an pour un ou deux

volumes in-octavo. C'est là le seul travail qui ne me semble pas ridicule. Quoi! vieillir à Civita-Vecchia! ou même à Rome! *j'ai tant vu le soleil!*

« ... Je ne voudrais pas de Gibraltar; l'anglais morose et ayant besoin de donner un coup de poing au carreau de vitre pour s'amuser, est ma bête noire. Je ne voudrais rien casser, pas même les sots *Komis*, qui m'ont pris en grippe, mais seulement les oublier.

D'Alembert avait la pierre à soixante-quinze ans, il n'osait se faire opérer; il disait: « Qu'ils sont heureux ceux qui ont du courage! » Je dis, moi, qu'ils sont heureux ceux qui ne s'ennuient pas! Croirez-vous que je mourrais de joie si j'étais cassé?

« Je sais bien qu'il y a du ridicule à se plaindre toujours; mais peut-on se plaindre trop haut de n'être pas né avec quatre mille francs de rente? Avec vous je pense tout haut. (Mon père avait douze ou quinze mille francs de rente, et s'est ruiné en 1818). Quelle perspective de vivre et de m'éteindre ici, ne pouvant parler que d'argent et de chasse! Aujourd'hui 1er novembre, il fait un soleil magnifique, et beaucoup trop chaud pour se promener sous ses rayons. Je viens de rencontrer le plus aimable des hommes de Civita-Vecchia; il m'a appris ce que dessus, sur le soleil, et puis nous n'avons su que nous dire. — J'ai été réveillé à trois heures et demie du matin par un courrier que j'ai expédié à midi pour Livourne, par

le bateau à vapeur. J'ai couru à la messe, j'ai déjeuné avec du thé, et me voilà tout pantois. — Ma fenêtre est à soixante pieds au-dessus de la mer, et je jette dans cette mer les fragments de papier qui restent sur la table, après avoir fait une enveloppe. — Que de caractères froids, que de géomètres seraient heureux, ou, du moins, tranquilles et satisfaits à ma place ! Mais mon âme, à moi, est un feu qui souffre s'il ne flambe pas. Il me faut trois ou quatre pieds cubes d'idées nouvelles par jour, comme il faut du charbon à un bateau à vapeur.

Il y a cent fois plus de passion ici qu'en France..... Mais tout cela ne vaut pas les idées nouvelles que je trouverais chez Madame de K.., si j'y allais vingt fois de suite ; le mardi chez madame Ancelot, le mercredi chez Gérard, le samedi chez M. Cuvier, trois soupers par semaine au café Anglais, et je suis au courant de ce qui se dit à Paris. J'ai aussi les salons de M. Joseph Bernard, l'ami de Béranger, ceux de madame Curial, etc.; avec cela, pour parler comme M. Hugo, j'ai une *fenêtre ouverte* sur la vie, et toute la matinée je travaille avec plaisir à mon in-octavo, qui peut-être ne vaut rien. M. Guizot devrait me nommer professeur de l'histoire des beaux-arts (peinture, sculpture, architecture et musique) avec cinq mille francs. Rien ne relèverait mieux le goût français, qui tend sans cesse au tableau de genre et au vaudeville (cela tient à la vanité et à l'amour du *piquant.*) Chaque année

je donnerais des idées saines à deux cents jeunes gens, dont plusieurs destinés à avoir des salons dans Paris vers 1850. Je serais piquant et instructif, je tâcherais de ne pas paraître fou aux gens sages.... M. Ampère fils, professeur au collège de France, avec cinq mille francs, et qui est à Rome, m'a promis sa voix pour la chaire d'histoire des beaux-arts. Actuellement trouvez-moi un ministre *ami*. »

En résumé Stendhal n'a jamais accepté un poste officiel que par nécessité, à son corps défendant. Une seule place aurait pu lui convenir: celle de professeur à l'école des beaux-arts. L'auteur original de « *l'Histoire de la peinture en Italie* » aurait aimé à faire profiter les jeunes artistes français de ses observations et de son expérience. Il aurait été dans cette chaire un digne prédécesseur et précurseur de M. Taine. D'ailleurs nulle ambition ni de rang ni d'argent. Il disait avec une fierté sincère: « Je suis pauvre, et j'estime beaucoup plus la pauvreté que la richesse. Je m'ennuie toujours dans un salon quand le maître de la maison a cent mille livres de rentes: « *A Paris l'esprit amusant est en raison inverse de l'argent possédé.* »

V.

Maintenant que nous connaissons à peu près sa manière de vivre et sa manière de voir en fait d'ar-

gent et de places, voyons comment ce touriste infatigable entendait les voyages et savait en jouir.

Comme il aimait Milan, cette riche république adonnée aux beaux-arts et à la volupté, Henri Beyle aimait les voyages qu'il considérait comme une source toujours jaillissante de sensations et d'imprévu. Il les aimait tant, nous dit-il, qu'il éprouva toujours un mouvement de joie, toutes les fois qu'il fut question de partir et de voir du nouveau. — Le bonheur, pour lui, n'étant pas autre chose que la vie *sentie*, et réfléchie par la pensée, il trouvait que les voyages qui la renouvellent et où se rencontre un juste mélange de nouveauté et d'habitude étaient une des meilleures occasions de bonheur. Et puis, disait-il, les voyages enseignent la véritable philosophie qui est de tourner tout au gai. Seulement il trouvait que la soirée, si aimable à Paris, est la partie pénible des voyages, surtout « quand on a le malheur de ne pas aimer la vie de café et de ne plus trouver le bonheur au fond d'une bouteille de vin de Champagne. » — J'ai éprouvé, écrit-il, durant les premiers jours de son séjour à Vienne (mai 1809) ce contentement intérieur et bien-être parfait que Genève seule m'avait rappelé depuis l'Italie. Cet état est un peu diminué par l'habitude qui commence à se former. Il n'en reste pas moins que Vienne est pour moi une ville très-agréable... — Le séjour de Vienne me charme et produit une singulière tristesse : trop de penchant

à l'amour, une jolie femme à chaque pas. Quel regret de n'avoir pas consacré ma vie aux talents que Montbadon possède si bien, au talent de leur plaire.

Le 22 avril 1818, il écrit, de Milan, à M. le baron de M. à Paris : « *Je prêche pour les voyages.* Voyez les trois ans de voyage de feu M. le baron de Montesquieu. — Quelle bonne chose que les Mémoires d'un homme non-dupe et qui a entrevu les choses ! C'est, je crois, le seul genre d'ouvrages que l'on lira en 1850. On lira huit hommes de génie, car il n'y en a guère plus ; ensuite du Saint-Simon, du Bezenval et du Duclos, toujours ; on en tire le *jus* de la connaissance de l'homme.

— On ne devrait jamais écrire de voyage sur un pays qu'on habite qu'un an. — Pourquoi ? — C'est qu'on ne le connaît pas. — Ah ! ah ! — J'avais à Paris deux mille francs ; j'en ai dépensé neuf cents par mois. Sachez qu'un philosophe de mon espèce ne peut jamais aller plus loin. Me voilà donc condamné à ne pouvoir jamais parler, et, ce qui est bien pis, imprimer sur les femmes de Paris.

A propos de son premier journal de voyage, publié en 1817, sous le titre de *Rome, Naples et Florence*, il écrit l'année suivante : « Je ne nierai point que Stendhal n'ait eu souvent des *nerfs* à Rome ; mais dans ce siècle fardé, n'est-ce rien qu'un livre de bonne foi ?... Sur la vanité des jeunes français, nous ne sommes pas d'accord. Il est trop clair que ce n'est

plus dans le jabot et dans les femmes qu'ils la mettent; mais c'est dans *tout*. *Paraître* est toujours plus pour eux qu'*être*. Dans *Rome, Naples et Florence*. je n'ai pas eu d'autre intention que de donner à qui lit tranquillement, auprès du feu, quelque idée de cette Italie qui n'est, à vrai dire, qu'une *occasion de sensations*.

Puisque nous sommes en train de faire connaître les goûts et le tempérament du *voyageur*, le portrait de l'auteur de « *Rome, Naples et Florence*, » des « *Mémoires d'un Touriste* » et des « *Promenades dans Rome* » doit trouver sa place ici. Voici comment le voyageur lui-même se présente et s'explique : « Le grand mal de la vie, nous dit-il, c'est l'ennui. Ma tête est une lanterne magique; je m'amuse avec les images, folles ou tendres, que mon imagination me présente. Un quart d'heure après que je suis avec un sot, mon imagination ne m'offre plus que des images ternes et fastidieuses. L'*Inconstant* raconte que ce qui charme dans les voyages, c'est « *qu'on ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.* » Je suis inconstant d'une manière un peu moins rapide ; ce n'est qu'à la seconde ou troisième fois qu'un pays, qu'une musique, qu'un tableau me plaisent extrêmement. Ensuite, la musique, après cent représentations, le tableau, après trente visites, la contrée, au cinquième ou sixième voyage, commencent à ne plus rien fournir à mon imagination, et je m'ennuie.

On voit que mes bêtes d'aversions, ce sont le *vulgaire* et *l'affecté*. Je ne suis irrité que par deux choses : le manque de liberté et le papisme, que je crois la source de tous les crimes. Un être humain ne me paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur. Quand je suis arrêté par des voleurs, ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère contre le gouvernement et le curé de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît s'il est énergique, car il m'amuse.

Comme j'ai passé quinze ans à Paris, ce qui m'est le plus indifférent au monde, c'est une jolie femme française. Et souvent mon aversion pour le vulgaire et l'affecté m'entraîne au-delà de l'indifférence. Si je rencontre une jeune femme française et que, par malheur, elle soit bien élevée, je me rappelle sur-le-champ la maison paternelle et l'éducation de mes sœurs ; je prévois tous ses mouvements et jusqu'aux plus fugitives nuances de ses pensées. C'est ce qui fait que j'aime beaucoup la mauvaise compagnie, où il y a plus d'*imprévu*. Autant que je me connais, voilà la fibre sur laquelle les hommes et les choses d'Italie sont venus frapper. »

Avant de fermer, sur Stendhal, *voyageur*, les deux volumes de la *Correspondance inédite*, on aimera sans doute à lire, comme échantillons, un ou deux extraits de ses lettres.

Au début de la retraite, il écrit de Moscou : « Nous

sortîmes de la ville éclairée par le plus bel incendie du monde, qui formait une pyramide immense, qui avait, comme les prières des fidèles, sa base sur la terre et son sommet au ciel. La lune paraissait au-dessus de cette atmosphère de flamme et de fumée. C'était un spectacle imposant, mais *il aurait fallu être seul ou entouré de gens d'esprit pour en jouir.* Ce qui a gâté pour moi la campagne de Russie, c'est de l'avoir faite avec des gens qui auraient rapetissé le Colisée et la mer de Naples. »

En arrivant à Rome, le 11 Novembre 1825, il écrit à son ami R. Colomb une longue lettre si simple et si intéressante que je voudrais pouvoir la citer entièrement : « A trois ou quatre lieues de Rome, on commence à remarquer cette solitude parfaite, cette désolation sublime, dont tant de voyageurs ont parlé. Si jamais un grand roi, comme Napoléon, parvenait à rendre à la culture l'*Agro Romano,* Rome perdrait les trois quarts de sa beauté. Je traverse des paysages admirables, c'est-à-dire tristes, tranquilles, grandioses, remuant l'âme profondément, et du souvenir desquels on ne peut plus se détacher. Je n'ai jamais rien vu d'approchant, et cependant j'ai bien couru l'Europe.

» Rome est entourée d'une muraille qui est, en architecture, ce que la campagne voisine est pour le paysage. Ce mur, bâti, relevé, réparé par vingt hommes célèbres, entre autres par Bélisaire, a cinquante pieds de haut sur huit à dix d'épaisseur.

J'arrive à une niche dans ce mur ; au fond de la niche est une porte, c'est la célèbre porte du Peuple, arrangée par Michel-Ange. Cette porte et l'entrée dans Rome, qui la suit, sont fort au-dessous de leur réputation ; cela est plein de petitesse. Je trouve une attention bien aimable de M. le cardinal Lante. Le pauvre étranger qui arrive à Rome est impitoyablement conduit à la douane, pour la visite de ses effets. Pour peu qu'il y trouve deux ou trois voitures arrivées avant la sienne, on le retient quatre ou cinq heures, et bien loin de l'enthousiasme divin, ses premiers moments dans la ville éternelle se passent en mouvements d'impatience contre les douaniers.

» En présentant mon passe-port à la porte du Peuple, on m'a dit : Êtes-vous M G.? — Oui. — Voici une autorisation de faire visiter vos effets chez vous. J'ai eu peu de débarras aussi agréables dans ma vie. Je laisse à mon domestique le soin de chercher un logement. Pour comble de bonheur, je vois une calèche attelée de deux chevaux très-vifs ; c'est un fiacre. Irai-je au Colisée ou à Saint-Pierre ? Que préférerai-je de l'architecture antique, rendue encore plus grandiose par les injures des siècles, ou du chef-d'œuvre de la religion chrétienne et de l'architecture moderne ?

» Je dis : au Colisée. — Je traverse toute cette magnifique rue du Corso, la rue de l'Europe qui a le plus de *style*. Je vois la colonne Trajane et la superbe

basilique déterrée par Napoléon ; je traverse le Forum romain. La crainte d'être confondu avec nos petites femmes, jouant toujours la comédie, m'empêche presque d'écrire combien mon cœur battait en entrant au Colisée et en me trouvant au milieu de cette vaste solitude. — Chant des oiseaux perchés sur les buissons qui couronnent les ruines des étages supérieurs. J'ai passé une heure dans cet attendrissement extrême, dont on a honte de parler, même aux amis les plus intimes. Je monte aux étages supérieurs du Colisée. — Vue admirable de la pyramide de Cestius, à travers les arcades ruinées. Me voici au troisième étage du Colisée ; vue au delà des jardins des moines de San Pietro in Vincoli. Voilà le sublime du paysage ; mais ce n'est pas le paysage riant ; les tristes pins couronnent de tous côtés les collines de la ville éternelle. Quoi ! c'est ici que Camille a vécu ? C'est là, tout près de moi, que Romulus a fondé sa ville ? — L'extrême des passions est niais à noter : je me tais.

« Sommes-nous loin, dis-je à mon cocher en sortant, des Thermes de Caracalla ? — A une demi-heure. — Courons. »

» Le sentiment de l'admiration profonde, le ravissement de l'antique, si je puis ainsi dire, sont encore plus vifs. Enfin je dis au cocher : « Menez-moi à Saint-Pierre ; » je monte dans la calèche et je ferme les yeux. La machine humaine ne peut résister aux sensations de cette force. Cette demi-journée-ci me

récompense de tout le temps que j'ai passé à étudier l'architecture, mais à l'étudier à ma manière, sans jamais en parler à aucun homme vivant ; la petitesse et l'affectation actuelles m'auraient tout empoisonné.

» Le cocher me dit : *Ecco San Pietro*. J'étais déjà, lorsque j'ouvre les yeux, au milieu des deux fontaines admirables, tout près de l'obélisque. Je mets pied à terre, au bas de l'escalier de Saint-Pierre; je repousse avec colère une trentaine de pauvres, qui me poursuivent avec une insolence extrême : ils sont chez eux. Ici, un mendiant galeux est une espèce de moine au petit pied.

» Je monte la rampe ; mauvaise façade. J'entre dans Saint-Pierre : le charme opère. Que dire d'un premier rendez-vous avec une femme qu'on a longtemps aimée !

» J'ai mon logement sur le Cours, dans le palais Ruspoli. Affreuse saleté des rues ; l'odeur de tronçons de choux pourris me poursuit jusqu'à la nausée. — J'entre chez un apothicaire, pour un flacon de sel anglais. Cet apothicaire se trouve être un homme d'esprit et de bon sens, qui a été à Londres ; nous parlons anglais ; il me fait voir ses procédés pour faire le kinine. En un mot, j'ai eu le bonheur de devenir l'ami de M. Agostino Manni. Je ne lui ai jamais dit le mal que je pense de certaines choses ; mais, à tout prendre, sa maison est et sera pour moi la ressource la plus agréable pendant mon séjour à Rome. Je dois

à M. Manni la connaissance de M. Metaxa et de plusieurs autres médecins fort instruits, avec lesquels j'ai approfondi la question des marais Pontins. Mais j'ai eu l'attention de ne jamais dire un mot de politique. Je souhaite aux étrangers l'amitié d'un homme tel que M. Manni; il sait la chimie comme nos Caventon et nos Vauquelin.

» Je retourne au Colisée. La beauté du ciel d'Italie nulle part n'est plus sensible qu'au travers des fenêtres du Colisée, vers le nord.

» Je reconnais Canova, de loin, dans une petite gravure placée au pied de la croix du Colisée; c'est la gravure d'un tableau de ce grand sculpteur; je m'approche, même style que dans ses statues. — Dans la tête de la madone, on remarque le peu de distance du nez à la bouche.

» Je ne puis revenir de mon étonnement des dix ou douze pieds de terre qui sont tombés du ciel sur les ruines de l'ancienne Rome et sur les environs. D'où est venue cette terre?

» Tu vois la curiosité qui paraît pour la première fois avec ses doutes, ses raisonnements, et vient diminuer l'émotion. En effet, à Rome, peu à peu je suis devenu comme un savant, avec de la curiosité et point de cœur; mais, grâce au ciel, conservant toujours un peu de cette logique sévère que m'a donnée l'habitude des affaires. M. Nibby, le moins bête des savants romains, a déjà donné, dans ses

ouvrages imprimés, cinq dénominations différentes au temple de *Jupiter Stator*, et la dernière découverte est toujours également indubitable.

» Le manque de logique est incroyable en Italie parmi les savants ; c'est que dans leurs académies, si l'on contredit un collègue, l'on se fait un ennemi mortel. Un savant protégé par un cardinal est ici un animal invulnérable.

» Aujourd'hui, venant du Colisée et allant, au hasard, vers le palais Quirinal (Monte Cavallo), j'ai rencontré une jeune fille de dix-huit ans, qui faisait les sept stations, marmottant des prières ; c'est la plus grande beauté, dans le genre de Raphaël, que j'aie vue de ma vie. Je l'ai suivie, mais avec le respect convenable, pendant plus de trois quarts de lieue. — Figure absolument dans le genre de la *Madona alla Seggiola* (du palais Pitti). Nous voyons dans la lettre de Raphaël au comte Castiglione, que ce grand homme ne faisait guère que des portraits. Me trouvant dans le pays où il a vécu, je rencontre ses têtes dans les rues : rien de plus simple ; cela m'est déjà arrivé à Parme pour le Corrége, à Bologne pour les Carrache, etc. J'ai éprouvé aujourd'hui que pour bien sentir la beauté il faut n'avoir absolument aucun projet de séduction sur la femme qu'on admire.

» Magnifique fontaine de Monte Cavallo, devant les colosses. Cette fontaine est tout simplement parfaite. J'éprouve cette sensation si rare, qui consiste dans

l'impossibilité où se trouve l'imagination de rien ajouter à la beauté de ce que l'on voit. — Belle cour du palais de Monte Cavallo. — Je vois fort bien le cardinal Consalvi rentrant chez lui. — Tout est tranquille à Rome comme dans un village. L'absence de la fatuité militaire, de la manière bruyante de marcher d'un général de brigade important, m'est agréable. Le premier ministre rentre chez lui à pied, comme un bourgeois ; il rencontre près de sa porte un groupe de trois ou quatre poules, qui grattaient la terre tranquillement pour chercher à vivre. Ici, personne n'a l'air pressé. — Beauté admirable des yeux du cardinal, saillie extrême des sourcils, air fin du grand monde, mais nullement l'air grand seigneur comme Fleury. Quel dommage que cet homme d'esprit n'ait jamais lu Adam Smith et Jérémie Bentham ! »

VI.

La *Correspondance* d'Henri Beyle nous a révélé jusqu'ici sa manière de vivre, son horreur des places officielles et des petites villes, son désintéressement, son amour des voyages et de la liberté. Nous avons à l'interroger encore sur bien des choses, sur ses opinions et ses goûts, en art, en musique, et même sur des choses plus intimes. Commençons par celles-ci et demandons lui tout d'abord comment l'auteur

du livre de *l'Amour* se comportait sur l'article des femmes. Sur ce point délicat, je compare volontiers Stendhal à Denis Diderot. Ce furent deux nobles et aimables natures. Aucun ne s'enferma dans une carrière spéciale. Ils menèrent, tous deux, une vie libre, studieuse, artistique, éminemment utile et se suffisant à elle-même. Par exemple, Stendhal n'aurait-il pas signé, pour son compte, cette page du dialogue de Diderot avec le neveu de Rameau.

« Je ne méprise point les jouissances des sens ; j'ai aussi un palais qui est flatté du goût d'un mets délicat ou de celui d'un vin exquis ; j'ai un cœur et des yeux, j'aime comme un autre à posséder une jolie femme, à l'embrasser, à presser mes lèvres sur les siennes, à puiser la volupté dans ses regards, à m'enivrer de plaisirs dans ses bras ; quelquefois il ne me déplaît pas de passer une soirée gaie, même un peu débauchée, avec des amis ; mais croyez qu'il m'est infiniment plus doux d'avoir secouru un malheureux, d'avoir terminé une affaire épineuse, d'avoir donné un conseil utile, d'avoir lu un bon livre, de m'être promené avec un ancien ami, d'avoir fait la connaissance d'un homme estimable, d'avoir écrit une bonne page, dit à celle que j'aime quelques choses tendres et douces qui amènent ses bras autour de mon cou. Je connais telle action que je voudrais avoir faite pour tout ce que je possède. C'est un sublime ouvrage que *Mahomet* : j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire des *Calas*. »

S'ils se ressemblent par le caractère, Stendhal est aussi en critique et en philosophie de la famille de Diderot. S'il est moins éloquent, il est peut-être plus exact dans ses analyses, et serrant de plus près *les causes*. — A le juger dans son ensemble, Stendhal est un observateur qui a passé sa vie à étudier la nature sous ses formes les plus hautes et les plus intéressantes pour l'homme, je veux dire la nature humaine et dans l'homme l'amour et les passions les plus élevés. — Naturaliste des esprits, il a voulu comprendre et décrire *le plus de faits* possibles dans le monde moral : groupant les anecdotes, rassemblant avec art, les matériaux et les observations, en vue d'une science de philosophie naturelle, plus générale, plus méthodique, bien jeune encore et qu'il appartiendra à nous et à nos successeurs d'organiser.

Nous développerons cet aperçu en faisant connaître au chapitre prochain *ses vues sur l'amour et le mariage*. Pour le moment tenons-nous quelque temps encore à son caractère et à ses goûts.

A première vue, il paraît peu aimable, surtout peu capable d'aimer. La réflexion continuelle d'une intelligence très-vive, l'amour-propre inquiet et souffrant, la crainte du ridicule, la vanité, — car il en avait, bien qu'il s'en défendit, — semblent avoir, à la longue, desséché les parties tendres et sympathiques de son âme.

Il avait cependant, comme nous allons voir, un cœur très-sensible et capable d'amour-passionné.

Seulement, dans ces amours mêmes, l'esprit d'observation nuisait à son bonheur. Il aimait trop à se rendre un compte exact de la cause de ses sentiments et il était toujours, même avec sa maîtresse, « observateur du cœur humain. » Or, un esprit aussi réfléchi ne sera jamais qu'un médiocre amoureux et un médiocre épicurien. Pour bien jouir des choses aimables, il faut les voir dans leur ensemble et les respirer dans leur fleur. La science dessèche la plante et lui ôte son parfum. L'analyse amuse l'esprit et peut l'instruire, mais elle enlève le charme et désenchante. Appliquée à l'amour, elle le refroidit et l'éteint plus qu'elle ne l'explique. Nécessaire pour connaître ou du moins pour distinguer les mystères naturels qui nous entourent, elle est nuisible aux plaisirs simples et à toutes les joies ignorantes qui naissent de vivre, je veux dire par cela qu'on vit. On y perd donc en volupté tout ce que l'on y gagne de science. L'habitude de chercher la raison de toutes choses, nous mène involontairement à leur fin.

Par cette triste prévision, on est dégoûté par avance de l'objet même de ses désirs.

Pour être heureux, comme pour être amoureux, il faudrait donc ne pas analyser ni réfléchir. — Vaut-il mieux cependant, pour un homme, aimer sans savoir comment et jouir sans savoir pourquoi, se laisser

aller à la passion qui nous emporte ou s'agiter, au soleil, sans réflexion, sans but, comme un enfant?

On pose ces questions sans les résoudre ; car, chacun suit en cela sa nature, sans se douter que ce qu'on nomme ordinairement notre liberté, n'est que l'ignorance des mobiles secrets qui nous font agir. Stendhal soutenait souvent que notre liberté, notre indépendance d'actions contre nous-mêmes et contre les choses sont, en réalité, bien petites. Le tempérament nous gouverne, même alors qu'on se flatte de ne lui pas obéir. — Nous, en voyant les résultats, peut-être aussi le ressort prochain, nous nous sentons et disons libres, mais la suite et la chaîne fatale des conséquences nécessaires qui ont fatalement amené le dernier acte, nous ne les voyons pas et c'est pourquoi nous affirmons la liberté de l'homme quand il n'a fait cependant qu'obéir aux influences infinies dont il dépend et qui l'entourent.

Telles sont les idées par lesquelles Stendhal expliquait ce qu'on appelle à tort le libre-arbitre. Nous exposerons et nous discuterons plus au long ces idées dans le chapitre consacré à *sa philosophie*. Pour le moment c'est encore à l'homme et à l'amoureux que nous avons affaire. — Sous ce rapport, Stendhal est encore un disciple de l'école de Diderot, d'Helvétius et de Condillac.

Il pense, avec eux, que l'homme n'a point tort de suivre la nature, de chercher son bonheur et, tous

les jours, il fait la chasse à ce gibier rare avec toute l'ardeur d'un tempérament nerveux et sanguin et le calme d'une conscience tranquille. Comme eux, il avait des goûts nobles, aimant sincèrement les lettres et les arts, vivant autant et plus par l'esprit et le cœur que par les sens.

Il vantait surtout l'amour-goût, sans être incapable d'éprouver l'amour-passionné. Je crois cependant qu'à tout prendre le fond de ses sentiments en amour étaient tels qu'on peut les attendre d'un épicurien délicat.

Il était bien persuadé qu'un des plus grands bonheurs possibles est celui que donne l'amour, et comme tous les jours, il allait à la chasse du plaisir, cette recherche lui avait valu un grand nombre d'aventures, les unes assez romanesques, les autres très-bouffonnes et dont il aimait à faire le récit dans l'intimité. « Ses amours, dit un spiritualiste sévère[1], ses amours étaient tout-à-fait celles d'un sceptique, ni très-désintéressées, ni très-platoniques, ni très-délicates. Le nombre même de ses passions dit assez qu'il n'était pas de ces âmes difficiles qui se donnent une fois et pour la vie. Il se donnait avec une générosité prodigue, et ne comprenait du reste l'amour que du côté le moins noble. Il lui fallait la preuve authentique de la sensation ; il se moquait beaucoup

[1] L'auteur des *Etudes morales sur le temps présent*, M. Caro.

du platonisme et de l'amour pur. » — Pourquoi ne pas tout dire? S'il était d'un goût raffiné en amour et volontiers changeant, Henri Beyle était certainement aussi capable de constance. Nous en fournirons tout à l'heure des preuves tirées de sa correspondance, et l'on peut, sur ce point, s'en rapporter à ceux de ses amis qui l'ont très-intimement connu. « Il y avait, dit M. Mérimée, une personne dont il ne pouvait prononcer le nom sans que sa voix s'altérât. En 1836, je le revis après une longue absence. Nous nous étions donné rendez-vous à une trentaine de lieues de Paris, et nous avions mille choses à nous dire. Nous devisâmes longtemps le soir allant et revenant sur la promenade publique d'une petite ville, c'est-à-dire dans un des lieux les plus solitaires de France. Là il me parla de ses amours avec une émotion profonde. C'est la seule fois que je l'aie vu pleurer. Une affection, qui datait de très-loin, n'était plus partagée. Sa maîtresse devenait raisonnable, et lui était demeuré fou comme à vingt ans. « Comment pouvez-vous m'aimer » encore, disait-elle, j'ai quarante-cinq ans? » — « Pour moi, me disait Beyle, elle a l'âge qu'elle avait » lorsqu'elle s'est donnée à moi pour la première » fois. » Il voyait dans un avenir prochain la rupture d'une liaison qu'il avait toujours chérie. Une pensée à laquelle il rapportait tout allait être effacée. Il me racontait les témérités d'autrefois de cette femme, aujourd'hui si prudente, et ces souvenirs le transpor-

taient. Puis avec l'esprit d'observation qui ne l'abandonnait jamais, il détaillait tous les petits symptômes, toutes les indications d'indifférence croissante qu'il avait dû remarquer. La *lo-gique* n'était pas oubliée. « Sa conduite, après tout, disait-il, est raisonnable. » Elle aimait le whist, elle ne l'aime plus; tant pis » pour moi si j'aime encore le whist. Elle est d'un » pays où le ridicule est le plus grand des malheurs. » Aimer à son âge est ridicule. Il y a dix-huit mois » qu'elle risque ce malheur pour moi. C'est pour moi » dix-huit mois de bonheur que j'ai volés. »

De cette confidence il ne résulte pas que Beyle ait toujours été inconstant ou incapable d'affection profonde. D'ailleurs il *aimait à aimer;* peut-être direz-vous encore que c'était par égoïsme, et pour se rendre plus heureux? Il ne vous aurait pas démenti, car il disait, dans ce sens, qu'en se renfermant en soi, on diminue le nombre de ses plaisirs. L'égoïsme le plus intelligent est celui qui procure le plus de bonheur, et ce serait s'aimer sottement que de se refuser les nobles plaisirs de l'amitié et de l'amour. Au contraire, dans la théorie de Stendhal, chaque affection nouvelle ajoute un plaisir nouveau à notre existence, en sorte que multiplier, approfondir ses affections, c'est approfondir et multiplier son bonheur.

Pour indiquer le ton de sa correspondance en cette matière, je vais citer, parmi beaucoup d'autres, une de ses lettres à Madame G... « Je me connais, Ma-

dame, lui écrit-il, je vous aime pour le reste de ma vie ; tout ce que vous ferez ne changera rien à l'idée qui a frappé mon âme, à l'idée que je me suis faite du bonheur d'être aimé de vous et au mépris qu'elle m'a donné pour tous les autres bonheurs ! Enfin, j'ai besoin, j'ai soif de vous voir. Je crois que je donnerais le reste de ma vie pour vous parler un quart d'heure des choses les plus indifférentes.

» Adieu, je vous quitte pour être plus avec vous, pour oser vous parler avec tout l'abandon, avec toute l'énergie de la passion qui me dévore.

» Ah ! Madame, écrivait-il dans une autre lettre datée de Varèse, le 7 juin 1819, ah ! Madame, qu'il est aisé à l'homme qui n'a pas de passion d'avoir une conduite toujours mesurée et prudente ! Moi aussi, quand je puis m'écouter, je crois ne pas manquer de discrétion ; mais je suis dominé par une passion funeste qui ne me laisse plus le maître de mes actions. Je m'étais juré de m'embarquer, ou au moins de ne pas vous voir, et de ne pas vous écrire jusqu'à votre retour ; une force plus puissante que toutes mes résolutions m'a entraîné aux lieux où vous étiez. Je m'en aperçois trop, cette passion est devenue désormais la grande affaire de ma vie. Tous les intérêts, toutes les considérations ont pâli devant celle-là. Ce funeste besoin que j'ai de vous voir m'entraîne, me domine, me transporte. Il y a des moments, dans les longues soirées solitaires, où, s'il était besoin

d'assassiner pour vous voir, je deviendrais assassin. Je n'ai eu que trois passions en ma vie : l'ambition de 1800 à 1811, l'amour pour une femme qui m'a trompé de 1811 à 1818, et, depuis un an, cette passion qui me domine et qui augmente sans cesse. Dans tous les temps, toutes les distractions, tout ce qui est étranger à ma passion, a été nul pour moi ; ou heureuse ou malheureuse, elle remplit tous mes moments.

» Au milieu du bouleversement de mon être, où me jette ce besoin impérieux de vous voir, il est une qualité que cependant j'ai conservée : c'est une véracité parfaite... mais non, Madame, votre âme a trop de noblesse pour ne pas avoir compris la mienne. Je n'ai jamais eu le talent de séduire qu'envers les femmes que je n'aimais pas du tout. Dès que j'aime, je deviens timide, et vous pouvez en juger par le décontenancement dont je suis auprès de vous.

» Quand un être est dominé par une passion extrême, tout ce qu'il dit ou tout ce qu'il fait, dans une circonstance particulière, ne prouve rien à son égard ; c'est l'ensemble de sa vie qui porte témoignage pour lui. Ainsi, Madame, quand je jurerais à vos pieds toute la journée, que je vous aime ou que je vous hais, cela ne devrait avoir aucune influence sur le degré de croyance que vous pensez pouvoir m'accorder. C'est l'ensemble de ma vie qui doit parler. Or, quoique je sois fort peu connu et encore moins

intéressant pour les personnes qui me connaissent, cependant, faute d'autre sujet de conversation, vous pouvez demander si je suis connu pour manquer d'orgueil ou pour manquer de constance.

» Voilà cinq ans que je suis à Milan. Prenons pour faux tout ce qu'on dit de ma vie antérieure. Cinq ans, de trente-un à trente-six ans, sont un intervalle assez important dans la vie d'un homme, surtout quand durant ces cinq ans il est éprouvé par des circonstances difficiles. Si jamais vous daignez, faute de mieux, penser à mon caractère, daignez, Madame, comparer ces cinq ans de ma vie avec cinq années prises dans la vie d'un autre individu quelconque. Vous trouverez des vies beaucoup plus brillantes par le talent, beaucoup plus heureuses; mais une vie plus pleine d'honneur et de constance que la mienne, c'est ce que je ne crois pas. Combien ai-je eu de maîtresses en cinq ans à Milan? combien de fois ai-je faibli sur l'honneur?

» Aimez-moi si vous voulez, divine Métilde; mais, au nom de Dieu, ne me méprisez pas. Ce tourment est au-dessus de mes forces. Dans votre manière de penser, qui est très-juste, être méprisé m'empêcherait à jamais d'être aimé. »

Et dans une autre lettre il revient encore avec insistance sur sa discrétion, sa constance et sa fidélité:

« Depuis cinq ans que je suis à Milan, le peu de

personnes qui me connaissent peuvent le certifier, il ne m'est pas arrivé une seule fois de nommer une femme. Je ne parle pas d'une personne qui voulut, malgré moi, me loger chez elle. Une autre femme s'est affichée au bal masqué ce carnaval ; mais elle l'a bien voulu, et je n'y ai pas eu la moindre part, et ce qui me démontre bien franc du collier sur cet article, c'est que mes amis les plus intimes ont été très-étonnés de cette relation déjà ancienne et terminée depuis longtemps. Il est vrai que je n'avais ces femmes que comme des filles. Mais cela, loin de nuire à la petite vanité de s'en vanter, ne ferait que lui donner un vernis de meilleur ton. Je défie la personne qui vous écrit de faire nommer sur mon compte deux autres femmes. A propos de quoi, Madame, vous aurais-je donné la préférence pour une infamie, à vous, surtout, que l'estime publique rend si difficile d'attaquer sur ce point? J'ajouterai que dans ma jeunesse j'ai toujours été trop ami de la gloire véritable, et, grâce à beaucoup d'orgueil, j'ai toujours eu trop d'espoir d'y parvenir, pour aimer la gloire du mensonge. »

Voilà comment se montrent à nous, à travers sa correspondance, le cœur et les habitudes d'Henri Beyle. Nous voyons que pour lui le plus grand plaisir d'aimer, c'est d'aimer, même sans retour, et qu'il prend la foi au bonheur pour le bonheur lui-même. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire serait peut-

être de raisonner trop. Mais quelle chaleur d'enthousiasme, quelle sincérité de passion, quelle ardeur dans son âme! S'il est vrai que la plus grande maladie de l'âme soit le froid, Henri Beyle, tout en vieillissant, conservait la jeunesse du cœur. Qu'il écrive, qu'il aime, qu'il jouisse de la musique et des arts, il est toujours ému, toujours passionné. Il admire avec feu, il haît, il s'enthousiasme. Son âme est un feu qui « souffre s'il ne flambe pas. »

Il a réalisé cette existence que Pascal trouvait admirable quand il était dans le monde des vivants, cette existence qu'il se souhaitait à soi-même avant de donner sa démission d'homme pour se faire janséniste et chrétien. « Qu'une vie est heureuse, disait-il alors, mieux inspiré, qu'une vie est heureuse qui commence par l'amour et finit par l'ambition! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint, il se perd: alors que la place est belle et grande pour l'ambition! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits; mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir; ils sont machines partout. C'est pourquoi l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable. »

VII.

Nous allons maintenant examiner quelques opinions et jugements de Stendhal.

« Parmi les objets importants de la vie, nous dit un philosophe contemporain[1], il faut placer au premier rang, *les opinions*, c'est-à-dire ces jugements généraux et habituels que nous portons sur les principales matières qui intéressent notre destinée. Avoir des opinions, c'est penser quelque chose sur les devoirs et les droits, sur la nature humaine, sur la société, sur la religion, sur les beaux-arts et les belles-lettres, et c'est tenir à ce qu'on pense, y persister, se servir de ses pensées comme de principes pour juger les faits, les hommes, les livres, en un mot tout ce qui se présente à notre regard. N'avoir pas d'opinions, c'est ne rien penser sur ces diverses choses. » — Nous allons indiquer quelques-unes des opinions, littéraires et politiques, les plus importantes de Stendhal; mais il est naturel de montrer, auparavant, son amour passionné des livres et son goût pour l'étude, puisque la réflexion, la plume et les livres ont tenu une si grande place dans son existence.

Nous passerons rapidement sur ses lectures immenses qui seraient bien de nature à effrayer notre paresse contemporaine. On me croira sur parole si

[1] M. Paul Janet.

je dis que Beyle lisait beaucoup, à toutes les époques de sa vie, car on ne peut pas parler si légèrement et si sensément des sujets les plus graves, sans un fond de lecture *immense*. Il faudrait trop citer pour en fournir les preuves. Cependant pour montrer que la lecture lui était *un besoin* et qu'il lisait *partout*, même en campagnes, j'ouvre au hasard le premier volume de sa *Correspondance*. Je vois qu'il écrit de Strasbourg, le 5 avril 1809. « Abonne-moi au *Journal de Paris*, à la *Bibliothèque britannique*, à tout ce que tu voudras. » Quelques jours après, le 3 mai, il écrit de Wels : « J'ai besoin d'imagination ; achète-moi *les Martyrs* de M. de Chateaubriand, trois volumes, et envoie-les moi par les bureaux de la liste civile. » — Il n'aimait pas Chateaubriand, parce qu'il aimait le style sobre, clair, nourri de faits ; il préférait à la nôtre la critique et la littérature anglaises. « Faites-moi acheter, écrit-il, la collection complète de mon cher *Edinbburg review*. Cela fait vingt-sept volumes. Pour votre peine, gardez-en dix pendant six mois, car il ne me faudra pas moins pour dévorer les dix-sept autres. La moitié est à sauter net ; mais le reste vaut un peu mieux que la façon de MM. Villemain, Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruine la ci-devant soi-disant littérature française. — J'attends pour le 30, les livres de Joubert, et j'attends comme la manne dans le désert. Tenez-moi au courant des livres que vous lisez. Je trouve plats tous

ceux qui nous arrivent de France; ce ne sont que des factums pour ou contre un parti, et la vérité y étant dite avec la crainte de M. de Marchangy, ils ne seront pas même bons pour l'histoire[1]. » — Il nous semble inutile de poursuivre ce genre de citations. Pour juger du nombre immense de livres qu'il lisait, il faut voir dans la *Correspondance* les comptes-rendus qu'il envoyait à Londres. On y trouve l'analyse rapide et complète de tous les ouvrages sérieux ou curieux de son temps. Ses lettres à M. X... à Londres sont quelque chose comme la *Correspondance* de Grimm. Mais avant d'entreprendre cette revue critique des livres nouveaux, Henri Beyle, pour son propre compte, lisait déjà d'une façon étonnante. On peut dire que la lecture quotidienne fut une de ses passions les plus fortes, un de ces goûts dominants qu'on satisfait partout et qui nous accompagnent depuis l'enfance jusqu'à la mort. — Sous cet homme du monde, il y avait donc un homme d'étude qui dissimulait, sous sa nonchalance épicurienne, un travail obstiné. Henri Beyle était doué de cette grande curiosité qui s'intéresse à tous les problèmes, qui veut tout savoir et tout comprendre. Dès sa jeunesse et durant toute sa vie, il donna son attention à toutes les manifestations de l'esprit qui la méritaient en Europe. Il voulait apprendre tout ce qu'un honnête

[1] Cette lettre est datée de Milan, le 3 septembre 1818.

homme pouvait connaître de son temps. Il travaillait sans cesse, se tenant au courant du mouvement des idées en Allemagne, en Angleterre et en Italie, comme en France. Et non-seulement il se ménageait partout des sources d'informations, mais il refaisait pour lui-même les travaux historiques ou philosophiques qu'il lisait. Il voulait savoir par lui-même, par lui seul, ne rien accepter sur parole et tout vérifier par la critique et la réflexion. Dès l'âge de seize ans, il avait eu l'excellente ambition de remplacer toutes ses idées apprises par des idées comprises ; il disait que chaque homme doit inventer lui-même les règles de sa conduite, qu'en tout, il doit se faire à lui-même ses principes et ses opinions. Il avait réuni, sous le nom de *Bélisme*, les idées et les maximes qui lui étaient particulières. Il prétendait que pour avoir un caractère, pour *être soi*, il fallait oublier comme lui ces principes d'habitude qu'on puise, sans y songer, au collége ou dans la famille, et qu'il fallait les remplacer par des principes consentis. Il pensait, avec Descartes, que le progrès de la raison consiste précisément à substituer, en toutes matières, l'esprit d'examen à l'esprit de crédulité. Émancipé très-jeune du joug de l'autorité et n'admettant pour juges que sa concience et sa raison, il affirmait qu'il appartient à l'homme, au sortir du sommeil de l'obéissance passive, d'examiner tout ce qu'on lui propose de croire et de se diriger lui-même par des principes librement choisis.

Il avait pratiqué le doute méthodique de Descartes, parce qu'il avait aussi la même ambition : « réformer ses propres pensées, et bâtir en un fond qui fût tout à lui. » — C'est ce que chacun, dans la limite de ses forces, devrait faire ou du moins tenter.

Ce fut cette tournure originale et indépendante de son esprit qui le conduisit à écrire. « L'activité de la pensée, disait-il, est immense en France. Autrefois il fallait être homme de lettres pour écrire. Aujourd'hui que nous avons tous appris à écrire correctement, un capitaine à la demi-solde ou un préfet destitué se met à écrire pour occuper ses matinées. Cette disposition est favorable aux lettres. Des gens qui ont *agi* mettront plus de pensées en circulation que des gens de lettres uniquement occupés, pendant leur jeunesse, à peser un hémistiche de Racine, ou à rechercher la vraie mesure d'un vers de Pindare. L'invasion des idées *libérales*, disait-il encore, va amener une nouvelle littérature. La première qualité exigée par les nouveaux besoins de nos cœurs est la *franchise*, soit dans le caractère, soit dans les écrits. Je crains que le jésuitisme, plus ou moins adroit, ne soit pour toujours passé de mode. »

Il écrivait beaucoup, sans se douter du métier, pour se faire plaisir à lui-même et pour un petit nombre de ces *Happy-few* auxquels seuls il s'adressait, sans se préoccuper le moins du monde d'avoir la vogue et le succès vulgaire.

Avant d'examiner son style et de montrer, en la jugeant, sa façon d'écrire, nous allons indiquer encore quelques-unes de ses opinions en littérature et en politique, et quelques-uns de ses jugements rapides sur les personnages qu'il avait connus.

Beyle fut un des premiers à attaquer le système littéraire régnant. Dès les premiers jours de la *Restauration* il était déjà *romantique*. Il réunit plus tard ses arguments dans ses brochures intitulées *Racine et Shakspeare*, mais depuis longtemps il en causait déjà avec ses amis, et il leur donnait ses raisons dans lesquelles on retrouvera peut-être avec plaisir quelques-unes des idées qu'il devait bientôt développer et qui sont, pour ainsi dire, en germe dans sa *Correspondance*.

« Nous ne sommes pas moins éloignés en tragédie qu'en politique, écrit Stendhal à un ami de Paris, M. le baron de M... Un médecin vous sauve en vous donnant l'émétique ; cela diminue-t-il la gloire du médecin qui me sauve ici, à trois cents lieues de vous, en ne me donnant pas d'émétique ? Voilà le principe du *romanticisme* que vous ne sentez pas assez. *Le mérite est d'administrer au public la drogue juste qui lui fera plaisir*. Le mérite de M. Manzoni est d'avoir saisi la saveur de l'eau dont le public italien a soif. Cette eau ferait peut-être mal au cœur au public de la rue Richelieu ; qu'est-ce que cela me fait à Milan ? Sentez bien ce principe du *romanticisme ;* là il n'y a pas d'académie de Turin entre vous et moi... Vous êtes

l'homme de Paris, moi l'homme de Milan ; le foin intellectuel qui nourrit nos esprits depuis six ans est différent. Une bouteille ne peut pas contenir, à la fois, du Champagne et du Bordeaux.

» Vous vous moquiez de moi quand je vous disais que le *romanticisme* était la racine ou la queue du *libéralisme ;* il fait dire : *examinons et méprisons l'ancien.* — J'ai lu tout Schiller, qui m'ennuie, parce qu'on voit le rhéteur ; c'est Shakspeare que je veux et *tout pur*. Malheur en révolution d'esprit ou d'intérêts au *mezzo termine!* »

Il posait nettement la question en ces termes : pour faire des tragédies qui puissent intéresser le public, en 1820, faut-il suivre les errements de Racine ou de Shakspeare ? Le *romanticisme* lui semblait être l'unique salut du théâtre aux abois. Et il le définissait : l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible. Son but était d'exposer avec clarté comment chaque civilisation produit ses poëtes, comment, par exemple, la civilisation de salon a fait naître l'abbé Delille en France, et, plus tard, la méfiance et la *solitude comparative*, les odes de Béranger. Ce n'est que par ce chemin, disait-il, que l'on peut arriver à *comprendre* et surtout à *sentir* les poëtes. Et c'est en effet en suivant cette voie, en organisant systémati-

quement ces idées que l'auteur de « l'*Histoire de la littérature anglaise* » explique et fait comprendre les œuvres d'art de toutes les écoles, de tous les pays et de tous les temps.

« S'il semble au premier coup-d'œil, écrit-il, que le romanticisme ne peut pas s'appliquer à la musique, c'est qu'il s'y applique trop; c'est que dans cet art charmant, où nous avons la bonne habitude de n'applaudir que ce qui nous fait plaisir, le *classicisme* nous semblerait trop ridicule. Nous ne connaissons pas la musique des Grecs, et l'on n'écouterait pas un instant à la *Scala* la musique qui ravissait nos pères en 1719.., J'ajoute que le carnaval prochain, puisque nous avons le bonheur d'avoir Rossini, au lieu d'un *opera seria*, il faut lui demander un *opera buffa*, et que le *libretto* de cet *opera buffa* ne soit pas une traduction du français, mais une chose *vraiment italienne*, adaptée à nos mœurs, et, par là, vraiment romantique. »

Dans une autre de ses lettres, il indiquait ainsi ce qu'il faut à un roman pour réussir. « Je vous dirai franchement, Monsieur, que pour faire un livre qui ait la chance de trouver quatre mille lecteurs, il faut d'abord étudier deux ans le français dans les livres composés avant 1700; et puis étudier *la vérité des idées* dans Bentham ou dans l'*Esprit* d'Helvétius, et dans cent un volumes de mémoires, Gourville, Madame de Motteville, d'Aubigné, etc. Dans un roman, dès la deuxième page, il faut dire du nou-

veau, ou, du moins, de *l'individuel*, sur le site où se passe l'action. Dès la sixième page, ou, tout au plus la huitième, il faut des aventures... Nous sommes bien loin de la fadeur du règne de Louis XVI. Alors la façon de conter pouvait l'emporter sur le fond ; aujourd'hui c'est le contraire. »

Il serait fort intéressant d'extraire de sa *Correspondance* quelques anecdotes curieuses, rapidement contées, et surtout les jugements qu'il porte sur les hommes les plus remarquables de son temps : lord Byron, Silvio Pellico, Canova, Viganò, le poëte Monti, sur MM. Visconti, Buratti, Rasori, Borsieri, Rossini, etc., etc. On comprend que la place nous manque pour relater ici tous ses jugements. Nous allons cependant, à titre d'exemple, en donner quelques-uns. On cherchera les autres dans les deux volumes de la *Correspondance inédite*.

« Je mets, dit-il, au premier rang des hommes que j'ai connus, Napoléon, Canova et lord Byron ; ensuite Razori et Rossini. Razori est un des conspirateurs de Mantoue. Pauvre comme Job, gai comme un pinson et grand comme Voltaire, au caractère près. Razori a une volonté de fer. Il est médecin et inventeur, de plus poëte et écrivain du premier mérite. Il va vivre en faisant des livres ; il traduit en ce moment de l'allemand. Conversation étonnante, figure usée, mais superbe, figure de camée. Si vous étiez moins encroûtés, vous auriez un homme comme

cela pour huit mille francs à Paris. Ce serait le brochet qui ferait courir vos carpes; il troublerait un peu le concert de louanges réciproques que vos savants se renvoient sans cesse avec un accord si touchant.

» Je m'imagine que Paer et Spontini sont jaloux de Rossini. Vif, généreux, brillant, rapide, chevaleresque, aimant mieux peindre peu profond que s'appesantir ; sa musique, comme sa personne, est faite pour faire raffoler Paris. »

Il exalte souvent, et peut-être outre-mesure, le génie du compositeur de ballets, Viganò, et comme son correspondant de Paris s'étonne et se récrie, Beyle lui répond : « Tout homme qui a un succès immense dans sa nation est remarquable aux yeux du philosophe. Je vous dis que Viganò a eu ce succès. Par exemple, on payait quatre mille francs par an les compositeurs de ballets ; lui a quarante-quatre mille francs pour 1819. Un parisien viendra qui dira : « *Fi, l'horreur !* » Il peut être de bonne foi ; seulement je dirai tout bas : « Tant pis pour lui. » Si Viganò trouve l'art d'écrire les gestes et les groupes, je maintiens qu'en 1860 on parlera plus de lui que de Madame de Staël. Donc, j'ai pu l'appeler grand homme, ou du moins, homme extrêmement remarquable et supérieur, comme Rossini et Canova, à tout ce que vous avez à Paris en beaux-arts ou littérature. »

Voici son jugement, un peu trop sévère, mais clairvoyant sur Madame de Staël :

« Il me semble, écrit-il, voir une femme dépourvue de sensibilité et surtout de la pudeur de la sensibilité, mais pleine d'imagination et d'esprit, sans aucune instruction autre que celle d'avoir lu Hume et peut-être Montesquieu sans y rien comprendre. Elle est lancée dans les salons de l'Europe, et passe sa vie avec les premiers hommes du siècle ; elle accroche une phrase sur chacun des grands problèmes qui sont en discussion depuis trente ans. Mais, au milieu de cette cohue du grand monde qui fait le bonheur de cette femme mélancolique, sa véritable étude est celle des succès de salon et des caractères divers de ses amis.

» La bonne compagnie ne peut être composée que de gens qui emploient aux jouissances fines de l'esprit et du cœur le temps que les autres classes sont obligées de consacrer au soin de leur fortune. La bonne compagnie est donc nécessairement aristocrate. Comment s'y prendra la fille d'un banquier genevois pour vivre avec des duchesses? Elle s'attachera au ministère comme à son patrimoine ; elle ne pourra vivre sans avoir un ministre dans sa famille ; elle parlera sans cesse de son père aux grandes dames, parce que, pour elle, c'est montrer ses parchemins.

» Ce qui me persuade que les vues précédentes sont assez justes, c'est qu'elles rendent raison de l'étonnante bigarrure des *Considérations*.

» Comme la tête de l'auteur ne savait tirer des

conséquences de rien dans les matières sérieuses, son livre est une collection de phrases qui se touchent bout à bout, mais dont chacune contredit la précédente ; c'est un résultat naturel de sa manière de composer. Madame de Staël a casé dans sa mémoire toutes les phrases spirituelles qu'elle a dites et entendu dire sur tout depuis quarante ans.

» C'était, cependant, il faut le dire, un spectacle curieux et attrayant que celui qu'offrait le château de Coppet, lorsque Madame de Staël en faisait les honneurs. Le sentiment aristocratique d'appartenir à une société choisie, on doit l'avouer, entrait pour les trois quarts dans le charme de ces réunions. Cette femme unique improvisait au milieu d'une foule de gens qui se trouvaient tout fiers d'être là. Ce n'étaient point l'épanchement et la gaieté qui animaient le salon de Coppet ; mais d'un côté l'affectation et de l'autre le plaisir d'entendre dire, sans préparation, des choses aussi étonnantes. J'admirais la sottise de Napoléon de n'avoir pas su gagner un être aussi séductible et destiné à produire tant d'effet sur des Français. Pourquoi, par exemple, ne pas lui offrir la place de Madame de Pompadour, avec une dotation annuelle de deux préfectures et de cent places de juge ou de chambellan ?

» Le principal mérite de Madame de Staël est de bien peindre les hommes avec lesquels elle a dîné : Sieyès, par exemple. De plus, son livre contient un

bon choix d'anecdotes ; mais combien ce style *tendu* et *visant à l'effet* est au-dessous de sa charmante et entraînante conversation ! »

Rendant compte de l'ouvrage de M. de Jouy, intitulé : *De la morale appliquée à la politique*, il indique, en passant, les conditions du succès populaire.

« M. de Jouy est le Book-maker[1] à la mode ; c'est un homme aimable, et ses livres aussi sont aimables, mais sans aucune profondeur ; cela même est un avantage qui se paie fort cher. La profondeur serait un défaut dans le vrai Book-maker. Un livre, pour se bien vendre, doit : 1° avoir un joli titre ; 2° être écrit sur un sujet à la mode ; 3° être facilement compris.

» Or, maintenant, rien de plus à la mode que les discussions politiques, tantôt sur la meilleure forme de gouvernement, tantôt sur les chances de succès des deux partis *ultra* et *libéraux*. M. de Jouy a lu les *Garanties* de M. Daunou, les *Principes politiques* de M. Benjamin Constant ; il a traduit les idées de ces Messieurs en style de journal ; il s'est vanté dans le *Constitutionnel* et le *Miroir*, dont il fait la fortune, et voilà un livre dont on vend deux mille exemplaires et qui rapporte six mille francs à son auteur.

» Du reste, le livre est amusant, la morale surtout est excellente. Le but de l'ouvrage est de prouver

[1] Faiseur de livres.

que toute cruauté retombe tôt ou tard sur le parti qui la conseille au gouvernement. Mais c'est un livre *que les gens instruits ne lisent pas, ils ont vu les mêmes choses mieux dites ailleurs.* »

Avant de montrer quelles étaient ses tendances politiques, je puis dire en passant qu'il n'aimait pas la guerre, lui qui l'avait faite avec bravoure et qui l'avait vue longtemps et de près. Seulement, comme s'il eût été humilié de paraître humain et sensible, il cachait son émotion comme une faiblesse. Il écrit de Wels, le 3 mai 1809 : « J'eus réellement envie de vomir en traversant Ebersberg, en voyant les roues de ma voiture faire jaillir les entrailles des corps des pauvres petits chasseurs à moitié brûlés. Je me mis à parler pour me distraire de cet horrible spectacle ; il résulte de là qu'on me croit un cœur de fer. » — Dans son journal écrit à Bautzen, le 21 mai 1813, pendant qu'on se canonne, on trouve encore sa pensée très-énergiquement exprimée sur la guerre et ceux qui la font : « Les intérieurs d'âmes que j'ai vus dans la retraite de Moscou, écrit-il dans ce journal, m'ont à jamais dégoûté des observations que je puis faire sur les êtres grossiers, sur ces *manches à sabre* qui composent une armée. »

Dans ce même journal il indique très-bien ce qu'un témoin peut voir dans le spectacle d'une bataille. C'est une leçon pour ces braves militaires qui en racontant leurs campagnes, vous expliquent toutes les

évolutions successives des lignes de la bataille, tandis que de leur place, dans le rang, ils n'ont pu évidemment en saisir qu'un côté imperceptible dans un horizon très-borné. Pour Henri Beyle, comme pour Fabrice[1], tout ce qu'on peut voir d'une bataille se réduit à très-peu de chose... On entend le canon, on voit voler la terre sous le choc des boulets, des mouvements sans suite, de la fumée, de la poussière et du désordre. Tous ceux qui prétendent y voir davantage, sont des gens doués d'une vive imagination.

Voici quelques passages de ce journal écrit à Bautzen, le 21 mai 1813, pendant qu'on se canonne :

« Le 20, à deux heures du matin, fausse alerte. A onze heures, nous montrons assez de bravoure en allant trois fois jusqu'à nos vedettes, sous le feu de la place, qui était à un tiers de portée de canon, et qui pouvait nous foudroyer... J'ai toutes les peines du monde à engager ces petites âmes à venir voir la bataille. Nous apercevons parfaitement Bautzen du haut de la pente vis-à-vis de laquelle il est situé. Nous voyons fort bien, de midi à trois heures, *tout ce qu'on peut voir d'une bataille, c'est-à-dire rien.* Le plaisir consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terrible. Le bruit majestueux du canon est pour beaucoup dans cet effet. Il est tout à fait d'accord avec l'im-

[1] Voir le début de *la Chartreuse de Parme.*

pression. Si le canon produisait le bruit aigu du sifflet, il me semble qu'il ne donnerait pas tant d'émotion. Je sens bien que le bruit du sifflet deviendrait terrible, mais jamais si beau que celui du canon. »

Voilà tout ce que l'on peut voir d'une bataille, *quand on est bien placé.* « Les spectateurs, MM. P..., M..., F..., etc., ajoute Beyle, voient beaucoup avec leur imagination. Ils racontent tous les mouvements que vient de faire un carré, qui a changé de position, de forme, etc. Je les laisse dire, Un quatrième arrivant, de bonne foi, auxquels ils parlent de leur carré, leur demande si ce n'est pas plutôt une haie. On ne voit bien distinctement que les coups de canon; on entend un feu plus ou moins nourri de fusillade. » Et c'est tout, c'est ce rien qui prête tant à dire à tous ces vieux braves qui, à force de raconter, s'imaginent sérieusement et réellement avoir vu ce qu'ils décrivent.

Stendhal dit la vérité, et c'est cette franchise, dénuée de toute exagération qu'il apporte partout et qui devient si rare. Stendhal qui n'est pas dupe, ne cherche pas non plus à vous en faire accroire. Il a le respect de la vérité.

Bien qu'il ne se soit jamais beaucoup préoccupé de politique, il aimait trop la liberté et l'indépendance dans la vie privée pour ne pas la vouloir dans la vie publique. Il était donc libéral de tempérament, autant que de réflexion et d'étude. « Dominique, disait-il,

en 1818, se fiche d'être conquis; il aime mieux le jury pour la presse et les Prussiens. » Il détestait le gouvernement personnel auquel il préférait spirituellement le gouvernement par soi-même. Il voulait, dans toute sa réalité, une constitution libérale et parlementaire, une véritable représentation de la nation qui est, disait-il, ou plutôt qui doit être la seule maîtresse de ses destinées. « Nous n'aurons pas toujours des gens de génie pour ministres. M. de Choiseul était bien puissant, il a eu pour successeur l'infâme d'Aiguillon. Si les deux tiers des Français disaient qu'il est nuit à dix heures du matin, le *king* doit dire de même si le métier lui plaît.

» Je ne vois pas de milieu, il faut être tyran de fer comme Bonaparte, ou raisonnable et laissant raisonner. Je veux la constitution actuelle (1818) moins les deux noblesses, et plus le jury pour la presse... La France aura la colique jusqu'à ce qu'elle accouche de cela ; c'est l'avis, à peu près unanime, des voyageurs anglais. »

Il sentait bien que ce passage du despotisme à la liberté ne peut pas se faire sans difficultés. Il faut se donner la peine de vouloir, et apprendre à marcher tout seul, après qu'on a été longtemps garotté et tenu en lisières. « Remarque bien, dit-il à son ami Colomb, que la sensation pénible qu'un individu éprouve à rompre des habitudes vicieuses est également ressentie par un peuple. *La liberté demande*

qu'on s'en occupe. Durant les premières années, cette gêne masque aux yeux des sots le bonheur qui doit résulter des nouvelles institutions. »

C'est cette gêne des premiers moments d'un régime libre qui a seule empêché en France l'établissement durable de la République. D'ailleurs il ne croyait guère à l'efficacité de l'arbitraire, de la contrainte et des lois d'exception inventées par le despotisme. Une collection de baïonnettes ou de guillotines, écrivait-il à un riche *ultrà* de ses amis, ne peut pas plus arrêter une opinion qu'une collection de louis ne peut arrêter la goutte. « En lisant votre lettre, je riais de bon cœur de votre ignorance politique. Vous me rendez ce rire quand je vous parle de Viganò et nous avons tous deux raison, car il n'y a pas de moral, et nos physiques sont différents... *Le bon*, entre amis, c'est d'être francs ; comme cela, on se donne le plaisir de l'originalité. Donc, à l'âge près, je voudrais être Grégoire. Mon seul défaut est de ne pas aimer *the blood ;* mais, puisque on ne peut compter sur rien, pas même sur la Charte, je me réjouis de l'élection de Grégoire[1], bien plus qu'au moment où nous la fîmes. »

On voit qu'il ne craignait pas de dire bien franchement sa pensée à un homme important du parti

[1] Grégoire avait été nommé, grâce à lui et à ses amis, député de l'opposition à Grenoble.

contraire. Il se moquait des idées arriérées de son ami l'*ultrà* et se montrait à lui ouvertement : *un chien de libéral.* — Tout ce qui a le temps de penser en France, lui disait-il, tout ce qui a quatre mille francs de rente en province, et six mille francs à Paris, est *centre gauche*[1]. On veut l'exécution de la Charte sans secousse, une marche lente et prudente vers le bien ; que surtout le gouvernement se mêle le moins possible du commerce, de l'industrie, de l'agriculture ; qu'il se borne à faire administrer la justice et à faire arrêter les voleurs par ses gendarmes.

« Trouver du plaisir à faire le mal du plus grand nombre, pour le plaisir du petit, *id est ultrà.*

» Vous trouverez ce que dessus ridicule, et nous n'en serons pas moins bons amis ; au contraire, il n'y a rien de plus agréable que de se dire de bonnes injures. Le *Commentaire* sur Montesquieu contient exactement mon *Credo* politique. Lorsque l'auteur[2] me donna le livre, il me dis de n'en pas parler ; c'est pourquoi je vous le dis de Jefferson. Si on en fait une seconde édition, envoyez-m'en deux exemplaires... Surtout continuons à nous moquer du fond du cœur l'un de l'autre ; tout le reste est fade. »

Ces opinions libérales d'Henri Beyle, si nettement

[1] Le mépris des gens que je méprise m'est indifférent. Si j'avais des opinions à émettre, je serais *centre gauche* (1825).

[2] M. Destutt de Tracy.

exprimées, n'ont pas été indiquées par ses biographes et bien que Stendhal ait été bien plus un philosophe et un amateur de lettres et de beaux-arts qu'un homme politique, on ne peut pas être complet dans sa critique, en passant ces opinions-là sous silence.

VIII.

En lisant ces jugements et ces opinions, extraits de sa *Correspondance*, on peut déjà juger le style de Stendhal, car sa façon d'écrire est la même partout; dans ses lettres et dans ses ouvrages. Il écrit rapidement, sous la dictée de ses sentiments et de ses idées, absolument comme il pense et comme il parle, en ne songeant à rien qu'à la clarté. Tous les jours il prenait la plume, pour se faire plaisir à lui-même et pour ces amis inconnus auxquels il dédiait ses livres : *to the happy few*, c'est-à-dire à ce petit nombre de gens heureux qui ont *des loisirs occupés* et qu'il définissait en disant qu'ils ont plus de cent louis de rente et moins de vingt mille francs. C'est dans cette classe d'hommes libres et indépendants qu'il appelait *la classe pensante*, qu'il espérait trouver ses lecteurs. Il ne voulait point d'autre public. Les gens riches il les récusait à cause de leur paresse et de leurs préjugés, et d'un autre côté il ne pouvait être compris dans la classe qui travaille pour vivre, qui a

peu de loisir et qui n'a, malheureusement, ni le goût ni le temps de lire. Combien peu d'hommes, disait-il, ont le temps ou le désir de se faire une bonne logique, un art à eux de penser juste ! et je n'écris que pour ceux-là. Quant à la gloire, il disait qu'un ouvrage est un billet à la loterie. Il laissait donc au hasard le succès de ses livres, comme le soin de les composer. Il aimait à écrire, il écrivait beaucoup, mais avec négligence, au jour le jour, sans plan prémédité et il en convenait. Je ne fais pas métier d'écrire, disait-il, j'aime mieux encourir le reproche d'avoir un style heurté que celui d'être vide... J'écris comme on fume un cigare ; une page qui m'a amusé est toujours bonne pour moi... Je n'ai point de style, *mais je pense tout ce que j'écris.* Combien d'auteurs à Paris peuvent en dire autant ? — Il se flatte de voir juste et de déduire rigoureusement. On ne lui voit, comme écrivain, aucun autre genre d'ambition. La plume ne lui sert qu'à préciser les faits et les idées qui doivent lui servir pour son *étude de l'homme,* sujet unique de ses pensées comme de ses ouvrages. — Il ne se disait point d'avance je vais traiter tel sujet, je vais composer un tel livre. Non, — préoccupé de *la science du bonheur* qui lui paraissait être la première et la plus importante pour l'homme, il n'a jamais songé qu'à cet éternel et capital objet d'intérêt pour l'esprit humain. Il a consacré toute sa vie à cette science utile et pratique et c'est sa vie elle-même qui fait le fond et

la substance de tous ses ouvrages. C'est un peu la méthode épicurienne de Montaigne, méthode originale qui a bien des dangers, mais qui a aussi des avantages.

Au lieu de faire un livre avec préméditation : il vaut mieux vivre et le laisser se faire en nous. Moins régulier, sans doute, il sera de cette façon plus naturel et plus humain. On préfère *un homme* qui pense et s'exprime avec une négligence aimable qu'un habile jongleur de la phrase dont tout le mérite consiste à enfiler des mots. J'aime mieux, pour mon compte, les pages de notes de Stendhal qui écrit pour s'amuser, en amateur-philosophe ; quand il en a le temps et l'envie, j'aime mieux ces pages même négligées de forme, (elles ne le sont pas toutes,) que ces ouvrages académiques dont la belle ordonnance masque le vide et la banalité.

Cependant Stendhal est plus qu'un amateur, c'est un artiste paresseux qui ne ceint pas ses reins et parfois se néglige. Comme il écrit toujours sans rien composer, au jour le jour et par juxtaposition, la suite, la progression d'intérêt manquent à la plupart de ses œuvres dont les volumes pourraient être indifféremment plus petits ou plus gros. C'est là l'inconvénient qu'on signale !... — Eh, mon Dieu, je ne l'ignore pas ; mais il faut tout dire pour ne pas être injuste. Le grand charme, le grand mérite est qu'il n'y a jamais de *remplissage* et qu'il fait plus penser dans une page

qu'un professeur titré dans un gros livre couronné par l'Institut. — Quand on se fait un métier d'écrire, on tire à la ligne et à l'alinéa, on se rend la main plus habile, la plume plus souple *à la copie*, on allonge, on parait plus fécond ; mais on multiplie de la sorte les « *nouveautés*, [1] » *sans penser plus :* de telle façon qu'il y a beaucoup plus de pages et plus de droits d'auteur pour le même nombre d'idées. Bien des gens gagneraient à n'écrire, comme lui, qu'à leurs heures, sans violenter la muse, aux seuls moments d'inspiration. Écrivez, quand cela *vous amuse*, et ne prenez jamais la plume à contre cœur ou à regret. Est-ce du sybaritisme, du dilettantisme ? Non, c'est de la conscience, c'est de la haute morale littéraire. Écrivez, parce que cela étend, conserve et multiplie la Vie, parce que cela y fait pénétrer l'Art ; parce que c'est le seul travail qui ne se fasse pas à part et en dehors d'Elle ; parce qu'enfin on continue et souvent on élève et on honore son Existence en l'employant ainsi. Tous les autres emplois de la Vie la mutilent, (je parle des emplois réputés les plus grands ;) seul l'Art y ajoute et l'embellit. Écrivez, comme le fit Stendhal, c'est-à-dire comme un homme qui pense, qui sent le beau, le bon et qui l'exprime, sans songer à rien d'autre qu'à le bien exprimer.

Ce que j'aime encore dans Stendhal, c'est que

[1] Chez les libraires.

n'ayant jamais songé, d'avance à faire des livres, il fait imprimer et paraître ses opuscules quand ils sont faits : d'abord pour les pouvoir lire plus aisément lui-même, et puis, pour être utile à quelques esprits curieux. Dès qu'ils sont terminés, il les donne au public sans s'inquiéter beaucoup, d'ailleurs, de leur succès. — Comme ce n'est pas à la foule qu'il s'adresse, peu lui importe le bruit et la vogue. Pour les fuir, il n'est pas de prête-noms qu'il ne prenne, ni de ruses redoublées qu'il n'emploie. Il sait bien que, malgré leurs masques, ses livres iront à leur adresse, c'est-à-dire à ces hommes d'esprit sérieux qui réfléchissent, qui devinent ; qui ne craignent pas de trouver dans un livre matière à raisonnements et à déductions logiques. Quant à la gloire, il disait qu'un ouvrage est un billet à la loterie. « *L'Africa* est oubliée et c'est par des sonnets que Pétrarque est immortel. *Écrivons donc beaucoup.* D'ailleurs, après l'exercice que pratique notre amie S..., écrire est, pour un pauvre diable, le plus grand plaisir. »

Les livres de Stendhal, je l'avoue, ne sont au fond que des pages de sa vie vécue. Il prend de temps en temps, quand bon lui semble[1], une feuille

[1] « *Pour être Artiste après les La Harpe, il faut un courage de fer. Il faut encore moins songer aux critiques qu'un jeune officier de dragons, chargeant avec sa compagnie, ne songe à l'hôpital et aux blessures. C'est le manque absolu de ce courage qui cloue dans la médiocrité tous nos pauvres poëtes.* Il faut écrire pour se faire plaisir à soi-même, *écrire*

de papier, et là, il écrit ce qu'il voit, ce qu'il pense, ce qu'il sent, et il raisonne sur ces faits qu'il vient d'observer. Il sait bien que le mouvement scientifique qu'il voit naître ne pourra qu'augmenter, il sait bien que ses paradoxes, et les plus étonnants, ne sont en quelque sorte que des révélations prématurées, que des *truisms* de l'avenir. Il sait qu'il aura son tour et qu'avant le vingtième siècle il sera compris et aimé. Il lui faut cet espoir dans l'indifférence qui l'entoure; car cet esprit si fier et si *solitairement supérieur* est aussi une âme tendre qui a secrètement besoin de sympathie.

Quand il envoie ses feuilles volantes à l'imprimeur, sans titre quelquefois et toujours sans son nom, il prévoit que dans le fatras de la littérature contemporaine, un critique de l'avenir, curieux des oubliés et des méconnus, mettra la main sur elles avec bonheur et les rappelant à la lumière, donnera enfin à leur auteur la place, la gloire et le rang distingué qu'il mérite.

Sous un autre angle de vue, ses livres ainsi faits, ont été pour lui-même un charme de tous les instants,

comme je vous écris cette lettre; l'idée m'en est venue et j'ai pris un morceau de papier. Toutes les fois, dit M. Sainte-Beuve, que Beyle a eu une idée, il a donc pris un morceau de papier, et il a écrit, sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on, et sans jamais mendier d'éloges: un vrai galant homme en cela. Ses romans sont ce qu'ils peuvent, mais ils ne sont pas vulgaires; ils sont comme sa critique, surtout à l'usage de ceux qui en font; *ils donnent des idées et ouvrent bien des voies.* »

un surcroît spirituel de bonheur quotidien, jamais une fatigue ou une corvée pénible dont il faut s'acquitter bien vite. Dès lors, puisqu'ils nous plaisent, malgré leur négligence aimable, c'est un exemple à suivre, quand on est paresseux. — Au point de vue plus sérieux de la solidarité humaine, si Stendhal, au lieu de flâner et d'écrire, avait consacré son grand et positif esprit à faire, comme un banquier vulgaire, une immense fortune, il serait aujourd'hui complétement inutile et oublié, tandis que tous les jours sa renommée grandit et qu'il fait tous les jours penser un plus grand nombre; même dans cette foule vulgaire qu'il dédaignait un peu, la voyant de si haut.

Un seul doute me reste. Peut-être qu'au lieu de laisser vingt volumes, Stendhal aurait mieux fait, à l'exemple de La Bruyère, de La Rochefoucauld ou de son maître Montaigne, de résumer comme eux en quelques pages l'œuvre plus concentrée de toute sa Vie.

Un seul ouvrage où il aurait condensé (comme Joubert ou comme Vauvenargues) le résultat et comme l'essence de toutes ses réflexions et de son expérience si variée et si étendue, un ouvrage pareil aurait rendu son nom plus vite et plus sûrement célèbre. La postérité, si opulente et si chargée déjà de richesses de toute nature, est, comme un voyageur pressé qui s'allége le plus possible et ne peut s'em-

barrasser d'un bagage considérable. Il faut le faire petit et d'un format commode pour qu'elle songe à l'emporter.

Nous voyons qu'Henri Beyle n'est point un auteur de *profession*. Nous examinerons bientôt quel est son style, car il faut non-seulement avoir des idées, mais les dire d'une certaine manière. C'est peu de les posséder, il faut s'en servir avec grâce. Elles sont comme l'argent, il est *bon* d'en avoir, il est mieux de savoir le bien dispenser. Henri Beyle se soucie très-peu du gros public : ce n'est pas l'homme des foules; c'est le contraire de *Timothée Trimm :* par exemple ; « mais nous ! nous qui savons bien que la vogue d'un auteur est presque toujours en raison directe de sa médiocrité, en quoi la vogue de M. Trimm nous scandaliserait-elle ? » Stendhal n'est pas populaire ; il écrit *pour se faire plaisir* et aussi pour avoir l'approbation discrète d'un petit nombre d'hommes d'esprit. C'est pourquoi, bien souvent, il parle d'une façon trop elliptique, ne se donnant pas la peine de développer et de retourner ses idées sous plusieurs formes pour les mettre à la portée d'un chacun. Il faut, dit M. Taine, le lire lentement ou plutôt le relire, et l'on trouvera que nulle manière n'est plus piquante et ne donne un plaisir plus solide. — Beyle est, pour aller vite, *pour faire du chemin dans le monde moral*, le meilleur guide que je connaisse.

Le style de Beyle est *ironique*, comme l'était son caractère. Sa raillerie fine est perpétuelle, mais elle n'est point blessante ; « il se garde de la colère aussi soigneusement que du mauvais goût. » Comme il est moins auteur, qu'homme du monde, il est plus observateur que moraliste. Ou plutôt *sa morale* personnelle se *dégage* et se *théorise* d'elle-même d'après ses *observations;* vous pouvez ainsi vous construire la vôtre en le lisant, comme lui-même il s'est fait la sienne en observant. Seulement *il faut* raisonner par vous-même et conclure : il ne vous fournit que les matériaux.

Exact élève des idéologues et des maîtres du dix-huitième siècle, qui lui avaient enseigné, avec la science de l'âme, le style algébrique, la notation précise des idées, Beyle parle un langage court et net que les rhéteurs trouvent nu parce qu'il n'est pas surchargé comme le leur de périodes sonores, de métaphores ambitieuses ou d'images infidèles à la pensée. — Plus le style nous préoccupe en écrivant, moins la pensée est vive : car alors qu'elle est forte elle nous domine et nous absorbe. Au point qu'on ne songe plus à la phrase, laquelle d'ailleurs ne s'en porte pas plus mal pour cela, car l'émotion ou la pensée viriles entraînent avec elles l'expression convenable qui sort comme Minerve, tout armée. Il pense donc, il sent : la parole suit, et son style court, nerveux, nourri de faits, n'est « jamais tendu,

comme parfois celui de Montesquieu, ni bouffon, comme parfois celui de Voltaire; il est toujours aisé et noble, jamais il ne se contraint ou ne s'emporte; c'est l'œuvre d'une Verve qui se maîtrise, et d'un Art qui ne se montre point [1]. »

Je relis très-souvent [2] quelques-unes de ses pages, tantôt un chapitre de ses *romans* et *nouvelles*, tantôt quelques notes hachées des « *Mémoires d'un Touriste*, » tantôt quelques lettres de sa « *Correspondance*, » en me laissant, à l'ordinaire, guider par le hasard.

Son génie singulier m'attire et me fatigue vite: aussi n'en puis-je pas lire beaucoup, mais aussi j'y reviens souvent. C'est un écrivain personnel, souvent étonnant, parfois affecté d'apparence et bizarre, presque toujours original et sincère. Sa muse vagabonde est à la fois bohême et réfractaire, comme il était lui-même touriste cosmopolite. C'est un amateur de lettres, qui n'écrit guère que pour mieux jouir de la vie et qui, sans mettre dans ce qu'il dit un ordre et une suite bien rigides, va pourtant à son but et nous y mène.

Tel qu'il est, il a une qualité rare: il déteste l'emphase, le *cant* et l'hypocrisie. Il n'accepte aucun préjugé, il discute tout et ne craint jamais de

[1] H. Taine.

[2] L'impression qui suit date de quelques années, mais comme elle exprime encore le sentiment actuel de l'auteur, on lui permettra de se citer.

dire tout haut ce qu'il pense : « J'écrirai ce que je pense, *moi*, et non pas ce qu'*on* pense. » Il a en aversion les lieux communs, les poncifs et les opinions convenues. Il se consulte, il raisonne et juge par lui-même.

S'il est vrai que le meilleur style soit celui de l'homme libre, dégagé de toute profession, Stendhal est, sur ce point, un modèle inimitable. Ce qui plaît dans tous ses écrits, c'est qu'ignorant la rhétorique et, peu au courant du métier, il écrit sans procédés, sans remplissages, et se soucie peu de la phrase qui s'en venge parfois en le faisant longtemps courir. Parfois aussi elle vient d'elle-même, sans trop de résistance, mais il la laisse comme elle vient. Son plaisir n'est pas de la rendre régulière, périodique et harmonieuse, mais simple et sans ornements. Il accumule de petits faits, il les combine, il les moud comme un meunier fait des épis de la moisson pour en faire sortir la pure farine, c'est-à-dire les idées. Quant au son de la phrase, le hasard en décide et l'auteur ne s'en inquiète pas.

Il a des sensations à lui ; il les note, il les jette : elles nous stimulent, elles nous réjouissent, elles nous agacent, elles nous irritent, elles nous charment elles ne nous laissent pas inertes. C'est un excitant salutaire pour le cerveau. Vous préférez le tabac, libre à vous ! le café, le thé, libre à vous ! Moi, comme excitant, je préfère Beyle. Il ne faut pas, je

crois, le placer placer plus haut que cela; — ni plus bas. — C'est trop bas. Le tabac n'excite en nous que les idées que nous avons. Stendhal nous en découvre : il est plein d'aperçus nouveaux, il pense et, même par ses paradoxes, il fait penser.

Stendhal, partout où il se trouvait, écrivait *tous les jours*. Non pas, je crois, que la gloire littéraire fut l'unique ou dominant but de sa Vie, consacrée plutôt au bonheur; mais ces notes quotidiennes étaient le soulagement de son esprit, le résultat naturel de l'exubérance d'idées qui se pressaient tous les jours dans sa tête, et qui ne pouvaient lui plaire et le décharger de leur poids qu'en se fixant au net et enchaînées sur le papier.

En quelque endroit qu'il fut, il avait soin de sauver toujours ses matinées, « car il n'y a guère que cela dans la vie. » La sienne se composait, par excellence, de ces heures solitaires qu'il donnait chaque jour à ses lectures ou à ses travaux préférés. Tout le reste lui semblait un remplissage indigne de lui, et ennuyeux.

IX.

« J'ai toujours aimé, dit Sainte-Beuve, les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie, en un mot, des grands écrivains; surtout quand cette

biographie comparée n'existe pas déjà rédigée par un autre, et qu'on a pour son propre compte à la construire et à la composer.

» On s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits d'un mort célèbre, philosophe ou artiste ; on l'étudie, on le retourne, *on l'interroge à loisir;* on le fait poser devant soi ; c'est presque comme si l'on passait quinze jours à la campagne à faire le portrait ou le buste de Byron, de Scott, de Gœthe ; seulement on est plus à l'aise avec son modèle, et le tête à tête, en même temps qu'il exige un peu plus d'attention comporte beaucoup plus de familiarité. Chaque trait s'ajoute à son tour, et prend place de lui-même dans cette physionomie qu'on essaye de reproduire ; c'est comme chaque étoile qui apparait successivement sous le regard et vient luire à son point dans la trame d'une belle nuit. Au type vague, abstrait, général, qu'une première vue avait embrassé, se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle, précise, de plus en plus accentuée et vivement scintillante ; on sent naître, on voit venir la ressemblance ; et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familier, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse qui se cache en vain sous les cheveux déjà clair-semés, — à ce moment l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle et vit, on a trouvé *l'homme.* » — C'est une de ces études secrètes, par l'Art desquelles on

rend la vie aux esprits supérieurs du passé, que nous appliquons à Stendhal.

La critique *naturelle* est toujours biographique. Elle compare les ouvrages à l'homme qui les a écrits. Elle étudie cet homme à fond ; elle fait connaître son tempérament, ses facultés, ses goûts, son caractère, ses instincts, sa vie.

Les détails biographiques, quand ils sont vrais, ne sont pas inutiles à l'intelligence des œuvres. La *Correspondance* sincère d'Henri Beyle nous fournira de précieux éléments pour juger tout-à-l'heure les ouvrages de Stendhal.

D'un autre côté, n'est-il pas vrai de dire qu'on ne peut longtemps lire les ouvrages d'un homme, sans désirer aussi de connaître cet homme. L'Art explique la Vie, et la Vie, à son tour, éclaire l'Art qui en est la partie choisie, la meilleure et la plus saillante.

En général, pour juger un homme et un livre, il faut les replacer dans leur milieu. C'est ce que font les maîtres de la *critique naturelle :* MM. Sainte-Beuve et H. Taine, par l'histoire, ou la biographie littéraire qui n'est que l'histoire appliquée à un individu. Dans l'*Histoire de la littérature anglaise* comme dans les *Causeries du Lundi*, l'œuvre et l'homme s'éclairent et s'expliquent toujours l'un par l'autre. Le critique montre les rapports entre la Vie de l'auteur et son Art.

Il explique ce qu'il a fait par ce qu'il a été, et

réciproquement, ce qu'il fut par ce qu'il a fait. L'habileté des maîtres que nous avons cités consiste à trouver toujours les rapports vrais et à n'en jamais inventer d'arbitraires. A ce point de vue, M. Sainte-Beuve est plus difficile, plus délicat, plus exact critique que M. H. Taine.

Les meilleures sources d'informations positives sont, en général, la race, l'éducation, les lectures, les voyages, les admirations et les relations littéraires, les amitiés : tout ce qui est compris d'ordinaire sous le mot biographie. Les meilleures, après celles-là, sont les détails précis sur les goûts, les penchants secrets, tous les mystères de la vie qui sont, plus ou moins, du domaine du médecin et du confesseur. Enfin d'autres informations, moins littéraires encore, en apparence, peuvent être également d'un grand secours, si l'on ne s'en sert qu'avec convenance et réserve. Je veux parler de celles qu'on tire du tempérament, du climat, de la nourriture, du régime habituel, de l'influence du corps, en un mot, sur les idées et les sentiments, en tenant aussi compte de la réaction de l'âme sur le corps.

A l'exemple de nos maîtres, MM. Sainte-Beuve et Taine, il s'agissait d'appliquer cette méthode à Stendhal. Nous avons commencé, dans la Biographie, à indiquer, avec une certaine défiance, les influences secrètes de la race, et du pays, les germes maternels, le fond primitif du tempérament, modifié par l'édu-

cation privée et publique, la lecture, la camaraderie, les voyages, la guerre et les aventures successives d'une vie active. Dans le chapitre actuel, nous essayons de pénétrer plus avant dans l'esprit et l'âme d'Henri Beyle. Nous racontons ses goûts, ses opinions, son caractère : persuadé qu'on ne tient rien tant qu'on n'a pas pénétré des actes aux mobiles, des faits à leurs causes, des mouvements apparents à la *vie intérieure*.

Toutes ces informations éclairées tout à l'heure par l'analyse des œuvres, nous donneront les sources et les racines du génie de Stendhal, elles nous donneront la clef de son caractère, et nous expliqueront clairement son Art et sa Vie si complexes qu'ils soient.

La critique naturelle, dont, pour la seconde fois, je viens de rappeler la méthode est celle que jusqu'ici nous avons essayé d'appliquer à Stendhal et c'est elle encore qui va nous guider dans toute la suite de cette étude.

X.

Les œuvres d'un écrivain étant assez souvent un miroir fidèle de sa vie, on cherche assez naturellement à trouver de la ressemblance entre un romancier et les principaux personnages qu'il a créés dans ses romans. Stendhal n'a pas échappé à cette enquête

souvent trompeuse. On connaît le type énergique, ambitieux et méchant de Julien dans *Rouge et Noir*. M. Babou qui s'est formé, je ne sais comment, l'idée d'un Henri Beyle *ambitieux* et *cruel*, prétend que l'auteur de *Rouge et Noir*, quand on lui demandait s'il s'était peint dans Julien, répondait : — « Oui, Julien, c'est moi, » et du même ton que lord Byron quand il disait : « Je suis Child-Harold. » — J'avoue que j'ai peine à le croire. Stendhal jugeait, comme nous, que Julien est *un coquin* et, par conséquent, il ne devait pas être si désireux de faire croire à cette ressemblance en racontant à tous que Julien était son portrait. Je trouve même qu'il a tenu la conduite contraire. Dans une lettre de Trieste, le 19 février 1831, il se plaint qu'on l'ait reconnu dans cet ambitieux personnage. — La ressource de l'envie quand un auteur peint un caractère énergique et, par conséquent, un peu coquin, c'est de dire : l'auteur s'est peint dans ce caractère. Quelle réponse voulez-vous faire à cela? Un homme se voit d'en dedans et non pas d'en dehors. *Le plaisir actuel l'emporte sur tout chez moi.*

« Si j'étais Julien, j'aurais fait quatre visites par mois au *Globe*, ou je serais allé avec suite, chez M. le marquis de P..., etc. Julien eût tiré parti de tout cela, et encore plus du salon de Madame A... et de l'amitié de M. Béranger. — Jusqu'ici voilà trois femmes qui m'écrivent des horreurs à cause de Julien, et des femmes dont l'une a une tendre amitié pour

moi. Ne me croyez donc pas si fier du succès. »

Ceci prouve du moins qu'au lieu de crier avec orgueil, en toute rencontre : « Oui, Julien l'hypocrite, Julien l'ambitieux et le coquin, c'est moi. » — Stendhal prenait, au contraire, la peine de combattre chez les autres ces idées malveillantes.

M. Babou, outre l'aveu ou plutôt la prétention solennelle sur laquelle il s'appuie, prétend saisir par lui-même la ressemblance. « La perpétuelle hypocrisie de Julien, nous dit-il, le tour orgueilleux de ses méfiances, les froids calculs de son intelligence opposés aux énergiques mouvements de son âme, tous ces traits se retrouvent chez Beyle et lui sont communs avec son héros. »

C'est bientôt dit, et cela tend à rendre odieux le caractère de Beyle. Je ne crois pas à cette identité, par la même raison que je ne crois pas à la *cruauté* de Stendhal. Je n'en trouve nulle part aucune preuve. C'est à mes yeux, un épicurien insouciant et spirituel, un amateur délicat des arts et qui n'a pas la moindre ambition grossière. Julien est un démocrate ambitieux, un paysan qui veut à tout prix parvenir. Henri Beyle est tout parvenu, du fait de sa naissance, menant la vie qui lui plaît, dans le pays qu'il aime, pourquoi donc aurait-il l'ardente ambition de Julien ?

Le génie d'un homme, a dit Taine, ressemble à une horloge : il a sa structure et parmi toutes ses pièces un *grand ressort*. Démêlez ce ressort, montrez

comment il communique le mouvement aux autres, suivez ce mouvement de pièce en pièce jusqu'à l'aiguille où il aboutit. Cette histoire intérieure du génie ne dépend point de l'histoire extérieure de l'homme, et la vaut bien.

Pour Julien le grand ressort est évidemment l'*ambition:* il veut *à tout prix parvenir*, et tous les moyens lui sont bons. Tout cède devant cette passion maîtresse qui le domine toujours et se fait obéir.

Pour Stendhal, au contraire, la principale affaire de la vie, c'est *le bonheur*. Il est amoureux du plaisir. C'est par l'amour et par les arts qu'il veut se rendre heureux, non par des situations officielles ou par la puissance. « *Le plaisir actuel l'emporte sur tout chez moi.* » Voilà la vérité. Avec cette disposition épicurienne, cet amour désintéressé des beaux-arts et le laisser-aller journalier dans la vie, on est bien sûr de ne pas devenir un habile intriguant. Un de ces goûts nuit à l'autre et l'homme le plus souple doit choisir entre le plaisir et l'ambition.

Stendhal, consul à Civita, dit un jour qu'il voulait la croix pour *se faire respecter des sots* qui jugent des hommes par leurs galons. Il ne la voulait certes pas pour d'autre cause et ce n'est pas là de l'ambition. Il écrivait à ce propos à Madame de B... « Je ne crois pas être tout ce que vous dites, chère amie. Je ne désire pas tant la croix. Il viendra un jour où je voudrais ne pas l'avoir; quand votre sagesse nous

aura donné la République. » — Stendhal explique, à plusieurs reprises, qu'il ne désire la croix que pour se faire respecter « *des bêtes* » qui formaient la seule compagnie possible à Civita-Vecchia. — « Mais, si, au lieu de la croix, vous voulez m'envoyer à Naples ou à Gênes, je serai bien plus content. Si vous voulez augmenter ma joie, faites qu'un pays de bon sens comme New-York ait l'esprit et le climat de l'Italie, ses arts, ses ruines; envoyez-moi là, et regardez-moi comme un cuistre si jamais je vous demande la croix. » — Est-ce là le langage ou la conduite d'un intrigant hypocrite et d'un *coquin*? Pour moi, je n'y vois rien de si noir. Je sais d'ailleurs, par le témoignage des hommes qui l'ont le mieux connu qu'il était aimable, délicat, complaisant. « Ce narquois et ce railleur armé d'ironie était le plus obligeant des hommes, » dit Sainte-Beuve, qui a, de cette obligeance une preuve personnelle incontestable[1].

Tous ses amis nous le montrent loyal, d'un commerce sûr et charmant. Ses lettres, dit M. Mérimée,

[1] A Monsieur SAINTE-BEUVE.

Ce 29 Septembre 1830. — 71, rue Richelieu.

« Monsieur, On m'assure à l'instant que je viens d'être nommé consul à Trieste. On dit la nature belle en ce pays. Les îles de l'Adriatique sont pittoresques. Je fais le premier acte de consulat en vous engageant à passer six mois ou un an dans la maison du consul. Vous seriez, Monsieur, aussi libre qu'à l'auberge: nous ne nous verrions qu'à table. Vous seriez tout à vos inspirations poétiques. » « BEYLE. »

le feront connaître. Elles feront aimer un homme dont l'esprit et les excellentes qualités ne vivent plus que dans la mémoire d'un petit nombre d'amis. — A moins de prétendre que ces amis, des amis tels que MM. Mérimée, Jacquemont, de Tracy, etc., etc., aient été dupes, il faut bien reconnaître qu'Henri Beyle était bon, qu'il aimait ses amis, sans calcul ni arrière-pensée et qu'il n'était pas, avec eux, si hypocrite et si coquin que M. Babou voudrait nous le faire croire.

Vingt ans plus tôt, il écrivait déjà à un ami intime : « *L'ambition ne fait plus rien pour moi...* Mon bonheur n'est pas grand d'être ici (à Smolensk, à quatre-vingts lieues de Moscou, en 1812). Comme l'homme change ! Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte. Depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais-tu que, sans rien qui me touche plus qu'un autre, sans rien de personnel, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes ? Dans cet océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme ! Tout est grossier, sale, puant, au physique et au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique comme moi la messe. L'ambition ne fait plus rien pour moi ; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé. » — Son âme était sensible et tendre,

trop amie des choses aimables : la musique, les femmes, le climat; pas assez stoïque, si l'on veut, ni austère, mais jamais envieuse, jamais hypocrite, ni cruelle, ni méchante, comme on l'a dit.

Personne n'a été plus sensible à l'Italie des arts et sans la politique qui lui faisait l'effet au milieu d'une conversation agréable « d'un coup de pistolet dans un concert. » — Combien il admirait ce doux chant italique qui se sent jusqu'au fond du cœur !

« Rien ne me purifie de la société des sots comme la musique ; elle me devient tous les jours plus chère... Mon thermomètre est ceci : quand une musique me jette dans les hautes pensées sur le sujet qui m'occupe, quel qu'il soit, cette musique est excellente pour moi. » Toute musique qui le laissait penser à la *musique* lui semblait médiocre.

Stendhal saisit un des premiers et avec enthousiasme, ce qu'il y a de séduisant et de divin dans l'art musical italien et qui est la mélodie simple et la variété dans le rhythme. « J'aime les beaux paysages [1], ils font quelquefois sur mon âme le même effet qu'un archet bien manié sur un violon sonore : ils créent des sensations folles ; ils augmentent ma joie et rendent le malheur plus supportable.

» La vie est si courte à mon âge, qu'il ne faut pas se priver de tout plaisir... Je vais à Lutèce... J'ai soif

[1] Mémoires d'un Touriste. Tome I.

d'un peu de conversation qui soit autre chose qu'une cérémonie... La masse des idées a besoin d'être remuée. Songez que tout ce que j'entends depuis trente mois me semble ridicule, ou pour mieux dire plat. Je dors tellement pendant ces diables de conversations, qui font mon pain quotidien, que quelquefois il m'arrive de dire des niaiseries plus fortes que celles de mes partners, et qui les scandalisent. »

Le seul malheur, à son avis, était de mener une vie ennuyeuse. Il pensait sans cesse à Paris et comparait sa triste situation de consul dans une petite ville où il ne voyait que petitesses, misères, prétentions, bêtise, routine et monotonie à la vie intelligente, active, qu'il aurait menée à Paris. Mais à Paris, où l'on ne souffre point, en effet, de ces tracasseries, de ces persécutions sourdes, de ces coups d'épingles, ni du spectacle dominant d'ambitions mesquines, il aurait regretté la solitude, le voisinage de Rome, la musique italienne, le climat, les ruines. Il le prévoyait, et réfléchissait tristement, lui, homme de plaisir et athée, glissant déjà dans la vieillesse, sur l'impossibilité d'être heureux et la misère irrémédiable de la vie.

« La seule chose que je voie clairement, écrivait-il, en 1840 (il avait alors cinquante-sept ans), c'est que depuis vingt ans *mon idéal est de vivre à Paris*, dans un quatrième étage, *écrivant* un drame ou un roman. »

Malheureusement, pour être heureux, on doit se contenter des joies présentes et ne pas désirer de situation meilleure. Ce qui est difficile, car le présent est souvent triste et paraît nous donner bien peu. Mais on se trompe toujours en plaçant le bonheur dans l'avenir (qui ressemble au présent, moins la jeunesse et moins l'espoir), parce qu'en tous cas, l'espérance, sans distinguer de loin les chagrins qui s'y mêlent, y groupe, à plaisir, toutes les joies.

Espérer, c'est faire œuvre d'art. Mais la vie vraie n'est pas si belle et ne se compose pas d'un pareil choix. Tout s'y trouve mêlé et le mal domine. On n'y respire point le parfum d'une fleur sans avoir ses épines et son fumier. C'est ce mélange éternel des choses laides, des détails pénibles qui font le bonheur difficile et qui rendent éternellement vaines les complaisantes et décevantes images que, malgré nos déceptions innombrables et continuelles, nous continuons à nous en former.

En indiquant ainsi son *idéal*, Stendhal n'ignorait pas l'inconstance et la fragilité de nos joies et de nos désirs. J'en retrouve la preuve dans un autre de ses papiers.

« La seule chose que je regrette, écrivait-il, en mars 1836, c'est le séjour de Paris; *mais je serais bientôt las de Paris*, comme je suis las de ma solitude de Civita-Vecchia. »

Cette réflexion chagrine prouve combien Stendhal

connaissait la vie, le cœur humain, et malgré ses désirs, sans cesse renaissants, combien il se faisait, au fond, peu d'illusions. Pour obtenir le calme et l'égalité d'âme qui nous font glisser dans la vie, sans tempête et sans secousses, il faudrait une bonne fois accepter sa destinée telle qu'elle est, au lieu de lutter contre elle ; se fixer à un genre de vie unique, pour toujours adopté. L'accord naîtrait vite entre nos sentiments et cette situation choisie ou du moins acceptée, tandis que le désaccord habituel de nos imaginations et de la réalité nous fait souffrir.

XI.

« Voyageant vite, l'homme est réduit à l'état animal : on mange du pâté ou l'on dort la moitié de la journée. Je n'eus pas le temps de m'enquérir, ou, pour mieux dire, de chercher à deviner comment les gens chez lesquels je passais avaient coutume de s'y prendre pour *courir après le bonheur*. C'est pourtant là la principale affaire de la vie. C'est du moins le premier objet de ma curiosité [1]. »

La principale affaire de la vie, c'est le bonheur. N'oubliez pas cette axiome, ou si vous voulez, cet aveu, qui explique la conduite et les bizarreries apparentes de Stendhal.

[1] Œuvres complètes de Stendhal. *Mémoires d'un Touriste*. T. Ier.

Le motif des actions humaines, disait-il, c'est tout simplement la recherche du plaisir et la crainte de la douleur.

La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte pour s'instruire et pour être heureux, c'est la faculté de comparer et de combiner. Toutes les opérations de son esprit se réduisent à l'observation des rapports que les objets ont entre eux et avec lui.

Vous reconnaissez-là le lecteur assidu *de l'Esprit*, le disciple enthousiaste d'Helvétius qu'il « citait souvent, avec grande admiration [1], » d'Helvétius qui a fait deux gros livres de morale basée sur l'amour-propre ou l'*intérêt*, pour prouver cette proposition importante, mais incontestable que : *La perfection de la Législation est de rendre le bonheur des individus utile au bonheur de la société.*

XII.

Stendhal était bon et serviable. Tous ceux qui, de Paris, s'en allaient à Rome, du temps qu'il était consul, ont pu tirer parti de ses indications amicales et de ses lumières.

Il n'était ni gourmé ni fier avec les gens du peuple et les honnêtes travailleurs. Bien qu'aristocrate par ses goûts, il était libéral par raison comme par sympathie. Il avait le don et le génie de la familiarité.

[1] M. Prosper Mérimée. *Notes et Souvenirs.*

« Le ciel, disait-il, m'a donné le talent de me faire bien venir des paysans. » C'est bien ainsi que Sainte-Beuve l'a connu. Il nous fait voir sa prompte et gaillarde accortise, sa taille déjà ronde et à la silène je ne sais quel air satyresque qui relevait son propos. Tout cela, dit-il, réussissait à merveille auprès des vendangeurs, des moissonneurs, des jeunes filles qui allaient puiser l'eau aux fontaines de Tivoli, comme du temps d'Horace. Et ce même homme qui aurait joué au naturel dans un mime antique, était celui qui sentait si bien le grand et le sublime sous la coupole de Saint-Pierre. Je dis surtout les qualités de l'homme distingué dont je parle; personne ne niera, en effet, qu'il n'eût celles-là... Causant ou écrivant, on reconnaît en lui tout le contraire de ce provincial dont il s'est moqué, et dont la plus grande crainte dans un salon est de se trouver seul de son avis. Beyle est volontiers le contre-pied de cet homme-là: il est contrariant à plaisir. Il aime en tout à être d'un avis imprévu; il ne supporte le convenu en rien. Il aimait fort à rire, à se moquer, à plaisanter, mais on ne cite de lui aucune méchanceté. « Je suis un jeune chien qui joue, disait-il, et on me mord. » — Il aimait et cherchait partout les sensations aimables; la musique agréable de Cimarosa, la peinture dramatique, les statues maniérées mais expressives de Canova. Il préférait à tout la musique italienne, dans l'opéra et les ballets. J'ai dit, et je crois bien qu'une loge du théâtre de la

Scala, à Milan, ou du théâtre San Carlo, à Naples, était, toutes expériences et comparaisons faites, son idéal de paradis. — Si ma supposition est vraie, cela indiquerait un certain défaut d'élévation dans l'âme. En parlant des Arts, de leur charme pour l'imagination, et de leur divine influence pour la félicité des délicats, il laissait entrevoir, dit Sainte-Beuve, je ne sais quoi de doux et de tendre dans ses sentiments, ou du moins l'éclair d'une mélancolie rapide, car il n'aimait pas à se trahir ni à s'émouvoir en public. Il pensait tout-à-fait, comme ce poëte grec, « que bien insensé est l'homme qui pleure la perte de la vie, et qui ne pleure point la perte de la jeunesse. » Il n'avait pas cette doctrine austère et plus difficile qui élève et perfectionne l'âme en vieillissant, celle que connurent les Dante, les Milton, les Haydn, les Beethoven, les Poussin, les Michel-Ange, et qui, à n'y voir qu'une méthode sublime, serait encore un grand bienfait [1]. — L'amour pur, l'abnégation, l'héroïsme chrétien ont aussi leurs grandeurs auxquelles une âme bien née doit être sensible, et leurs attraits divins qui font quelquefois soupirer et pleurer dans les meilleures heures de la vie [2].

[1] Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré. A. de M.

[2] Stendhal ne craignait pas la mort, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose sale et vilaine plutôt que terrible. Il n'aimait à parler que des belles choses et ne voulait reposer ses yeux que sur

XIII.

Avant de fermer ce chapitre qui doit faire connaître les goûts, les opinions et le caractère d'Henri Beyle, il est indispensable d'indiquer encore son indépendance d'esprit, son amour de la conversation et du monde, ses opinions sur les femmes italiennes comparées aux femmes françaises, et les jugements qu'il porte sur la société de son temps dans ces deux pays.

Dès maintenant le lecteur a pu se faire une idée de cette *Correspondance* si curieuse dont nous avons cité quelques extraits. Il peut déjà deviner combien ces lettres, écrites pour l'intimité, renferment d'idées justes, d'observations fines, de libres jugements sur les arts, les mœurs et les hommes. Nous aurons encore à citer quelques pages relatives à la vie italienne, opposée à la vie française : mais il faudrait lire en entier ces deux volumes de lettres qui, par le tour et par le fond, par le piquant de la forme et de la pensée, sont aussi curieuses, aussi variées

les œuvres d'Art qui sont le charme de la vie. Il se disait sans doute, avec Pascal, que si belle qu'eût été la comédie, le dernier acte en est sanglant. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais. Il eut la mort qu'il désirait, une mort d'épicurien, soudaine et sans réflexion.

que celles du président de Brosses, à qui d'ailleurs Stendhal ressemble par bien des côtés [1].

Ce sont deux esprits fins, spirituels et originaux; critiques pénétrants de la société et des arts. Ce sont deux agréables guides, de charmants compagnons pour un voyage en Italie. Ils content vivement et l'on trouve parfois bien de la profondeur sous leurs plaisanteries. Ils unissent tous deux la sensibilité italienne à la malice gauloise et à l'ironie française. Hommes d'un goût simple et délicat, parfois élevé et pur, ils ont le sentiment de la beauté antique, bien qu'ils soient plus volontiers amoureux de la grâce. Ils com-

[1] Mieux que Duclos, de Brosses décrit les mœurs italiennes par des tableaux, des anecdotes où il se met en scène avec ses amis. Sa peinture de Venise et de Rome est charmante. Stendhal, qui prétendait un peu avoir découvert l'Italie et qui regardait à la loupe les intrigues amoureuses de la société, n'a pas plus finement remarqué que de Brosses, la différence de la galanterie italienne avec la galanterie française, ni mieux dépeint le sigisbé. Sur les gouvernements d'Italie, l'administration, les finances, l'état des villes et des campagnes, le jeune conseiller a des vues fort sensées, et profondes parfois, qui s'échappent d'un air de plaisanterie, et qui font sourire et penser.

Après cet enjouement, le trait le plus saillant de son esprit, c'est qu'il comprend tout et s'intéresse à tout... En matière de beaux-arts, il n'affecte ni le ton ni l'air d'un homme du métier. Il analyse ce qu'il sent, et comme il sent avec feu, il trouve pour exprimer son goût des formes vives et pittoresques. D'ailleurs il aime l'Art sous toutes ses formes : la musique, la peinture, la statuaire, la danse, l'architecture, les fontaines, les jardins. Il préfère même l'art à la nature et n'a pas senti la campagne romaine comme Stendhal ou Chateaubriand.

V. H. Rigault. *Œuvres complètes*. T. IV.

prennent et même jusqu'à certain point, ils admirent Michel-Ange, malgré sa musculature énorme et sa *férocité ;* mais ils préfèrent Raphaël et adorent tous deux le Corrége, c'est-à-dire la grâce, la gentillesse et le charme divin de la jeunesse dans la fraîcheur. A cet amour de l'art ils joignent le goût du monde où ils portent un esprit d'observation qui les rend aussi bons moralistes qu'aimables conteurs[1]. Un autre point commun est leur indépendance. Ils ne prennent jamais le mot d'ordre de personne. Ils ne songent pas non plus à *bien écrire ;* mais seulement à dire à leurs amis et à peindre pour eux, d'un ton vif et clair, ce qu'ils voient, ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent.

A prendre l'ensemble de leur vie, tous deux enfin, avec un esprit prodigieux, et des parties de génie ne

[1] Dans son *Voyage en Italie*, M. Taine qui est et veut être un *artiste*, ne s'inquiète guère des tableaux de mœurs et dédaigne volontiers les personnages qui gâtent le paysage. M. Taine, peut-être par amour pour Stendhal, semble s'être attaché à donner raison à cette parole de l'auteur — très-italien — de *Rouge et Noir :* « *Je serai peut-être le dernier voyageur en Italie. Les autres pourront voir les monuments. J'aurai vu et étudié les hommes.* »

M. Taine aime beaucoup Stendhal. Pourquoi n'a-t-il pas pris modèle sur les *Mémoires d'un Touriste*, un livre intime où, en dépit de son dédaigneux dilettantisme, Beyle se laisse aller souvent jusqu'aux confidences toutes personnelles et aussi jusqu'à l'indignation civique? Que de pages à relire, à méditer dans ce volume! Que d'aperçus d'une justesse navrante et prophétique! C'est une des lectures les plus curieuses qu'on puisse faire assurément.

Jules Claretie. — *La libre parole.*

sont pas connus aussi généralement qu'ils devraient l'être. La comparaison de Stendhal à de Brosses est si naturelle qu'on peut appliquer au premier ce qui a été dit de l'autre : « Partagés jusqu'à la fin entre des fonctions graves et le goût des lettres, dispersés avec originalité dans des études diverses, ils n'ont jamais donné à aucun de leurs ouvrages ce feu continu, cette fusion égale, ce poli qui fait l'éclat ; avec des idées de tout genre, des vues vastes, des saillies pénétrantes, et une masse de connaissances précises, ils n'ont jamais eu la mise en œuvre et la mise en valeur, ce soin de la forme et de l'achèvement par où le talent s'accommode avec bonheur au goût de la société présente, et la ravit ou la domine en s'en approchant. » — Changez quelques épithètes : ces fonctions *graves* du président en fonctions *ennuyeuses* du Consul ; et voyez si ce jugement d'ensemble sur de Brosses n'est pas aussi exactement vrai d'Henri Beyle.

XIV.

Esprit indépendant, hostile aux préjugés, aux conventions funestes à la liberté d'examen, Stendhal aime l'Italie comme étant le pays des passions énergiques et des sensations individuelles où l'on ne s'occupe pas du voisin. Il taquine la France, pays de vanité, où l'on craint de penser et d'agir par soi-même.

Il attaque souvent et fort utilement cette servitude à l'opinion aussi nuisible aux arts qu'à la liberté, car elle étouffe l'initiative, enlève toute énergie, abaisse les caractères, et détruit dans leur germe les qualités viriles qui font les artistes et les citoyens.

Sous ce rapport, Stendhal, qui n'est pas un modèle dans sa conduite, peut rendre cependant un immense service en ce sens qu'il excite notre initiative et qu'il apprend l'indépendance. Diderot disait que le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité. On pourrait dire que le premier pas vers la vie publique, le chemin qui conduit à la liberté politique, c'est le dédain de l'opinion commune, le mépris des préjugés vulgaires et la liberté d'examen.

La lecture de Stendhal inspire le courage de dire ce qu'on pense et d'agir ensuite comme on pense, sans faire attention au voisin et se moquant du qu'en dira-t-on. Stendhal, je le répète, est loin d'être un modèle en tout, et pourtant c'est un maître de liberté, Sous ce rapport il espérait beaucoup de notre génération, tandis qu'au contraire il jugeait ses contemporains avec beaucoup de sévérité. A la fin de sa vie, en 1840, il admirait le goût pour l'étude et la volonté passionnée de connaître le fond des choses qui commençaient alors à distinguer les jeunes gens. Cette virile curiosité lui plaisait. Il en tirait d'heureux augures pour nos libertés philosophiques et politiques. Et c'est pourquoi sans doute il espérait trouver

des lecteurs républicains, vers 1870. Il se moquait de la gravité, détestait la pédanterie, mais il aimait cet esprit d'examen qui conduit *à n'être pas dupes*, comme on l'était, nous dit-il, au temps de sa jeunesse, sous l'Empire.

Au contraire de l'Italie, où sans vanité ni convention mondaine, chacun juge par soi-même de ce qui plaît ou déplaît, la France est un pays de *vanité*, où l'opinion *du voisin* est tout. On n'ose pas avoir une idée ou un goût à soi, on manque d'initiative, on craint de se distinguer par une conduite particulière et l'on est toujours aux écoutes du qu'en dira-t-on. De là ces phrases absurdes : « *Cela se fait* ou *cela ne se fait pas ; cela ne ressemble à rien*, si fréquentes dans la langue française. Agir par soi-même et comme on pense, sans s'inquiéter des autres, c'est *se donner des ridicules*. En se donnant des ridicules, on perd la considération. Tout le monde se ressemble, puisque le principe admis est qu'il faut *être* et *faire comme tout le monde*. Et voilà ce qui met Stendhal en colère, voilà, dit-il, ce qui tue dans leur germe, l'art, le génie, l'originalité. « *Voilà ce qui tue aussi le courage civil chez un peuple si brave l'épée à la main.* »

Personne n'ose s'occuper des affaires publiques. La vie publique n'existe pas. On entend très-bien dire quand il s'agit d'écoles, d'enseignement, d'un progrès quelconque à faire : « De quoi vous mêlez-vous. Est-ce que cela vous regarde ? Cela dépend de l'État ; laissez

faire le gouvernement. Et c'est ainsi que le gouvernement fait tout jusqu'à la plus petite chose dans le plus petit village. Le gouvernement pense pour nous, agit pour nous et prend en tout la place des citoyens.

Comme on n'a pas d'initiative et qu'on a désaccoutumé de vouloir et d'agir, comme les citoyens libres n'ont aucun pouvoir, aucune action légitime et reconnue, on subit en silence toutes les injustices, et toute la nation, surprise par un coup de force et de ruse, demeure abaissée et humiliée, aux mains des quelques amis d'un seul homme. Cela vient de ce que personne n'ose prendre hardiment toutes les libertés qu'on nous refuse. L'administration centralisée a détruit toute vie publique en France. Chacun reste un témoin inerte des plus grandes sottises. On dit quelquefois : c'est fâcheux, mais toujours : que voulez-vous y faire? cela ne nous regarde pas. — Il n'y a point de citoyens en France, il n'y a que des fonctionnaires enregimentés pour conduire, comme des moutons, la gent imposable qui gagne et solde le budget.

Qu'il s'agisse d'une œuvre féconde, secrètement approuvée, de la ligue de l'enseignement, par exemple, et qu'on parle d'établir un cercle local, les jeunes gens riches et sans fonctions, qui pourraient être indépendants s'y refusent parce qu'ils ont horreur de se mettre en avant, d'encourir un péril qui peut être ridicule, et qu'il faut faire comme tout le

monde. Cette horreur *immorale*, dit Beyle, « *fait de ce que les nigauds appellent la belle France, le plus vilain pays du monde.* »

L'homme le plus intrépide n'ose se livrer à la chaleur du sang qu'autant qu'il est sûr de marcher dans une route approuvée. — Même pour le bonheur, il faut prendre le voisin pour juge et jouir par la *vanité*. On veut en faire accroire aux autres, on tient bien moins à être qu'à paraître; on imite l'homme riche de l'endroit, fût-il bête. On lui dirait volontiers : « *Veuillez m'apprendre si j'ai du plaisir, si je suis heureux.* » — De là, dit Stendhal, une incapacité absolue d'originalité dans les beaux-arts. De là aussi le manque d'initiative dans la vie publique.

C'est ainsi, que la crainte du ridicule, née de la monarchie et de l'influence d'une cour, ne tue pas seulement le génie des arts, elle tue les *caractères :* personne n'osant plus être soi.

Il y a longtemps que nous sommes ainsi, nous autres français, vaniteux et singes. « Il faut faire comme les autres; maxime suspecte, disait déjà La Bruyère, qui signifie presque toujours : *il faut mal faire.* » Car en effet, les sots, les égoïstes bêtes sont en majorité. Il y a donc à parier que toute *idée reçue*, toute convention publique est une sottise puisqu'elle a convenu au plus grand nombre.

« *C'est l'usage!* » Sous la protection de ce mot, disait Rivarol, les coutumes les plus absurdes s'en-

racinent, les étiquettes les plus ridicules s'implantent sous notre climat : c'est l'usage ! — C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots quand les Européens leur demandent pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : « c'est l'usage ! »

C'est l'usage qui fait conserver, sans croyances, *la religion de nos pères*, comme on dit au sénat conservateur. — C'est l'usage qui fait chanter les *Te Deum* et dire les messes du *Saint-Esprit*, et faire les processions publiques, qui ne trompent personne, puisque personne n'y croit plus; — « mais que voulez-vous, il faut bien une religion pour le peuple, et puis, voyez-vous, c'est l'usage ! »

Voilà ce que chacun de nous a entendu cent fois. Voltaire avait raison : Le monde est plein de gens d'esprit *qui ne savent comment ils doivent penser.*

Stendhal se révoltait contre cette tyrannie si française de l'usage. Lui qui prêchait si peu, prêchait pourtant d'exemple, et jusqu'au scandale, la liberté d'esprit et l'indépendance. « Je dirai ce que *je* pense, *moi*, et non pas ce qu'*on* pense. »

Il fut peu lu de son vivant, précisément parce qu'il était beaucoup trop en avance sur son temps. — L'esprit consiste à sentir les opinions futures. Avoir de l'esprit, c'est arriver tout droit et brusquement, comme Stendhal, au résultat final et jusque-là inaperçu, bien que juste d'une combinaison d'idées.

Digitized by Google

« Mon esprit, j'y crois, disait-il, car je leur fais peur évidemment à tous. S'ils osent aborder un sujet sérieux, au bout de cinq minutes de conversation, ils arrivent, tout hors d'haleine et comme faisant une grande découverte, à une chose que je leur répète depuis une heure. » Si l'on appelle esprit une dose extraordinaire de bon sens et d'observation, assaisonnée d'une dose égale de logique *sous-entendue*: en ce sens, Stendhal a été tout-à-fait un homme d'esprit.

Dès l'âge de raison, il avait renoncé aux préjugés vulgaires dont beaucoup se dépouillent si tard. Dédaigneux des opinions faites, il s'était mis bravement à la recherche de la vérité, qu'on ne possède véritablement que quand on l'a trouvée soi-même. Au lieu d'une morale en l'air et qui ne repose sur rien, il partait de l'idée de l'utile pour examiner une action et la juger. Il appelle vertueuse une action *pénible* qui est, en même temps, *utile aux autres*. C'est pourquoi il nie la soi-disant vertu chrétienne qui se réduit « *à ne pas manger des truffes de peur des crampes d'estomac.* » — Rien n'est plus inutile et parfois plus dangereux qu'un fanatique, qui méprise la terre, qui ne respecte pas la vie et qui veut faire à tout prix *son salut personnel* et quelquefois le vôtre malgré vous.

La vertu et le vice, humainement parlant, c'est tout simplement ce qui est utile et ce qui est nuisible

à l'humanité. Et voilà pourquoi les poëtes et les artistes ont droit à notre respect, à notre plus grande reconnaissance, parce qu'ils élèvent l'humanité et que leurs œuvres nous donnent l'exemple de l'utilité la plus haute et la plus rare.

Mais pour juger ainsi, il faut, comme Stendhal, penser par soi-même, par soi seul, sans réserve et jusqu'au bout. C'est cette habitude si rare qui fait le mérite de Stendhal et qui lui donne sa supériorité incontestable dans l'Art et dans la Vie.

Ce qu'il hait par dessus tout, c'est le mensonge et l'hypocrisie, tout ce qui porte l'homme à se mettre en troupeau, à obéir comme des sots, à la coutume et à l'usage, sans se rendre compte de ce que l'on fait et de ce que l'on pense.

Chacun, disait-il, doit se faire des devoirs en rapport avec ses facultés, chacun doit se faire une morale personnelle, comme on se fait toutes ses autres idées. « L'essentiel est de se créer des intérêts qui portent à suivre, jusqu'à tel ou tel degré d'héroïsme, telle bonne morale. » — La moralité vraie est d'être utile aux autres. Tâchez de faire vous-même ce que tout le monde ne peut pas faire. Soyez utile aux autres de la façon la plus élevée. Laisser-là le monde tel qu'il est, se renfermer étroitement en soi-même, voilà le conseil énervant ; s'intéresser à la chose publique et aider, si peu que ce soit, au progrès, voilà le conseil viril. L'intérêt qu'on porte

au progrès social nous rend heureux d'un bonheur plus grand et plus noble. « Plus on sera philosophe, plus on verra que la vertu est le chemin le plus probable du bonheur; que dans les palais, comme sous le toit domestique, il n'y a guère de bonheur sans justice. »

Dans la vie commune, *le bégueulisme* est l'art de s'offenser pour le compte des vertus qu'on n'a pas; en littérature, c'est l'art de juger avec des goûts qu'on ne sent point. Pour moi, disait Stendhal, je ne me sens pas assez savant pour aimer le laid et ne voir dans une colonne que l'esprit dont je puis faire parade en en parlant.

On dit que la pruderie est la vertu des femmes qui n'en ont point; le *bégueulisme littéraire* ne serait-il point le bon goût de ces gens que la nature avait faits tout simplement pour être sensibles à l'argent, ou pour aimer avec passion les dindes truffées? « Quand donc, s'écrie-t-il, les gens raisonnables, les cœurs secs, comprendront-ils qu'il est des choses dont, pour leur honneur, ils ne devraient jamais parler. » — Il hait ces gens qu'il nomme les *athées* des *beaux-arts*.

Le ridicule, pour lui, résulte de la méprise de l'homme qui se trompe sur les moyens d'arriver au bonheur. C'est pourquoi les sots le font toujours rire.... Le pédant sincère mérite d'être écouté, même si son âme étroite juge bassement mais *naturellement*. Il ne devient ridicule que quand il se met à juger

d'après ce qu'*on* lui a dit, d'après ce qu'*on* lui a appris.

Celui-là mérite d'être entendu qui parle avec naturel, et avec franchise, en toute liberté! Mais combien peu sont naturels et libres en France! Combien peuvent se dire indépendants? — *On* fait ceci, *on* fait cela. *On* tyrannise tout le monde dans notre belle France.

« Pourquoi se singulariser, pourquoi se faire remarquer? Ayez soin de faire *comme tout le monde.* » — Voilà l'éducation commune, voilà pourquoi on est si aplati, si peu digne de la liberté; une collection de grains de sable qui n'attend qu'un orage ou un coup d'état pour se changer en boue. « C'est depuis César que les gens du pouvoir, haïssent les originaux, qui, tels que Cassius, fuient les plaisirs vulgaires, et s'en font à leur guise. Le despote se dit : ces gens-là pourraient bien avoir du courage; d'ailleurs, ils attirent les regards et pourraient bien, en un besoin, être chefs de parti. » Et les partis, le dévouement aux principes, l'amour loyal du droit et de la liberté, voilà ce que n'aiment pas les escamoteurs du pouvoir, les grands et surtout les petits despotes! « Toute notabilité qu'il ne consacre pas est odieuse au pouvoir. »

Le despote ne veut que des âmes serviles et de ces êtres à gage, qu'il nomme *fonctionnaires*, dont il peut disposer.

On ne saurait dire trop de mal de cet *esprit fonction-*

naire, de cette sotte manie d'exercer des fonctions incompatibles avec la dignité de l'homme et du citoyen[1].

L'esprit fonctionnaire est un odieux mélange de discipline souple, qui se plie aux besognes de la servitude, et d'ardente convoitise qui fermente en basses intrigues. Les gens en place veulent y rester et ne reculent pour ce résultat devant aucune bassesse. Ils sont, disait Rigault, non-seulement les humbles serviteurs de cette personne abstraite qu'on appelle l'État, mais les serviteurs bien plus humbles encore des personnes concrètes de leurs supérieurs, échelonnés au loin entre l'État et eux. Il nous les représente n'ayant qu'une pensée, toujours fixe, en éveil: celle de l'avancement; l'œil et l'oreille au guet; disposant en secret leurs pièces et leurs machines, en un mot, cheminant comme une montre marche, de façon qu'on ne voie que le pas qu'ils ont fait, et non point les ressorts qui le leur ont fait faire.

[1] « Un fonctionnaire ne doit ni penser, ni écrire, ni parler, ni agir par lui-même; un fonctionnaire n'est ni un citoyen, ni même un homme, c'est un rouage. Émarger et servir, voilà son lot.

« Encore s'il servait l'État, c'est-à-dire la chose publique; mais il sert le gouvernement, c'est-à-dire un être distinct de l'État, dont les intérêts souvent ne sont pas ceux de l'État, capricieux comme tous les maîtres, exigeant, tyrannique, inquiet, méfiant, ombrageux, vivant d'expédients au jour le jour, rendant ses agents responsables de ses insuccès, les accusant de ses erreurs, les punissant de ses fautes, les tourmentant de ses craintes, en usant avec eux comme le fait avec ses domestiques un malade qui ne veut pas mourir et qu'il sent qu'il va mourir. »

Jules Forest. *La Revue politique.*

L'avancement qui les rend souples et flexibles sous la main de la hiérarchie est leur seul mobile comme il est le seul but de leur existence. Un autre trait distinctif du bon fonctionnaire c'est la permanence de son attachement à la personne abstraite qu'il appelle l'État ; il reste fidèle salarié de l'État, de l'État inamovible, immortel, toujours debout sur les ruines des gouvernements écroulés. « La conséquence directe de ce tempérament du fonctionnaire moderne, c'est la prédominance en lui du zèle officiel sur les autres sentiments, du dévouement voulu à l'ordre établi sur l'indépendance spontanée du caractère, pour tout dire en un mot du *fonctionnaire* sur l'*homme.*

L'idée officielle qui n'est pas de nature à fortifier en lui la liberté, même spéculative des opinions, est qu'il n'est pas conforme à la sage discipline de penser par soi-même et de dire ce qu'on pense quand on vit par l'État du salaire qu'il donne, d'où il suit logiquement que le bon fonctionnaire n'a pas le droit d'être libre, puisqu'il est appointé, et ne s'appartient plus, puisqu'il appartient au budget.

Dans les temps où l'opposition est un des ressorts réguliers de la machine politique, on peut admettre un fonctionnaire d'opinion dissidente. Mais dans le temps présent, l'opposition est un acte hardi qui demande l'âme d'un homme libre, et le bon fonctionnaire doit être l'esclave et l'instrument dociles de la

pensée du maître. *Instrumentum regni*, comme disait Tacite. Dans un pays comme la France où l'indépendance de l'esprit et celle du caractère sont si rares, c'est un devoir à qui tient une plume de saisir toutes les occasions de flétrir, par la vérité, cette funeste manie de *fonctionnarisme* qui ferait, à la longue, de notre nation, un pays d'esclaves.

L'idéal militaire si cher au génie Russe ne l'est guère moins à l'Empire qui veut, même dans les écoles, introduire ses prétoriens. Il faut donc se mettre en travers; et quand on voit grossir l'armée disciplinée des fonctionnaires publics, on doit rappeler à la jeunesse française que la décadence de notre pays est la conséquence certaine de ce système avilissant. Il faut lui dire que tous les citoyens doivent se rendre capables d'exercer honorablement des fonctions temporaires, électives et gratuites. Que la province — comme la commune — doit s'administrer par elle-même et que c'est en détruisant l'omnipotence funeste de l'État, qu'on rendra la vie à nos campagnes et à nos villes où le fonctionnarisme et sa discipline militaire ne laisseraient bientôt plus un homme. Ce n'est point, quand on a de la tête et du cœur, dans l'armée servile des fonctionnaires qu'il faut s'engager, c'est dans le petit corps de réserve des hommes libres et indépendants.

Si la Vie se réveille en France et si notre nation se relève de son abaissement, croyez bien que les

fonctionnaires ne nous aideront pas et que la conquête de nos libertés et de notre grandeur sociale ne sera faite que par des hommes libres.

Nul doute, disait Stendhal, que Molière n'ait bien mérité de Louis XIV, en disant aux femmes, représentées par Bélise : « gardez-vous d'acquérir des idées [1] » — ce n'est point Louis XIV que je blâme ; il faisait son métier de roi. *Quand ferons-nous le nôtre, nous, hommes nés avec six mille francs de rente.*

Vraiment, il est honteux d'être aussi dépourvu d'initiative et de volonté. On n'est point catholique, *on* est même franc-maçon et, au dessert, entre hommes, on dit leur fait aux prêtres et l'on boit à la destruction de « *l'infâme;* » mais en attendant, on se marie à l'église, on fait baptiser ses enfants, on laisse mettre les garçons aux jésuites et les filles au Sacré-Cœur, on s'agenouille aux pieds du prêtre, tandis qu'on laisse sa femme et ses enfants « *sur les genoux de l'église !* »

Pourtant on se dit libre, penseur, libéral et indépendant ! Mais ne faut-il pas imiter nos pères, faire comme les autres, et conserver la paix dans la maison.

Voilà comment le mal se perpétue, comment il est rare aujourd'hui de trouver une jeune fille instruite

[1] Voir les *Femmes savantes*. Acte II, scène VII.

et sans fausses idées dans la tête. Aussi combien, je le demande, combien y a-t-il, dans une ville de province, de femmes capables d'avoir une opinion à elles sur quoi que ce soit. Les hommes eux-mêmes n'osent point agir, et si nous ne sommes pas libres, c'est que pour avoir le courage d'agir par soi-même, il faut d'abord se donner la peine de penser.

On pense très-peu en France, et surtout dans la bourgeoisie qui devrait pourtant être, par excellence, *la classe pensante*. On n'apprend rien, parce qu'on a terminé ses études par un diplôme de bachelier et qu'on n'a plus besoin de s'instruire *quand on a terminé ses études*. — Le voisin nous arrête toujours, on craint le ridicule, ou les travaux obscurs. Et c'est pourquoi il est si rare d'avoir, je ne dis pas du génie, ni même un talent original, mais seulement du caractère et de l'indépendance. Dans une ville de province, combien comptez-vous d'hommes qui osent penser par eux-mêmes, dont l'unique loi soit leur conscience, et qui osent agir d'après elle ; combien qui, en dehors de la majorité, osent dire *tout haut* ce qu'ils pensent, sans s'inquiéter du suffrage ou des clameurs des sots.

A un autre point de vue, moins élevé, nous nous ressemblons tous ; et, dans un salon, chacun se confond avec les autres, tant le caractère de chacun se montre peu. On se ressemble de costume et de langage

à ce point « qu'on a besoin de se pincer de temps en temps, non pas seulement pour se faire rire, mais pour s'assurer qu'on existe, qu'on ne fait pas partie intégrante de son voisin. »

Ainsi dans la vie de chaque jour, comme dans la vie publique ou dans les arts, chacun ressemble à tous, et c'est pourquoi nous avons, en France, si peu d'artistes originaux et de vrais citoyens.

Nation de perroquets et de singes, tu n'es pas digne de la liberté, car la première est l'indépendance à se créer dans la vie de chaque jour, et ce courage-là, le courage qui consiste à ne pas craindre M. le préfet ou M. le maire, à ne pas raffoler des fonctionnaires, à empêcher leurs petites tyrannies et leurs petites sottises, ce courage-là, le courage civil, le plus rare dans un pays où tout le monde est naturellement brave l'épée à la main, ce courage-là est indispensable à la liberté politique et c'est la première, la plus importante des qualités nécessaires à la vie publique.

Malgré ses goûts de dilettante et sa nonchalance d'épicurien, Stendhal aimait la liberté qui crée de grands caractères, il la croyait indispensable aux arts, il l'aimait pour elle-même et pour ses résultats, il la voulait avec ardeur, et stimulait par son ironie, les français à reprendre par leur énergie, ce bonheur et cette dignité. Il souhaitait qu'on eût, au moins, le courage de ses opinions, le courage de ne pas faire

en tout, comme tout le monde, et de s'écarter pour son bonheur particulier, d'après ses goûts personnels, des *usages reçus*.

Tels étaient les conseils dont il donnait l'exemple, car dans la pratique ordinaire de la vie, dans son langage habituel comme dans tous ses livres, ce fut l'homme du monde le plus personnel, le plus libre, le moins esclave des préjugés, et le plus indépendant du voisin.

XVI.

Comme on vient de le voir, Stendhal extrême en tout et souvent *outré*, n'était jamais emphatique ni exagéré par principes.

Il déteste l'esprit fonctionnaire par indépendance d'esprit et de caractère, parce qu'il croit cet esprit contraire à l'Art et à la vie publique, mais cette haine raisonnée ne le rend jamais injuste envers les personnes.

Sans ambition de place ni d'argent, satisfait d'avoir du mérite, sans galons, il voulait être heureux d'un bonheur d'homme. Son désir n'était pas de se faire distinguer, mais d'être, en réalité, supérieur. Et s'il avait une ambition, c'était uniquement d'être utile par ses livres, c'est-à-dire de la façon la plus difficile et la plus élevée.

Un grand artiste, selon son opinion, se compose de deux choses : une âme tendre, exigeante, passion-

née, dédaigneuse, et un talent qui s'efforce de plaire à cette âme, et de lui donner des jouissances en créant des beautés nouvelles. Il commençait toujours à écrire pour lui seul et ne songeait au public que plus tard.

Henri Beyle n'analysait pas toujours ses plaisirs afin d'en jouir mieux et plus naïvement, mais quant à ses opinions artistiques ou philosophiques, il les raisonnait toujours, ne voulant pas être dupe des préjugés et des chimères métaphysiques.

Il connaissait d'ailleurs, par expérience, tous les dangers de l'analyse qu'il pratiquait en philosophe. Mais il voulait se rendre compte, sans ignorer qu'à raisonner sur ses illusions, on les perd.

Dans les arts, disait-il, et dans toutes les actions de l'homme qui admettent de l'originalité, ou l'on est soi-même, ou l'on n'est rien.

On commence à connaître le caractère singulier, neuf, piquant, taquin, paradoxal, bien souvent sensé de cet homme d'esprit original, plein d'idées et de vues sur les arts, sur les lettres, sur le théâtre et sur la vie. Extrême en tout, Beyle ne savait rien faire à demi et restait indifférent aux choses qui ne le passionnaient pas. — C'est son âme, toujours active, qui loue, qui aime, qui jouit.

« J'aime, disait-il, parce que j'y trouve du plaisir et je ne prétends point de reconnaissance. »

Il admirait souvent avec une passion excessive et

les modérés l'en blâmaient. Non pas qu'il fût exagéré par principes, car il se défiait, au contraire, de son enthousiasme quand il cherchait la vérité. « Je fais tous mes efforts pour être sec, disait-il, je veux imposer silence à mon cœur, qui croit avoir beaucoup à dire. Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité. »

Il n'est donc pas exagéré de parti pris, il est outré, sans le savoir; parce que l'enthousiasme sincère le transporte en dehors de lui, en dehors de toute mesure et de tout point de comparaison.

Quand il raisonne, il raisonne juste : il est *logique*. Mais, parfois il a cette sagesse, — rare et difficile pour un esprit analytique comme le sien, — de goûter sans abstraire et sans comparer. Analysant moins, il jouit davantage, et son cœur gagne en plaisir simple ce que son esprit perd en distinctions subtiles et en rapports fins.

C'est une organisation complète; sensible et nerveux comme une femme, et tour à tour énergique comme un soldat et pénétrant comme doit l'être un philosophe physiologiste. — Bien que MM. Caro, Ratisbonne et autres bonnes âmes l'aient jugé sec et froid, incapable d'amour tendre et d'admiration, je pense que le lecteur a maintenant en mains les preuves nombreuses du contraire. — En parlant des Arts, lui qui craint toujours d'en trop dire, il écrit pourtant à la fin de sa vie, à cinquante-six ans :

« Combien de lieues ne ferais-je pas à pied, et à combien de jours de prison ne me soumettrais-je pas pour entendre *Don Juan* ou le *Matrimonio Segreto!* Et je ne sais pour quelle autre chose, je ferais cet effort. » On voit que sa passion pour la musique était aussi vive qu'à vingt ans. Il aurait fait la même chose pour une femme, pour un ami, pour un beau paysage ou pour un beau marbre découvert dans une récente fouille. Aussi, malgré les tristes atteintes de la vieillesse, il aurait pu dire, avec justesse, ce mot charmant de Georges Sand: « Je ne saurais me plaindre du sort, j'y aurais mauvaise grâce, du moment que la faculté d'aimer et d'admirer ne s'est point amoindrie en moi dans mon combat avec la vie. »

Mais s'il se laissait aller parfois au plaisir de goûter ses émotions, sans les juger, dans toute leur fraîcheur naïve, il n'en était pas de même de ses idées philosophiques qu'il traitait méthodiquement et qu'il gardait toujours intactes et distinctes. Il n'était pas homme à se payer de mots et à s'appuyer, pour dormir, sur un tissu de chimères consolantes.

Certainement, il avait raison. Car l'analyse est le grand destructeur des entités philosophiques comme des promesses et des mensonges religieux. On sait qu'il ne faut pas raisonner sur ses illusions d'aucun genre, quand on tient à les conserver. En effet, toutes les illusions qui nous sont chères ne résistent

pas à l'analyse qui les dissipe, à l'examen qui les remplace par l'inexorable réalité. Ainsi, comme on tient beaucoup à la vie, on voudrait qu'elle fût *éternelle:* c'est tout simple. Il ne manque point de gens pour exciter encore et pour exploiter ce désir. Le *Paradis*, dont on dispose, est un fameux capital et « le plus habile des financiers ne va pas à la cheville de celui qui a inventé le purgatoire. »

Mais où donc est la preuve de cette chère immortalité? Toutes les analogies physiques et tous les raisonnements lui sont contraires; la réalité brutale de la mort la dément, tous les jours, sous nos yeux. — Cette croyance enfantine persiste dans le monde, à cause de ceux *qui en vivent*, et de ceux à qui elle est agréable et consolante. Tandis que certaines gens ont intérêt à entretenir cet espoir, le vulgaire et les bonnes femmes croient bien facilement à la réalité de leurs désirs. Et le bon moyen d'y croire toujours est, en effet, de ne pas étudier l'hypothèse admise [1].

Tout se réduit à cette question: peut-on penser sans cerveau? Le cerveau est-il, oui ou non, désorganisé par la mort? et quand le cerveau est détruit la mémoire peut-elle subsister? Car il est évident qu'une immortalité sans mémoire personnelle n'est

[1] « On parle de la Foi. Qu'est-ce, après tout, que cette chose si rare? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela. *Jamais la certitude.* »

ALFRED de VIGNY.

rien. Tel devrait être le langage à tenir aux spiritualistes, à ceux du moins qui sont capables de raisonner et de réfléchir par eux-mêmes. « Pour que nous soyons immortels, il est indispensable que nous conservions la mémoire. S'il est vrai que l'âme soit l'ensemble des fonctions du cerveau, elle n'est donc rien sans lui et elle cesse avec lui. Or, il est évident que le cerveau est désorganisé par la mort. Donc notre âme n'est pas immortelle, malgré tous nos regrets et nos désirs. — Mais les spiritualistes et surtout les chrétiens, veulent conserver leur foi contre toute évidence. Ils ne raisonnent donc pas leurs illusions, ils n'écouteraient point ce langage et ils auraient raison, puisqu'ils tiennent plus à conserver une erreur consolante qu'à se contenter noblement d'une vérité humaine.

Stendhal, qui aimait la vie autant qu'un autre, sut restreindre ses vœux à l'immortalité que lui promettait son génie, c'est-à-dire au souvenir qu'il devait laisser dans un petit nombre d'esprits.

Si faible que paraisse cette immortalité en regard de l'éternité qui nous est promise par les prêtres, il y a pourtant la différence de la vérité à l'erreur, de la proie à l'ombre; et je me hâte de dire que c'est encore une récompense assez noble pour encourager nos efforts et pour soutenir toute une vie.

D'ailleurs, en philosophie, il ne doit point s'agir de ce qui serait agréable, mais seulement de ce qui est vrai.

Stendhal n'usait de ce doux nonchaloir que pour les émotions artistiques dont il voulait jouir sans les analyser; encore n'était-ce point son habitude, car c'était avant tout, un homme d'analyse, passionnément curieux dans l'Art comme dans la Vie, de la raison des choses, accoutumé à se demander toujours ou le *pourquoi*, ou le *comment*.

Il est vrai cependant que l'excès d'analyse attriste et dessèche le cœur. Au lieu d'aimer bonnement qui nous aime, au lieu de glisser dans la vie, en jouissant tout simplement de l'heureuse apparence des choses, on les détruit en cherchant à les expliquer, en ramenant les sentiments et les actes les plus généreux à leur mobile égoïste et à leur cause secrète, trop souvent laide et sans grandeur. — Cette habitude affine et aiguise l'esprit; mais elle fane et dessèche la force généreuse, la passion et l'enthousiasme sincère, printanier et plein d'illusions.

L'analyse déchire ainsi toutes les illusions adolescentes, comme elle dévore tous les éléments du bonheur.

A la place de la confiance ingénue et du calme heureux de l'enfance, la défiance raisonnée et le désespoir, trop justifiés, hélas! entrent dans l'esprit de l'homme mûr, s'y établissent en maîtres, et de là se glissent dans le cœur qu'elles empoisonnent tout entier. — C'est à envier, pour ne point tant souffrir le facile contentement des sots, avec la foi béate du

charbonnier. — Dans ces longues journées tristes où l'on *Obermannise,* on songe au suicide comme Stendhal[1]. On se dit, qu'après tout, lire ou ne pas lire, s'ennuyer ou passer le temps, travailler pour la gloire ou bien jouer au whist, tout cela se vaut ; car tout est égal : quand on doit mourir et qu'on y pense. Quelque belle qu'ait été ou que puisse être la comédie : on jette, comme dit Pascal, de la terre sur la tête et tout est dit. — A part l'amour qui nous passionne et nous ôte ces tristes pensées, à part une santé forte et inaltérable qui nous permette de tuer le temps par le travail ou les plaisirs, on ne sait même quoi désirer ? — Tel était fréquemment l'état d'âme d'Henri Beyle.

Ayant trop réfléchi pour se séduire aux apparences trompeuses des choses qui semblent grandes au vulgaire, il se disait que la broderie d'un général est la seule chose visible aux yeux des sots qui coudoient un grand homme sans s'en douter. « Molière n'était guère qu'un bouffon pour les courtisans et La Bruyère, avait chez le prince de Condé l'estime et le rang d'un précepteur. » — La considération envisagée comme jouissance est donc vaine, puisque l'homme de mérite méprise les emplois qui la donnent et que le mérite vrai est méprisé.

[1] L'année 1828 fut celle où les pensées tristes et le dégoût de la vie furent le plus habituels à Stendhal. Il songea sérieusement au suicide comme le témoignent quatre testaments faits en bonne santé, du 26 août au 4 décembre.

Et cependant *pour être heureux,* il faut s'en tenir aux apparences, ne rien approfondir et glisser légèrement sur la sottise et sur l'aveuglement des hommes. « Pour être heureux, a dit un disciple éminent de Beyle[1], pour être heureux il faut être léger comme un Français du dix-huitième siècle, ou sensuel comme un Italien du seizième; il faut ne point s'inquiéter des choses ou en jouir. — Quand on réfléchit et quand on analyse on s'intéresse aux choses et l'on en souffre. — Pour se divertir des passions humaines, il faut les considérer en curieux, comme des marionnettes changeantes, ou en savant, comme des rouages réglés; ou en artiste, comme des ressorts puissants. Si vous ne les observez que comme vertueuses ou vicieuses, vos illusions perdues vous enchaîneront dans des pensées noires et vous ne trouverez en l'homme que faiblesse et laideur[2]. Reste à savoir s'il est possible à un esprit observateur, comme Stendhal, de ne pas perdre ses illusions et de revenir, après trente ans, à l'innocence radieuse, aux regards enchantés, ravis, et à la naïveté première. Stendhal avait parfois le vague souvenir de ces sensations printanières qu'il goûtait sur la terrasse de son grand-père, en rêvant le soir, les yeux aux nuages colorés du soleil déclinant derrière les majestueuses montagnes qui en-

[1] M. Taine.

[2] Litt. angl. T. IV.

tourent Grenoble. Une odeur des fleurs qu'il avait aimées, un rayon de soleil, lui rappelaient plus tard ces impressions neuves et pleines de fraîcheur. — Tout le monde est un peu comme Stendhal. Au matin de la vie, on ne sait rien et on jouit de tout. Plus tard le peu qu'on sait empêche de jouir. Le seul pays où l'on demeure jeune et ouvert au bonheur, c'est l'Italie, c'est Milan et surtout Venise « qui est un monde à part, disait Beyle, et dont la triste Europe ne se doute pas. » O brillante Italie, villes voluptueuses! Sites enchanteurs, belles îles d'Ischia, Sorrente, Procida, riant golfe de Naples! ou mieux encore, partout, et même en France, saintes et riantes illusions! fol espoir! heureuse ignorance! Que ne peut-on toujours rester enfant! Il faut si peu alors pour être enchanté de la Vie. On vit tant en dehors de soi. Il semble qu'on tient encore, par tous les sens, à cette Vie universelle qui nous entoure. Plus tard on s'en détache; on s'analyse; on s'isole du monde enchanteur en prenant tristement conscience de soi-même. On méprise les hommes, et l'égoïsme qui se rend compte, souffre des restes de sensibilité qui demeurent encore. Adieu l'insouciance joyeuse! on est double. — On ne sait qui triomphera dans ce combat intérieur qui déchire l'âme.

La force manque aux ambitions généreuses, parce qu'on sait trop bien le néant et le vide de tout. « Dès qu'on est là, dit Stendhal, l'on voit juste; mais l'on

n'est plus bon qu'à orner le banc des marguilliers d'une église puritaine, ou à faire un commentaire sur le code pénal, comme Bentham. »

Comme philosophe analytique, Stendhal eut à traverser cette crise où l'on se dit si souvent : « *tout n'est rien.* » Et dans ses meilleurs jours, songeant aux vanités humaines, il concluait souvent : « *combien c'est peu que tout.* »

XVII.

Il me vient en ce moment à l'esprit un scrupule que je veux dire. Je crains d'allonger indéfiniment ce chapitre des goûts, des opinions et du caractère de Stendhal.

Si l'auteur de cette correspondance indiscrète, si ce touriste cosmopolite, Italien par ses préférences, n'avait rien d'austère dans sa morale, rien de sublime dans son esthétique qui s'y rattachait étroitement, si sa théorie de l'Art était, comme sa philosophie, très-naturelle et très-humaine ; s'il n'est, en réalité, ni un savant, ni un héros, ni un modèle ; s'il inspire même de la répugnance à ces pédants hypocrites, plus sensibles que des rosières qu'un mot trop hardi peut blesser ; si curieux de jouir et d'un goût raffiné, ce satyre gouailleur et ce parisien trop sceptique, n'était en somme qu'un épicurien spirituel et délicat ; s'il n'y a vraiment aucun mérite à aimer, comme lui, les

belles choses, à comprendre les arts et la nature, à poursuivre le vrai ; s'il est tout simple d'aimer les livres et la science, de se plaire au théâtre et aux causeries fines du salon ; s'il est vrai que cet horrible Stendhal, capable de constance et cependant changeant, ait écrit sur l'amour un livre « *immonde* [1]. » S'il était vrai que les caresses trop savantes des belles italiennes, l'aient rendu moins sensible qu'il ne convient aux fraîches naïvetés d'un amour jeune ; si vous pensez, vous qui préférez les fruits verts, qu'une habile maîtresse de trente ans, et même de quarante, ait eu le tort immense de lui plaire mieux que les premières rougeurs ingénues d'une honnête et sentimentale pensionnaire, un peu sotte et un peu niaise ; si la femme préférée, elle-même, ô scandale, lui était plutôt une amie et une maîtresse qu'une idole et un sujet d'éternelle adoration, s'il avait enfin tant de peine (étant gros et matériel), à monter et à se maintenir sur les cimes vaporeuses de la passion platonique et éthérée : pourquoi m'arrêter si longtemps à dévoiler les goûts, les opinions et le caractère de ce « fanfaron de vices, de ce Tartufe d'immoralité, » pourquoi du moins, parler de lui sans le flétrir ? pourquoi surtout laisser entendre qu'après tout ce fut un homme supérieur ? artiste-épicurien dans sa manière de comprendre la vie et dans son habitude

[1] A. de Pontmartin.

d'aller chaque matin à la chasse difficile du bonheur?

Je vous répondrai simplement que Stendhal n'est pas un modèle, qu'il s'en faut bien qu'on approuve tout en lui ou qu'on le propose pour exemple ; qu'on dit ce qu'il fut pour le faire connaître et non pour le faire admirer ; que cependant tout n'est point blâmable dans ses habitudes et dans ses mœurs. — Ce que j'appelle mettre de l'Art dans la Vie, c'est adoucir et élever le sauvage qui est en nous. La Vie doit être un ouvrage d'Art, qu'il faut façonner d'une main habile si l'on veut jouir pleinement des facultés de son esprit. Stendhal fut souvent cet artiste, et si sérieux que soient les reproches qu'on peut lui faire, on ne saurait lui refuser d'avoir, avec constance, poursuivi un but élevé. Pour être artiste, on n'en est pas moins homme, sujet à bien des misères, à bien des défaillances, mais on est un homme ennobli par des plaisirs nobles. N'attribuez pas aux doctrines ce qui est l'effet fâcheux du tempérament. Tout le monde ne naît pas avec la constitution nécessaire pour être jésuite. — D'ailleurs, pour être un philosophe matérialiste, on n'est pas, *pour cela*, moins moral, ni moins généreux dans la pratique ordinaire de la vie.

En faisant l'analyse et la synthèse de l'homme, en examinant les rapports qui l'unissent à la Nature, en comprenant sa place dans le grand Tout, on élève *religieusement* sa pensée. En ce sens, toutes les religions ne sont qu'une science du monde plus ou

moins imparfaite et arriérée. Un vrai savant me paraît être le seul et véritable prêtre de la Nature ; et je ne puis admettre qu'un philosophe naturaliste, un géologue ou un astronome, par exemple, ne soient pas des hommes religieux, dans le sens élevé du mot. — La religion n'est-elle pas le rapport permanent d'idées et de sentiments qui nous relient à l'Ensemble des autres êtres et qui nous fait sentir ainsi notre humble place dans le grand Tout. Le sentiment religieux me paraît être le sentiment d'universelle hiérarchie écrite du haut en bas de la Nature, à tous les degrés de l'Infini. L'esprit, qui pénètre l'ordre éternel des choses, qui s'applique à en découvrir les lois, qui en fait sa méditation habituelle, qui s'imprègne tous les jours de ces hautes pensées, cet esprit là me semble un esprit religieux. Celui qui sent son rien et qui voit la grandeur admirable et l'ensemble effrayant de ces mondes muets qui frappaient Pascal d'épouvante : celui-là, revenant sur lui-même, après cette contemplation des mondes, n'a pas grand besoin, j'imagine, des explications d'un vicaire pour apprendre la véritable humilité qui nous convient.

La vérité et la conscience sont les seuls maîtres de l'homme sage qui haît le mensonge en tout et ne fait jamais étalage de fausse modestie. Il connaît sa place dans le vaste monde et il sait s'y tenir : ni trop haut ni trop bas ; ni ange, ni bête, en homme intelligent

qui s'efforce d'obéir à l'Ordre général et aux lois qu'il connaît. — Il sait enfin ce que peut donner l'Existence humaine et ce qu'il faut lui demander. Il compose et façonne sa vie comme un ouvrage d'art, afin de lui faire rendre tout ce qu'elle contient, et de jouir pleinement des meilleures facultés de son esprit. Dans cette échelle de plaisirs qui va du plaisir de la table jusqu'au plus sublime dévouement, il est, à mi-chemin, des stations aimables qui réunissent les joies intellectuelles à l'attrait légitime des plaisirs sensibles. C'est à cette hauteur moyenne que Stendhal est resté. Il vécut à sa fantaisie et sans trop se douter des lois.

On doit regretter que l'âme d'Henri Beyle n'ait pas été assez généreuse, assez noblement égoïste, c'est-à-dire assez portée au sacrifice, au dévouement. Mais d'ailleurs sa vie fut utile et il a eu raison de vouloir la charmer par les arts.

Tous les arts embellissent et enchantent la vie de ceux qui les aiment sincèrement pour eux-mêmes. Rien qu'en lisant un bon livre, en méditant durant les longues soirées d'hiver, dans une chambre abritée du vent, on goûte assurément une des joies les plus pures et les plus délicieuses qui soient possibles en ce triste monde. En lisant de bons ouvrages, on converse avec d'honnêtes gens; en admirant les œuvres du génie, on s'élève à sa hauteur, on entre dans la compagnie familière des grands hommes, et, au sortir de ces conversations fortifiantes, on s'estime et on se

respecte davantage. La vie journalière est triste, monotone, ennuyeuse, et le contact ordinaire des hommes est diminuant : l'étude et la lecture solitaires nous relèvent; nous sentons que le vrai bonheur de la vie, comme la vraie dignité de l'homme, ne sont pas au dehors, dans des plaisirs stériles ou des distractions énervantes, ni dans des propos imbéciles ou dans des jeux d'enfant, mais bien dans le travail volontaire et dans l'activité de la pensée.

Ces lectures et les viriles réflexions qu'elles font naître ne sont pas, j'imagine, — pour le perfectionnement moral d'un être capable de les entendre, — inférieures à bien des sermons.

Les autres arts agissent de la même manière. Je parle plus volontiers de l'art littéraire parce qu'une petite bibliothèque est le seul luxe à la portée du pauvre et que, d'ailleurs, les joies que procurent les Lettres sont, à mon avis, les plus hautes, les plus durables et les plus complètes de toutes.

La musique, à son tour adoucit le cœur[1], elle nous

[1] Dans les plus hautes joies, comme dans les jeux les plus futiles, la musique complète nos jouissances et nous fait plus ardents à les poursuivre.

On sait quelle place elle tient dans les fêtes du monde; ceux-là seuls connaissent toute sa puissance qui l'ont associée aux fêtes du cœur.

Entendre Beethoven ou Mozart à l'une de ces heures où chacune de nos émotions a son écho dans une autre âme, où l'on espère, où l'on rêve, où l'on souffre à deux, c'est l'état de cette vie imparfaite le plus voisin des extases de la vie absolue.

Victor de Laprade. *La philosophie de la musique.*

détend, nous apprivoise, nous calme, comme les sauvages du temps d'Orphée. N'ayant plus à nous sortir des bois, elle nous sort de nous-mêmes, elle nous enlève aux plaisirs grossiers et aux basses idées. — En somme, il n'y a rien, en morale, qu'une échelle de besoins plus ou moins nobles, élevés, délicats. La bonne éducation consiste à développer en soi les besoins les plus dignes d'un homme, au préjudice des besoins inférieurs, et la vertu à préférer, en toutes circonstances, par un choix libre, les plaisirs les plus élevés. C'est là ce que j'appelle l'*égoïsme intelligent*, théorie que pratiquait, en partie, Stendhal un des hommes les plus habiles à satisfaire ses goûts nombreux, et, par conséquent, malgré toutes ses faiblesses et ses défauts, un maître dans l'art de vivre, un homme et un amateur remarquables, j'allais presque dire un modèle de civilisé, si, comme je le crois, en effet, la civilisation est le règne de l'homme cultivé sur la brute, si elle consiste essentiellement à se perfectionner soi-même, à s'élever le plus haut possible dans le monde moral, à raffiner aussi et à épurer ses plaisirs, à les grouper avec réflexion, et à introduire sans violence, avec une sorte de clairvoyant et de nonchalant abandon, le plus d'art qu'on peut dans son existence.

On comprend maintenant pourquoi, au risque de manquer aux règles de la proportion, je m'attarde avec délices en ce chapitre déjà trop long. Ne peut-

on pas dire de Stendhal ce que Grimm pensait de l'auteur des *Essais*. « On aime à suivre Montaigne dans l'intérieur de sa maison, à s'enfermer avec lui dans sa chambre, à s'asseoir à ses côtés au coin de son feu, et à écouter ainsi toutes les confidences qu'il se plaît à nous faire de ses opinions, de ses idées, de ses sentiments, de ses goûts particuliers, de ses affections et de ses pensées les plus secrètes. Loin de lui savoir mauvais gré de la confiance et de l'intimité à laquelle il veut bien admettre ses lecteurs, on sent que cette bonhomie, que cette naïveté si rare, est peut-être le charme qui nous séduit et qui nous attache le plus dans la lecture de ses Essais.

Mais je ne veux point que ma sympathie pour Stendhal, ni que mon indulgence, — sans doute intéressée à ses faiblesses, — m'éloigne de la justice et de la vérité sévère en ce qui touche à ses défauts. Je crains que le sublime en tous genres, dans l'Art et dans la Vie ne lui ait pas toujours fait tout l'effet désirable. Je sais bien qu'il craignait d'être dupe et qu'il était fort habile à deviner les moindres nuances d'affectation, mais il était un peu trop prompt à voir de l'hypocrisie, dès qu'il rencontrait sur sa route des gens à qui l'habitude de l'analyse morale, poussée aux dernières limites, n'avait pas enseigné sa théorie exacte et égoïste de l'homme et de la cause unique, protéenne, toujours intéressée, de ses actions. — Pour n'avoir pas été comme Sten-

dhal, au fond de tout, pour n'avoir pas compris la nature humaine à la triste manière de La Rochefoucauld, et pour se payer *sincèrement* d'apparences fausses et généreuses, on n'est pas pour cela hypocrite; moins éclairé sans doute par l'analyse et la réflexion, on reste peut-être plus empressé au sacrifice de soi, plus disposé à suivre les premiers mouvements d'une nature généreuse, plus spontanément incliné au dévouement.

L'habitude de trop réfléchir, la froide volonté de se rendre toujours compte exact de tout, développe l'intelligence au détriment du cœur. On voit plus clair, c'est vrai, on est plus homme par ce côté, mais la bonté native et les instincts charitables et ignorants doivent nécessairement s'affaiblir. Le fruit de cette science de l'homme est amer, et, dans la pratique journalière de la vie, il faut laisser venir à soi les illusions aimables qui l'embellissent, *consentir à oublier vingt fois par jour ce que l'on sait parfaitement*, et vivre par le cœur comme une bonne femme, au lieu de vivre uniquement par l'esprit. Si vous faites autrement, gare la misanthropie! Vous mépriserez tous les hommes et vous-même tout le premier, et vous devrez alors quitter le monde et fuir au désert, comme Alceste.

La science des humains c'est le mépris sans doute, et tous les moralistes ont été tristes[1].

[1] « Tous les observateurs sont tristes et doivent l'être. Ils regardent vivre. Ils ne sont pas des acteurs, mais des témoins de la Vie. De tout

En morale, comme en esthétique, Stendhal ne s'est pas élevé aux plus hautes cimes. Il est resté à mi-chemin dans l'art et dans la vie, aimant avec finesse la grâce sensible et tendre, et préférant, peut-être, le délicat au grand. Par exemple, il haïssait énergiquement les choses vulgaires et les gens plats. On ne saurait trop insister sur cette haine généreuse du *cant* et du *snobisme* anglais. Le snob est ce faux civilisé, qui ne comprend plus rien à la nature humaine, au mérite personnel, et qui ne distingue plus que les rangs sociaux d'après l'étiquette de la fortune et de la naissance. Ces mannequins orgueilleux, qui sont les nobles de l'Angleterre, sont des animaux pervertis incapables de comprendre l'amour, d'admirer la passion, le génie, incapables de lire *le Centaure* de Maurice de Guérin, mais qui, en revanche, emmaillottés comme des momies, dans le tissu serré des conventions sociales, admirent bassement des choses basses. Le snob, c'est avant tout l'automate orgueilleux, la poupée aristocratique, dressé dès l'enfance au bel usage et au bon ton : l'imbécile qui ne voit que l'apparence, et la surface humaine, qui n'a jamais compris la nature, ni pénétré la vie, et qui s'en tient en tout, aux préjugés régnant autour de lui. Jamais le snob n'aura le courage

ils ne prennent rien de ce qui trompe ou de ce qui grise. Leur état normal est la sérénité mélancolique. »

Edmond et Jules de Goncourt.

d'examiner, d'apprendre, la témérité de penser et juger par lui-même. Jamais, d'ailleurs, il n'aurait l'énergie de braver l'opinion des gens qui l'entourent : à cet égard, le snob n'est pas seulement anglais, c'est à certains égards le *canut* de Lyon, l'imbécile enrichi, le bourgeois gentilhomme, le *prud'homme* et le *philistin*. Ah ! qu'on aime Stendhal de les avoir haïs, moqués et poursuivis toujours de sa profonde et cruelle ironie ! Son mépris est une vertu, et ses plaisanteries acérées sont des services rendus à la nature humaine. Et s'il détestait le snobisme anglais, que n'a-t-il pas dit de cet autre vice du même pays, de cette affectation de morale prude et bégueule, de cette hypocrisie triste et froide comme une journée de pluies et de brouillards, à Londres, sa patrie, puisque je veux dire le *cant*. Le *cant* qui est, d'après le docteur Johson, la prétention à la moralité et à la bonté exprimée par des doléances, en langage triste, affecté et de convention. Je ne connais guère que Byron et son ami Shelley qui aient haï le *cant* autant que Stendhal.

Rien ne me semble bête au monde comme la gravité, disait Beyle. — Nous connaissons sa gaillarde accortise avec les paysans; car il avait ce don et ce talent si rares, qu'estimait Vauvenargues : le tact et l'habitude esquise d'une *familiarité* assouplie et graduée à tous les âges, à tous les rangs et à tous les esprits. Et cependant, faut-il l'avouer, on a le regret

de ne pas le trouver toujours insensible aux injustices et aux petitesses du monde. Il n'avait pas à un assez haut degré le large mépris des préjugés sociaux, il était trop du monde pour rester toujours insensible à l'opinion des sots qu'il aurait dû braver. Ainsi, le 5 juin 1814, « en ne trouvant pas son nom parmi ceux des pairs, » il écrivait : « Heureusement le luxe me touche peu, ou plutôt il m'embarrasse. Je sens fort bien la possibilité de vivre à Paris, dans une chambre, au quatrième, avec un habit propre, une femme qui vienne le battre le matin, et mes entrées aux Français, ou plutôt à l'Odéon [1] que j'aime. Mais *la vanité*, *la considération*, s'opposent à ce genre de vie. M. Doligny ne me recevra plus de la même manière quand il saura que je vis avec six mille francs. *Cela me serait insupportable.* Il faut donc quitter Paris. Je vais en Italie où, avec mes six mille francs et deux dîners par mois chez l'ambassadeur, je serai *considéré.* » Stendhal était digne de s'élever au-dessus de ces petitesses vaniteuses. Quand on mérite la considération des gens d'esprit, on doit mépriser celle des sots qui règlent leur estime sur l'argent qu'on dépense. — C'est une faiblesse que je devais marquer pour être vrai, mais qui fait peine à voir dans ce même homme qui se moque tant de la vanité française et qui poursuit de ses sarcasmes le *cant* et le *snobisme* anglais.

[1] L'Odéon était alors occupé par la troupe italienne.

D'ailleurs son amour pour Milan dont il parlait toujours avec enthousiasme, le rend ici, je pense, injuste pour Paris, où les Doligny ne sont pas la règle, où le rang et la fortune sont, au contraire, moins gênants et plus disposés à s'effacer devant le mérite personnel que nulle part ailleurs. La vie intelligente, la vie vraiment humaine, c'est-à-dire la vie de l'idéal et du réel, avec ses passions, et ses luttes, et ses déploiements d'énergie latente, elle est là, certainement, et Stendhal s'en aperçut bien, plus tard, quand il y revint et qu'il y vécut, avec délices, en relations journalières avec les hommes les plus distingués.

Dans les salons charmants de Mme Pasta, du comte de Tracy, de Mlle Schiavetti des Italiens, chez Mme Ancelot, chez M. Cuvier, chez M. E.-J. Délécluze, etc., etc.; dans ces salons aimables, littéraires ou non, Stendhal était au premier rang, malgré sa modique fortune. Dans ce monde intelligent de Paris, on tient naturellement compte du talent, du mérite personnel et de la valeur propre de chacun. Ce n'est guère qu'en province qu'on juge les gens sur le nom, le rang, la fortune ou la position, et qu'on cherche à se donner de l'importance par l'ennui et l'affiche bruyante de relations officielles. C'est qu'à Paris les gens d'esprit sont, en dernier ressort, les maitres des élégances et que, dans le monde aimable, ils donnent le ton. Dès lors il suffit d'avoir un talent reconnu, d'être *quelqu'un* pour être aussitôt *quelque chose*.

Revenu de ses premières préventions contre Paris, Stendhal se plaisait infiniment dans cette atmosphère électrique où les idées naissent et s'échangent avec une si merveilleuse rapidité. Il était à son aise dans ce monde, spirituel, séduisant, rempli de saillies. Il s'y sentait soutenu et échauffé par la sympathie intelligente que, dès ses premières paroles, il était sûr d'inspirer.

J'ai rencontré deux fois M. Beyle dans le monde, dit H. de Balzac, jusqu'au moment où j'ai pris la liberté de le complimenter sur la *Chartreuse de Parme* en le trouvant au boulevard des Italiens. Chaque fois sa conversation n'a point démenti l'opinion que j'avais de lui d'après ses ouvrages. Il conte avec cet esprit et cette grâce que possèdent, à un haut degré, MM. Charles Nodier et de Latouche. Il tient même de ce dernier par la séduction de sa parole, quoique son physique, il est gros, s'oppose au premier abord à la finesse, à l'élégance des manières; mais il en triomphe à l'instant, comme le docteur Koreff, l'ami d'Hoffmann. Il a un beau front, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique; enfin, il a tout-à-fait la physionomie de son talent [1]. Il porte

[1] M. Mérimée est grand, sans embonpoint; son visage offre une expression de froideur et de moquerie. Il se sert d'un lorgnon, de temps en temps. Tout cela serait bien, et M. Mérimée pourrait prétendre justement à ce qu'on nomme un « air diplomatique » sans un traître nez, un maître nez, gros et long, indiscret comme *les Bijoux* de

dans la *conversation*, ce tour énigmatique, cette bizarrerie qui le pousse à ne jamais signer ce nom déjà illustré de Beyle, à s'appeler un jour Cotonnet, un autre Frédéric, etc... M. Beyle est un des hommes *supérieurs* de notre temps.

On ne m'en voudra point j'espère de rassembler dans cette étude, au risque de l'allonger un peu, tous les témoignages épars. C'est de l'ensemble ou de la contradiction partielle de ces témoignages que doit sortir un jugement complet et vrai.

XVIII.

Les ironies philosophiques de Stendhal.

Pascal a dit : « On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnêtes gens qui rioient comme les autres avec leurs amis ; et, quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ça été en se jouant et pour se divertir. »

Diderot. C'est bien là le nez de l'homme qui a écrit *La double Méprise* et *Les âmes du Purgatoire*. Il n'y avait autrefois qu'un nez capable de lutter avec le sien, et c'était celui de son ami M. Stendhal. D'autres points de contact existent dans l'esprit et dans le genre de littérature de ces deux écrivains, placés tous deux très-haut, *hors de la sympathie* peut-être, mais *au-dessus de l'estime*.

M. Charles Monselet. *La Lorgnette littéraire*.

Pascal lui-même, bien qu'il n'ait peut-être jamais ri beaucoup, n'a pas été d'emblée ce solitaire austère et contrit qu'on se figure. « Quand il aborda Port-Royal[1], il était de ces honnêtes gens et des mieux réputés selon le monde, plein de diversités amusantes, de conversations curieuses, un homme qui avait lu avec plaisir toutes sortes de livres, et qui en causait très-volontiers. »

Comme philosophe, Henri Beyle, qui se rattachait directement aux grands hommes matérialistes du dix-huitième siècle, à Diderot, Helvétius, Cabanis, etc., était lui-même de cette école *d'honnêtes gens* qui ne font pas métier de philosopher, qui savent rire avec leurs amis, et qui, tout en se jouant et en causant, abordent volontiers les grands problèmes, sur lesquels, sans pédanterie, ils laissent échapper dans le feu de la causerie, bien des mots pénétrants et des aperçus profonds.

Il était philosophe comme on se figure Épicure, conversant avec ses amis, et leur indiquant la véritable source de la morale, dans l'intelligente entente de l'intérêt personnel et dans l'harmonie des rapports; ou bien encore comme le philosophe périgourdin, dans sa librairie et sa tour de Montaigne. En écoutant sa conversation, « *pleine aussi de diversités amusantes*, » on voyait un homme d'esprit qui avait lu

[1] V. Sainte-Beuve.

avec plaisir toutes sortes de gros livres et qui en causait avec une malice pénétrante et rapide. Il était fort impie, dit son ami intime, M. Mérimée, matérialiste outrageux, ou, pour mieux dire, ennemi personnel de la Providence. Il niait Dieu, et, nonobstant, il lui en voulait comme à un maître. Voyant quel usage odieux on en savait faire, il aurait volontiers dit le mot de Proudhon : « Dieu, c'est le mal. »

Il s'imaginait, et de très-bonne foi, dit le même biographe, qu'au fond chacun partageait ses idées, mais qu'on tenait un autre langage par intérêt, par affectation, par mode ou par entêtement. « Il ne pouvait se persuader que ce qui lui semblait faux pût paraître véritable à un autre [1]. » — Ici Je me permets d'arrêter M. Mérimée et de lui opposer Stendhal lui-même, qui se montre à nous bien plus intelligent et plus compréhensif dans une lettre du 5 août 1822, adressée à M. X... à Londres : « Personne, écrit Stendhal, personne n'est, au fond, *plus tolérant que moi. Je vois des raisons pour soutenir toutes les opinions ;* ce n'est pas que les miennes ne soient fort tranchées ; *mais je conçois comment un homme qui a vécu dans des circonstances contraires aux miennes a aussi des idées contraires.* » Voilà la véritable pensée d'Henri Beyle, celle qui le domine toujours, par laquelle il explique toutes les variétés d'idées

[1] M. P. Mérimée. *Notes et Souvenirs.*

qu'il rencontre, et qui est parfaitement d'accord avec l'ensemble très-harmonieux de ses théories : de l'éducation, du milieu, des circonstances et du climat, etc.

Un homme qui s'explique à lui-même *le comment* de tout, conserve sans doute ses préférences, mais il tolère toutes les opinions et ne se fâche contre personne parce qu'*il voit les causes* de toutes les croyances, et qu'on ne se fâche point contre une pierre parce qu'elle tombe. *Comprendre*, c'est précisément voir la nécessité des choses.

Qu'il ait eu cette large tolérance qui n'est au fond que de l'indifférence et de la curiosité, soit; mais il était sceptique et matérialiste, me répliquent en chœur ses adversaires les professeurs de spiritualisme officiel, faisant sur ce point alliance avec les catholiques et les soi-disant avocats de la bonne morale.

Qu'il ait été sceptique, Messieurs, c'est bien possible. Montaigne aussi disait : « Que sais-je? » et son disciple Charron : « Je ne sais pas. »

C'est une science profonde et qui vient la dernière de savoir ignorer l'*inconnaissable.*

L'homme ne sait rien de Dieu et cependant il veut tout expliquer par Celui dont il donne les définitions les moins acceptables. Sans parler de ceux qui se font ses ministres particuliers pour parler en son nom et pour manger sa part des crédules offrandes, un être dont la vie est limitée par le temps et par l'espace, ne peut dire que des sottises d'un être

éternel, infini comme les millions de mondes qu'il anime[1].

Pour grand qu'il soit, un philosophe, un sage, un théosophe quelconque, — et sans en excepter Socrate ni Jésus, — un homme enfin ne peut dire que des choses humaines et relatives de la Nature divine et de l'Être absolu.

Ne rien affirmer, tout comprendre, douter et détester l'intolérance est donc en ces matières surnaturelles et surhumaines la seule conduite raisonnable. C'est juger la conduite et les ironies de Stendhal. Sur toutes ces questions téméraires, il connaissait, certes, toutes les réponses faites depuis quatre mille ans et parfois s'amusait ironiquement à y mêler la sienne. Ce sont des problèmes insolubles, mais qui, à certaines heures, assiégent fatalement tout homme capable de penser.

Pourquoi l'homme est-il né? et pourquoi la Nature? *Pourquoi y a-t-il quelque chose?* Et ce monde a-t-il commencé? Rêveries profondes! questions téméraires. Nul ne peut se flatter d'expliquer ces *pourquoi*.

[1] « Nous savons maintenant que la terre n'est qu'un des moindres satellites du soleil, qui n'est lui-même, bien que les astronomes lui accordent treize cent mille fois le volume de la terre, qu'une des dix-huit millions de petites étoiles dont se compose celle des quatre à cinq mille nébuleuses qu'on nomme la Voie Lactée; et chaque fois que l'on parvient à grossir la lentille du télescope, on découvre de nouveaux soleils dans les profondeurs de l'incommensurable océan des mondes. »

Stendhal qui cherchait sans cesse à comprendre le *comment* des choses, se moquait sagement des chercheurs du *pourquoi?* Voyant avec quelle superbe assurance, ces théoriciens du néant, définissent sans hésiter, l'infini et le fini, l'être et le non-être, les causes premières et les causes finales, le tout à l'aide d'une monade, d'un atome crochu, ou plus grossièrement encore par le verbe divin, la création, le paradis et le péché originel, Stendhal se renfermait dans le doute du sage ou plaisantait en homme d'esprit. Sa colère s'échappait sous forme d'ironie, car il détestait la colère comme de mauvais goût. Ce qui l'indignait, au fond, était cette odieuse exploitation de l'homme par un petit nombre d'audacieux hypocrites qui se disent ouvertement les ministres de Dieu. Contemplant cette foule d'églises, de couvents et de sectes, et leurs haines, leurs bûchers, leurs guerres de religion, il souhaitait que l'homme eût enfin la sagesse de consentir à ignorer ce qu'il ne peut savoir. — Que savons-nous vraiment de l'infini, disait-il? Que savons-nous de nos rapports exacts avec le reste de l'univers? Et à quoi bon d'ailleurs, si nous avons la science de la vie, la notion suffisante de tout ce qui convient à notre espèce. N'avons-nous pas l'agriculture et l'industrie pour nourrir et parer notre corps, les lettres pour satisfaire notre intelligence et les beaux-arts pour la charmer. Que nous sont donc ces rêveries funestes qui portent les

hommes à s'entre-haïr et à s'entre-tuer. Que nous font donc les entités stériles et les idées innées et tout le vieux bagage des chimères philosophiques? Tout cela est de la fantaisie pédante et ennuyeuse. Pourquoi se préoccuper sérieusement de l'origine des choses, de la Providence Divine et des destinées supra-terrestres. Tout cela ne sert qu'à fournir aux abstracteurs de quintessence l'occasion de déployer leur faconde et leur subtilité stérile, leur adresse à construire en l'air et dans le vide.

En notant au passage ce dédain facile de Stendhal, on ne prétend pas l'excuser, ni encore moins y prendre part. Ces « ironies philosophiques » ne prouvent qu'une chose: l'ennui profond qu'inspirait à Henri Beyle l'abus des grands mots et la prétention de tout expliquer *par des phrases*. Il serait excessif d'y voir autre chose qu'une boutade d'un chercheur sérieux et par moments découragé. — Un esprit élevé, comme l'était le sien, méritait de s'ouvrir à ces grandes idées générales et généreuses qui sont le patrimoine de la philosophie. Mais nous étudions en ce moment l'homme d'esprit plutôt que le penseur; et notre devoir de sténographe nous oblige, bon gré mal gré, à noter toutes ses « ironies » alors même que l'expression, comme il lui est arrivé souvent, dépasserait le but.

Peut-être, disait, en riant, Stendhal, peut-être que ce petit monde qui s'exagère ridiculement son impor-

tance, grain de sable imperceptible, petit atome perdu dans l'immensité, peut-être est-il un théâtre où quelque divinité ennuyée s'amuse à se faire jouer la comédie. Sur cette petite boule provisoire, nous autres éphémères servons d'acteurs. Nous sommes les marionnettes de ce drame. La Providence se met à son balcon, et la vie tourmentée des générations successives qui s'agitent un instant pour disparaître dans la sombre coulisse du temps, est peut-être la pièce que donne à ses pareilles, quelle divinité secondaire? — Qu'en savons-nous? Stendhal l'ignorait aussi, et parfois en songeant le soir, tantôt triste et tantôt porté sur les ailes de la Chimère, il revenait de son excursion à travers les soleils pour se dire plus prosaïquement : Je suis sur cette goutte de boue détachée peut-être de cette voie lactée qui élabore incessamment des myriades de mondes auprès desquels celui-ci est moins qu'un ciron. Mettons-nous à la place de cette petite divinité qui regarde la *Comédie humaine* en fumant depuis son balcon. Entrons dans la vie comme on entre au théâtre et caché (comme les anciens disaient qu'il fallait faire), indifférent à tous, sans autre intérêt qu'une incessante curiosité, soyons spectateur de cette comédie, jamais acteur.

Cette façon légère de traverser la vie n'est pas la meilleure sans doute, puisqu'elle est inutile et se contente de n'être pas nuisible. On sait bien que

Stendhal a occupé sa vie en laissant derrière lui des traces qui durent encore. Mais qui n'a éprouvé de ces moments de découragement et de doute, où il semble que cette curiosité désintéressée soit légitime et apparaisse comme un résumé de l'antique sagesse. Relisez les anciens : « La vie est un passage, disait Démocrite, le monde est une belle salle de spectacle, on entre, on regarde, on sort. » — Et qu'y voit-on ? — Les choses les plus belles et qui valent la peine du voyage, si l'on met un peu d'attention et d'art dans son trajet, le soleil et sa blonde lumière qui révèle la beauté des formes, les eaux, le feu, les nuages, la mer immense et les cieux étoilés, et les montagnes et les forêts. Tout cela est à tous. « Regarde donc, disait aussi Ménandre, l'André Chénier et le Molière de l'antiquité, le mâle et tendre maître de Térence. La vie est un voyage et ce monde est une foire étrangère, un lieu d'émigration pour les hommes : foule, marché, jeux de hasard, hôtelleries où l'on s'arrête... Ton voyage sera bon si tu pars muni du nécessaire et si tu arrives sans avoir d'ennemis. Va vite, celui qui s'arrête se fatigue et perd ses ressources. Il vieillit, tombe dans l'indigence, rencontre les ennemis qui lui dressaient des embûches, et s'en va péniblement, parce qu'il a trop vécu. »

« La Vie est courte, dit le Bouddha, bien fol est celui qui se livre au monde ; regardez du rivage les tempêtes qui agitent la mer des passions... Laissez

les insensés courir après les souffrances et les misères, soyez calme d'esprit, aspirez au néant. »

La vie, dit à son tour le grand et lumineux Shakspeare[1], *la vie n'est qu'une ombre voyageuse*, un pauvre acteur — qui se démène et qui s'agite — pendant une heure, — sur le théâtre, — et qu'ensuite on n'entend plus. — C'est un conte, — dit par un idiot, — plein de fracas et de furie, — et qui n'a pas de sens.

Stendhal (semblable en ceci à beaucoup d'esprits éclairés de son temps... et du nôtre) ne croyait pas au Dieu personnel. Seulement au lieu de formuler son doute dans une affirmation banale, il se plaisait à étonner ses adversaires par des saillies amusantes qui devaient les jeter hors d'eux-mêmes. Ennemi de la banalité en toutes choses, ce n'est pas lui qui se fût avisé de ressusciter les images vieillies du « Vieillard à barbe blanche » ou du « Jupiter tonnant. » — Sur un sujet, vieux comme le monde, il trouvait matière à des plaisanteries d'un goût littéraire assez relevé. Dieu, disait-il un soir chez Madame Pasta, Dieu est un mécanicien très-habile. Comme il travaillait jour et nuit à son affaire, parlant peu et inventant sans cesse, tantôt un soleil, tantôt une comète ; on lui disait : mais écrivez donc vos inventions, il ne faut pas que cela se perde. — Non, disait-il, rien n'est en-

[1] Dans *Macbeth*.

core au point où je le veux. Laissez-moi perfectionner mes découvertes et alors... Un beau jour il mourut subitement ; on courut chercher son fils unique qui étudiait aux Jésuites. C'était un garçon doux et studieux, qui ne savait pas deux mots de mécanique. On le conduit à l'atelier de feu son père. — Allons! à l'ouvrage! Il s'agit de gouverner le monde... Le voilà bien embarrassé : il demande comment faisait mon père? — Il tournait cette roue, il faisait ceci, il faisait cela... Il tourne la roue, et la machine va tout de travers. — Que dites-vous de cette plaisanterie cosmogonique? L'anecdote n'est-elle pas jolie et d'un tour nouveau? Pour moi je pense que Stendhal devait être amusant à écouter ce soir-là, passé minuit[1], dans dans le salon charmant de Madame Pasta.

Mais, « *mais comme avec irrévérence, parlait des dieux, ce maraud !* »

Une autre de ses boutades que je préfère aux mots célèbres de Voltaire[2] et de Lamartine[3], et beaucoup

[1] Je dis *minuit passé*, parce que Stendhal avait observé qu'à minuit sonnant les ennuyeux ou les gens d'habitude vident régulièrement le salon. Il ne reste qu'un choix de gens aimables et de ceux qui se sentent sympathiques entre eux. — Sainte-Beuve.

[2] Une dame qui quêtait pour une œuvre de charité, reçoit d'un homme connu pour athée un don considérable : — Comment, Monsieur, s'écrie-t-elle, vous êtes généreux et vous ne croyez pas en Dieu! Vous savez cependant que Voltaire a dit lui-même : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.* — Eh! Madame, reprit l'autre, c'est justement ce qu'on a fait.

[3] *Dieu est un mot créé pour expliquer le monde.*

moins connue, était celle-ci : « *Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas.* »

Champfort, Rulhière ou Rivarol, ces grands hommes du mot, auraient envié celui-là, aussi profond et moins brutal que celui de Proudhon : « *Dieu, c'est le mal.* »

XIX.

Au sujet de la perfection de la société, française et italienne, je trouve une certaine contradiction dans ses idées. Tantôt il prétend qu'elle se trouve à Rome. « C'est là que des indifférents réunis ont trouvé le secret de se donner le plus de moments agréables. » Tantôt il reconnaît qu'*en dehors de Paris*, il n'y a *pas de conversation*. « Il y a des monstres, dit-il, des Canova, des Rossini, des Viganò, mais les lumières ne sont pas répandues. » Il revient très-souvent sur le défaut de conversations sérieuses ou spirituelles dont il souffrait. « Cher ami, écrit-il, je deviens plus stupide chaque jour; je ne trouve personne pour faire de ces parties de volant, qu'on appelle *avoir de l'esprit*. Je faisais, de temps à autre, quelque partie de volant avec M. de Saint-Aulaire (mai 1833); après lui, il faut laisser la raquette, plus d'idée exprimée à demi-mot. »

Voici ce qu'il se disait à lui-même, en sortant du salon d'une femme pour laquelle il éprouvait une forte passion. « En arrivant de chez elle au jardin

public, à quatre heures, en apercevant les montagnes couvertes de neige qui produisent un effet si romanesque, je me suis dit qu'avec deux règles de conduite j'éviterais les chagrins que l'effet que je produis sur mes voisins a pu me donner jusqu'ici.

» Dans ma conversation *me retenir*. Par exemple, la première fois que je suis présenté à une Madame Doligny, ne pas chercher à briller. Pour que ce projet pût avoir une apparence de succès, il faudrait que les gens qui m'écoutent eussent une âme enflammée. Pour être aimable, je n'ai qu'à vouloir ne pas le paraître. Ce qui s'est passé dans la société de Madame la comtesse S... en est un exemple frappant. Ma supériorité est tellement sûre que moi seul peux la faire méconnaître en me faisant taxer d'exagéré. Parler, mais parler peu les premiers jours, et au bout du mois, la supériorité, ou, ce qui vaut mieux, une belle égalité se trouve établie. D'ailleurs, la société est une coquette qui court après ce qu'on a l'air de lui refuser, et dédaigne ce qu'on lui offre. Ne jamais craindre d'être taxé, avec quelque raison, de froideur et de stérilité, donc, les premiers jours, cotoyer ces défauts sans crainte. »

Dans d'autres circonstances, il était plus modeste. Il écrit à une amie : « J'accepte votre offre avec empressement. Vous me permettrez d'être bête, simple, naturel ; *ne comptez pas sur un amuseur*, je n'en ai pas le talent et encore moins lorsque j'y tâche. »

Pourtant il contait bien, il était amusant, et sa vie d'observateur cosmopolite avait enrichi sa mémoire et sa conversation d'une infinité d'anecdotes intéressantes. Dans la vie contemporaine, comme dans l'histoire, il n'aimait que les anecdotes, et, parmi les anecdotes, il préférait celles où il pensait trouver une peinture vraie des mœurs et des caractères. M. Mérimée, en tant de points, disciple et admirateur de Stendhal, tient de son ami ce goût pour les anecdotes qui, bien choisies, peignent une époque.

Il est amusant à entendre parler des *surmenés* qui se mêlent de juger les gens et les choses *dont on parle* et qui les dépassent ; ces *surmenés* ce sont les gens à petite portée, à inclinations bourgeoises et modérées, braves gens créés pour être bons époux, bons pères, excellents et solides associés dans une maison de commerce. Mais le dix-neuvième siècle a la manie du génie ; pour en avoir au moins les apparences, il touche à tout, il n'est peut-être pas une vérité fondamentale sur laquelle il ne se soit cru obligé de dire son mot ou plutôt sa phrase, car essayer la phrase est une autre de ses manies ; il traduit en style disgracieux et *important* les vérités les plus connues et croit avoir dit quelque chose. Les hommes essentiellement modérés et destinés, par leurs soins constants, leur horreur pour le hasardé et leur sagesse de tous les jours, à pousser loin le crédit d'une maison de commerce de draps, se croiront obligés

de juger le cours de M. Cousin, de dire ce que c'est que Dieu, et pourquoi, Dieu étant bon, tous les hasards, semblent tournés contre la vertu. Henri IV régna vingt et un ans et Louis XV cinquante-neuf ans. Ils vous diront, ces gens rés pour auner du drap, pourquoi la matière est susceptible de penser. Ils savent aussi que l'âme est immortelle et pourquoi. Passant devant le Garde-Meuble ou la façade de la Chambre des députés, ils vous diront aussi quelle est la nature du vrai beau, etc., etc.

En un mot, il semble que ces hommes modérés et faits pour être estimés et considérés se déshonorent, comme à plaisir, en parlant de tout ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Faute de mieux, je les appellerai la classe des *surmenés*. On tue de bons chevaux, destinés à aller toute leur vie au trot, si on leur fait prendre le galop et sauter vingt haies et barrières. Si on continue ce petit jeu un peu trop longtemps, on voit bientôt ces chevaux s'établir tranquillement au fond d'un fossé.

C'est ce qui arrive à ces pauvres *surmenés*, quand ils ont le malheur de rencontrer trop souvent quelque raisonneur sans pitié qui les interrompt quand ils travaillent à leur étalage.

Quand la *pédanterie* cessera d'être à la mode, les *surmenés* disparaîtront, comme à la première pluie de printemps on voit la race des papillons blancs descendre des peupliers.

Les lieux publics, à Paris, sont pleins de gens de quarante-huit ans, ordinairement garnis de deux ou trois croix et porteurs de physionomies assez respectables. Ils ont beaucoup d'usage, mais ne peuvent guère rester assis une heure à la même place sans s'ennuyer. Ce sont des généraux, de riches banquiers, des agents de change, qui, à quarante-cinq ans, se sont trouvés avoir leur fortune faite et se sont décidés, comme ils disent, à en jouir à Paris. Les uns se sont faits amateurs de musique; nous les avons vus fous de Madame Pasta, ensuite de Madame Malibran. Ce sont eux qui crient si fort et qui ont des disputes à propos de ces dames. Il est vrai que si, par hasard, on les écoute, on s'aperçoit qu'ils ne comprennent absolument rien à la chose dont ils parlent.

Quand on aime passionnément la conversation, on souffre de n'avoir à échanger que des platitudes, et c'est par amour de la causerie, par respect de la parole, qu'on garde le silence. « On m'estime, disait Beyle, mais on ne m'aime pas. Tout cela vient de ce que *dire des puérilités* pendant douze heures chaque jour, *m'assomme* et je me tais... Quant à notre bureau, il ressemble assez à la cour du roi Pétaud. L'avantage y est pour les *parleurs ab hoc et ab hac*, et je ne parle presque pas. — Je voudrais bien parler, mais il s'agit d'avoir un flux de paroles plates ou communes à débiter. »

La conversation qu'il aimait, c'était la vieille cau-

serie française vive, prompte, nourrie d'idées. Il méprisait le banal commerce de formules polies qu'on échange dans le monde. Ce qu'il aimait avec passion, ce n'était pas non plus la discussion d'affaires, ni les rapports aimables de la famille et de l'amitié : c'était cette causerie française [1] où le dix-septième siècle et surtout le dix-huitième, ont excellé, la causerie de Voltaire et de Diderot qui est l'*art de présenter des idées générales sous une forme personnelle particulière au causeur.*

Ainsi entendue, disait récemment dans une conférence (cette transformation démocratique de l'ancienne causerie), — un conférencier spirituel, critique ingénieux, dont le bon sens est aiguisé [2], « Ainsi entendue *la causerie est un art.* En effet, elle n'a aucun but d'utilité pratique immédiate, elle ne vise qu'à une chose, récréer l'esprit, élever l'âme, agrandir l'intelligence; elle plane au-dessus des réalités vulgaires de la vie dans la région de l'idéal. Voilà pourquoi c'est un art absolument semblable à tous les autres, si ce n'est qu'il est beaucoup plus difficile que beaucoup d'autres. »

Stendhal aimait passionnément cet art si français qui fait de la parole un si charmant usage, et dans lequel il était un maître.

[1] « Ces parties de volant qu'on appelle avoir de l'esprit. »

[2] M. Fr. Sarcey.

Il l'aimait tant qu'il la cherchait partout, avec une liberté d'allures que les gens prudes auraient blâmé. Son ami, M. Colomb, nous apprend que ce besoin d'idées nouvelles, ce plaisir de causer, l'a mis parfois en relation avec des gens d'une morale fort relâchée; mais il se hâte aussi d'ajouter que leur fréquentation n'a jamais altéré en lui les principes et l'instinct de l'honneur le plus susceptible. « Il portait, au contraire, une probité et une délicatesse extrêmes dans les affaires d'argent, et dans tout ce qui touche aux rapports intimes [1]. »

M. Colomb aurait pu reconnaître que les mauvais commerces ne sont pas toujours les mêmes pour l'esprit et pour le cœur; car ce qu'on appelle dans le monde la mauvaise compagnie est souvent, en réalité, bien plus amusante que l'autre.

XX.

Nous savons qu'Henri Beyle se moquait du qu'en dira-t-on, et se laissait aller, avec une nonchalance épicurienne, à tout ce qui lui plaisait. Le plaisir actuel l'emportait trop souvent.

En passant la frontière, en parcourant l'Europe, « de Naples à Moscou, » la première question qu'il se posait à lui-même en posant le pied sur un pays

[1] *Notice biographique.*

nouveau était la question du bonheur. « Je veux, disait-il, connaître les habitudes sociales au moyen desquelles les habitants de Rome et de Naples *cherchent le bonheur tous les jours*. Et, avec son habitude précise d'homme d'affaires qui sait l'importance de l'argent, il ajoutait : « Un homme bien élevé et qui a cent mille francs de rente, *comment vit-il* à Rome ou à Naples ? Un jeune ménage qui n'a que le quart de cette somme à dépenser, *comment passe-t-il ses soirées ?*

Il faisait donc, partout, servir à ses expériences les hommes de toutes les conditions, car dès qu'il tenait les faits en réponse aux questions que je viens d'indiquer, il n'était pas longtemps à expliquer ces faits en les rapportant *à leur cause*.

Par exemple, si l'Italien est l'homme qui marche le plus résolument dans la droite ligne du bonheur sensible, c'est parce qu'il s'abandonne sincèrement, sans arrière-pensée, à l'énergie de ses sentiments naturels. La passion l'entraîne et personne ne le juge mauvais, dans un pays où l'on ne passe pas son temps à analyser philosophiquement la qualité et les éléments du bonheur. *Mi piace*, ou *non mi piace* est la grande manière de décider de tout. A Milan et à Naples, les femmes du plus grand monde disent résolument à un homme : « Mon cher, dites donc à votre ami qu'il me plaît et qu'il est tout présenté. *Caro, dite à M... che mi piace.* » Ces femmes sont énergiques et passionnées,

naturelles, sans vanité, ni souci de l'opinion du monde. « De là le génie pour les arts, de là aussi l'absence de ridicule et par suite de comédie »

Voilà comme tout s'enchaîne dans son esprit et comme tout part de la chasse au plaisir ou s'y ramène. On n'y saurait trop insister car dans ses vingt volumes, comme dans toute sa vie, Stendhal n'a songé qu'au bonheur. Cette idée *maîtresse*, pour parler le langage de M. Taine, n'a pas seulement conduit sa vie, elle préside à tous ses écrits « soit qu'ils aient pour objet d'en chercher *le moyen*, soit qu'ils veuillent le montrer *atteint* ou *manqué* par les héros d'une action fictive [1].

Et comme pour l'auteur, le bonheur réside essentiellement dans l'amour, dans l'action des facultés sympathiques de l'homme ; c'est surtout les femmes et leur caractère, l'amour, ses effets, ses nuances, qu'il étudie en tous pays. Le génie dans l'art, comme le bonheur dans la vie sont les résultats de l'amour.

« Qu'on juge de mes transports, dit-il, quand j'ai trouvé en Italie, sans qu'aucun voyageur m'ait gâté le plaisir en m'avertissant, que c'était précisément dans la bonne compagnie qu'il y avait le plus d'*imprévu*. Ces génies singuliers ne sont arrêtés que par le manque de fortune et par l'impossible ; s'il y a encore des préjugés, ce n'est que dans les basses classes.

[1] Voir *Octave*, *Julien*, *Fabrice*, dans *Armance*, *Le Rouge et le Noir*, *La Chartreuse de Parme*.

Les femmes, en Italie, avec l'âme de feu que le ciel leur a donnée, reçoivent une éducation qui consiste à peu près uniquement dans la musique et une quantité de momeries religieuses. Le point capital, c'est que, quelque péché qu'on commette, en s'en confessant, il n'en reste pas de trace. Elles entrevoient la conduite de leur mère; on les marie; elles se trouvent enfin délivré du joug, et, si elles sont jolies, de la jalousie de leur mère. Elles oublient, en un clin d'œil, toute la religion, et considèrent tout ce qu'on leur a dit comme des choses excellentes, mais bonnes pour les enfants.

Les femmes ne vivent pas ensemble; la loge de chacune d'elles, au théâtre, devient une petite cour.

Vous voyez comment chaque femme ici a des manières à elle, des idées à elle, des discours à elle. D'une loge à l'autre, vous trouvez un autre monde; non-seulement d'autres idées, mais une autre langue; ce qui est une vérité reconnue dans l'une est une rêverie dans l'autre; c'est comme être ambassadeur à la cour d'un prince jeune et militaire, ou à celle d'un vieux souverain prudent. (En 1810, cours de Bade et de Dresde.)

Ici, les moyens de plaire aux femmes par la conversation (l'esprit) sont donc très-différents. Il n'y a de ressemblance qu'en deux choses, et l'essence de ces choses, quand elles sont libres, est d'être éternellement différente : c'est l'imagination et l'amour.

Tout homme qui conte clairement et avec feu des choses nouvelles est sûr des applaudissements des femmes d'Italie. Peu importe qu'il fasse rire ou pleurer ; pourvu qu'il agisse fortement sur les cœurs, il est aimable. Vous pouvez leur conter la fable de la comédie du *Tartufe*, ou la manière barbare avec laquelle Néron vient d'empoisonner Britannicus, vous les intéresserez autant qu'en leur contant la mort du roi Murat ; il s'agit d'être clair et extrêmement énergique.

Les femmes italiennes ont du caractère contre tous les accidents de la vie, excepté contre la plaisanterie, qui leur semble toujours une atrocité. Jamais, dans le monde, un homme, pour plaire à son amie, ne persifle une autre femme, puisque jamais deux femmes ne sont ensemble qu'en cérémonie. Par la même raison, jamais deux femmes ne se picotent. Cette horreur pour la plaisanterie se trouve au même degré chez les hommes ; au moindre mot qui peut être une raillerie, vous les voyez changer de couleur. Tel est le mécanisme qui rend impossible ici l'esprit français ; l'Apennin se changera en plaine avant qu'il puisse s'introduire en Italie. La louange fine et délicate ne peut avoir de grâce qu'autant que la critique est permise ; comment le goût de la société pourrait-il naître ici, puisque ce qui fait le charme de la société ne peut y exister ? Comment des indifférents réunis dans un beau salon, bien chauffé et bien éclairé, peuvent-ils se donner du

plaisir, si la plaisanterie est interdite? Les habitudes et les préjugés des Italiens les forcent donc à passer leur vie en tête-à-tête.

Ajoutez que la politesse qui porte à préférer les autres à soi passe ici pour *faiblesse*, dans un salon; jugez de ce que c'est au café, au spectacle, dans les lieux publics. Un étranger est obligé de refaire son éducation et à tous moments se trouve trop poli; s'il fait la moindre plaisanterie à son ami, l'autre croit qu'il ne l'aime plus.

Chez les hommes, comme parmi les femmes, les caractères se déploient ici en toute liberté; il y a plus de génies et plus de sots. Les bêtes le sont à un point incroyable et à tout moment vous surprennent par des traits à faire constater par témoins, si l'on veut les conter.

Un de mes amis, il y a huit jours, était allé rendre visite à une très-nouvelle connaissance et à une heure très-indue. Le mari était à deux lieues de là, dans sa terre, à tirer le pistolet avec ses amis; la pluie vint; ennuyés de leur soirée, ils rentrent à Brescia. Le mari, très-jaloux de son naturel, va droit à la chambre de sa femme; étonné de la trouver fermée, il frappe, ses pistolets à la main. La femme dit à son amant, en riant et en chantant: « Ah! voilà mon mari! » et elle court lui ouvrir, l'embrasse et lui dit: « Sais-tu? *Colonna est là.* — Et où est-il? — Dans le petit cabinet à côté de mon lit. » A ces mots, l'amant, ne voulant

pas se laisser bloquer dans le cabinet, sort assez mal en ordre. Qu'on se figure la mine de ces deux hommes, le mari homme violent et les pistolets chargés à la main ! Tout se passa en plaisanterie, un peu forcée, je m'imagine. Comme l'amant s'en allait et, à sa grande joie, se trouvait déjà dans l'antichambre, le mari le rappelle d'un air fort sérieux ; l'autre traverse tous ces grands salons sombres, éclairés chacun par une seule bougie. Le mari le rappelait pour lui faire cadeau d'un fort beau panier de gibier que son garde-chasse venait de lui apporter à la campagne. Voulait-il se moquer de lui ? c'est ce que nous n'avons pas pu encore deviner. Mais voilà ce que j'appelle une idiote charmante : qu'on juge des femmes d'esprit !

On voit que Stendhal n'aime point à peindre autrement que par l'action même. Il disait : « Je conterais trente anecdotes et je supprimerais toutes les idées générales sur les mœurs. Tout ce qui est *vague*[1] en ce genre est faux. Le lecteur qui ne connaît que les mœurs de son pays entend par les mots *décence*, *vertu*, *duplicité*, des choses matériellement différentes de celles que vous avez voulu désigner. »

[1] « Cette horreur du *vague* qui se confond avec l'horreur du vide, engendre toute sa manière d'écrire ; c'est par là qu'il est parvenu à se faire un style si propre à stimuler la pensée du lecteur ; c'est par là aussi qu'il est devenu un si grand conteur d'anecdotes. Qu'il s'agisse, en effet, de peuples ou d'individus, son procédé n'est pas de peindre à grands traits, mais de *conter*. Il ne résume pas ses impressions en jugements, il en expose les matériaux. » — A. Bussière.

Cette façon de conter et d'écrire, oblige le lecteur à réfléchir. On doit collaborer soi-même avec l'auteur et souvent rétablir les termes intermédiaires qu'il a omis dans un raisonnement. A cause de ces ellipses très-fréquentes, les esprits paresseux le lisent difficilement. « Rien n'est clair, d'ailleurs, comme sa petite phrase nette, et quoique pleine, preste et concise. Tout le travail qu'il impose porte sur les idées ; mais c'est là un travail réel, indispensable, et qui, outre l'application actuelle, demande souvent, pour aboutir à un résultat, toute une bonne éducation antérieure. » Voilà ce qui le rend inabordable aux lecteurs indolents ou ignorants. Voilà ce qui explique en partie son peu de succès et d'influence sur le public de son temps. « On l'a peu lu, dit un de ses contemporains, on l'a moins compris que lu, plus décrié ou vanté que jugé, plus cité que connu, pratiqué et approfondi. Il a vécu dans une sorte de *célébrité clandestine* et sa mort soudaine est passée presque inaperçue. » Pourtant il avait joint à la pénétration de l'esprit, cette droiture et cette franchise qui font la dignité du caractère dont l'union rare avec un grand talent doivent commander aux hommes l'estime et les regrets. Il fut apprécié et compris de quelques grands hommes, ses égaux, et conserva jusqu'à la mort ses amitiés d'enfance et de jeunesse. En somme, sa destinée fut bonne, et il a eu ce qu'il désirait. Il a cherché un succès exquis, des applau-

dissements rares, mais délicats. « Il a donné à notre époque cet exemple trop peu répété d'un talent et d'une renommée qui ne sont exploités ni dans le sens de l'argent, ni dans le sens d'une grossière satisfaction de vanité. »

A notre avis, Stendhal est un homme remarquable, d'un caractère fier et indépendant. C'est un homme supérieur et qu'on distingue aisément dans la foule ; mais *ce n'est pas un modèle*. Sans doute il avait des goûts nobles. Il aimait les arts et les lettres, la vie intelligente et l'amour. Il était bon, serviable, complaisant. Il avait des amis, et malgré son esprit caustique, il savait les garder. Il aimait à aimer et n'était point, comme on l'a vu, incapable de passion ni de constance. Mais sa nature n'était pas assez généreuse, pas assez portée au sacrifice et au dévouement. Il avait trop analysé, trop réfléchi.

Comme écrivain il a rendu de grands services, précisément par ces qualités d'observateur qui l'ont rendu souvent malheureux dans la vie. La science de l'homme et la critique lui doivent beaucoup. Presque tous les auteurs qui ont parlé de lui, ont été trop sévères à son égard. Ceux qui l'aiment ont peur de le dire, craignant par cet aveu de donner mauvaise opinion d'eux-mêmes. Tout ce qu'on peut leur concéder, c'est qu'Henri Beyle a trop incliné du côté des plaisirs sensibles. Une âme noble et intelligente comme la sienne, aurait dû ne pas tant glisser du

côté de Montaigne, opposer parfois le stoïque à l'épicurien et s'élever au grand, comme Vauvenargues, puisque son tempérament et ses goûts l'inclinaient trop aux joies faciles. Mais en somme par l'esprit et par le cœur, par le caractère et le talent : ce fut un homme.

Avant d'étudier *sa philosophie*, nous allons examiner d'un peu plus près ses idées sur l'éducation des femmes, sur l'*amour et le mariage*.

XXI.

Ennui de Beyle. — Ses idées sur l'amour et le mariage.

L'ennui est le tourment fatal de toutes les grandes âmes. Il n'y a que les sots qui ne s'ennuient jamais. Tout homme qui pense est un homme triste et la gaieté constante n'est plus possible, dans notre époque troublée. Le siècle est triste, la foi est morte, le monde est vieux ; toutes les contradictions et tous les doutes tiraillent l'esprit dans tous les sens. Comment ne souffrirait-on pas? Comme après un naufrage, la mer envahit par mille voies insensibles un bâtiment lézardé, l'ennui se glisse dans l'âme et la remplit, dès qu'on cesse de les combattre par une incessante activité.

Henri Beyle était souvent triste. Il était même sujet à des accès d'ennui qui le menaient souvent jusqu'à la pensée du suicide.

Pour se guérir de cette maladie, il avait recours à la lecture et au travail. Mais comme on est parfois mal disposé, comme les dégoûts de l'esprit sont tenaces, il faut avoir recours aux distractions, aux excitations du dehors. Car si la paresse est peut-être la cause première de l'ennui, le dégoût qu'il engendre, renforce la paresse et nous enlève toute énergie. Rien ne paraît plus valoir la peine d'être entrepris ou achevé. On se résigne passivement à la vie dans une indifférence qui ressemble à la mort. Plus le temps s'écoule et moins on est capable de réagir. Car moins on fait et moins on veut faire. A la suite d'un travail pénible, une étude plus facile serait pleine de charme et en quelque sorte un jeu ramenant l'aisance et la gaieté liante dans l'esprit. Mais quand la paresse nous gagne, quand on se borne à la lecture, au rêve de plus en plus vague, l'attention perd son ressort, et bientôt le mépris de soi-même, la conscience de cette faiblesse, rendent incapable du moindre effort.

Stendhal le savait bien : aussi dès qu'arrivait une de ces crises fatales qu'engendre la solitude, il cherchait à s'en préserver ou à s'en guérir par l'exercice du corps et par l'activité de l'esprit et du cœur. Pour lui, le travail intellectuel, et les objets nouveaux qui l'entretiennent, étaient une des conditions nécessaires à son talent, comme à son bonheur et à sa santé. — La scène variée du monde, dit son ami Colomb, mettait en jeu ses pensées et ravivait son imagination ;

dans une retraite prolongée, au contraire, *ses facultés le dévoraient.* — Beyle l'explique lui-même à l'un de ses amis de Paris, dans une lettre du 25 février 1836. « A force de tâter mon ennui dans tous les sens, j'ai découvert le *comment* de ma douleur. Le matin, quand ce n'est pas jour de courrier, ou quand il n'y a rien à faire[1], je travaille ferme de midi à cinq ou six heures. Mais le soir j'ai besoin d'être distrait *complètement* de mes idées du matin; si j'y pense le soir, le lendemain, quand je veux me remettre au travail, je suis dégoûté de mes idées; alors je flâne avec les ennuyés et m'ennuie encore plus qu'eux[2]. »

Dans son ennui, songeant à tout pour se guérir, Beyle, le célibataire endurci, songeait parfois à se marier ! Chaque fois qu'il voyait un ménage heureux ou supposé tel, l'idée lui venait de prendre femme. « Ces accès, dit M. Colomb, dont la fréquence diminuait avec la marche des années, duraient ordinairement vingt-quatre heures, deux jours au plus. Pendant ce temps, il interrogeait minutieusement ses amis sur tout ce qui pouvait se rapporter aux formalités à remplir, aux cérémonies civiles et religieuses, aux cadeaux indispensables, aux dépenses qu'entraînait la tenue d'une maison, etc. Une fois ses notes réunies, il entrevoyait les impossibilités, rentrait dans ses

[1] Comme administrateur au consulat. Il écrit de Civita-Vecchia.

[2] Correspondance inédite.

habitudes et ne pensait plus au mariage pendant deux ou trois ans. C'était, ajoute son ami, ce qu'il avait de mieux à faire ; car du caractère dont il était, il semble que Beyle (on doit le supposer du moins), ne convenait guère à la vie de ménage. » D'ailleurs on ne désirerait jamais fortement aucune chose si l'on examinait avec attention le bonheur de celui qui la possède. L'isolement du célibataire n'est pas très-enviable puisque des hommes comme Stendhal songent sérieusement à en sortir. Mais si l'on pouvait voir d'avance tous les dégoûts que cachent les joies du mariage, on ne se marierait peut-être que *par devoir*. Il reste encore à savoir si c'en est un pour un homme de lettres qui doit opter entre laisser des livres ou des enfants. Bien plus, le bonheur d'un autre homme ne peut guère répondre du vôtre. Il faut, pour être heureux, trouver son bonheur en soi-même, parce que le bonheur est, pour nous, essentiellement *relatif* à l'ensemble de nos désirs.

Stendhal qui avait des besoins de tendresse et de vie à deux, qui aurait aimé, avec passion, une femme d'un esprit supérieur, craignait de trouver en se mariant un ennemi intime, entouré de toutes les petitesses bourgeoises qu'il haïssait tant. Il comprenait la vie d'une façon si particulière qu'il n'aurait pu se plier aux petites exigences de la vie de famille. Précisément parce qu'il était capable du plus grand bonheur avec une femme qui aurait été son égale, il

n'envisageait qu'avec répugnance un mariage vulgaire qui aurait certainement fait deux malheureux.

Il sentait que tout le monde n'a pas des devoirs du même ordre à remplir et qu'il pouvait être beaucoup plus utile, dans son apparent égoïsme, en se refusant aux soins les plus ordinaires de la vie. Il avait conscience de sa force, il croyait en ses idées, en son talent. Peut-être sans tant raisonner se laissait-il aller à la pente de son caractère, à son goût pour l'indépendance et la vie cosmopolite; mais il était cependant de ces hommes qui n'ont d'autre famille que l'humanité. Dans leur apparent égoïsme, ces hommes se dévouent à un travail qui ne le cède à aucun autre par son utilité sociale et sa grandeur.

Dans une autre organisation sociale, le mariage lui eût, peut-être, été possible, mais la société actuelle, l'éducation des jeunes filles de son temps, n'étaient point favorables aux libres penseurs. C'était donc son devoir de se rendre utile de la façon la plus difficile et la plus haute. Assez d'autres se donnent les joies de la famille. Les places et les souffrances du penseur solitaire sont, en général, moins enviées. Quand on sent en soi le germe d'un talent philosophique ou littéraire, c'est un devoir social de le placer dans les conditions le plus favorables. Il ne faut rien vouloir d'incompatible ; et, même au point de vue moins noble du bonheur personnel, c'est assurément dans le déploiement de son énergie intellectuelle, dans l'activité cérébrale

qu'il est placé pour un artiste et un homme de lettres.

A un point de vue plus étroit encore, le mariage et la famille imposent de lourdes charges. Il faut ou être riche ou s'engager dans une profession lucrative pour songer à se marier. La lente exécution des œuvres du génie exige une fortune considérable ou le sublime cynisme d'une vie pauvre. Qui veut, disait Balzac, s'élever au-dessus des hommes doit se préparer à une lutte de tous les instants. Les grands hommes appartiennent à leurs œuvres ; leur détachement de toutes choses, leur dévouement au travail, les constituent égoïstes aux yeux des niais. On n'ignore pas que la pauvreté est la compagne fidèle de l'homme de lettres qui ne veut pas se vendre à un parti ni au pouvoir. Et puis, d'ailleurs, est-ce que les fiancés de l'art se marient? est-ce qu'il y a place pour une autre passion exclusive et dominante dans leur cœur? Est-ce qu'il y a place pour *l'homme* dans un homme de lettres? « Il s'analyse quand il aime, et, quand il souffre, il s'analyse encore. — Son âme est quelque chose qu'il dissèque. — Savez-vous comment un homme de lettres s'attache à une femme? Comme Vernet au mât du vaisseau..... pour étudier la tempête. — Nous ne vivons que par nos livres. D'autres disent : voilà une femme ! nous disons : voilà un roman ! Dans un baiser, nous cherchons une nouvelle, dans un scandale un succès, dans les pleurs d'une femme les pleurs d'un public, dans l'amour un

chef-d'œuvre... je vous le dis en vérité, nous n'aimons pas. — L'amour est la poésie de l'homme qui ne fait pas de vers, l'idée de l'homme qui ne pense pas, et le roman de l'homme qui n'écrit pas...; mais pour l'homme de pensée. C'est le rêve [1]. »

Les hommes de lettres ne se marient guère. Sans parler des contemporains, voyez Voltaire ou La Bruyère qui disait que l'homme libre va de pair avec tous, mais que le mariage établit les rangs et met tout le monde dans son ordre. — Les écrivains, comme tous les hommes qui vivent surtout par le cerveau, sont rarement nés pour être pères [2]. — « Le génie, dit M. Dumas fils, est égoïste et absorbant. Il ne demande pas mieux que de se répandre, mais là seulement où son caprice le pousse. Il a horreur de tout ce qui l'enchaîne, de tout ce qui l'assimile aux autres hommes, de tout ce qui entrave son développement et gêne son essort. La famille, telle que la société l'a instituée est une de ces entraves. Aussi presque tous les grands hommes l'ont-ils éludée ou sacrifiée.... Ne demandez à l'amour que l'inspiration ou le plaisir. Pour les hautes intelligences, la passion ne doit être qu'un moteur, ce que le vent est à la mer : il la soulève, il la rend furieuse et magnifique ;

[1] Edmond et Jules de Goncourt. *Les hommes de lettres.*

[2] Le fluide nerveux, disait Stendhal, chez les hommes, s'use par la cervelle, chez les femmes par le cœur.

puis il disparaît et elle demeure. Un véritable artiste utilise son amour et sa douleur et l'use en l'utilisant. » Tout cela est exagéré, mais il est certain qu'on ne peut pas servir deux maîtres et qu'entre l'amour et la science, l'art ou la femme, il faut choisir quand on veut se donner tout entier. Aussi folles et rêveuses jeunes filles, cœurs tendres qui voulez vous donner sans réserve et posséder, en retour, une âme exclusivement, prenez ces discours à la lettre, n'aimez pas et n'épousez jamais, ni un artiste, ni un poëte. « Aimez qui bonnement et pleinement vous le rende, aimez qui ait à vous offrir tout un cœur, n'eût-il aucun nom célèbre ou ne s'appelât-t-il que le chevalier des Grieux. Un des Grieux honnête et une Manon sage, voilà l'idéal de ceux qui *savent être heureux* en silence ; la gloire en tiers dans le tête à tête ne fait que tout gâter [1]. » La gloire est une rivale dangereuse et, pour la femme elle-même, a dit Madame de Staël, « la gloire est un deuil éclatant du bonheur. »

Sur cette question si importante les avis sont bien partagés. Les uns, que nous venons d'entendre, ne veulent pas que l'artiste ou l'homme de lettres se marient. Ils répètent volontiers les plaisanteries d'usage : « La femme, dans la vie d'artiste, est un meuble gênant et enchaînant ; comment rêver avec des marmots dans les jambes. Il faut aimer son art comme

[1] Sainte-Beuve.

on aime ces maîtresses jalouses qui veulent qu'on se donne à elles tout entier. »

Les autres, sortant du lieu commun, ne croient pas que l'artiste ou l'homme de lettres soient nés pour cette vie d'isolement et d'exception. Peut-être plus que beaucoup d'autres, ont-ils besoin des expansions douces, des épanchements intimes, de cette atmosphère de calme et de tendresse que l'on respire autour d'une femme aimée.

On dit que la femme est un enfant. Tant mieux! Le soir, après les fièvres de la conception littéraire, son babillage alerte, rapide, ailé, détend l'esprit comme un chant d'oiseau. Nous l'écoutons, l'oiseau, sans comprendre ce qu'il chante : il chante et cela suffit. Un ami ne remplirait pas ce rôle. Avec lui, tôt ou tard, la conversation s'en retourne aux affaires sérieuses; elle n'est plus un délassement, mais un travail. Ce qu'il nous faut à certaines heures, c'est le repos, l'absence des préoccupations ordinaires, une goutte d'eau rafraîchissante dans le sang échauffé par les ardeurs du rêve.

D'autres enfin, tout en admettant que l'homme de lettres peut et doit se marier tout comme un autre, pensent que la femme de l'homme de lettres doit être *celle qu'il choisirait pour ami, si elle était un homme*. Sans faire de mysticisme à la Swedenborg, *s'aimer*, veut souvent dire : *voir même la vérité*. Mais cette femme-là, grâce à l'éducation étroite et à l'ins-

truction catholique, est elle-même un oiseau rare.

Voici, dit un admirateur et un disciple de Stendhal[1], un cas circonstancié, et de plus terne, ordinaire, c'est d'après ce spécimen qu'il faut juger.

« Mon neveu, Anatole Durand, a pour camarade Henri S..., et je l'encourage dans cette liaison ; il n'a pas trop d'amis intelligents. Celui-ci est un homme jeune encore, professeur dans une grande école, un peu artiste, et qui a bien pris la vie, laborieux, gai, marié depuis un an ; j'ai vu sa femme. Il était fort épris, le jour du contrat ; sa verve, son entrain, sa joie visible, remuaient mes vieilles fibres.

» Il a été heureux pendant les premiers mois, par l'attrait de la *nouveauté*, n'ayant jamais connu que les grisettes ou les lorettes, et vivant chez lui avec de vieux parents engourdis. Sa jeune femme de vingt ans l'a ravi : si gracieuse, si vive, si neuve, et plus jeune que lui de douze ans, c'était tout un monde à découvrir.

» A présent, elle l'amuse encore quelquefois par ses naïvetés. C'est un oiseau qui chante, m'a-t-il dit ; vous savez, on aime un oiseau, un enfant qui joue ; par exemple le matin elle m'annonce qu'elle va mettre sa robe bleue, ou commander une tarte. »

Mais dans ces enfances, il y a bien des inconvénients ; elle l'empêche de travailler, l'interrompt, ne

[1] M. Taine.

comprend pas qu'il faut du recueillement, du silence pour inventer ou rédiger. Il n'a plus que deux heures à lui, de cinq heures du matin à sept heures, pendant qu'elle dort.

Elle est un peu bornée comme toutes les jeunes filles, et un peu volontaire comme toutes les jeunes femmes; elle va à ses plaisirs, n'imagine pas qu'il y ait des affaires plus sérieuses, visite ses bonnes amies, traîne son mari avec elle; jusqu'ici il a subi cette contrainte par convenance: « Mais s'il fallait continuer, j'aimerais mieux me noyer ou m'engager pour le Mexique. » Quand elle était jeune fille, la vie se réduisait pour elle à ceci: voir ses amies, faire des visites à cinq ou six personnages graves, se bien tenir dans un salon, jouer du piano, etc. Elle continue cette vie, et trouverait étrange d'en changer.

Il ne la connaissait pas et n'avait pu la connaître: « quand je faisais la cour à ma femme, c'était chaque fois une inspection, cousins, cousines, oncles, tantes, me faisaient passer un examen; rien que de la cérémonie, pas d'entretiens intimes. Pour nos projets d'avenir, aucun moyen d'en causer. Il faut être galant. je devais suivre les goûts de ma future; aussi notre mobilier est manqué. »

Le vide se fait, à présent la conversation meurt entre eux. Elle attend la visite d'une amie afin de savoir si elle mettra un point vert dans la tapisserie au lieu d'un point jaune. Là-dessus il profite de la

diversion, tire son chapeau et s'esquive. Impossible de l'intéresser à ses préoccupations, à ses idées, aux difficultés qu'il doit surmonter et qui sont trop spéciales. Parfois il les abaisse jusqu'à sa portée ; mais elles n'ont point de prise sur elle ; son intelligence et son éducation ne leur offrent pas d'attache ; elle en écoute le récit comme un morceau de conversation, et n'y pense plus.

Ils sont en désaccord sur le fond des choses, sur la religion, sur le monde. Il disait tout haut, un peu imprudemment, que beaucoup de prêtres se font prêtres pour éviter d'être soldats, qu'avant cinquante ans une femme n'a que des idées apprises, etc. Elle contredit, nulle déférence ou soumission, même dans les choses d'esprit. Il essaie de l'instruire, et trouve un terrain résistant, qui est durci parce qu'il est inculte. En effet, on l'a tenue sans idées ni lectures solides, comme toutes les jeunes filles, avec de petits manuels de faits secs comme des cailloux, et le catéchisme de persévérance comme enduit et vernis. Toute la grosse assise intellectuelle de la France, toute la couche nationale au-dessus de laquelle poussent les spécialités et les supériorités parisiennes, est la même qu'au moyen-âge. Les petits livres dévots du libraire Mame font l'éducation des Français.

Les deux vies sont restées divergentes et il le sent. Elles resteront toujours ainsi et il le sent encore. Il ne l'initiera pas, il n'en fera pas *le second de sa vie*,

et s'y résigne. Les soirées lui semblent déjà bien longues et bien vides. Comment faire pour amuser une femme et l'occuper toujours? Elle se met au piano et joue ; passablement ou médiocrement, c'est tout un. Un chardonneret en cage; on ne peut pas toujours lui dire de chanter, et comment lui mettre un sceau à la patte?

Il aperçoit heureusement en elle une aptitude qui se développe, le talent du ménage. Elle n'avait jamais su ce qu'était un louis; elle l'apprend et entre dans l'économie. Nul autre débouché; celui-là est le seul proportionné à son éducation et à son intelligence. L'aurait-on cru, en voyant cette figure si jolie, si expressive, avec une pointe de mutinerie et de grâce originale? De cette façon, du moins, elle sera utile, et se sentira utile.

C'est un bon ménage, et ils sont tous deux de cette bourgeoisie moyenne où les bons ménages sont plus nombreux qu'ailleurs.

XXII.

« L'infériorité morale est affreuse
à découvrir dans ce qu'on aime. »

Quel est l'homme, dit Stendhal, dans l'amour ou dans le mariage, qui a le bonheur de pouvoir communiquer ses pensées, telles qu'elles se présentent à lui, à la femme avec laquelle il passe sa vie ? Il trouve un bon cœur qui partage ses peines, mais toujours il est obligé de mettre ses pensées en petite monnaie s'il veut être entendu, et il serait ridicule d'attendre des conseils raisonnables d'un esprit qui a besoin d'un tel régime pour saisir les objets. La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partenaire isolé dans les dangers de la vie, et bientôt court risque de l'ennuyer.

Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans sa femme si elle savait penser ! un conseiller dont, après tout, hors un seul objet, et qui ne dure que le matin de la vie, les intérêts sont exactement identiques avec les siens !

Stendhal voudrait donner aux jeunes filles exactement la même éducation qu'aux jeunes garçons. Cela vaudrait mieux que de leur montrer uniquement à faire de la musique, des aquarelles et de la broderie.

Par l'éducation actuelle des jeunes filles, qui est le fruit du hasard et du plus sot orgueil, nous laissons oisives chez elles les facultés les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous. Mais quel est l'homme qui ne se soit écrié au moins une fois en sa vie :

..... Une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse [1].

A Paris, la première louange pour une jeune fille à marier est cette phrase : « Elle a beaucoup de douceur dans le caractère, et par habitude moutonne. » Rien ne fait plus d'effet sur les sots épouseurs.

On voit que Stendhal, s'il a parfois songé au mariage pour son compte, s'en est préoccupé bien plus au point de vue de la science morale qu'il prétendait constituer.

Son ambition était d'appliquer la méthode expérimentale à l'amour, d'en faire la physiologie et de le réduire en science positive. Grande nouveauté qui a fort indigné les professeurs de spiritualisme, qui aurait séduit, j'imagine, Helvétius et Cabanis, et qui, de nos jours, a moins étonné ceux qui pensent que la morale est une science expérimentale comme les autres.

Il est tout à fait impossible d'analyser un recueil

[1] *Les Femmes savantes*, acte II, scène VII.

d'analyses subtiles comme ce livre étrange de l'*amour*. Il faut le lire et le méditer d'un bout à l'autre. C'est la confession déguisée d'une âme égoïste et tendre qui s'étudie et qui s'observe au moment même où la passion l'agite et la domine tout entière. A chaque page on retrouve le phénomène extraordinaire de la réflexion personnelle la plus attentive appliquée à tous les mouvements les plus obscurs et les plus intimes de la passion la moins volontaire. Qu'on relise le *Voyage dans un pays inconnu*, l'*extrait du journal de Salviati*, les fragments divers, etc., et l'on verra combien Stendhal est ingénieux à peindre les nuances les plus délicates de tous les sentiments du cœur, combien il est habile à en démêler et à en faire voir les ressorts les plus compliqués et les plus secrets. — « Je fais, disait-il, tous mes efforts pour être *sec*. Je veux imposer silence à mon cœur qui croit avoir beaucoup à dire. Je tremble toujours de n'avoir écrit qu'un soupir, quand je crois avoir noté une vérité. »

L'analyse et l'observation l'emportent, au contraire, sur la passion naïve et ingénue. Il y a plus d'intelligence que de cœur dans son livre. Il a décrit avec une exactitude singulière une multitude presque infinie de faits moraux qui pourront servir à édifier la science qu'il fondait. Et ce qui manque, ce n'est pas la netteté de la pensée, ni la précision des détails, mais l'ordre dans l'ensemble qui, à vrai dire, n'existe pas. Ce livre est un chaos, un arsenal de faits et de

matériaux scientifiques, mais ce n'est pas un ouvrage d'art. « Le ciel, dit-il encore, m'ayant refusé le talent littéraire, j'ai uniquement pensé à décrire avec toute la maussaderie de la science, mais aussi avec toute son exactitude, certains faits dont un séjour prolongé dans la patrie de l'oranger, m'a rendu l'involontaire témoin... Nous écrivons au hasard *chacun ce qui nous semble vrai*, et chacun dément son voisin. Je vois dans nos livres autant de billets de loterie ; ils n'ont réellement pas plus de valeur. La postérité en oubliant les uns, et réimprimant les autres, déclarera les billets gagnants. Jusque là, chacun de nous, ayant écrit de son mieux ce qui lui semble vrai, n'a guère de raison de se moquer de son voisin, à moins que la satire ne soit plaisante, auquel cas il a toujours raison. »

Tous les critiques ont été bien sévères pour ce livre mal fait, mais pénétrant et curieux. — Sans examiner pour le moment la description plus ou moins scientifique de tous les sentiments analysés, interrogeons l'auteur sur la question du mariage et de l'éducation des femmes qui y prépare. Nous n'y trouverons pas la mélancolique passion de Sénancourt, ni la tendresse fébrile de Michelet, ni la plaisanterie de Balzac, mais certaines idées graves et sensées qu'on est tout étonné de rencontrer sous la plume taquine d'un railleur et d'un persiffleur comme il était.

Comme il ne songe qu'au bonheur personnel, au bonheur dans et par l'amour, c'est surtout parce qu'elle nuit au bonheur moral des amants qu'il est blessé de la différence intellectuelle qui sépare trop souvent la femme de l'homme. « L'infériorité morale est affreuse à découvrir dans ce qu'on aime. » Il s'élève donc contre le préjugé qui veut maintenir les femmes dans l'ignorance. Il en prévoit toutes les objections variées et il les réfute. Il demande pour elles les jouissances communes d'une éducation supérieure. Il réclame sérieusement, par des raisons originales, une culture intellectuelle qui élève la jeune fille à la hauteur de celui qu'elle aimera d'autant mieux qu'elle lui ressemblera davantage.

Mais ce n'est pas seulement au profit de l'égoïsme à deux, pour le bonheur intellectuel dans l'amour, pour l'union plus intime des âmes que cette réforme dans l'éducation des femmes est nécessaire. Elle l'est surtout au point de vue social, au point de vue du progrès et de l'humanité. — Sans doute il peut sembler ridicule de parler sérieusement du mariage et de l'éducation des femmes dans un livre consacré à l'étude indulgente d'un esprit railleur et libertin. Et cependant, puisque l'occasion s'en présente, pourquoi ne pas insister, pourquoi ne pas développer à un point de vue plus général, plus largement et plus généreusement humain, les réflexions spirituelles et sensées que l'épicurien Stendhal a pu faire sur ce

sujet. De toutes parts aujourd'hui des voix généreuses s'élèvent pour réclamer le droit qu'ont les femmes à recevoir la même éducation, ou du moins les mêmes résultats scientifiques et philosophiques, la même vérité sociale que les hommes. MM. Michelet, Pelletan, Jules Simon, Assolant, Stuart Mill, Madame Daniel Stern et bien d'autres déplorent éloquemment la division de la famille. Ils demandent que la femme soit élevée dans les idées modernes, afin qu'elle comprenne le progrès, qu'elle aime l'humanité, comme son père, son frère, son mari les comprennent et les aiment, afin qu'elle soit pour eux, dans le combat de la vie, un aide et un allié, non un ennemi actif ou un inerte adversaire.

Dans un article sur l'enseignement primaire [1], M. Jules Simon fait remarquer que les deux tiers des filles, en France, sont élevées par des religieuses. Cela est grave, dit-il, puisque les garçons et les filles sont destinés à vivre ensemble, *il faut les élever les uns pour les autres.* « Il importe assurément beaucoup au clergé d'élever les femmes, ou, ce qui revient au même, de les faire élever par des religieuses et dans des sentiments de ferveur religieuse, car si elles arrivent rarement à convertir leurs maris, ce sont elles qui donnent la première éducation à leurs enfants. Dans les pays nominalement catholiques, où

[1] *Revue des Deux-Mondes.* Livraison du 15 août 1861.

l'indifférence religieuse a envahi les hommes de toutes les classes, depuis le philosophe jusqu'à l'ouvrier, tous les enfants sont baptisés et font leur première communion, tous les mariages sont bénis à l'église, on réclame les prières du clergé dans toutes les funérailles. Est-ce inconséquence des hommes? Non vraiment, c'est le *triomphe* de l'influence des femmes. Plus cette influence ainsi exercée semble précieuse aux chrétiens fidèles, plus elle doit déplaire à ceux qui, n'ayant pas la même foi, redoutent comme une cause de *perturbation* pour la famille, *la différence profonde des doctrines du mari et des croyances de la femme*[1]. » M. Jules Simon insiste sur ce profond désaccord en matière de religion. Il se demande si cette femme qu'une religieuse a formée et cet homme nourri de doctrines de tolérance, mariés ensemble, ne sont pas dans un état continuel de divorce d'esprit. Admettant qu'ils puissent vivre en

[1] La religion, dit Stendhal, est une affaire entre chaque homme et la divinité. De quel droit venez-vous vous placer entre mon Dieu et moi? Je ne prends de procureur que pour les choses que je ne puis pas faire moi-même. Pourquoi un Français ne payerait-il pas son prêtre comme son boulanger? Si nous avons de bon pain à Paris, c'est que l'État ne s'est pas encore avisé de déclarer gratuite la fourniture du pain et de mettre tous les boulangers à la charge du trésor. Aux États-Unis, chacun paie son prêtre, ces Messieurs sont obligés d'avoir du mérite, et mon voisin ne s'avise pas de mettre son bonheur à m'imposer son prêtre. Que sera-ce si j'ai la conviction, comme nos pères, que mon prêtre est l'affié intime de mon épouse?

bonne intelligence, elle le croyant damné, lui la jugeant fanatique : comment éleveront-ils leurs enfants? Qu'enseigneront-ils? « La mère répètera sa doctrine puisée au couvent, etc. »

Et il conclut en disant que l'enseignement primaire (et l'on peut ajouter avec plus de vérité encore l'enseignement supérieur) des filles n'est pas à améliorer, il est à créer.

Sur un ton plus mondain, Stendhal soutient la même cause, l'affranchissement des femmes et l'instruction commune.

Si on l'osait, dit-il, on donnerait aux jeunes filles une éducation d'esclave. La preuve en est qu'elles ne savent d'utile que ce que nous ne voulons pas leur apprendre, que ce qu'elles lisent dans l'expérience de la vie. Mais quand il serait loisible d'élever les jeunes filles en idiotes avec des *Ave Maria* et des chansons lubriques, comme dans les couvents de 1770, il y aurait encore plusieurs petites objections : d'abord, en cas de mort du mari, elles sont appelées à gouverner la jeune famille; ensuite, comme mères, elles donnent aux enfants mâles la première éducation, celle qui forme le caractère, *celle qui plie l'âme à chercher le bonheur par telle route plutôt que par telle autre,* ce qui est toujours une affaire faite à quatre ou cinq ans.

Enfin, malgré tout notre orgueil, dans nos petites affaires intérieures, celles dont surtout dépend notre

bonheur, parce qu'*en l'absence des passions, le bonheur est fondé sur l'absence des petites vexations de tous les jours*, les conseils de la compagne nécessaire de nôtre vie ont la plus grande influence ; non pas que nous voulions lui accorder la moindre influence, mais c'est qu'elle répète les mêmes choses vingt ans de suite ; et où est l'âme qui ait la vigueur romaine de résister à la même idée répétée pendant toute une vie? Le monde est plein de maris qui se laissent mener; mais c'est par faiblesse et non par sentiment de justice et d'égalité. » Et Stendhal continue à prévoir, pour y répondre, les objections qu'on fait contre l'éducation des femmes.

Les femmes doivent nourrir et soigner leurs enfants. — Je nie le premier article, j'accorde le second. — *Elles doivent de plus régler les comptes de leur cuisinière.* — Donc elles n'ont pas le temps d'égaler un petit garçon de quinze ans en connaissances acquises. Les hommes doivent être juges, banquiers, avocats, négociants, médecins, prêtres, etc. Et cependant ils trouvent du temps pour lire les discours de Fox et la *Lusiade* du Camoëns.

Éclairez l'esprit d'une jeune fille, formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot : s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante, c'est-à-dire l'être le plus désagréable et le plus dégradé qui existe au monde. Il n'est aucun de nous

qui ne préférât pour passer la vie avec elle, une servante à une femme savante.

Plantez un jeune arbre au milieu d'une épaisse forêt, privé d'air et de soleil par ses voisins, ses feuilles seront étiolées, il prendra une forme élancée et ridicule qui *n'est pas celle de la nature*. Il faut planter à la fois toute la forêt. Quelle est la femme qui s'enorgueillit de savoir lire?

Des pédants nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité, que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées, et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles concluait aussi de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés.

J'avouerai que les petites filles ont moins de force physique que les petits garçons : cela est concluant pour l'esprit, car l'on sait que Voltaire et d'Alembert étaient les premiers hommes de leur siècle pour donner un coup de poing. On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide et ayant peur d'une araignée, et le polisson un homme d'esprit ?

Mais les femmes sont chargées des petits travaux du ménage. — Mon colonel, M. S..., a quatre filles, élevées dans les meilleurs principes, c'est-à-dire

qu'elles travaillent toute la journée ; quand j'arrive, elles chantent la musique de Rossini que je leur ai apportée de Naples ; du reste, elles lisent la Bible de Royaumont, elles apprennent le bête de l'histoire, c'est-à-dire les tables chronologiques et les vers de le Ragois ; elles savent beaucoup de géographie, font des broderies admirables, et j'estime que chacune de ces jolies petites filles peut gagner, par son travail, huit sous par jour. Pour trois cents journées, cela fait quatre cent quatre-vingts francs par an, c'est moins que ce que l'on donne à un de leurs maîtres. C'est pour quatre cent quatre-vingts francs par an qu'*elles perdent à jamais le temps pendant lequel il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées.*

— *Si les femmes lisent avec plaisir les dix ou douze bons volumes qui paraissent chaque année en Europe ; elles abandonneront bientôt le soin de leurs enfants.* — C'est comme si nous avions peur, en plantant d'arbres le rivage de l'Océan, d'arrêter le mouvement de ses vagues. Ce n'est pas dans ce sens que l'éducation est toute puissante. Au reste, depuis quatre cents ans l'on présente la même objection contre toute espèce d'éducation.

Les demi-sots, entraînés par la révolution qui change tout en France, commencent à avouer, depuis vingt ans, que les femmes peuvent faire quelque chose, mais elles doivent se livrer aux occupations

convenables à leur sexe : élever des fleurs, former des herbiers, faire nicher des serins ; on appelle cela des plaisirs innocents. Ces innocents plaisirs valent mieux que de l'oisiveté. — Laissons cela aux sottes, comme nous laissons aux sots la gloire de faire des couplets pour la fête du maître de la maison. Mais est-ce de bonne foi que l'on voudrait proposer à Madame Roland ou à mistress Hutchinson[1] de passer leur temps à élever un petit rosier du Bengale?

Tout ce raisonnement se réduit à ceci : l'on veut pouvoir dire de son esclave : « Il est trop bête pour être méchant. »

Que votre amie ait passé la matinée, pendant que vous étiez au Champ-de-Mars ou à la Chambre des communes, à colorier une rose d'après le bel ouvrage de Redouté, ou à lire un volume de Shakspeare, ses plaisirs auront été également innocents ; seulement avec les idées qu'elle a prises dans sa rose, elle vous ennuiera bientôt à votre retour, et de plus elle aura soif d'aller le soir dans le monde chercher des sensations un peu plus vives. Si elle a bien lu Shakspeare, au contraire, elle est aussi fatiguée que vous, a eu autant de plaisir, et sera plus heureuse d'une promenade solitaire dans le bois de Vincennes, en vous

[1] Voir les Mémoires de ces femmes admirables. J'aurais d'autres noms à citer, mais ils sont inconnus du public, et d'ailleurs on ne peut pas même indiquer le mérite vivant.

donnant le bras, que de paraître dans la soirée la plus à la mode. Les plaisirs du grand monde n'en sont pas pour les femmes heureuses.

Au lieu de la société et de la conversation des hommes-femmes, une femme instruite, si elle a acquis des idées sans perdre les grâces de son sexe, est sûre de trouver parmi les hommes les plus distingués de son siècle une considération allant presque jusqu'à l'enthousiasme.

Les femmes deviendraient les rivales et non les compagnes de l'homme. — Oui, aussitôt que par un édit vous aurez supprimé l'amour. En attendant cette belle loi, l'amour redoublera de charmes et de transports; voilà tout. La base sur laquelle s'établit la *cristallisation* deviendra plus large; l'homme pourra jouir de toutes ses idées auprès de la femme qu'il aime, la nature tout entière prendra de nouveaux charmes à leurs yeux, et comme les idées réfléchissent toujours quelques nuances des caractères, ils se connaîtront mieux et feront moins d'imprudences, l'amour sera moins aveugle et produira moins de malheurs.

Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines hors de l'atteinte de toute éducation quelconque. C'est comme si l'on craignait d'apprendre aux rossignols à ne pas chanter au printemps.

Les grâces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance;

voyez les dignes épouses des bourgeois de notre village, voyez en Angleterre les femmes des gros marchands. L'affectation qui est une *pédanterie* (car j'appelle pédanterie l'affectation, de me parler hors de propos d'une robe de Leroy ou d'une romance de Romagnesi, tout comme l'affectation de citer Fra Paolo et le concile de Trente à propos d'une discussion sur nos doux missionnaires), la pédanterie de la robe est du bon ton, la nécessité de dire sur Rossini précisément la phrase convenable, tue les grâces des femmes de Paris; cependant malgré les terribles effets de cette maladie contagieuse, n'est-ce pas à Paris que sont les femmes les plus aimables de France? Ne serait-ce point que ce sont celles dans la tête desquelles le hasard a mis le plus d'idées justes et intéressantes? Or ce sont ces idées-là que je demande aux livres. Je ne leur proposerai certainement pas de lire Grotius ou Puffendorf depuis que nous avons le commentaire de Tracy sur Montesquieu.

Une femme ne doit pas faire parler de soi. — A quoi je réponds de nouveau : Quelle est la femme citée parce qu'elle sait lire?

Et qui empêche les femmes, en attendant la révolution dans leur sort, de cacher l'étude qui fait habituellement leur occupation et leur fournit chaque jour une honnête ration de bonheur? Je leur révèlerai un secret en passant. Lorsqu'on s'est donné un but, par exemple de se faire une idée nette de la conjura-

tion de Fiesque à Gênes, en 1547, le livre le plus insipide prend de l'intérêt : c'est comme en amour la rencontre d'un être indifférent qui vient de voir ce qu'on aime ; et cet intérêt double tous les mois jusqu'à ce qu'on ait abandonné la conjuration de Fiesque.

Je dis qu'une femme doit occuper chaque jour trois ou quatre heures de loisir comme les hommes de sens occupent leurs heures de loisir.

Vous voulez faire d'une femme un auteur? — Exactement comme vous annoncez le projet de faire chanter votre fille à l'Opéra en lui donnant un maître de chant. Je dirai qu'une femme ne doit jamais écrire que comme Madame de Staal (de Launay), des œuvres posthumes à publier après sa mort. Imprimer, pour une femme de moins de cinquante ans, c'est mettre son bonheur à la plus terrible des loteries ; si elle a le bonheur d'avoir un amant, elle commencera par le perdre.

Je ne vois qu'une exception : c'est une femme qui fait des livres pour nourrir ou élever sa famille. Alors elle doit toujours se retrancher dans l'intérêt d'argent en parlant de ses ouvrages, et dire, par exemple, à un chef d'escadron : « Votre état vous donne quatre mille francs par an, et moi, avec mes deux traductions de l'anglais, j'ai pu, l'année dernière, consacrer trois mille cinq cents francs de plus à l'éducation de mes deux fils. »

Hors de là, une femme doit imprimer comme le

baron d'Holbach ou Madame de la Fayette ; leurs meilleurs amis l'ignoraient. Publier un livre ne peut être sans inconvénient que pour une *fille ;* le vulgaire, pouvant la mépriser à son aise à cause de son état, la portera aux nues à cause de son talent, et même s'engouera de ce talent.

Beaucoup d'hommes en France, parmi ceux qui ont six mille livres de rente, font leur bonheur habituel par la littérature sans songer à rien imprimer ; lire un bon livre est pour eux un des plus grands plaisirs. Au bout de dix ans, ils se trouvent avoir doublé leur esprit, et personne ne niera qu'en général plus on a d'esprit moins on a de passions incompatibles avec le bonheur des autres. Je ne crois pas que l'on nie davantage que les fils d'une femme qui lit Gibbon et Schiller auront plus de génie que les enfants de celle qui dit le chapelet et lit Madame de Genlis.

Un jeune avocat, un marchand, un médecin, un ingénieur, peuvent être lancés dans la vie sans aucune éducation, ils se la donnent tous les jours en pratiquant leur état. Mais quelles ressources ont leurs femmes pour acquérir des qualités estimables et nécessaires ? Cachées dans la solitude de leur ménage, le grand livre de la vie et de la nécessité reste fermé pour elles. Elles dépensent toujours de la même manière, en discutant un compte avec leur cuisinière, les trois louis que leur mari leur donne tous les lundis.

Je dirai, dans l'intérêt des despotes : Le dernier des hommes, s'il a vingt ans et des joues bien roses, est dangereux pour une femme qui ne sait rien, car elle est tout à l'instinct ; aux yeux d'une femme d'esprit, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais.

On a remarqué que, dans les classes sans éducation, les femmes valent mieux que les hommes. Dans les classes distinguées, au contraire, on trouve les hommes supérieurs aux femmes. C'est que les hommes s'enrichissent de vertus acquises, tandis que les femmes se bornent aux vertus natives. « Une femme aimable, raconte Beyle, me disait un soir dans son salon : « Voyez comme on nous abandonne ; nous » voici sept femmes seules ; tous ces Messieurs sont » là-bas, autour de la table d'*écarté*, ou contre la chemi- » née à parler politique, etc. » Je me suis dit tout bas : Molière réclame sa part de cette sottise, n'est-ce pas là un des effets des *Femmes savantes?* Les femmes, craignant mortellement le ridicule que Molière jette à pleines mains sur la pédante Armande, au lieu d'apprendre des idées, apprennent des notes de musique ; d'après cette belle manière de raisonner, les femmes ne peuvent plus qu'aimer ou que haïr ; elles ne sauraient le plus souvent discuter et comprendre les raisons d'aimer et de haïr. Elles ne peuvent que répéter, d'après l'homme qu'elles aiment : c'est *exécrable*, ou : c'est *sublime*. Or, l'approbation portée

à ce point, au lieu d'être flatteuse n'est qu'ennuyeuse.

» Beaucoup de femmes de Paris trouvent un bonheur suffisant à s'habiller chaque soir avec beaucoup de soins, à monter en voiture, et à aller paraître une demi-heure dans un salon où les hommes parlent entre eux d'un côté, tandis que les femmes se regardent d'un œil critique entre elles. Au milieu d'une société ainsi arrangée, une femme qui n'aurait pas une vanité assez robuste pour vivre uniquement de jouissances de cette espèce serait fort malheureuse ; elle ne trouverait que du vide dans tout ce qui fait les plaisirs des autres femmes ; elle passerait pour singulière ; la société qu'elle offenserait à son insu, par sa manière particulière de sentir, serait juge et partie contre elle, et la condamnerait tout d'une voix. Je vois au bout de trois ans cette femme perdue de réputation, et, en même temps, la seule digne d'être aimée. Il est vrai qu'on peut rompre le cours de cette méchante sottise du public par un séjour de six mois à la campagne.

» C'est la faute de cette sotte fidélité au patron convenu : *Il faut être comme tout le monde...*

» La femme que j'aime, vous dirait un jeune homme, a l'âme qu'il faut pour admirer, et avec enthousiasme ; ce qui lui manque, c'est l'habitude d'un peu d'attention et de la logique nécessaire pour *comprendre*. — Mère aimable, les livres sont comme la lance d'Achille qui seule pouvait guérir les bles-

sures qu'elle faisait; enseignez à votre fille l'*art d'éviter l'erreur*, si vous voulez qu'elle puisse résister un jour aux séductions de l'amour, ou à celles de l'hypocrisie à quarante ans. En politique comme dans l'éducation privée, une baïonnette ne peut rien contre une doctrine. Tout au plus, elle peut faire redoubler d'attention pour la saisir... Par le succès des *Femmes savantes* Molière a rendu impossible l'existence de femmes dignes d'entendre et d'aimer « le *Misanthrope;* » Madame Roland l'eût aimé[1]. Et un tel homme, soutenu par un cœur digne de l'entendre, eût pu devenir un héros citoyen, un Hampden. Voyez le danger, et souvenez-vous qu'un despote a toujours peur.

» Molière n'a pas songé à toutes ces profondeurs machiavéliques, mais c'est justement cette *horreur de n'être pas comme tout le monde*, qu'il inspire, et voilà pourquoi il est *immoral.* »

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles qu'elles ne doivent oublier bien vite dès qu'elles seront mariées. Il faut quatre heures par jour, pendant six ans, pour bien jouer de la harpe; pour bien peindre la miniature ou l'aquarelle, il faut la moitié de ce temps. La plupart des jeunes filles n'arrivent pas même à une médio-

[1] Sous le nom de Madame Roland, l'auteur indique les femmes d'*un génie supérieur.*

crité supportable ; de là le proverbe si vrai : Qui dit amateur dit ignorant[1].

Et supposons une jeune fille avec quelque talent ; trois ans après qu'elle est mariée, elle ne prend pas sa harpe ou ses pinceaux une fois par mois : ces objets de tant de travail lui sont devenus ennuyeux, à moins que le hasard ne lui ait donné l'âme d'un artiste, chose toujours fort rare et qui rend peu propre aux soins domestiques.

L'éducation actuelle des femmes étant peut-être la plus plaisante absurdité de l'Europe moderne, moins elles ont d'éducation proprement dite, et plus elles valent[2]. C'est pour cela peut-être qu'en Italie, en Espagne, elles sont si supérieures aux hommes, et je dirais même si supérieures aux femmes des autres pays.

D'après le sytème actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public.

La plupart des hommes ont un moment dans leur vie où ils peuvent faire de grandes choses, c'est celui où rien ne leur semble impossible. L'ignorance des femmes fait perdre au genre humain cette chance magnifique. L'amour fait tout au plus aujourd'hui

[1] Le contraire de ce proverbe est vrai en Italie, où les plus belles voix se trouvent parmi les amateurs étrangers au théâtre.

[2] J'excepte l'éducation des manières ; on entre mieux dans un salon rue Verte que rue Saint-Martin.

bien monter à cheval, ou bien choisir son tailleur.

Quant à la vraie morale, plus on a d'esprit et plus on voit clairement que la justice est le seul chemin du bonheur. Le génie est un pouvoir, mais il est encore plus un flambeau pour découvrir le grand art d'être heureux.

Ce n'est pas que Stendhal approuve en tout l'éducation actuelle des hommes. Elle lui semble, au contraire, souvent absurde et incomplète (on ne leur enseigne pas les deux premières sciences, la logique et la morale). Cependant, la prenant telle qu'elle est, cette éducation, il vaudrait mieux, dit-il, la donner aux jeunes filles que de leur montrer uniquement à faire de la musique, des aquarelles et de la broderie.

Je ne sais si je ne m'abuse, mais il me semble qu'il y a du bon sens et de la vérité dans ces réflexions de Stendhal. L'instruction des jeunes filles est telle en France que de longtemps encore elles ne pourront devenir les compagnes d'hommes intelligents. Tout le monde en convient : les esprits les plus graves, les penseurs les plus éminents, les hommes les plus austères sont, sur ce point, d'accord avec Stendhal. « Nous avons, dit M. Vacherot[1], l'orgueil de croire qu'il y a pour le moraliste moderne quelque chose au-dessus de la femme chrétienne dont nous ne trouvons ni la conscience assez large, ni la volonté assez

[1] La Religion.

libre, ni la raison assez forte, ni l'amour assez vrai pour tout autre objet que le Dieu que le Christianisme lui enseigne... C'est la femme qui sent, qui pense, qui veut par elle-même, sans être toujours sous le coup de la grâce ou sous la main de la direction, qui aime avec pureté, mais avec vérité, avec force, avec joie et sécurité l'être humain, c'est-à-dire l'époux, le père, la mère, le frère, l'ami, pour eux-mêmes et sans intermédiaire. »

La femme moderne n'existe pas, et toutes les entreprises commencées pour combler l'abîme qui sépare les idées des hommes de celles des femmes, sont dénoncées par les prélats et gens d'église comme des entreprises sataniques. Nous avons vu récemment l'enseignement secondaire des jeunes filles soulever les colères de ceux qui « possédaient autrefois et dominaient l'entier domaine de l'intelligence humaine et qui, jusque dans leur décadence, quand presque tout leur échappe, voudraient tout garder. »

Cet enseignement, dit M. Sainte-Beuve, devait préparer des compagnes aux hommes instruits et éclairés qui aimeraient à trouver avec qui causer, au logis, de leurs études et de leurs travaux! Était-ce donc là un si grand mal[1]? Et cependant l'influence cléricale a suffi pour tout empêcher.

On rend ainsi le mariage impossible dans ce qu'il

[1] *Le Temps* du lundi 4 janvier 1869.

a de plus élevé, l'union et l'harmonie des intelligences. On sème la division dans les familles. — Comme fille, sœur, mère, épouse, la femme élevée *sur les genoux de l'Église* sera toujours séparée de son père, de son frère, de son fils, de son mari.

On rend ainsi le mariage malheureux, car il n'est pas de supplice comparable à celui d'un homme et d'une femme, mariés dans un pays dont la législation n'admet pas le divorce, et que leurs idées et leurs sentiments, leurs convictions et leurs croyances, leurs désirs et leurs habitudes séparent, tandis qu'un joug indissoluble les martyrise sans espoir.

On nous dira, peut-être, que l'amour concilie tout. — Oui, jusqu'au dernier quartier de la lune de miel; mais après? Tous les dimanches matin, tous les vendredis à l'heure des repas, tous les jours au sujet d'un spectacle, d'un sermon ou d'un livre; à propos de tout, à propos de rien, on constate avec aigreur, qu'on n'a pas été élevé l'un pour l'autre.

« Plus la jeune fille a profité de son éducation, plus il sera difficile de signer une paix durable. Ses vertus mêmes à la fin seront prises en grippe, et le mari qui l'estime, qui l'aime bien, qui ne peut s'empêcher de respecter et de chérir en elle la mère de ses enfants, ira chercher ailleurs des vertus moins célestes et des préjugés moins agaçants.

« Voilà comment les femmes les mieux nées, les mieux douées et les mieux dotées, contribuent quel-

quefois elles-mêmes, et fort innocemment, à la destruction de la famille.

» Les pères comprendront un jour que la jeune fille, n'étant ni plus mauvaise ni plus sotte que son futur mari, doit connaître les mêmes vérités, marcher au même but et fonder ses vertus sur la même raison. Il suffirait de donner au sexe gracieux une bonne et solide éducation laïque pour doubler l'armée du Progrès, resserrer les liens du ménage et ruiner cette société extra conjugale, le *Demi-Monde* de Dumas fils, qui prospère terriblement[1]. »

Pour que la femme soit vraiment la compagne de l'homme : il faut lui donner la même éducation, les mêmes principes et les mêmes vertus.

Alors elle sera son amie, son auxiliaire dans la Vie et concourra pour sa part au progrès qui est le but de l'humanité.

Mais, je vous le demande, quel amour, quelle intimité d'intelligence sont possibles avec les petites poupées mondaines qui *benoîtonnent* dans les salons ou, qui pis est, avec les pensionnaires endoctrinées au Sacré-Cœur ?

Le fond de l'amour n'est-il pas une curiosité toujours renaissante et quelle curiosité peut inspirer un cœur rempli exclusivement de *petites vanités* et de *petits scrupules* ?

[1] M. Edmond About. *Les non-valeurs de la société.*

Pour approfondir l'amour il faut une âme fidèle et infinie dans ses renouvellements. Or il ne suffit pas d'aimer religieusement son mari, il faudrait encore le comprendre et c'est là ce que ne peut pas faire, malgré toute sa bonne volonté, une jeune fille élevée *au couvent.*

Aussi je m'étonne que M. Michelet, qui a si bien compris toutes les difficultés du mariage actuel entre un libre penseur et une jeune catholique, ait cru pourtant possible une union qui n'existe qu'extérieurement et non au fond du cœur et de l'âme. Sans doute, comme il le dit, l'amour est une puissance disciplinable, il a un côté libre et volontaire qui donne prise à l'intelligence et par où l'art peut l'entretenir et l'augmenter. Sans doute encore une femme en contient mille, parce qu'elle varie d'aspect sans cesse : toujours autre et toujours fidèle. « La femme veut que l'homme l'entoure d'un insatiable désir, d'une curiosité éternelle. Elle veut la fixité et l'approfondissement de l'amour. Elle a le sentiment confus qu'il y a en elle un infini de découvertes à faire, qu'à l'amour persévérant qui poursuivrait cette recherche sans fin, elle aurait de quoi répondre, qu'elle l'étonnerait toujours de mille aspe ts inattendus de grâce et de passion. L'amour crée l'amour et l'augmente. Le secret pour s'aimer beaucoup, c'est de s'occuper beaucoup l'un de l'autre, de vivre beaucoup ensemble, au plus près et le plus qu'on peut. » Mais pour s'aimer ainsi,

pour *resserrer le foyer*, ne faut-il pas se comprendre, s'unir dans les mêmes sentiments et la même foi, et pour tout dire d'un mot : voir la même vérité ? Comment faire renoncer une jeune femme aux croyances de son enfance, aux préjugés et aux superstitions qu'elle tient de sa mère et du prêtre, et qui lui sont ainsi doublement sacrés. Dans son œuvre éloquente et tendre, si vive, si passionnée, si généreuse et si humaine, parfois mystique, M. Michelet qui possède si bien les deux faces de l'esprit moderne les sciences de la vie et celles de la justice, M. Michelet a passé trop rapidement sur ce premier obstacle qui ferme l'entrée du mariage. « Il faut que tu crées ta femme, nous dit-il. » C'est un commandement difficile. Comment supposer, en effet, qu'elle ne demande pas mieux, elle qui, par l'esprit, « par son éducation byzantine arrive au mariage vieille et caduque, sous les rides du moyen-âge. » Cette jeune catholique est-elle, en réalité, transformable et docile, en qui l'on puisse créer une foi nouvelle, un cœur et un esprit nouveaux ? — « Maintenez la femme libre des influences extérieures. » C'est bientôt dit. Mais comment isoler une jeune femme du milieu où elle a vécu et qui l'a formée. M. Michelet, qui donne ce conseil, reconnaît lui-même que les plus blessés, les plus hostiles sont les parents qui, sans aucun rapport d'idées, de sentiments, n'en prétendent pas moins à la confiance. Une femme unie à son mari et gardant pour lui sa

pensée, « est sûre d'avoir contre elle toutes les femmes de la famille : mère, sœurs, cousines, tout lui devient hostile et lui font la petite guerre. Ses amies d'enfance, qui ont gardé un pied chez elle, lui sont très-malveillantes, et ne lui pardonnent pas sa fixité dans la voie droite. » La conclusion évidente est que jamais une jeune femme catholique ne prendra les idées, les sentiments, les convictions et habitudes d'esprit de son mari libre penseur.

M. Michelet qui s'étonne qu'on se marie de moins en moins en France, doit mettre au nombre des causes et des plus nobles, cette antipathie, cette divergence d'idées, ce divorce profond, souvent irrémédiable des esprits et des âmes. La vie, qu'il est si difficile de rendre harmonieuse, a d'assez lourdes charges sans qu'on les augmente à plaisir. Pour être légère à porter, la chaîne du mariage doit unir deux âmes fraternelles, intimement unies l'une à l'autre sur toutes les questions, et qui ne cherchent, en toutes circonstances, qu'à se mieux comprendre pour alléger réciproquement leur fardeau. Mais quand elle lie, au contraire, deux êtres qui portent entre eux le poids d'un confesseur et le boulet plus lourd encore des dissentiments qu'il fait naître, l'existence devient un bagne, un supplice de tous les jours, que la résignation la plus virile ou la plus chrétienne, n'est pas sûre d'accepter longtemps.

Rien n'est plus triste qu'un tel mariage. C'est un suicide moral pour l'un et pour l'autre.

Chaque jour, sous l'impulsion lente des influences occultes, l'union apparente se disjoint; chaque jour la tendresse diminue, chaque jour disparaît l'illusion d'une vie intime — jusqu'à ce que les rêves, longtemps caressés, de bonheur intellectuel et d'union morale, s'envolent enfin, sans retour.

Dès les premiers jours les habitudes dévotes et incrédules étonnent, scandalisent et désunissent réciproquement les deux cœurs. Les caractères, par leurs goûts opposés, se font mille blessures. D'un côté la franchise et la loyauté calmes d'une âme droite et sûre d'elle-même : de l'autre, les réticences, les petites ruses et les petits mensonges qu'inspirent la crainte et la dévotion. — La femme se posant bientôt en victime offre à Jésus-Christ ses douleurs. — Elle épanche alors son cœur affligé dans le sein miséricordieux, aux genoux compatissants de son directeur. Ce tendre père la console. — Il lui donne de bons conseils pour ramener par la douceur et la prière le cœur impie de son époux. Il fait ainsi taire peu à peu les derniers battements de ce cœur qu'il dirige, et éteint, sous sa froide parole, les derniers sentiments qui lui restaient pour son mari. Dieu seul mérite son amour. Dieu parle par sa bouche et je ne sais pas au

juste où s'arrête cette complète identification [1].

Or quel supplice plus cruel imaginer que celui d'un homme intelligent et bon obligé de vivre avec une femme ainsi ensorcelée, dominée par son prêtre

[1] *Quelle vie, quelle condition que celle de nos prêtres! on leur défend l'amour, et le mariage surtout; on leur livre les femmes. Ils n'en peuvent avoir une, ils vivent avec toutes familièrement; c'est peu, mais dans la confidence, l'intimité, le secret de leurs actions cachées, de toutes leurs pensées. L'innocente fillette, sous l'aile de sa mère, entend le prêtre d'abord, qui bientôt l'appelant, l'entretient seule à seule; qui, le premier, avant qu'elle puisse faillir, lui nomme le péché. Instruite, il la marie; mariée, la confesse encore et la gouverne. Dans ses affections il précède l'époux, et s'y maintient toujours. Ce qu'elle n'oseroit confier à sa mère, avouer à son mari, lui prêtre le doit savoir, le demande, le sait, et ne sera point son amant. En effet, le moyen n'est-il pas tonsuré? Il s'entend déclarer à l'oreille, tout bas, par une jeune femme, ses fautes, ses passions, ses desirs, ses faiblesses, recueille ses soupirs sans se sentir ému et il a vingt-cinq ans.*

Confesser une femme! imaginez ce que c'est: tout au fond de l'église, une espèce d'armoire, de guérite, est dressée contre les murs exprès, où ce prêtre (non Mingrot), mais quelque homme de bien, je le veux sage, pieux, comme j'en ai connu, homme pourtant et jeune (ils le sont presque tous), attend le soir après vêpres sa jeune pénitente qu'il aime, l'amour ne se cache point à la personne aimée. Vous m'arrêterez-là: son caractère de prêtre, son éducation, son vœu... Je vous réponds qu'il n'y a vœu qui tienne... Ne pensez pas que j'invente. Cette scène a lieu telle que je vous la dépeins, et dans toute la France; chaque jour se renouvelle par quarante mille prêtres, avec autant de jeunes filles qu'ils aiment parce qu'ils sont hommes, confessent de la sorte, entretiennent de la sorte, visitent parce qu'ils sont prêtres, et n'épousent point parce que le pape s'y oppose.

Réponses aux lettres anonymes adressées à Paul-Louis Courier.

Véretz, le 6 février 1823.

qui étouffant en elle la voix de la nature, le bon sens naturel, la conscience, entreprend de remplacer tout cela par des rêves mystiques et prétend lui dicter lui-même sa conduite et ses devoirs les plus minutieux.

C'est ainsi que la pauvre femme s'avance péniblement dans la voie du salut. C'est ainsi qu'elle devient tous les jours plus *vertueuse* et sainte, c'est-à-dire plus *inhumaine* et plus intolérable à son mari. Qu'on relise Michelet, dans son magnifique livre : « *du prêtre, de la femme et de la famille.* » Qu'on lise aussi Balzac, le rival de Stendhal dans la connaissance parfaite des mystères du cœur féminin. Dans une œuvre de génie intitulée : « *la Femme vertueuse,* » Balzac nous montre, avec terreur, la haute raison d'un magistrat aux prises avec les tracasseries, les objections, les odieuses et incessantes sollicitations d'une dévote implacable qui *veut le convertir*, ou du moins elle-même, ne pas manquer *son salut*.

Qu'on se figure, s'il est possible, ces attaques sourdes, cette lutte inégale, ces paroles à double sens, et cet air contrarié, et ces allusions mystérieuses qui se trahissent dans le regard, le geste, la démarche, toujours, partout.

Qu'on imagine les discussions taquines, les contradictions, et les reproches ; et les silences résignés, plus intolérables encore.

La dévote se pose en victime ; en martyre, en

sainte Monique. *Elle offre à Dieu ses douleurs et ses larmes* pour la conversion du pécheur.

Elle ne veut opposer à son impiété qu'une inaltérable douceur et une angélique patience. « Quel parti prendre alors contre une femme qui se fait une arme de votre passion, en faveur de son insensibilité, qui est résolue à rester *doucement inexorable*, qui se prépare à jouer le rôle de victime avec délices, qui regarde un mari comme un instrument de Dieu, comme un mal dont les atteintes lui éviteront le Purgatoire [1]. » Dieu vous préserve, ami lecteur, d'épouser une femme *vertueuse*. Le cœur bondit dans la poitrine de tout honnête homme rien que d'y penser. Mieux vaut la guerre. Que dire à une femme *qui ne se possède plus*, qui s'est donnée à Dieu, dans la personne d'un prêtre et qui, conseillée par lui, a pour ressources extrêmes : son silence, sa résignation et ses larmes ! Comment triompher, vous, homme loyal ! vous, homme de cœur, de cet ennemi caché de votre foyer. Comment combattre cette force d'inertie ! La patience la plus admirable, le stoïcisme le plus élevé, le travail le plus absorbant, ne sont pas des cuirasses trop fortes contre ces attaques souterraines, ni des auxiliaires trop puissants pour maintenir son cœur droit, ferme et doux contre cette obsession de tous

[1] H. de Balzac. *La Femme vertueuse*.

Digitized by Google

les instants, contre cette lutte sourde qui ne vous fera pas grâce un seul jour.

On se marie pourtant. Mais la vie intime, la vie de l'âme et de l'esprit, est-elle commune ; les idées et les sentiments sont-ils partagés ? Même avec la douceur persévérante d'une patience à toute épreuve, l'homme moderne peut-il initier et modifier sa jeune femme ? M. Michelet qui a rencontré cette difficulté ne l'a pas résolue. Son conseil le plus pratique est de sortir la femme du milieu des influences fatales qui l'ont faite ce qu'elle est.

« Heureux qui délivre une femme ! Heureux qui l'initie, l'élève, la fortifie et la fait la sienne. »

Bien hardi qui l'entreprendra. Quelle jeune fille consentirait à la solitude nécessaire. Et que peut-on sur une femme dans le milieu qui l'a formée ?

Quand on songe que la femme nous gouverne et qu'elle élève l'humanité sur ses genoux, on est effrayé des résistances qu'aura à vaincre l'esprit nouveau. Comment triompheront la justice et la vérité, quand tout dans le monde est contre elles ? Comment changer l'éducation ?

Entre l'homme moderne et la femme du moyen-âge, il n'y a pas de mariage vrai.

La femme devrait recevoir une instruction qui rayonnât également sur toutes les heures de sa vie. Au lieu de cette éducation moderne qui élève et nourrit dans les mêmes idées les frères et les sœurs,

les maris et les femmes; voyez quelle déplorable éducation l'on donne à l'élite même des femmes contemporaines. A part quelques arts d'agrément, quelques a peu près qu'elles effleurent, on ne leur enseigne rien de vrai, puis on déclare le livre de la science fermée pour elles, et on les lance dans le monde à la rencontre d'un mari.

« Et vous ne voyez pas, s'écrie M. E. Pelletan, que ces deux destinées ne pourront plus, séparées de toute la largeur de l'âme, vibrer à l'unisson, et qu'étrangère l'une à l'autre jusque sous le même rideau, elles n'auront jamais une croyance commune, une espérance commune à échanger dans les longs entr'actes du mariage? Que le mari chargé d'idées ou de prophéties, ne pourra les communiquer à la vie la plus voisine de sa vie, et par ces confidences échauffées et purifiées à la flamme de l'amour, associer sa femme, sa plus chère intimité, à sa propre grandeur? »

N'est-il pas injuste d'astreindre la femme, par une éducation inintelligente, à un régime, et par suite, à un état mental inférieur?

Ce qui est vrai pour l'homme est vrai pour la femme. Il n'existe aucune bonne raison de traiter les femmes moins sérieusement que les hommes. Et cependant tandis que l'éducation des hommes se conforme de plus en plus à la science et à la justice, on n'enseigne encore aux jeunes filles que les vieilles supersti-

tions, l'idolâtrie du Sacré-Cœur et tous ses préjugés.

Quel ridicule s'attache donc à la science qu'on craigne si fort de voir les femmes s'instruire et s'affranchir du prêtre par l'instruction?

Et par quoi donc les femmes sont-elles détournées de l'étude, sinon par leur paresse d'esprit, leurs préjugés et leurs défauts?

Il faut donc, comme le dit lui-même le léger Stendhal, cultiver l'esprit et la raison de la femme, afin de la mettre en état de bien comprendre ses devoirs, toute seule, afin d'en faire, sans directeur, ni confesseur la *compagne* de son mari. Cela n'est pas impraticable, si l'on se décide enfin à instruire les femmes comme les hommes, et les jeunes filles comme leurs frères. — On apprend à bien penser, dit Madame la comtesse d'Agoult, comme on apprend à bien coudre, et je souhaiterais que la mode en vînt dans l'éducation des femmes.

L'éducation contemporaine prépare la division dans le mariage et la famille. Jamais le rapprochement ne sera possible que par le bienfait d'une éducation commune. Et cependant la femme de mérite n'est-elle pas celle qui épouse les idées et les sentiments, les opinions, les convictions modernes de son mari; n'est-elle pas, comme le disait Beyle, celle qui, si ses enfants venaient à perdre leur père, serait capable de le remplacer?

Espérons que ces conseils seront à l'avenir écoutés

et suivis. Espérons que le divorce ne subsistera plus dans le mariage comme la désunion dans les familles troublées par des enseignements contraires. Espérons que l'homme saura enfin conquérir et garder seul le cœur et l'amour de sa femme et de ses enfants. Alors la femme ne sera plus seulement par manière de dire, mais véritablement et selon l'esprit, la moitié de l'homme, le sentiment de l'amour qui n'a encore été que volupté plus ou moins raffinée ou passion plus ou moins chimérique, deviendra dans sa constance et sa plénitude, l'harmonie suprême de la vie humaine[1].

XXIII.

Il y a vingt-huit ans, écrivait Henri Beyle en 1842, que les bouleversements qui suivirent la chute de Napoléon me privèrent de mon état. Deux ans auparavant le hasard me jeta, immédiatement après les horreurs de la retraite de Russie, au milieu d'une ville aimable où je comptais bien passer le reste de mes jours, ce qui m'enchantait. Dans l'heureuse Lombardie, à Milan, à Venise, *la grande*, où, pour mieux dire, *l'unique affaire de la vie, c'est le plaisir.*

En France, où on a toujours peur du ridicule, la

[1] Daniel Stern.

vanité étouffe « *la plante nommée amour,* » ou du moins l'empêche d'arriver à toute sa hauteur.

Ce livre de l'amour est plus qu'un recueil d'anecdotes. C'est un essai de science analytique qui pourrait être intitulé la « *Physiologie de l'amour.* »

L'auteur explique scientifiquement, et par des faits coordonnés, les divers sentiments qui se succèdent les uns aux autres et dont l'ensemble s'appelle la passion de l'amour. Il donne une description exacte des symptômes, des phases diverses et des nuances les plus fines de ce sentiment.

« Quoiqu'il traite de l'amour, ce petit volume n'est point un roman, dit l'auteur, et surtout n'est pas amusant comme un roman. C'est tout uniment une description exacte et scientifique d'une sorte de folie très-rare en France. »

L'amour est comme ce qu'on appelle au ciel *la voie lactée*, un amas brillant formé par des milliers de petites étoiles, dont chacune est souvent une nébuleuse. Les livres ont noté quatre ou cinq cents des petits sentiments successifs et si difficiles à reconnaître qui composent cette passion, et les plus grossiers, et encore en se trompant souvent et prenant l'accessoire pour le principal[1]. Le livre de l'amour ne peut valoir que par le nombre de petites

[1] Parmi les meilleurs de ces livres, Stendhal cite la *Nouvelle Héloïse*, les romans de Madame Cottin, les *Lettres* de Mademoiselle de Lespinasse, *Manon Lescaut*.

nuances que le lecteur doit vérifier dans ses souvenirs, « s'il est assez heureux pour en avoir, » dit Stendhal.

Dans une troisième préface[1], l'auteur nous raconte comment fut composé son « *Essai sur l'amour.* » Il fut commencé à Milan, à la suite des bals masqués du carnaval de 1820. Le soir, dans les salons, on raisonnait sur les causes et sur les effets des plus grandes folies amoureuses du moment. Stendhal notait, au crayon, sur un programme de concert, les anecdotes et les réflexions immédiates qu'elles suggéraient. Ce recueil de particularités sur l'amour fut continué de la même manière, au crayon et sur des chiffons de papier, pris dans les salons, où il entendait raconter les anecdotes. Mais bientôt une difficulté survint; l'imprimeur déclara qu'il lui était impossible de travailler sur des notes écrites au crayon. « Je vis bien qu'il trouvait cette sorte de copie au-dessous de sa dignité. Le jeune apprenti d'imprimerie qui me rapportait mes notes paraissait tout honteux du mauvais compliment dont on l'avait chargé; il savait écrire : je lui dictai les notes au crayon. »

Au moment d'imprimer son livre, un scrupule se glissa dans l'esprit de l'auteur : il se figura que chacun pourrait s'y reconnaître, et mettrait un nom à côté des personnages ; les livrer à la publicité, c'était les trahir. Dès lors, il retrancha tout ce qui pouvait res-

[1] Terminée le 15 mars 1842, quelques jours avant sa mort.

sembler à un abus de confiance, sans se préoccuper des chances de succès que ce sacrifice pourrait lui enlever. Le résultat fut de ne trouver que « *dix-sept lecteurs* » de 1822 à 1833; c'est à peine si, après vingt ans d'existence, l'*Essai sur l'amour* a été compris d'une centaine de curieux.

Il y a bien des raisons à donner de cet insuccès. L'absence de plan, de méthode, de suite dans les idées, un certain décousu apparent qui étonne et écarte le vulgaire des lecteurs. Et puis la profondeur analytique du livre et la nécessité d'être soi-même sensible, et capable d'analyse pour le comprendre. Un rêveur attentif, un philosophe amoureux, sont hommes rares, et voilà pourquoi les lecteurs de « *l'Essai sur l'amour* » sont rares aussi; car il faut, pour l'entendre, des facultés de calcul et de rêverie tendre, s'excluant d'ordinaire, et qui, réunies, permettent seules de comparer ses observations personnelles aux divers exemples allégués par l'auteur.

XXIV.

Stendhal procède à la façon de son maître Cabanis. Il traite de l'amour commme un physiologiste étudiant une maladie. Il y a quatre amours, dit-il : 1° l'amour-passion, celui d'Héloïse pour Abeilard; 2° l'amour-goût, celui qui régnait à Paris vers 1760, et que l'on trouve dans les mémoires et romans de cette époque,

dans Crébillon, Lauzun, Duclos, Marmontel, Chamfort, Madame d'Épinay, etc., rien n'y étant passion et imprévu, il a souvent plus de délicatesse que l'amour véritable, car il a toujours beaucoup d'esprit ; 3° l'amour physique. Tout le monde connaît l'amour fondé sur ce genre de plaisir. Par exemple, à la chasse, trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit dans le bois ; quelque sec et malheureux que soit le caractère, on commence par là à seize ans ; 4° l'amour de vanité. — L'immense majorité des hommes, surtout en France, désire et a une femme à la mode, comme on a un joli cheval, comme chose nécessaire au luxe d'un jeune homme. La vanité plus ou moins flattée, plus ou moins piquée, fait naître des transports... « Une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois, » disait la duchesse de Chaulnes.

Puis vient au chapitre II, intitulé *De la naissance de l'amour*, la description aussi exacte que piquante des symptômes successifs et des phases de l'amour.

Stendhal distingue sept époques et énumère ainsi ce qui se passe dans l'âme :

1° L'admiration ;

2° On se dit : « quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir ! etc. »

3° L'espérance. On étudie les perfections ; c'est à ce moment qu'une femme devrait se rendre, pour le plus grand plaisir physique possible. Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au

moment de l'espérance ; la passion est si forte, le plaisir si vif qu'il se trahit par des signes frappants.

4° L'amour est né. *Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.*

5° La première cristallisation[1] commence. On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr ; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie. Cela se réduit à s'exagérer une propriété superbe, qui vient de nous tomber du ciel, que l'on ne connaît pas, et de la possession de laquelle on est assuré.

Laissez travailler, dit Stendhal, la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez.

Aux mines de Saltzbourg[2], on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infi-

[1] Le mot nouveau de *cristallisation*, inventé par Stendhal, exprime cet ensemble de folies étranges que l'on se figure comme vraies et même comme indubitables à propos de la personne aimée.

[2] Il faut lire tout entier, page 311, du livre de l'amour, le fragment inédit intitulé *Le Rameau de Salzbourg*, dans lequel l'auteur explique le phénomène de la *cristallisation* et fait connaître l'origine de ce mot.

nité de diamants mobiles et éblouissants ; on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, dit Stendhal, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente, la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

6° Le doute naît. L'amant demandant des assurances plus positives que des regards, on lui oppose de l'indifférence, de la froideur ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance ; en France une nuance d'ironie qui semble dire : « Vous vous croyez plus avancé que vous ne l'êtes. » Une femme se conduit ainsi, soit qu'elle se réveille d'un moment d'ivresse et obéisse à la pudeur, qu'elle tremble d'avoir enfreinte, soit simplement par prudence ou par coquetterie.

L'amant arrive à douter du bonheur qu'il se promettait : il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir.

Il veut se rabattre sur les autres plaisirs de la vie, *il les trouve anéantis*. La crainte d'un affreux malheur le saisit, et avec elle l'attention profonde.

7° Seconde cristallisation. L'amour erre sans cesse entre ces trois idées : elle a toutes les perfections ; elle m'aime ; comment faire pour obtenir d'elle la plus grande preuve d'amour possible ?

Une fois la cristallisation commencée, l'on jouit avec délices de chaque nouvelle beauté que l'on découvre dans ce qu'on aime.

Mais qu'est-ce que la beauté ? La beauté, dit Stendhal, est une promesse de bonheur. C'est une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir [1].

Les plaisirs de chaque individu sont différents et souvent opposés ; cela explique fort bien comment ce qui est beauté pour un individu est laideur pour un autre.

Pour découvrir la nature de la beauté, il convient de rechercher quelle est la nature des plaisirs de chaque individu ; par exemple, il faut à Del Rosso une femme qui souffre quelques mouvements hasardés, et qui, par ses sourires, autorise des choses fort gaies ; une femme qui, à chaque instant, tienne les plaisirs physiques devant son imagination, et qui excite à la fois le genre d'amabilité de Del Rosso et lui permette de la déployer.

[1] Sans doute le beau est un idéal, mais il est toujours relatif à l'homme qui le conçoit. C'est pourquoi il est vrai de dire, dans une certaine mesure, que le beau est ce qui plaît. « C'est pourquoi Stendhal, esprit impertinent, taquin, répugnant même, mais dont les impertinences provoquent utilement la méditation, s'est rapproché de la vérité plus que beaucoup d'autres, en disant que *le Beau n'est que la promesse du bonheur*. Sans doute cette définition dépasse le but ; elle soumet beaucoup trop le beau à l'idéal infiniment variable du bonheur ; elle dépouille trop lestement le beau de son caractère aristocratique ; mais elle a le grand mérite de s'éloigner décidément de l'erreur des académiciens.

Ch. Baudelaire : *Le peintre de la vie moderne — Le Beau, la mode et le bonheur.* — Œuvres complètes. Tome III.

Del Rosso entend par amour apparemment l'amour physique, et Lisio l'amour-passion. Rien de plus évident qu'ils ne doivent pas être d'accord sur le mot beauté.

La beauté que vous découvrez étant donc une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir, et les plaisirs variant comme les individus, la cristallisation[1] formée dans la tête de chaque homme doit porter la *couleur* des plaisirs de cet homme.

La beauté d'une maîtresse qui n'est vraiment belle que grâce à la cristallisation, n'est pas autre chose pour son amant que la *collection de toutes les satisfactions*, de tous les désirs qu'il a pu former successivement à son égard.

Stendhal revient à sa théorie, et suivant son usage la soutient par un exemple dans un chapitre intitulé : *La Beauté détrônée par l'Amour.*

Albéric rencontre dans une loge une femme plus belle que sa maîtresse (je supplie qu'on me permette une évaluation mathématique), c'est-à-dire dont les traits promettent trois unités de bonheur, au lieu de deux (je suppose que la beauté parfaite donne une quantité de bonheur exprimée par le nombre quatre).

[1] Dans ce livre de l'amour le mot de *Cristallisation* revient sans cesse pour exprimer « cet acte de folie qui nous fait apercevoir tous les genres de perfection dans la femme que nous commençons à aimer. » Stendhal engage à fermer le livre, le lecteur qui se sentira trop choqué par le mot.

Est-il étonnant qu'il leur préfère les traits de sa maîtresse, qui lui promettent cent unités de bonheur? Même les petits défauts de sa figure, une marque de petite vérole, par exemple, donnent de l'attendrissement à l'homme qui aime, et le jettent dans une rêverie profonde lorsqu'il les aperçoit chez une autre femme; que sera-ce chez sa maîtresse? C'est qu'il a éprouvé mille sentiments en présence de cette marque de petite vérole, que ces sentiments sont pour la plupart délicieux, sont tous du plus haut intérêt, et que, quels qu'ils soient, ils se renouvellent avec une incroyable vivacité à la vue de ce signe, même aperçu sur la figure d'une autre femme.

Si l'on parvient ainsi à préférer et à aimer la *laideur*, c'est que dans ce cas la laideur est beauté [1], Un homme aimait à la passion une femme très-maigre et marquée de petite vérole : la mort la lui ravit. Trois ans après, à Rome, admis dans la familiarité de deux femmes, l'une plus belle que le jour, l'autre maigre, marquée de petite vérole, et par là, si vous voulez, assez laide : je le vois aimer la laide au bout de huit jours qu'*il emploie à effacer sa laideur par ses souvenirs;* et, par une coquetterie bien pardonnable, la moins jolie ne manqua pas de l'aider

[1] La beauté n'est que la *promesse* du bonheur. Le bonheur d'un Grec était différent du bonheur d'un Français de 1822. Voyez les yeux de la Vénus de Médicis et comparez-les aux yeux de la Madeleine de Pordenone (chez M. de Sommariva).

que l'illusion féconde qui embellit tout. Cela nous explique pourquoi Stendhal pensait qu'il n'y a de bonheur possible en ce monde que pour un homme amoureux. L'amour est de toutes les passions celle qui se prête le plus à une illusion renaissante et continuelle. Tout se peint en beau pour un homme amoureux. Je voudrais l'être, disait Stendhal, de Mademoiselle Flore des variétés et je ne porterais pas envie à don Juan. « Dans ma première jeunesse, enthousiaste de cette ennuyeuse tragédie française, quand j'avais le bonheur de souper avec Mademoiselle Olivier, à tous les instants, je me surprenais le cœur rempli de respect, croyant parler à une reine: et réellement je n'ai jamais bien su si, auprès d'elle, j'avais été amoureux d'une reine ou d'une jolie fille. »

Comme il est impossible de résumer des pages pleines d'observations, de détails, de mots profonds et perçants, je vais me borner, pour donner une idée du genre d'intérêt et du style, à citer en entier le chapitre XXXIII, qui traite du naturel dans l'intimité. On y verra, sans commentaires, les qualités et les defauts de l'auteur: l'observation pénétrante, et le décousu, les idées pétillantes en leur désordre entrecroisé, les singulières facultés de calcul et de rêverie dont elles émanent, et qui dénotent chez l'auteur une sorte de passion géométrique, de machiavélisme amoureux ou, si l'on veut, la réunion singulière d'une imagination folle et tendre, d'où le raisonnement n'est pas

exclu, jointe au goût prédominant de la logique et de l'analyse qui laisse à peine le cœur s'abandonner un instant à la passion et qui le reprend lui-même pour le disséquer et pour lui demander l'explication et la cause de ce qu'il a senti.

« Le plus grand bonheur que puisse donner l'amour, c'est le premier serrement de main d'une femme qu'on aime.

» Le bonheur de la galanterie, au contraire, est beaucoup plus réel, et beaucoup plus sujet à la plaisanterie.

» Dans l'amour-passion, l'intimité n'est pas tant le bonheur parfait que le dernier pas pour y arriver.

» Mais comment peindre le bonheur, s'il ne laisse pas de souvenirs?

» On ne saurait trop louer le *naturel*. C'est la seule coquetterie permise dans une chose aussi sérieuse que l'amour à la Werther, où l'on ne sait pas où l'on va ; et, en même temps, par un hasard heureux pour la vertu, c'est la meilleure tactique. Sans s'en douter, un homme vraiment touché dit des choses charmantes, il parle une langue qu'il ne sait pas.

» Malheur à l'homme le moins du monde affecté! Même quand il aimerait, même avec tout l'esprit possible, il perd les trois quarts de ses avantages. Se laisse-t-on aller à l'instant à l'affectation, une minute après, l'on a un moment de sécheresse.

» Tout l'art d'aimer se réduit, ce me semble, à dire

exactement ce que le degré d'ivresse du moment comporte, c'est-à-dire, en d'autres termes, à écouter son âme. Il ne faut pas croire que cela soit si facile; un homme qui aime vraiment, quand son amie lui dit des choses qui le rendent heureux, n'a plus la force de parler.

» Il perd ainsi les actions qu'auraient fait naître ses paroles, et il vaut mieux se taire que de dire hors de temps des choses trop tendres ; ce qui était placé, il y a dix secondes, ne l'est plus du tout, et fait tache en ce moment. Toutes les fois que je manquais à cette règle, et que je disais une chose qui m'était venue trois minutes auparavant, et que je trouvais jolie, Léonore ne manquait pas de me battre. Je me disais ensuite, en sortant : elle a raison ; voilà de ces choses qui doivent choquer extrêmement une femme délicate ; c'est une indécence de sentiment. Elles admettraient plutôt, comme les rhéteurs de mauvais goût, un degré de faiblesse et de froideur. N'ayant à redouter au monde que la fausseté de leur amant, la moindre petite insincérité de détail, fût-elle la plus innocente du monde, les prive à l'instant, de tout bonheur et les jette dans la méfiance.

» Les femmes honnêtes ont de l'éloignement pour la véhémence et l'imprévu, qui sont cependant les caractères de la passion ; outre que la véhémence alarme la pudeur, elles se défendent.

» Quand quelque mouvement de jalousie ou de dé-

plaisir a mis de sang-froid, on peut en général entreprendre des discours propres à faire naître cette ivresse favorable à l'amour; et si, après les deux ou trois premières phrases d'exposition, l'on ne manque pas l'occasion de dire exactement ce que l'âme suggère, on donnera des plaisirs vifs à ce qu'on aime. L'erreur de la plupart des hommes, c'est qu'ils veulent arriver à dire telle chose qu'ils trouvent jolie, spirituelle, touchante; au lieu de détendre leur âme de l'empesé du monde, jusqu'à ce degré d'intimité et de naturel d'exprimer naïvement ce qu'elle sent dans le moment. Si l'on a ce courage, l'on recevra à l'instant sa récompense par une espèce de raccommodement.

» C'est cette récompense aussi rapide qu'involontaire des plaisirs que l'on donne à ce qu'on aime, qui met cette passion si fort au-dessus des autres.

» S'il y a le naturel parfait, le bonheur de deux individus arrive à être confondu [1]. A cause de la sympathie et de plusieurs autres lois de notre nature, c'est tout simplement le plus grand bonheur qui puisse exister.

» Il n'est rien moins que facile de déterminer le sens de cette parole, *naturel*, condition nécessaire du bonheur par l'amour.

» On appelle *naturel* ce qui ne s'écarte pas de la manière habituelle d'agir. Il va sans dire qu'il ne faut

[1] A se placer exactement dans les mêmes actions.

jamais non-seulement mentir à ce qu'on aime, mais même embellir le moins du monde et altérer la pureté de trait de la vérité. Car, si l'on embellit, l'attention est occupée à embellir, et ne répond plus naïvement, comme la touche d'un piano, au sentiment qui se montre dans ses yeux. Elle s'en aperçoit bientôt à je ne sais quel froid qu'elle éprouve, et à son tour a recours à la coquetterie. Ne serait-ce point ici la raison cachée qui fait qu'on ne saurait aimer une femme d'un esprit trop inférieur? C'est qu'auprès d'elle on peut feindre impunément, et comme feindre est plus commode, à cause de l'habitude, on se livre au manque de naturel. Dès lors l'amour n'est plus amour, il tombe à n'être qu'une affaire ordinaire : la seule différence, c'est qu'au lieu d'argent on gagne du plaisir ou de la vanité, ou un mélange des deux. Mais il est difficile de ne pas éprouver une nuance de mépris pour une femme avec qui l'on peut impunément jouer la comédie, et par conséquent il ne manque pour la planter-là que de rencontrer mieux à cet égard. L'habitude ou les serments peuvent retenir; mais je parle du penchant du cœur, dont le naturel est de voler au plus grand plaisir.

» Revenant à ce mot *naturel*, naturel et habituel sont deux choses. Si l'on prend ces mots dans le même sens, il est évident que plus on a de sensibilité, plus il est difficile d'être *naturel*, car l'habitude a un empire moins puissant sur la manière d'être et d'agir, et

l'homme est davantage à chaque circonstance. Toutes les pages de la vie d'un être froid sont les mêmes; prenez-le aujourd'hui, prenez-le hier, c'est toujours la même main de bois.

» Un homme sensible, dès que son cœur est ému, ne trouve plus en soi de traces d'habitude pour guider ses actions; et comment pourrait-il suivre un chemin dont il n'a plus le sentiment?

» Il sent le poids immense qui s'attache à chaque parole qu'il dit à ce qu'il aime, il lui semble qu'un mot va décider de son sort. Comment pourra-t-il ne pas chercher à bien dire? ou du moins comment n'aura-t-il pas le sentiment qu'il dit bien? Dès lors il n'y a plus de candeur, donc, il ne faut pas prétendre à la candeur, cette qualité d'une âme qui ne fait aucun retour sur elle-même. On est ce qu'on peut, mais on sent ce qu'on est.

» Je crois que nous voilà arrivés au dernier degré de naturel que le cœur le plus délicat puisse prétendre en amour.

» Un homme passionné ne peut qu'embrasser fortement, comme sa seule ressource dans la tempête, le serment de ne jamais changer en rien la vérité et de lire correctement dans son cœur; si la conversation est vive et entrecoupée, il peut espérer de beaux moments de naturel, autrement il ne sera parfaitement naturel que dans les heures où il aimera un peu moins à la folie.

» Auprès de ce qu'on aime, à peine le naturel reste-t-il dans les *mouvements*, dont cependant les habitudes sont si profondément enracinées dans les muscles. Quand je donnais le bras à Léonore, il me semblait toujours être sur le point de tomber, et je pensais à bien marcher. Tout ce qu'on peut, c'est de n'être jamais affecté volontairement ; il suffit d'être persuadé que le manque de naturel est le plus grand désavantage possible, et peut aisément être la source des plus grands malheurs. Le cœur de la femme que vous aimez n'entend plus le vôtre, vous perdez ce mouvement nerveux et involontaire de la franchise qui répond à la franchise. C'est perdre tous les moyens de la toucher, j'ai presque dit de la séduire ; ce n'est pas que je prétende nier qu'une femme digne d'amour peut voir son destin dans cette jolie devise du lierre, qui *meurt s'il ne s'attache ;* c'est une loi de la nature, mais c'est toujours un pas décisif pour le bonheur, que de faire celui de l'homme qu'on aime. Il me semble qu'une femme raisonnable ne doit tout accorder à son amant que quand elle ne peut plus se défendre, et le plus léger soupçon sur la sincérité de votre cœur lui rend sur le champ un peu de force, assez du moins pour retarder encore d'un jour sa défaite.

» Est-il besoin d'ajouter que pour rendre tout ceci le comble du ridicule, il suffit de l'appliquer à l'amour-goût ? »

Nous avons dû citer, en entier, un chapitre pour faire connaître la manière et le style de l'auteur. A présent, faut-il l'avouer, ce chapitre relu sur épreuves, nous semble bien diffus et bien long. Il semble que Stendhal aurait pu resserrer davantage ce qu'il avait à dire, et, pour couper au court, nous indiquons les titres seuls des chapitres suivants qui traitent des *différences* entre la naissance de l'amour dans les deux sexes; du premier pas, du grand monde, des malheurs; — de la première vue; — de l'engouement; — des coups de foudre; — la présentation; — de la pudeur; — des regards; — de l'orgueil féminin; — du courage des femmes; — des confidences; — de la jalousie; — de la pique d'amour-propre; — de l'amour à querelles. Enfin les deux derniers chapitres du premier livre indiquent les remèdes à l'amour.

Le livre second débute par une théorie des tempéraments et des gouvernements empruntée à Cabanis, quant à l'influence du physique, et à Montesquieu, quant à l'influence des climats.

Tous les amours, dit l'auteur, toutes les imaginations, prennent dans les individus la couleur des six tempéraments:

Le sanguin ou le Français, ou M. de Francueil (Mémoires de Madame d'Épinay); le bilieux, ou l'Espagnol, ou Lauzun (Peguilhen des Mémoires de Saint-Simon); le mélancolique, ou l'Allemand, ou le

don Carlos de Schiller ; le flegmatique, ou le Hollandais ; le nerveux, ou Voltaire ; l'athlétique, ou Milon de Crotone.

Si l'influence des tempéraments se fait sentir dans l'ambition, l'avarice, l'amitié, etc., etc., que sera-ce dans l'amour, qui a un mélange forcé de physique ?

Supposons que tous les amours puissent se rapporter aux quatre variétés que nous avons notées : amour-passion, ou Julie d'Étanges ; amour-goût, ou galanterie ; amour physique ; amour de vanité (une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois).

Il faut passer ces quatre amours par les six variétés dépendantes des habitudes que les six tempéraments donnent à l'imagination. Tibère n'avait pas l'imagination folle de Henri VIII.

Faisons passer ensuite toutes les combinaisons que nous auront obtenues par les différences d'habitudes dépendantes des gouvernements ou des caractères nationaux ; savoir : le despotisme asiatique, la monarchie absolue, l'aristocratie masquée par une charte, la république fédérative, la monarchie constitutionnelle, un état en révolution, etc.

Après toutes ces manières générales de considérer l'*amour*, on a les différences d'âge, et l'on arrive enfin aux particularités individuelles.

Par exemple, on pourrait dire : j'ai trouvé à Dresde, chez le comte Wolstein, l'amour de vanité, le tempérament mélancolique, les habitudes monar-

chiques, l'âge de trente ans, et... les particularités individuelles.

Cette manière de voir les choses abrége et communique de la froideur à la tête de celui qui juge de l'amour, chose essentielle et fort difficile.

Or, comme en physiologie l'homme ne sait presque rien sur lui-même que par l'anatomie comparée, de même, dans les passions, la vanité et plusieurs autres causes d'illusion font que nous ne pouvons être éclairés sur ce qui se passe dans nous que par les faiblesses que nous avons observées chez les autres. Si par hasard, cet essai a un effet utile, ce sera de conduire l'esprit à faire de ces sortes de rapprochement.

Pour engager à les faire, Stendhal esquisse quelques traits généraux du caractère de l'amour chez les diverses nations; mais il revient sans cesse à l'Italie : seul pays de l'Europe moderne où croisse en liberté la « *plante qu'il décrit.* » En France, la vanité ; en Allemagne, une prétendue philosophie folle à mourir de rire ; en Angleterre, un orgueil timide, souffrant, rancunier, la torturent, l'étouffent, ou lui font prendre une direction baroque.

Ainsi, ce second livre se résume en ceci : « les Français sont trop vaniteux; les Anglais sont trop orgueilleux, et ont trop su, comme les anciens Romains, persuader à leurs femmes qu'elles doivent s'ennuyer ; les Allemands, qui *meurent d'envie d'avoir du caractère,* sont trop rêve-creux, ils se jettent

dans leurs imaginations et dans leur philosophie, *espèce de folie douce, aimable, et surtout sans fiel.* Les républicains d'Amérique adorent trop le dieu *dollar ;* il n'y a d'amour qu'en Italie. »

Citons, pour terminer, quelques pensées choisies dans les fragments divers :

« On peut tout acquérir dans la solitude hormis du caractère.

» Avoir le caractère solide, c'est avoir une longue et ferme expérience des mécomptes et des malheurs de la vie. Alors on désire constamment ou l'on ne désire pas du tout.

» Avoir de la fermeté dans le caractère, c'est avoir éprouvé l'effet des autres sur soi-même ; donc il faut les autres.

» Il faut la solitude pour jouir de son cœur et pour aimer, mais il faut être répandu dans le monde pour réussir.

» Femme tendre, qui cherchez à voir si l'homme que vous adorez vous aime d'amour-passion, étudiez la première jeunesse de votre amant. Tout homme distingué fut d'abord, à ses premiers pas dans la vie, un enthousiaste ridicule ou un infortuné. L'homme à l'humeur gaie et douce, et au bonheur facile, ne peut aimer avec la passion qu'il faut à votre cœur.

Je n'appelle passion que celle qu'ont éprouvée de longs malheurs, et de ces malheurs que les romans

se gardent bien de peindre, et d'ailleurs qu'ils *ne peuvent pas* peindre.

» C'est une réflexion commune, mais que sous ce prétexte l'on oublie de croire, que tous les jours les âmes qui sentent deviennent plus rares, et les esprits cultivés plus communs.

» Gœthe, ou tout autre homme de génie allemand, estime l'argent ce qu'il vaut. Il ne faut penser qu'à sa fortune, tant qu'on n'a pas six mille francs de rente, et puis n'y plus penser. Le sot, de son côté, ne comprend pas l'avantage qu'il y a à sentir et penser comme Gœthe ; toute sa vie, il ne sent que par l'argent et ne pense qu'à l'argent. C'est par le mécanisme de ce double vote que dans le monde les prosaïques semblent l'emporter sur les cœurs nobles.

» Le caractère est la manière habituelle de chercher le bonheur.

» La cruauté est une sympathie souffrante.

» Le rire est l'effet produit par la vue subite d'une supériorité que nous avons sur autrui.

» Le pouvoir n'est le premier des bonheurs après l'amour, que parce que l'on croit être en état de commander la sympathie. »

Je recommande surtout les deux fragments intitulés *Le Rameau de Saltzbourg* et *Ernestine* ou *la naissance de l'amour* qui résument, sous forme anecdotique, la meilleure partie des observations répandues et disséminées dans tout le livre.

CHAPITRE IV.

SA PHILOSOPHIE.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

SA PHILOSOPHIE.

I.

Études et méthode de Stendhal [1].

On s'est tellement accoutumé à ne voir en Stendhal qu'un amateur littéraire, un conteur amusant d'anecdotes grivoises, un touriste et un dilettante, qu'on sera peut-être étonné d'entendre dire qu'Henri Beyle fut un penseur profond, un observateur pénétrant, philosophe fort instruit, logicien rigoureux et original.

Et pourtant tout ce qu'il a écrit : romans, histoire, biographies, impressions de voyage, tous ses ouvrages n'ont été pour lui que le cadre dans lequel il a fait entrer l'objet unique et constant de sa pensée : je veux dire la science de la vie et la science de l'homme, la morale et la théorie du bonheur.

C'est pourquoi, avant d'exposer en les discutant, les conclusions de son *Étude de l'homme*, il est peut-être nécessaire d'indiquer rapidement sa méthode et la suite des études sérieuses qui ont formé la base et les fondements indispensables de sa philosophie.

[1] Ce chapitre philosophique a paru dans la *Morale indépendante*, nos 171, 172, 173 de la 4e année.

Stendhal est un philosophe d'autant plus remarquable qu'il est sincère, qu'il se moque du qu'*en dira-t-on* et qu'il provoque, plus que personne, par ses ironies autant que par sa façon d'écrire, son lecteur à penser et à agir par lui-même.

Sa méthode personnelle nous paraît excellente. Elle s'élève du corps à l'esprit, du tempérament aux facultés qui en résultent, de la physiologie à la psychologie et de celle-ci à l'économie politique et à l'histoire. De l'histoire, il revient à la vie pratique sentie et observée par lui-même et partout.

Il voulait arriver à *connaître l'homme*, c'est là son but : c'est là l'objet unique de tous ses travaux. Il commence donc par la physiologie. Cette science, qui fait tant de progrès de nos jours, possédait déjà de son temps Cabanis et Bichat. Il s'attache surtout à Cabanis dont le traité : *Des rapports du physique et du moral*, publié en 1799, pose la question dans ses vrais termes.

C'est à Cabanis, et à ce traité même, que Stendhal emprunta cette fameuse théorie des tempéraments qui tient une place importante dans son livre *De l'amour*, dans son *Histoire de la peinture en Italie*, dans toute sa critique d'art et de littérature, comme dans la pratique de sa vie et dans l'enchaînement habituel de ses idées.

Pour Stendhal, comme pour Cabanis, le corps et l'esprit ne sont pas seulement intimement unis et confondus *pour ainsi dire* : ils ne forment *réellement*

qu'un seul et même tout, une seule et même chose. — « Les nerfs, voilà tout l'homme », dit Cabanis. A son exemple, Stendhal ne voit dans ce qu'on appelle communément l'âme et l'esprit, rien de plus que les mouvements et la sensibilité des nerfs et du cerveau.

Pour étudier de plus près tout cet ordre de phénomènes résultant du mécanisme et de l'activité du cerveau, il passe de Cabanis à M. de Tracy [1], de la physiologie à *l'idéologie*, *du Traité des rapports du physique et du moral*, au livre *de l'Esprit*. Helvétius est de la même école matérialiste et expérimentale que Cabanis et Stendhal. Pour se faire une idée juste des opérations dont résulte la pensée, disait Cabanis, il faut considérer le cerveau comme un organe particulier, destiné spécialement à la produire; de même que le foie à filtrer la bile, l'estomac à opérer la digestion, etc. *Les impressions*, en arrivant au cerveau, le font entrer en activité comme les aliments en tombant dans l'estomac, etc.

A son tour, Helvétius développe cette manière de voir dans ses deux livres *de l'Esprit*. D'après lui, la sensibilité physique est aussi la source unique de nos connaissances ; ou, ce qui revient au même, toutes nos idées nous viennent par les sens. Juger, d'après lui, c'est sentir. L'Esprit, dans son livre est pris dans

[1] *Éléments d'idéologie*, 5 vol. in-18, par M. le comte de Destutt de Tracy.

deux sens différents : c'est tantôt la faculté de penser et tantôt la somme des impressions et des connaissances rassemblées dans la tête d'un homme. L'homme naît donc avec toute son âme[1], quand il naît avec un cerveau bien organisé, puisqu'il possède déjà la faculté de sentir ; mais non avec tout son esprit[2] qu'il développe peu à peu, à mesure qu'il accroît le nombre de ses sensations et qu'il les transforme.

On voit quelle large part est laissée, dans cette théorie, à l'influence du milieu, des circonstances et du climat. Helvétius insiste particulièrement sur l'influence de l'éducation et des lois. Il pense que l'éducation qu'on reçoit et surtout celle qu'on se donne à soi-même par l'étude et la réflexion, développent notre esprit et *font* notre morale, comme toutes nos autres idées. D'après lui, il faut donc traiter la morale comme les autres sciences et faire une morale *expérimentale*, comme on a fait une physique expérimentale. C'est, aussi, la pensée de Locke et de Bacon. Les hommes, nous dit-il, ne sont pas méchants, mais seulement soumis à leurs intérêts. Il faut donc les éclairer sur leur intérêt véritable, de façon à ce qu'ils cherchent leur bonheur par des actions utiles, ou du moins jamais nuisibles aux autres.

L'égoïsme intelligent, c'est-à-dire le désir éclairé

[1] C'est le premier sens du mot esprit ou faculté de penser.

[2] C'est-à dire avec la somme des connaissances qu'il peut acquérir.

de notre bonheur, suffit pour nous conduire à la vertu qui consiste précisément dans l'habitude de respecter les autres hommes et de diriger toutes nos actions particulières au bien général. L'amour de la vertu, n'étant dans son système que le désir du bien général, Helvétius montre l'importance de l'éducation et des lois. C'est à démontrer cette influence qu'est consacré, en grande partie, le livre *de l'Esprit*. D'après l'auteur, c'est par de bonnes lois, par une éducation intelligente, appropriée au tempérament, qu'on rend les hommes utiles aux autres, et qu'on les rend, par conséquent heureux et vertueux, tout à la fois.

Telle est, dans ses grandes lignes, la philosophie d'Helvétius qui fut le second maître d'Henri Beyle.

Voilà donc l'homme étudié dans son corps et dans son esprit, dans les rapports intimes de l'un et de l'autre qui ne font qu'un. Connaissant ainsi l'homme abstrait dans son organisation physique et dans ses facultés intellectuelles, il reste à l'examiner comme être social, sous l'influence simultanée des climats et des gouvernements. Stendhal quitte alors Helvétius et Cabanis pour Malthus, Bentham, Delolme, Machiavel et Montesquieu. Il se livre, avec eux, à toute une nouvelle série d'études économiques et politiques. Tous les documents qu'il puise dans leurs livres ont, à leur tour, besoin d'être contrôlés par l'histoire. Mais l'histoire est souvent mal faite, et les historiens qui ont rédigé après coup, Stendhal n'y croit pas. Il les

récuse comme vendus à un pouvoir ou à un système. Il n'accorde sa confiance qu'*aux originaux*, c'est-à-dire aux écrits du temps, aux mémoires, journaux et correspondances; aux pièces authentiques, aux récits d'anecdotes qui lui montrent les actes et les passions humaines pris sur le fait. Avec un beau mouvement d'orgueil: il s'écrie, devançant et combattant d'avance les contradictions hypocrites et routinières qu'il prévoit : « L'homme qui écrit ces lignes a parcouru toute l'Europe, de Naples à Moscou, avec cent auteurs, *tous originaux* dans sa calèche. » Nous voyons dans cette fière déclaration une preuve de cette méthodique méfiance, de cette savante circonspection, de cette attention passionnément fidèle au vrai, qui ne sont, certes, pas *d'un amateur* distrait, et qui doivent nous donner confiance dans les résultats des travaux faits d'après une pareille méthode et avec un tel soin.

Toutes ces études si longues ne sont pas tout. Elles n'ont eu pour but et pour résultat que de « lui aiguiser l'esprit, de lui ouvrir des veines d'informations, de lui fournir des faits à vérifier. » Son étude personnelle doit porter sur l'homme vivant, sur lui-même et sur l'homme qu'il connaît, qu'il peut voir et toucher ; et cet homme, il l'a observé « d'un bout à l'autre de l'Europe, d'un bout à l'autre de l'échelle sociale. »

On voit qu'Henri Beyle n'est pas un fantaisiste et qu'il fut plus qu'un amateur. Pour résumer en quelques mots sa méthode et ses études, telles qu'il nous

les a fait connaître, rappelons les idées qu'éveillent les noms de Cabanis, Helvétius, Bentham, Montesquieu, etc. « La physiologie, la métaphysique, la politique, la philosophie de l'histoire, l'histoire proprement dite, et par-dessus tout cela la vie pratique, les salons et les bivacs depuis Naples jusqu'à Moscou, tels sont les fondements sur lesquels reposent les quelques idées qu'il voulait mettre en œuvre. » — Tous ces matériaux étant rassemblés, il sut attendre, avant d'écrire, le point de maturité de son esprit, et quand, enfin, en 1814, à l'âge de trente et un ans, il prit la plume pour la première fois, il était maître de toutes ses principales idées qui étaient coordonnées et liées dans sa tête par le ciment d'une logique sévère. Plus tard il s'occupa moins de faire ressortir le secret enchaînement de toutes ses pensées. Il laissa au lecteur le soin de les mettre à leur place dans le vaste ensemble d'une philosophie éparse dans les vingt volumes de ses œuvres, philosophie qui se réduit à connaître exactement les motifs des actions des hommes, à *raisonner juste*, à mettre le plus d'art possible dans son existence, afin d'obtenir le plus grand bonheur possible, afin d'être heureux d'une façon élevée et digne d'un homme.

Il ne faut donc plus s'y méprendre, Stendhal n'est pas un fantaisiste, un artisan habile de paradoxes, ainsi que l'ont imprimé presque tous ses critiques. C'est à certains égards un penseur très-sérieux, un

moraliste pénétrant, un philosophe pratique qui va droit au fond des choses, qui ne s'embarrasse pas des questions inutiles, et qui, sous le remplissage vide dont les métaphysiciens gonflent trop habituellement leurs livres, a découvert, et a fixé toute sa vie, la seule chose vraiment importante, à savoir la *morale pratique* et la *théorie du bonheur.*

Toutes ses études premières de l'homme physique et de l'homme moral, toutes ses recherches et ses observations en physiologie, en idéologie, en histoire, dans la vie si variée et si cosmopolite qu'il a menée, aboutissent à cette *théorie de l'homme* que nous allons maintenant faire connaître.

Théorie matérialiste et expérimentale, fondée uniquement sur l'utile et qui donne une explication simple et naturelle du libre arbitre, de la moralité, de la responsabilité, de l'héroïsme et de tous les autres phénomènes de cet ordre.

Dès sa jeunesse il avait entrepris cette *Étude de l'homme* qu'il poursuivit durant toute sa vie. Dès son premier ouvrage[1], il est fixé; et depuis, il n'a plus fait que pousser plus avant et s'élargir dans le même sens. Tous les nouveaux détails dont il s'enrichissait, tous les faits, toutes les anecdotes du monde ou de l'histoire, la récolte de chaque saison et le butin de sa chasse quotidienne, il subordonnait tout à la même

[1] *Histoire de la peinture en Italie.*

idée, à sa grande enquête sur l'homme, qu'il résumait dans sa philosophie du Bonheur. « Le génie, disait-il, est un pouvoir, mais il est encore plus un flambeau pour découvrir *le grand art d'être heureux.* » Ce fut là sa pensée constante, la préoccupation de sa vie tout entière.

II.

On voit qu'Henri Beyle est un libre disciple d'Helvétius, de Cabanis, de Condillac et de M. Destutt de Tracy. « Ce romantique si avancé a cela de particulier, d'être en contradiction et en hostilité avec la renaissance littéraire chrétienne de Chateaubriand et avec l'effort spiritualiste de Mme de Staël. » Il les trouvait tous deux emphatiques et déclamatoires. Il procède du pur et direct dix-huitième siècle.

Il pense que nos idées nous viennent par les sens, que l'esprit n'est pas un don naturel, ni un fruit du hasard, mais bien la conséquence nécessaire du milieu où nous avons vécu, de l'éducation qu'on nous a donnée, des études et des réflexions personnelles que nous avons pu faire.

Un être humain ne lui paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis dans sa tête, et le climat dans son cœur.

« Quand je suis arrêté par des voleurs, ou qu'on me tire des coups de fusil, je me sens une grande colère

contre le gouvernement et le curé de l'endroit. Quant au voleur, il me plaît s'il est énergique, car il m'amuse[1]. »

L'éducation, pense-t-il, nous fait ce que nous sommes; et si l'esprit des hommes est si différent, c'est que leur nourriture intellectuelle est différente aussi et que l'éducation n'est la même pour aucun. « Vous êtes l'homme de Paris, écrit-il à un de ses amis, M. le baron de M... qui était ultra-royaliste, et moi, qui suis un chien de libéral, je suis l'homme de Milan. Et nous avons tous deux raison, car il n'y a pas de moral et nos physiques sont différents... Le foin intellectuel qui nourrit nos esprits n'est pas le même. Une bouteille ne peut pas contenir à la fois du champagne et du bordeaux[2]. »

D'après ces idées matérialistes, on prévoit bien que pour Stendhal la morale n'est pas révélée, qu'elle est indépendante de tous les dogmes, variée suivant les temps et les pays, et pour tout dire, individuelle.

Personne, dit-il encore, n'est au fond plus tolérant que moi. Je vois des raisons pour soutenir toutes les opinions; ce n'est pas que les miennes ne soient fort tranchées; mais *je conçois comment un homme qui a vécu dans des circonstances contraires aux miennes a aussi des idées contraires.*

[1] Stendhal, œuvres complètes, *Correspondance inédite*, 1re série.

[2] *Correspondance inédite*, lettres du 21 décembre 1819 et du 3 mars 1820.

La morale, à ses yeux, est une science humaine, c'est-à-dire un enchaînement de propositions qui se rapportent toutes à un principe général et premier. Ce principe, il a cru le découvrir, comme Locke, Helvétius et les autres philosophes du dix-huitième siècle, dans la sensibilité physique. C'est, en effet, de ce principe qu'Helvétius fait uniquement découler tous les préceptes de sa morale, et c'est sur lui qu'il fonde toute sa philosophie.

La morale de Stendhal se déduit logiquement de la connaissance de l'homme. Elle a sa base dans la physiologie, elle dépend uniquement de l'histoire naturelle de notre espèce. Toutes ses applications, tous ses préceptes sont fondés sur le bonheur possible ou mieux encore sur l'*utile* qui, naturellement, se rapporte à notre organisation physique.

Il faut, dit-il, que les lois *positives* et que les lois morales soient conformes aux lois de *notre nature*, qu'elles en dérivent, en soient des conséquences et ne leur soient jamais contraires ; sans quoi, il est certain que l'instinct naturel qui nous fait sentir la justice se révoltera et la lutte qui s'en suivra nous rendra malheureux. Les lois ne doivent être que les résultats de l'expérience constatant les rapports nécessaires à notre bonheur. C'est là ce qui fait que nos lois positives, nos règles de morales, sont bonnes ou mauvaises, justes ou injustes. Le *juste*, c'est ce qui produit le *bien ou* le *bonheur*, *l'injuste* est

ce qui produit le *mal* et nous rend *malheureux*.

Toute la philosophie de Stendhal repose sur l'idée du bonheur qui lui paraît être le but de l'humanité. Pour lui, la recherche du plaisir est le mobile de tous les hommes et le libre arbitre est un non-sens si on ne l'explique par la nécessité d'obéir au plus impérieux de nos motifs d'agir.

« *L'homme*, affirme-t-il, *n'est pas libre de ne pas faire ce qui lui fait plus de plaisir que toutes les autres actions possibles* [1]. »

A ses yeux, enfin, bonheur et vertu sont synonymes en ce sens qu'on y arrive par les mêmes moyens, et que les actes vertueux sont précisément ceux-là même qui nous donnent aussi un plaisir durable et du bonheur.

Il est donc important, comme on voit, de bien raisonner pour être heureux. Faire le mal, nous dit-il, c'est mal raisonner. La logique est chose importante pour le bonheur, puisque c'est l'art de ne pas nous tromper en marchant vers le but que nous voulons atteindre.

Stendhal est mort sur ces idées qui lui avaient fait, à un âge déjà mûr et nourri d'expérience, écrire sa première page. Tous ses livres, ses romans et ses lettres intimes renferment les traits épars de cette philosophie épicurienne, et l'ensemble complet de ses œuvres n'est au fond qu'une *théorie du bonheur*.

[1] Œuvres complètes de Stendhal, *De l'amour*, chap. V.

III.

Le premier principe que nous allons d'abord mettre en lumière, d'après Helvétius et Stendhal, c'est que l'amour-propre est le secret mobile de toutes nos actions. Ce principe est la base de sa philosophie.

Il n'y a, disait Stendhal, que deux sciences[1] au monde.

La première est *la science de connaître les motifs des actions des hommes.*

« Une fois que vous connaîtrez les motifs véritables des actions des hommes, vous pourrez chercher à leur donner des motifs qui les portent à faire les actions dont le résultat est du *bonheur* pour vous.

» En 1822, les hommes mentent presque toujours quand ils parlent des motifs véritables de leurs actions.

» La science la plus utile à un jeune homme, celle qui, à vingt ans, prouve le plus d'esprit, est celle de pénétrer les mensonges de cette espèce.

» La véritable *politique* n'est que l'art de faire que M. A... ne place pas son bonheur à faire une action qui nuit à M. B... »

— La seconde des deux sciences utiles, d'après

[1] Le mot propre serait *Art* : un art dépend toujours d'une science, il est la mise en pratique des procédés indiqués par une science. (H. B.)

Digitized by Google

Stendhal, c'est la *logique*, ou « *l'art de ne pas nous tromper en marchant vers le bonheur.* »

Ce qui fait rire dans le monde, ajoutait Stendhal, le *vrai ridicule*, c'est l'action d'un homme qui se trompe en croyant marcher vers son but; car un *but*, en lui-même, n'est jamais *ridicule*. On rit de l'homme qui veut aller à Rouen et qui s'empresse de monter dans la diligence d'Auxerre. Un jeune homme voulant avoir de l'esprit, en 1822, se fait pédant, et cite à tout propos Juvénal ou Grotius. On rit, on se moque de lui, il s'est trompé de date comme de chemin; son pédantisme eût passé pour de l'esprit en 1622.

— La logique est l'art de ne pas nous tromper de route en marchant vers le but que nous voulons atteindre.

M. de Tracy a prouvé admirablement dans son *Idéologie* que nos erreurs viennent toujours de l'imperfection de nos souvenirs.

Cette découverte, dit Beyle, étonne d'abord; quand on y a réfléchi six mois, on prend *la vérité sur le fait* à chaque instant de la vie.

Stendhal réduit donc *toute la philosophie* à ne pas se méprendre sur les motifs des actions des hommes, et à ne pas nous tromper dans nos raisonnements ou dans l'*art de marcher au bonheur*.

IV.

Il est un livre, disait-il, dont le titre devait être : « *de l'Art de découvrir les motifs véritables des actions des hommes.* » — Ce livre, c'est *l'Esprit* d'Helvétius.

On sait qu'Helvétius est son maître, son auteur de prédilection, son guide habituel dans la vie.

Comme il le cite à chaque instant, comme il y fait allusions fréquentes et qu'il nous renvoie très-souvent à la lecture de ses ouvrages[1], il est bon, — avant d'exposer ses idées personnelles sous la forme originale et anecdotique qu'il leur a donnée, — il est indispensable de faire rapidement connaître cette célèbre philosophie d'Helvétius qui a eu sur la sienne une si grande influence.

On n'ignore pas qu'Helvétius a consacré son existence au même genre d'études et de méditations que Stendhal. Il a voulu, comme lui, *connaître l'homme.* Il a recherché toute sa vie les moyens de le rendre heureux, tantôt en lui montrant ce que c'est que le bonheur, la route qui y conduit et comment on l'obtient, tantôt en lui apprenant à diriger ses actions au bien général et à placer, comme il le dit, dans le quatrième chant de son poëme :

Son bonheur personnel dans le bonheur de tous.

Nous avons donc à résumer en quelques lignes les

[1] Œuvres complètes d'Helvétius, Londres, MDCCLXXXI, 5 vol.

principes essentiels de ses œuvres complètes, c'est-à-dire son livre *de l'Esprit*, son ouvrage posthume intitulé : « *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation,* » et de son poëme *du Bonheur*.

Dans ces livres, Helvétius nous montre comment s'acquièrent nos idées et d'où proviennent nos erreurs. Il trace un plan d'éducation et prouve parfaitement que la bonne politique consiste dans la liberté et le bonheur des individus. Quant à la religion, il n'y croit pas plus qu'Henri Beyle et il était capable de dire le joli mot de Stendhal : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. »

Il fonde uniquement la morale « sur *la base inébranlable de l'intérêt personnel*. Mais je prends, dit-il, cette expression d'*intérêt* dans le sens le plus étendu, puisque j'entends par ce mot, depuis le plus imperceptible jusqu'au plus fort degré de plaisir et de douleur. »

Il fait tout provenir de la sensibilité physique. Une preuve, nous dit-il, de la vérité de ce principe, c'est qu'il explique toutes les manières d'être des hommes, qu'il dévoile les causes de leur esprit, de leur sottise, de leur haine, de leur amour, de leurs erreurs et de leurs contradictions.

Le bonheur, d'après lui, est le seul guide du moraliste. Le devoir consiste uniquement à être heureux en se rendant utile aux autres. Douleur et plaisir sont nos maîtres naturels et sont en même temps les liens par

lesquels on peut toujours unir l'intérêt individuel à l'intérêt général.

Toutes nos idées, dit-il, nous viennent par les sens. Par conséquent tout ce qui ne leur est pas soumis est inaccessible à notre esprit. Il faut donc savoir ignorer l'inconnaissable.

La science de l'homme se réduit à la double connaissance des rapports que les objets ont avec lui et des rapports qu'ils ont entre eux.

L'*Esprit* est précisément cette faculté qu'a l'homme d'apercevoir *les rapports* qui existent entre les objets. Il n'y a rien pour l'homme, que des rapports. *Tout est relatif*. L'absolu est une chimère, et Dieu une conception variable de notre esprit. L'homme ne peut connaître que des rapports. Celui qui en aperçoit le plus grand nombre et le plus nettement est au premier rang par son mérite entre les hommes.

Les *lois naturelles* ne sont pas révélées : elles résultent de la constitution même de l'homme, de son organisation physique. Les lois naturelles nous sont découvertes par la science, qui nous explique et nous fait voir *ce qui est*.

Elles ne peuvent avoir d'autre but que de rendre l'homme heureux, de faciliter son bonheur, en mettant au service de chaque individu le résultat de l'expérience des générations passées.

Le bonheur est dans la liberté intelligente et éclairée, dans le déploiement libre de notre nature physique et

morale, dans le développement harmonieux et complet de notre intelligence et de toutes les puissances légitimes de notre être.

L'homme veut être heureux, et il a raison de le vouloir, parce que c'est là le vœu de la nature, parce qu'il est un être intelligent et raisonnable qui, par son organisation même, ne peut agir que dans une certaine vue. Le désir du bonheur est si intimement attaché à l'humanité, que dans tous les pays et dans tous les temps, il en est inséparable : il est donc aussi essentiel à l'homme que la raison même. Le terme de *la raison*, dit Helvétius, indique déjà qu'elle n'est qu'un calcul. *Raisonner*, c'est calculer et faire son compte en balançant les motifs de part et d'autre, pour voir enfin de quel côté est l'avantage. Le *sens moral* et *la raison* concourent à nous faire découvrir ce résultat qu'il nous importe tant de trouver. Ce sont les moyens par où nous discernons nos devoirs, ou ce qui est dicté par la loi naturelle. « Cela étant, il y aurait certainement de la contradiction à supposer un être libre, intelligent et raisonnable, qui pût se détacher sciemment et volontairement de ses intérêts, et être indifférent sur sa propre félicité. »

Nous pouvons donc dire avec assurance que l'*homme n'agit qu'en vue de son bonheur;* qu'il le cherche toujours, et qu'il ne saurait se départir de ce puissant principe de toutes ses actions. Mais pour satisfaire à ce désir ardent qui l'aiguillonne sans cesse, et pour

parvenir au but qu'il se propose avec tant de constance, il faut nécessairement qu'il choisisse les moyens propres pour l'y conduire. Celui qui veut la fin, doit vouloir les moyens qui y font parvenir; tout comme celui qui veut arriver à un endroit, doit indispensablement prendre la route qui y mène. Il suit de là que l'homme a besoin de quelques règles de conduite, qui puissent lui apprendre à la diriger conformément à ses vues; et cela d'autant plus qu'il est un être libre, susceptible de direction, comptable de ses actions, et responsable de ses démarches. Ce sont ces règles de direction de notre conduite, ces moyens de la félicité humaine, que nous appelons *lois naturelles*. L'observation de ces lois peut seule nous procurer le bonheur auquel l'humanité entière aspire : elle peut seule nous rendre heureux d'une manière solide. Tout comme le mépris et la violation de ces mêmes lois nous précipitent infailliblement, tôt ou tard, dans la misère, en nous éloignant de notre bonheur, à mesure que nous nous éloignons nous-mêmes de nos devoirs.

La *loi naturelle est donc liée à notre intérêt bien entendu*, puisque de la pratique des devoirs qu'elle prescrit dépend notre bonheur. Aussi quand on vient dire que l'*intérêt* « est un principe très-frivole et très-irréligieux et que la loi est antérieure et supérieure à tout intérêt, » on dit tout simplement une platitude qui prouve qu'on se paye de mots, qu'on n'est point descendu au fond des choses et

qu'on ne sait ni ce que veut dire le mot loi ni d'où elle vient. Car la loi morale, toujours conforme à l'intérêt bien entendu de l'homme, n'est elle-même que le résultat scientifique des observations faites sur la nature humaine ou le résultat inconscient des facultés et des instincts transmis par l'hérédité. L'erreur est d'imaginer une morale soi-disant divine ou surnaturelle, contraire en quelque chose à la loi naturelle. C'est l'intérêt même de l'homme, dit Helvétius, l'*intérêt seul* qui donne naissance et droit légitime à la loi. Sur ce point, il est entièrement de l'opinion développée plus tard par Stuart Mill et par Bentham.

Toute loi contraire à l'intérêt de l'individu est une erreur du législateur, c'est une loi mauvaise et qu'il faut réformer. La loi naturelle ou la morale, c'est le recueil des préceptes de l'intérêt bien entendu. La plus sublime action est la pratique de l'égoïsme le plus intelligent.

Tels sont, en essence, les principes de morale contenus et développés dans le livre *de l'Homme* et dans le livre *de l'Esprit*. Il nous reste à parler de son premier ouvrage, de ce fameux poëme *du Bonheur* qui l'occupa dès sa jeunesse, auquel il remit la main quelque temps avant de mourir, qui lui valut les félicitations de Voltaire et de Montesquieu, qui, faut-il l'avouer, nous paraît inférieur à ce qu'en ont pensé ces illustres contemporains, mais qui contient pour-

tant l'application de ces principes, et dont nous allons, — uniquement pour cette raison, — indiquer la suite, l'ordonnance et toutes les principales idées.

Ce bon Helvétius n'était pas né poète, bien qu'il ait eu toute sa vie une passion démesurée pour cette gloire littéraire. C'était un galant homme, généreux, noble, bienfaisant, mais sans génie. Il était juste, indulgent, sans humeur et sans fiel, d'une grande égalité dans le commerce.

Il avait toutes les vertus sociales, et sa bonté et sa tolérance lui venaient en partie de l'idée qu'il s'était faite de la nature humaine : il ne lui paraissait pas plus raisonnable de se fâcher contre un méchant homme qu'on trouve dans son chemin, que contre une pierre qui ne s'est pas rangée. — « Il n'y a, disait aussi Stendhal, qu'un sot qui soit en colère contre les autres : une pierre tombe parce qu'elle est pesante. » — Mais aussi l'importance qu'ils accordaient tous deux à l'influence de l'éducation, des lois et du milieu social, a pour conséquence directe la *nécessité* de les rendre aussi favorables que possible au développement complet des facultés humaines, c'est-à-dire à la moralité et au bonheur de tous les hommes, à tous les degrés de l'échelle sociale.

V.

Le bonheur, d'après Helvétius, est l'objet des désirs de tous les hommes, et non pas de leurs réflexions. En le cherchant sans cesse, ils s'instruisent peu des moyens de l'obtenir. Les moralistes anciens ont fait de beaux discours sur ce sujet. Les moralistes chrétiens ont fait la satire de la nature humaine et non son histoire. Ils exilent le bonheur dans le ciel ; et c'est par le sacrifice des plaisirs qu'ils nous proposent de mériter ce bonheur, qu'ils ont placé au-delà de la vie. Chez eux le présent n'est rien, l'avenir est tout ; pour eux la science du salut a été cultivée aux dépens de la science du bonheur.

Helvétius qui avait lu les traités de Fontenelle et de Maupertuis, s'en éloigne en quelques endroits.

Selon lui et selon Stendhal, l'amour rend l'homme heureux. C'est un des plus grands plaisirs de la vie. *Il faut aimer* et se laisser aller à la passion. Mais comme l'ennui peut la suivre quand elle s'éteint dans notre cœur, il faut se préparer d'autres ressources. Ceux qui se sont exclusivement abandonnés aux plaisirs de l'amour se trouvent dans un âge avancé sans ressources pour le bonheur.

L'ambition est une source de troubles. Helvétius pense que les grandeurs donnent moins de bonheur que les voluptés des sens.

Les richesses sont moins des biens réels que le moyen d'en acquérir; les rechercher pour elles-mêmes, c'est n'en pas connaître l'usage.

L'indépendance et l'étude sont les biens les plus précieux. L'homme le plus heureux est celui qui rend son bonheur le moins dépendant des autres, et en même temps celui qui possède plusieurs goûts auxquels il commande. C'est l'homme qui aime les lettres et qui met de l'art dans sa vie. Il est à la fois plus indépendant et plus éclairé. Les plaisirs les plus vifs sont ceux que donne la philosophie : soit celle qui étudie la nature, soit celle qui étudie l'homme. Le philosophe jouit même en se trompant. Il aime l'histoire qui sert à l'étude expérimentale de l'homme. Il ne renonce point aux plaisirs des sens ; mais il les maîtrise. Les arts : la poésie, l'éloquence, la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, sont pour lui le charme permanent de la vie.

Le progrès des connaissances peut seul faire le bonheur général en éclairant chacun des particuliers. Alors chacun pourra trouver : « *son bonheur personnel dans le bonheur de tous.* » — Les hommes éclairés sur leur intérêt véritable ne feront plus de mauvais calculs de bonheur et ils se rendront heureux, naturellement, en contribuant au bonheur des autres.

En attendant cet âge d'or des lumières, le sage doit jouir des arts, du plaisir d'aimer et du plaisir d'éclairer les hommes autant qu'il lui est possible.

On voit que ces idées ne sont plus bien nouvelles. On les trouve en quelque sorte résumées dans une page de Laromiguière, qu'on me permettra de citer pour en finir. — « Plaisirs des sens, dit-il, plaisirs de l'esprit, plaisirs du cœur, voilà, si nous savions en user avec art, les biens que la nature a répandus avec profusion sur le chemin de la vie. — Et qu'on se garde de mettre en balance ceux qui viennent du corps et ceux qui naissent du fond de l'âme ! Rapides et fugitifs, les plaisirs des sens ne laissent après eux que du vide, et tous les hommes en sont dégoûtés avec l'âge. Les plaisirs de l'esprit ont un attrait toujours nouveau ; l'âme est toujours jeune pour les goûter, et le temps, loin de les affaiblir, leur donne chaque jour plus de vivacité. Pythagore offre aux dieux une hécatombe pour les remercier d'un théorème qui porte encore son nom. Keppler ne changerait pas ses règles contre la couronne des plus grands monarques. Est-il des jouissances au-dessus de telles jouissances ?... Oui, il en est de plus grandes !... Quels que soient les ravissements que fait éprouver la découverte de la vérité, il se peut que Newton, rassasié d'années et de gloire, Newton, qui avait décomposé la lumière et trouvé la loi de la pesanteur, se soit dit, en jetant un regard en arrière : vanité ! Tandis que le souvenir d'une bonne action suffit pour embellir les derniers jours de la plus extrême vieillesse et nous accompagne jusque dans la tombe. »

Voilà cette échelle graduée des plaisirs qui est toute la morale d'Helvétius et la morale théorique de Stendhal. Le bonheur se compose pour l'homme de tous ces plaisirs coordonnés ; et son devoir consiste à préférer toujours les plus élevés, c'est-à-dire les plus dignes de lui.

VI.

Vous voyez maintenant comme l'amour-propre ou si vous le préférez le *plaisir*, ou comme dit Helvétius *l'intérêt bien entendu*, est, en effet, la cause secrète de toutes nos actions.

Si différentes qu'elles paraissent, leur principe est toujours le même : c'est celui-là. Personne ne se peut dégager de cet amour naturel de soi-même qui excite chaque homme à chercher le plaisir et à fuir la peine. Cet esprit de conservation et d'accroissement de vie est général, sans exceptions, parce qu'il est inhérent à notre nature. Mais si l'intérêt personnel est, au fond, le seul et unique mobile de toutes nos actions, il faut convenir qu'il se montre infiniment varié dans ses formes visibles et dans ses effets. L'homme ayant la faculté de comparer et de prévoir, peut balancer un plaisir par un autre et, d'après ses idées, préférer le plus grand. C'est l'explication simple de tous les travaux et de toutes les douleurs volontaires que l'homme s'impose. Ces sacrifices pénibles sont toujours le prix,

payé d'avance, de jouissances matérielles, intellectuelles ou morales en vue desquelles ils sont faits. Il peut y avoir mauvais calcul, mais il y a toujours égoïsme ; amour personnel, préférence d'un intérêt ou d'un bien jugé supérieur aux autres. L'homme est un animal raisonnable qui compare et prévoit. Ainsi le chrétien, l'avare, l'ambitieux ne diffèrent pas dans la cause commune de leur conduite, mais seulement dans l'idée différente qu'ils se font du bonheur. Le plus grand nombre travaille pour se reposer ensuite et jouir, parce que le plus grand nombre place le bonheur dans la richesse et le repos. Toutes les actions pénibles que l'on s'impose ont pour cause un bien moral ou matériel plus ou moins éloigné.

Le malade, qui aime la santé, prend pour la recouvrer une potion mauvaise, c'est-à-dire qu'au moyen d'une douleur légère et passagère, il veut acquérir et se conserver un grand bien. Le croyant austère fait de même : il veut *gagner* le ciel au prix de ses souffrances ; et sa conduite, qui est très-logique, n'est pas désintéressée.

Par ses mortifications, par ses jeûnes, un fanatique d'une religion quelconque achète une place au paradis. Il sacrifie de petits plaisirs éphémères à un bonheur sans fin ; et, même dans le martyre, son intérêt le pousse évidemment à échanger une courte existence contre une heureuse éternité.

Il me semble inutile de multiplier les exemples :

celui du martyr qui sacrifie sa vie pour renaître dans la gloire du ciel est, certes, le plus concluant. Si cet homme cherche son bonheur au moment même qu'il donne volontairement sa vie, on peut comprendre que l'amour-propre, l'amour de nous, en un mot l'égoïsme plus ou moins intelligent, est le seul mobile possible des actions humaines.

Il serait puéril de montrer à présent que tous les hommes n'ayant pas le même degré d'intelligence et d'instruction, poursuivent des bonheurs différents. Les plus brutes ne pensent qu'à dormir, après avoir mangé. Ils n'ont aucun désir de gloire, aucun besoin d'estime, aucune ambition élevée, aucun goût pour la science, pour les arts ou les lettres, pour tout ce qui est noble et intéressant dans la vie. Ils sont bassement, bêtement, *bestialement* égoïstes. D'autres sont égoïstes comme Helvétius ou comme Stendhal, comme Napoléon, comme Vincent de Paul : suivant qu'ils préfèrent l'art ou l'amour, l'ambition ou la satisfaction supérieure de faire aux autres hommes le plus de bien possible. Ces égoïsmes-là ne sont pas sans grandeur : car la vertu humaine ne va pas plus loin qu'à confondre son intérêt avec celui d'un autre ou de plusieurs. Celui qui, dans toutes ses actions, penserait à l'humanité pour la servir ou du moins pour ne jamais lui nuire : celui-là serait un juste et un saint. Un homme est bon quand il trouve son bonheur à faire celui des autres; et

quand par suite de l'habitude, ce sentiment est assez fort pour le faire jouir de ses sacrifices volontaires, on le dit grand ou vertueux.

L'homme de lettres qui a soif de gloire, c'est-à-dire de l'estime des autres, se condamne à de longs travaux ; il écrit la nuit, au préjudice de ses yeux ; il se prive au printemps des promenades radieuses dans la verdure naissante; il renonce aux fêtes du monde, à la chasse, au repos, aux charmes de la paresse et de la bonne chère. Est-il désintéressé? Il ne pense cependant qu'aux autres et au bien qu'il pourra leur faire, il jouit en contemplant par l'imagination la société de l'avenir. Est-il encore égoïste? Oui, car il place son bonheur dans la félicité de ceux-là même qu'il ne verra pas. Oui, car il aime la gloire comme le chrétien aime le ciel; et tous ses sacrifices, si pénibles qu'ils soient, sont inspirés par l'amour-propre, par cet intérêt personnel qui est un sentiment général, commun à tous, et qui prend pour lui la forme honorable d'un bien à faire, d'une récompense d'estime et de réputation. Récompense morale, bonheur intelligent, sans mérite et sans goût pour les âmes vulgaires : précieuse et préférable à tout aux yeux d'Helvétius comme à ceux de Stendhal qui au milieu de leurs ennuis, et malgré leur désintéressement apparent, aimaient la gloire, y croyaient noblement et en jouissaient délicieusement par avance.

C'est ce principe que l'amour-propre, l'égoïsme plus ou moins intelligent, l'intérêt bien ou mal entendu est *la cause secrète de toutes nos actions*, c'est ce principe qu'on a vu développé par Helvétius dans son livre *de l'Esprit*, dans son livre de *l'Homme* et dans son poëme *du Bonheur*.

Ce principe à lui seul n'est pas une philosophie, mais comme c'en est la base, comme c'est sur ce point, faux ou vrai, qu'est fondée toute la philosophie toute la morale de Stendhal, il a donc fallu commencer par le mettre bien en lumière.

VII.

La morale d'Helvétius et celle de M. Cousin appréciées par Stendhal.

Toutes les idées d'Helvétius ne sont plus aujourd'hui bien nouvelles. Il en est cependant encore quelques-unes d'importantes et qui étaient, au dix-huitième siècle, le partage privilégié de quelques esprits supérieurs.

Par exemple l'idée que la morale humaine est une science expérimentale basée sur la connaissance de l'homme. L'idée que la recherche du plaisir, la poursuite fatale du bonheur est, d'après notre organisation même, d'après notre raison, le mobile unique de tous nos actes et qu'il faut par conséquent éclairer l'homme sur son intérêt véritable, toujours conforme à l'intérêt

public. L'idée que le bonheur et la vertu sont unis d'un rapport étroit, comme la cause à sa conséquence, et qu'il n'y a pour l'homme, dans la vie terrestre qui est son seul partage, qu'une échelle graduée, qui commence au plus humble des plaisirs et qui s'élève au Bonheur le plus digne de sa nature privilégiée et le plus fait pour *lui seul* au monde.

Helvétius, on l'a vu, ne distinguait pas le *bien* de l'*utile*. Il remplaçait par l'utilité sociale, largement comprise, le calcul étroit, souvent inutile et parfois nuisible du chrétien. Au lieu du *salut personnel* à faire par la mortification, la prière, la chasteté et toutes les soi-disant vertus solitaires et sottement égoïstes du moine, il proposait aux hommes comme but suprême de leur ambition, l'activité, l'utilité sociale la plus haute, les services les plus difficiles et les plus grands à rendre à l'humanité. Il montrait l'homme de génie comme le représentant, l'instituteur et le bienfaiteur de la société, puisqu'il exerce, par l'activité de sa pensée, une profonde influence sur la destinée du reste des hommes.

Au dix-huitième siècle cette morale de l'utile commençait à naître dans quelques esprits supérieurs de l'expérience raisonnée de l'histoire. En effet, l'observation de la vie amène irrésistiblement à cette conclusion que l'abandon de l'homme à ses instincts inférieurs et brutaux, ou à ses chimères spiritualistes, a pour conséquence la destruction du bonheur général

et du bonheur particulier qui en fait partie. Au contraire ce qui est noblement utile ne peut manquer d'accroître le bonheur de tous comme celui de chaque individu. — L'intelligence active, telle pourrait donc être, pensaient-ils, la définition de la vertu et du bonheur. Le devoir, pour chacun, consiste à trouver, en s'étudiant soi-même, le but et l'emploi de ses facultés. Ce but et cet emploi ne sont pas les mêmes pour tous. Chacun a une tâche suivant la portée de son esprit; mais tous doivent exercer et développer leur intelligence, déployer leur activité, améliorer enfin leur nature primitive par la plus haute culture intellectuelle qui soit possible. L'essentiel, pensaient-ils, est moins de faire de grandes choses que de faire celles pour lesquelles on est né. Il faut s'étudier soi-même et suivre sa nature. Il faut se connaître d'abord pour agir ensuite selon ses vrais moyens et ses dispositions naturelles. Là est la plus haute moralité, là est aussi le seul et vrai bonheur.

Par ce critérium de l'utile, Helvétius, Diderot et les autres philosophes du dix-huitième siècle, indiquaient déjà comment on pourrait déterminer plus tard la valeur morale de toutes nos actions. La commune mesure devant toujours être leur *utilité sociale.*

C'est à Helvétius que revient en partie la gloire d'avoir établi ce premier principe, ce solide fondement de la morale humaine.

La détermination du degré de moralité de chacun

de nos actes reste à faire après lui. C'est une opération difficile et complexe, mais il a montré du moins sur quel principe incontestable cette détermination doit être faite.

Il est, en effet, une morale instinctive que pratiquent les ignorants, comme il est un art naturel, aux époques les moins réfléchies. Mais il doit y avoir aussi une morale scientifique, raisonnée d'après l'expérience, comme il est un art *supérieur* qui se connaît, se corrige, se juge et qui a conscience de lui-même. « La Moralité humaine repose, comme l'Art, sur de grands instincts sur un sentiment sérieux, profond, inébranlable (bien que parfois confus et irraisonné), de la beauté des actes, de leur bonté, de leur utilité sociale, comme l'Art repose sur le sentiment juste et délicat, raisonné ou non, de la beauté des formes.

« Chaque vie humaine, disait Gœthe, est ainsi une œuvre d'Art que chacun compose à son gré, d'après sa libre inspiration, mais de même qu'il y a des œuvres d'Art dont le sentiment affecté ou absurde excite notre rire et notre pitié, ainsi il y a des existences manquées, dénuées de toute proportion, privées d'harmonie, en désaccord avec elles-mêmes, pitoyables ou ridicules, quand elles ne sont pas remplies de la plus triste ou de la plus criminelle dépravation. La Moralité n'est, à proprement parler, qu'une forme de l'Esthétique, l'Esthétique appliquée à la vie ! — »

Connaissant l'homme et son bonheur, c'est-à-dire

ce qui lui est vraiment utile, Helvétius a considéré comme acte vertueux ou moral toute action propre à favoriser le développement libre et complet de l'individu, tout acte de nature à augmenter le bonheur de chacun sans nuire à personne, tout acte propre à donner à l'humanité de nouvelles jouissances dignes d'elle.

Au lieu de montrer la morale parfaite dans le passé, au lieu de retourner vers je ne sais quel idéal de civilisation inférieure et transitoire, il a dit et prouvé que la morale pratique progresse évidemment et que la morale scientifique est à faire d'après nos idées actuelles sur l'utile, d'après notre connaissance de l'homme et de ses meilleurs intérêts. Avant Laromiguière, avant nos philosophes contemporains, Helvétius a dit très-clairement que le bonheur idéal pour l'homme serait celui qui se composerait de tous les plaisirs : physiques, intellectuels et moraux subordonnés les uns aux autres dans leur ordre de perfection et d'excellence. Et il indique la vraie source du bonheur, la vraie vertu dans le déploiement de notre énergie cérébrale, dans l'activité de nos passions affectives, dans le développement libre et harmonieux de toutes les puissances légitimes de notre être.

Aujourd'hui, si ces idées nous choquent, c'est par leur vulgarité. Ce sont là des *truism*, disait Stendhal, qui cherchait à les rajeunir en leur donnant une forme imprévue et piquante ; mais au dix-huitième siècle, il

Digitized by Google

fallait un certain courage pour oser critiquer les idées de *salut* catholique pour offrir le bonheur humain comme but de la vie humaine, l'utilité sociale comme unique principe de *moralité*, et renverser ainsi toute la morale chrétienne.

Voilà ce qu'il y avait de nouveau et de hardi dans les idées qu'Helvétius avait de la morale. « Mon cher Helvétius, lui écrivait à ce propos le président de Montesquieu, je ne sais point si vous êtes autant au-dessus des autres que je le sens, mais *je sens que vous êtes au-dessus des autres.* » — C'est assurément de cette famille indépendante d'esprits supérieurs qu'était Henri Beyle.

J'ai dit qu'il était disciple enthousiaste d'Helvétius qu'il « citait souvent, avec grande admiration[1]. » — M. Duvergier de Hauranne l'ayant précisément attaqué dans le *Globe* et traité de perruque, comme étant *un suranné partisan d'Helvétius*, Henri Beyle écrivit en réponse un article qu'il destinait à la *Revue de Paris;* mais « craignant qu'il ne lui déplût, et que, d'autre part, le directeur de cette feuille n'eût peur de M. Cousin, » il renonça à le publier. — Le voici :

« Le vrai titre, nous dit Stendhal, serait *Helvétius et M. Cousin*, ou des motifs des actions des hommes.

» Monsieur le philosophe,

» Je suis né à *la Nouvelle*, près de Narbonne. C'est

[1] M. P. Mérimée, *Notes et Souvenirs.*

une petite bourgade sur le bord de la mer, dont tous les habitants vivent de la pêche. Mon père était pêcheur et tout des plus pauvres; nous étions trois frères. Régulièrement, en été, quand nos petits bateaux rentraient de la pêche et n'étaient plus qu'à cent pas du rivage, mon père nous ôtait notre veste et nous jetait à la mer. Je nageais comme un poisson, lorsque, vers les derniers jours de l'Empire, la conscription vint m'enlever. En 1816, je quittai l'armée de la Loire et revins à *la Nouvelle*, léger d'argent et assez inquiet de mon avenir. Je trouvai que mon père, mes frères, ma mère, tout était mort; mais, huit jours après moi, arriva un de mes grands-oncles que l'on croyait mort depuis quarante ans; il avait gagné des millions aux Indes anglaises, et me fait une pension de trois mille francs par an, fort bien payée.

» Je vis seul à Paris, n'ayant pas le talent de me faire des amis. Comme tous les solitaires par force, je lis beaucoup.

» Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du Champ de Mars; il faisait un grand vent; la Seine était houleuse et me rappelait la mer. Je suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près le quai des Bons-Hommes. Tout à coup le batelet chavire; je vis le batelier essayer de nager, mais il s'y prenait mal. « Ce maladroit va se noyer, » me dis-je.

J'eus quelque idée de me jeter à l'eau ; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes, il faisait un froid piquant. » Quelqu'un se jettera de l'autre côté, » pensai-je. Je regardais malgré moi. L'homme reparut sur l'eau, il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement : « Ce serait trop fou à moi aussi ! me disais-je ; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme aigu, qui viendra me voir ? qui songera à moi ? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il marinier sans savoir nager ? D'ailleurs, son bateau était trop chargé... » Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine, j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublai le pas ! « Que le diable l'emporte, me dis-je ; et je me mis à penser à autre chose. Tout à coup je me dis : « Lieutenant Louaut (je m'appelle Louaut), tu es un c... ; dans un quart d'heure cet homme sera noyé et toute ta vie tu te rappelleras son cri. — C..., c... ! dit le parti de la prudence : c'est bientôt dit, et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé... Que le diable l'emporte ! Il faut savoir nager quand on est marinier. » Je marchais fort vite vers l'École militaire. Tout à coup une voix me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche !* Ce mot me fit ressauter. « Ah ! ceci est sérieux, » me dis-je ; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement. J'étais le

plus heureux des hommes. « Non Louaut n'est pas un lâche! non, non! » me disais-je, à haute voix. Le fait est que je sauvai l'homme, sans difficulté, qui se noyait sans moi. Je le fis porter dans un lit bien chaud, il reprit bientôt la parole. Alors je commençai à avoir peur pour moi. Je me fis mettre, à mon tour, dans un lit bien chauffé, et je me fis frotter tout le corps avec de l'eau-de-vie et de la flanelle. Mais en vain; tout cela n'a rien fait, le rhumatisme est revenu; à la vérité, pas aigu comme l'an passé. Je ne suis pas trop malade; le diable, c'est que personne ne venant me voir, je m'ennuie ferme. Après avoir pensé au mariage, comme je fais lorsque je m'ennuie, je me suis mis à réfléchir sur les motifs qui m'ont fait faire *mon action héroïque*, comme dit le *Constitutionnel*, qui en a rendu compte (n° 350, du 16 décembre 1829, 3e page en haut).

« Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action? car *héroïque* est trop fort? Ma foi, c'est la peur du mépris; c'est cette voix qui me dit : *Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche!* Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois-là, ne me tutoyait pas. *Vous* êtes un lâche! Dès que j'eus compris que je pouvais sauver ce maladroit, cela devint un *devoir* pour moi. Je me serais méprisé moi-même si je ne me fusse pas jeté à l'eau, tout autant que si, à Brienne (en 1814) lorsque mon capitaine me dit : *En avant, Louaut! monte sur la terrasse*, je m'étais amusé à rester en bas. Tel est,

Monsieur, le récit que vous me demandez ou, comme vous dites, l'*analyse*, etc., etc., etc.

« JUSTIN LOUAUT. »

« Je suis philosophe, moi, à qui répond le lieutenant Louaut, et, ce qui est bien plus fâcheux pour moi, je suis un philosophe de l'école de Cabanis; je fais un livre sur les motifs des actions des hommes, et, comme je ne suis pas éloquent, ni même grand écrivain, ne comptant pas sur mon style, je cherche à rassembler des *faits* pour mon livre. Ayant lu le récit de l'action de M. Louaut, je suis allé le voir. *Comment avez-vous fait cela*? lui ai-je dit. — On a lu sa réponse; je n'y ai ôté que quelques fautes de français.

» Elle me semble prouver *merveilleusement*, comme dit la nouvelle école, et d'une manière *fort sage*, que le motif des actions humaines c'est tout simplement la *recherche du plaisir* et la *crainte de la douleur*. Il y a longtemps que Virgile a dit : « Chacun est entraîné par son plaisir. »

Trahit sua quemque voluptas.

Régulus, en retournant à Carthage, où l'attendaient des supplices horribles, cédait à la crainte de la douleur. Le mépris public dont il eût été l'objet à Rome, s'il y fût resté en violant son serment, était plus pénible pour lui que la mort cruelle qu'il fallait souffrir à Carthage.

« La recherche du plaisir pour moi, et c'est ce qui

m'a *mis la plume à la main*, est de voir la nouvelle école de philosophie *éclectique* répondre à ceci. Mais, comme je ne suis pas éloquent, je voudrais qu'on me répondît sans éloquence et sans belles phrases obscures, *à l'allemande*, tout simplement de petites phrases françaises et claires, comme le style du *Code civil*.

» Mon traité des motifs des actions des hommes sera, en effet, un supplément au Code civil, il y aura de l'héroïsme à le publier. Je vois d'ici cinquante mille personnages bien rétribués, qui ont *intérêt d'argent* à dire que je suis immoral ; ils l'ont bien dit d'Helvétius et de Bentham, les meilleurs des hommes. Mais, qui plus est, tout le *cant* de la bonne compagnie, s'il daigne s'occuper de l'histoire du lieutenant Louaut, dira que je suis horriblement immoral. Qu'est-ce que le *cant* ? me direz-vous. Le *cant*, dit le dictionnaire anglais du célèbre Johnson, est *la prétention à la moralité et à la bonté, exprimée par des doléances en langage triste, affecté et de convention*.

» Je voudrais, je l'avoue, voir la philosophie allemande expliquer ce qui s'est passé dans le cœur du lieutenant Louaut. Je suis curieux de cette explication. Je voudrais qu'on me prouvât que ce n'est pas la crainte de son propre mépris, c'est-à-dire la *crainte d'un mal*, qui a fait agir le lieutenant.

» Mon défi à la nouvelle école qui s'intitule *éclectique*, ne porte, pour le moment, que sur l'explication de ce qui s'est passé dans l'âme du lieutenant Louaut

pendant le quart d'heure qui a précédé son immersion dans la Seine.

» J'estime l'éloquence et les vertus des philosophes *éclectiques*, et mon estime est tellement profonde, qu'elle l'emporte sur l'extrême méfiance que m'inspire tout homme obscur en son langage, et qui n'est pas un sot. Tous les jours nous voyons dans la vie que l'homme qui comprend bien une chose l'explique clairement.

» Les Français nés vers 1810 éprouvent un vif plaisir, suivant moi, fils de l'orgueil, à aller à une leçon de philosophie et à en sortir. Durant la leçon le plaisir est moins vif, ils *essayent de comprendre*. Que de gens ont intérêt à louer la nouvelle philosophie ! En attendant que les jésuites puissent faire pendre tous les professeurs, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de favoriser la philosophie allemande, un peu obscure et souvent mystique ; on dirait que ses partisans sont obscurs par plaisir ; on les voit confondre, sous le nom de *philosophie*, les choses les plus différentes, savoir :

» 1° La science de *Dieu*, c'est-à-dire la réponse affirmative à ces questions : Y a-t-il un Dieu ? se mêle-t-il de nos affaires ?

» 2° La science de l'âme, c'est-à-dire la réponse à ces questions : Y a-t-il une âme ? Est-elle immatérielle ? Est-elle immortelle ?

» 3° La science de l'origine des idées : Viennent-

elles des sens? En viennent-elles toutes? Ou bien certaines idées, par exemple l'instinct du jeune poulet qui, au sortir de la coquille, a l'idée de manger un grain de blé, naissent-elles dans la cervelle sans le secours des sens?

» 4° L'art de ne pas se tromper en raisonnant sur un sujet quelconque, ou la *logique*.

» 5° Examen de cette question :

» Quels sont les motifs des actions des hommes? Est-ce la recherche du plaisir, comme dit Virgile? Est-ce la sympathie?

» 6° Examen de cette question :

» Qu'est-ce que le remords[1]? Vient-il des discours que nous avons entendus, ou nait-il dans la cervelle, comme l'idée de becqueter le blé qui vient au jeune poulet?

» Non-seulement on embarrasse ces questions fort difficiles en les mêlant ensemble, et en faisant souvent allusion aux trente ou quarante explications ridicules qu'en ont données les philosophes grecs ou allemands; mais je remarque qu'il n'y a pas de discours officiel ou académique où l'on ne cherche à rendre odieux les partisans de la philosophie de Virgile :

Trahit sua quemque voluptas.

» On nous dit que nous sommes des coquins, ou au

[1] Le remords n'est, comme la croyance aux *revenants*, que l'effet des discours que nous avons entendus. Le remords et les serments sont les deux seules utilités des r..... (H. B.)

moins des gens grossiers. Il me semble que la vie privée d'Helvétius vaut bien celle de Bossuet ou de tout autre père de l'Église.

» La vertu est un pauvre argument ; Bacon était un coquin qui vendait la justice, et c'est l'un des plus grands hommes des temps modernes. Combien de curés de villages ont toutes les vertus, et, dès qu'il raisonnent, on rit.

» J'avoue que mes adversaires sont à la mode ; rien de plus simple, la philosophie éclectique est appuyée et prônée, au fond, par tout ce qui mange au budget.

» Je le répète, au fond, ces Messieurs aiment les professeurs de philosophie du même amour qu'ils portent à la liberté de la presse ou à la Charte. Mais, en attendant qu'ils puissent étouffer toute philosophie, ils embrassent la philosophie allemande, qui, au moins, est emphatique et obscure.

» Cette philosophie est aussi protégée par tout le *cant* de la haute société, par tout ce qui a le *projet amusant* de refaire de la hauteur aristocratique à force de gravité et de moralité.

» Quel courage ne faut-il pas pour se battre

» 1° Contre la mode ;

» 2° Contre l'opinion ou, pour mieux dire, les affections de tous les Français riches, nés vers 1810 ;

» 3° Contre cinquante mille prêtres, dont beaucoup sont très-éclairés, très-éloquents, très-vertueux ;

» 4° Contre toutes les sommités sociales, qui savent

lire et qui sentent bien que les lois proposées par Jérémie Bentham frappent au cœur toute aristocratie, dépouillent l'homme social des avantages autres que pécuniaires que son père a pu lui laisser, et le restreignent, sous tous les autres rapports, à son seul *mérite individuel ;*

» 5° Contre l'opinion des femmes : la philosophie allemande cherche toujours à émouvoir le cœur et à éblouir l'imagination par des images d'une beauté céleste. Pour être bon philosophe, il faut être sec, clair, sans illusion. Un banquier qui a fait fortune a une partie du caractère requis pour faire des découvertes en philosophie, c'est-à-dire pour *voir clair dans ce qui est.*

» Ce qui est un peu différent de parler éloquemment de brillantes chimères.

» Plût à Dieu que tous les hommes fussent des anges! Alors plus de juges prévaricateurs, plus d'hypocrisie, etc., etc., etc. Voyez les journaux : ils vous disent que nous sommes loin de ces chimères. Plus l'*opinion publique* deviendra la reine de la France, plus il y aura d'hypocrisie et de *cant ;* c'est là un des inconvénients de la liberté.

» L'écrivain qui ose publier le récit du lieutenant Louaut fait donc une action presque héroïque. Au lieu de le réfuter en style simple, on ne le réfutera pas, ce qui obligerait à descendre dans les profondeurs du cœur humain, chose plus difficile encore que l'*élo-*

quence et les *bases larges* du beau style ; on le plaindra en style *triste et affecté*, comme ayant le malheur d'être *immoral*. Dieu nous accorde d'être immoral comme Helvétius et Bentham ! »

VIII.

En voyant ce chapitre intitulé : *la Philosophie de Stendhal*, il ne faut donc pas s'y méprendre. Stendhal ne fut jamais un philosophe de profession, mais seulement un homme d'esprit qui observait beaucoup, réfléchissait sans cesse, analysait toutes choses avec une pénétration singulière.

Aussi, malgré ses qualités évidentes de penseur, on perdrait son temps à chercher dans ses œuvres un système complet et organisé. Il avait mieux et moins tout à la fois, c'est-à-dire des opinions fixes et générales, aboutissant à une grande conception de l'ensemble, conception à laquelle tout se rattachait à l'instant, même le plus petit détail, pendant tout le cours de la vie. Comme il n'était pas de la race hypocrite,

> Des tartufes de mœurs, comédiens insolents,
> Qui mettent leurs vertus en mettant leurs gants blancs,

il n'était pas non plus de ces philosophes patentés qui ont une doctrine de convention qu'ils examinent de temps en temps dans leur cabinet, qu'ils professent

avec gravité dans leurs livres ou leurs chaires, et qu'ils oublient profondément dès qu'ils prennent leur chapeau pour sortir. Il avait cependant une philosophie, si l'on peut appeler de ce nom une certaine façon de comprendre la vie qui règle notre manière d'agir.

Pour résoudre le problème de notre destinée, il y a peut-être avantage à n'épouser, comme lui, aucune doctrine, à ne s'enfermer dans aucune école, à ne se lier à aucun système, à conserver sa liberté à l'égard des philosophes et son indépendance en face des traditions ; puis, étudiant toutes les doctrines, fréquentant les philosophes et connaissant tous leurs systèmes, à prendre de chacun d'eux, en suivant sa nature et la pente de son esprit, ce qui est conforme à notre intelligence, ce qui plaît à notre raison.

C'est en ce sens que tout homme qui pense est un éclectique-né, c'est-à-dire un homme qui choisit dans ce qui l'entoure, dans ce qui passe autour de lui, tout ce qui est en harmonie avec sa propre nature, tout ce qui, soit dans la théorie, soit dans la pratique, peut servir à son progrès intellectuel et à son développement. C'est en ce sens que Stendhal est un philosophe, puisqu'il a pratiqué toute sa vie cet éclectisme indépendant de toute règle, qui n'est que la forme philosophique d'une libre et universelle curiosité.

Cette curiosité toujours active s'appliquait surtout à la morale, qu'il appelait la science du bonheur, et à

la logique, ou plutôt à l'étude des motifs qui déterminent les actions des hommes. Comme toutes ces questions, qui touchent au libre arbitre, sont à l'ordre du jour, il est opportun d'insister.

Il posait en principe, qu'ouvertement ou non, avec ou sans conscience, brutalement, stoïquement ou chrétiennement, l'homme cherche toujours, d'après sa nature et son éducation, son intérêt ou son plaisir. Ce principe, qui revient sans cesse dans ses œuvres et qui inspire tous ses jugements, lui venait, à ce qu'il semble, d'Helvétius, qu'il estimait trop.

« Il a manqué, dit-il, au *plus grand philosophe* qu'aient eu les Français, de vivre dans quelque solitude des Alpes, dans quelque séjour éloigné, et de lancer de là son livre dans Paris sans y venir jamais lui-même. Voyant Helvétius si simple et si honnête homme, jamais des gens musqués et affectés comme Suard, Marmontel, etc., ne purent penser que c'était là un grand philosophe. Ils furent de bonne foi en méprisant sa raison profonde; d'abord, elle était simple, péché irrémissible en France; en second lieu, l'homme, non pas le livre, était rabaissé par une faiblesse: il attachait une importance extrême à avoir ce qu'on appelle en France de la gloire, à être à la mode parmi les contemporains, comme Balzac, Voiture, Fontenelle.

» Rousseau avait trop de sensibilité et trop peu de raison, Buffon trop d'hypocrisie à son jardin des

Plautes, Voltaire trop d'enfantillage dans la tête, pour pouvoir juger le principe d'Helvétius.

» Ce philosophe commit la petite maladresse d'appeler ce principe l'*intérêt*, au lieu de lui donner le joli nom de *plaisir*[1]. Mais que penser du bon sens de toute une littérature qui se laisse fourvoyer par une aussi petite faute ?

» Un homme d'esprit ordinaire, le prince Eugène de Savoie, par exemple, à la place de Régulus, serait resté tranquillement à Rome, où il se serait moqué de la bêtise du sénat de Carthage ; Régulus y retourne. Le prince Eugène aurait suivi son *intérêt* exactement comme Régulus suivit le sien.

» Dans presque tous les évènements de la vie, une âme généreuse voit la possibilité d'une action dont l'âme commune n'a pas même l'idée. A l'instant même où la possibilité de cette action devient visible à l'âme généreuse, il est de *son intérêt* de le faire.

» Si elle n'exécutait pas cette action qui vient de lui apparaître, elle se mépriserait soi-même; elle serait malheureuse. *On a des devoirs, suivant la portée de son esprit.* Le principe d'Helvétius est vrai, même dans les exaltations les plus folles de l'amour, même dans le suicide. Il est contre sa nature, il est impossible que l'homme ne fasse pas toujours, et dans quelque instant que vous vouliez le prendre, ce qui

[1] . . . . *Trahit sua quemque voluptas.*

dans le moment est possible et lui fait le plus de plaisir. »

Ainsi, d'après Helvétius, comme d'après Stendhal, la recherche du plaisir est l'unique mobile de tous les hommes, et le libre arbitre est un non-sens si on ne l'explique par la nécessité d'obéir au plus impérieux de nos motifs d'agir.

Cette philosophie paraît fausse, en ce qu'elle semble, au premier abord, supprimer le sacrifice de soi et le dévouement. Et cependant cette théorie est vraie, nous allons essayer de la faire comprendre, bien qu'elle puisse malheureusement être celle d'un sot et d'un méchant, aussi bien que celle d'un grand homme et d'un saint.

Le principe est exact, car il résulte de la nature même de l'homme. Il s'applique donc à tous et toujours. Mais quant à la moralité pratique, il est bien évident que tout dépendra du parti plus ou moins généreux qu'on en tire.

« Vivre, nous dit Stendhal, c'est sentir la vie, c'est avoir des sensations fortes. Comme pour chaque individu le taux de cette force change, ce qui est pénible pour un homme comme trop fort, est précisément ce qu'il faut à un autre pour que l'intérêt commence. »

Stendhal appelle *plaisir* toute perception que l'âme aime mieux éprouver que de ne pas éprouver. Il appelle *peine* toute perception que l'âme aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

« Désiré-je m'endormir plutôt que de sentir ce que j'éprouve, nul doute, c'est une *peine*. Donc les désirs d'amour, par exemple, ne sont pas des peines, car l'amant quitte, pour rêver à son aise, les sociétés les plus agréables.

» Par la durée, les plaisirs du corps sont diminués et les peines augmentées.

» Pour les plaisirs de l'âme, ils sont augmentés ou diminués par la durée, suivant les passions : par exemple, après six mois passés à étudier l'astronomie, on aime davantage l'astronomie ; après un an d'avarice, on aime mieux l'argent. »

On pourrait, disait-il, définir la vie : une perpétuelle recherche de soi, en ce sens que l'amour-propre est le principe et la fin de toutes nos actions. L'homme veut être heureux, le plus heureux possible, et il s'efforce de s'élever au plus haut degré du bonheur qu'il comprend.

Ces pensées qu'il exprime sous une forme légère sont au fond la théorie même de Spinoza. « Toute chose s'efforce de persévérer dans son être. Cet effort est son essence même. C'est par là qu'elle existe. D'un autre côté, l'être d'une chose est susceptible d'augmenter ou de diminuer, ou ce qui revient au même, susceptible d'une perfection plus ou moins grande. »

» Appliquez cela, dit M. Schérer, à un être doué de conscience, tel que l'homme, et vous aurez l'affection de la joie ou celle de la tristesse, selon que

l'homme aura conscience de passer d'une moindre perfection à une perfection plus grande, ou, au contraire, d'une plus grande perfection à une moindre. Mais l'homme n'a pas seulement conscience de ce qui se passe en lui, il n'est pas le jouet passif de la joie ou de la tristesse; l'homme a la volonté, il est capable d'effort, d'action, il peut se modifier lui-même et *modifier les conditions extérieures qui agissent sur lui*. Il en résulte que si la loi fondamentale de l'être est d'être, le besoin fondamental de l'homme sera de constater son être, de l'affirmer, de l'augmenter. Tel est en effet le mobile caché de ses actes les plus instinctifs comme de ses efforts les plus ardents. Et quand il a réussi, quand il a conscience d'avoir manifesté, et, en quelque sorte réalisé son être, — quand il a conscience de son action, de son développement, de sa puissance, alors le besoin le plus profond de sa nature est satisfait, *il est heureux: c'est là le bonheur.* »

Rappelons maintenant la proposition de Stendhal: « Dans presque tous les évènements de la vie, une âme généreuse voit la possibilité d'une action dont l'âme commune n'a pas même l'idée. A l'instant même où la possibilité de cette action devient visible à l'âme généreuse, il est de son *intérêt* de la faire. »

C'est ainsi que pour les grandes âmes les actions les plus héroïques, les dévouements les plus sublimes, les sacrifices les plus généreux et même celui de la

vie, sont, d'après leur nature et leur éducation, des actions *nécessaires* parce qu'elles sont aussi *le plus grand bonheur*.

Chacun suit son plaisir et chaque homme a des devoirs suivant la portée de son esprit. « Quant à la vraie morale, plus on a d'esprit et plus on voit clairement que la justice est le seul chemin du bonheur... » Les physiologistes qui connaissent les organes vous disent : « L'injustice, dans les relations de la vie sociale, produit sécheresse, défiance et malheur. »

Le vrai bonheur, comme le devoir, consistent à tirer de soi, au profit des autres, le plus de bien possible. Le plaisir d'un homme bien élevé consiste à être utile et à se sentir utile. La suprême jouissance d'une âme généreuse consiste à se perfectionner.

Les moralistes les plus austères, les critiques les plus pénétrants définissent dans le même sens que Stendhal les mots : dévouement, sacrifice, abnégation. Malgré les apparences trompeuses, ils voient ce mobile unique, ce principe commun et fatal qui, dans la pratique de la vie, inspire et reçoit, sous les influences innombrables du tempérament et de l'éducation, des applications si différentes.

« En dépit des apparences contraires, dit M. Prévost-Paradol[1], je dirai volontiers que nul ne fait le bien s'il n'y trouve son plaisir, ou pour parler plus

[1] Introduction à *la Morale dans l'Antiquité*, par A. Garnier.

exactement, que nul ne fait le bien s'il n'éprouve à le faire, moins de peine qu'en tenant une conduite opposée. »

Cette proposition est bien certainement la même que celle de Stendhal quand il dit : « Il est contre sa nature, il est impossible que l'homme ne fasse pas toujours, et dans quelque instant que vous vouliez le prendre, ce qui dans le moment est possible et lui fait le plus de plaisir. »

La bonne éducation consiste à fortifier sans cesse les motifs les plus généreux et les plus nobles qui, par la force de l'habitude, détermineront fatalement notre volonté et notre conduite. Il faut, comme dit Stendhal, *améliorer* en nous *nos motifs d'agir*. Il faut habituer l'âme à préférer toujours les plaisirs les plus dignes d'un homme, les plaisirs de l'esprit aux plaisirs corporels, les jouissances du cœur aux plaisirs de l'esprit, les joies du dévouement aux plaisirs inutiles, l'activité à la paresse, et l'honneur à la vie.

On a beaucoup blâmé Stendhal d'avoir osé dire que l'amour et la recherche de nous-même est la cause unique et fatale de toutes nos actions. Il faut pourtant avoir le courage d'étudier à fond ce principe et la bonne foi de le proclamer s'il est vrai. C'est ce que n'a pas craint de faire un de nos meilleurs critiques, M. Schérer, qui partage entièrement l'opinion de Stendhal. « La recherche de soi, a-t-il dit, se montre jusque dans le dévouement, et devient, *pour qui sait*

analyser les choses, LA CAUSE *du sacrifice*. Qu'on ne crie pas au paradoxe ! Je m'expose à une mort certaine pour sauver la vie à un ami, mieux que cela, à un passant, au premier venu. J'ai apparemment un motif pour agir ainsi. Ce motif, il n'est pas nécessaire de le chercher bien loin ; c'est l'héroïsme même de l'acte, sa grandeur, sa sublimité. Je me suis dévoué parce que le dévouement m'a paru une noble chose et que j'ai éprouvé le *besoin de me grandir ainsi* à mes propres yeux, dans ma propre estime, et ainsi, en sacrifiant ma vie, en livrant mon être à la destruction, je n'ai fait que l'affirmer d'une manière plus éclatante. »

Rappelez-vous l'exemple de Régulus retournant à Carthage et le raisonnement de Stendhal qui vous montre qu'il était « de *son intérêt* de le faire, parce que son âme était généreuse, » et qu'il n'aurait pu vivre sans sa propre estime. Rappelez-vous l'histoire du lieutenant Louaut et le rapide débat intérieur qui précède son immersion dans la Seine pour y sauver le batelier qui s'y noyait.

Sans doute il y a des lâches, des natures malheureuses qui ne comprennent pas la joie du dévouement. Mais plus une âme est généreuse, plus il est de *son intérêt* de faire les grandes actions qui paraîtront folles au vulgaire.

En présence d'un homme qui se noie, un homme généreux qui sait nager ne peut pas rester sur la

rive, parce que le motif qui l'entraîne au secours de ce malheureux est plus fort que celui qui l'attache au rivage. Sa conduite est le résultat de sa bonne éducation antérieure. Il a appris à mettre la satisfaction de sa conscience au-dessus de tous les périls et même de la mort. On admire sa conduite parce qu'elle est *utile* et qu'il a placé son bonheur dans une sphère plus haute que bien d'autres.

Mais il est bien certain, qu'en dernière analyse, l'amour-propre, l'amour de nous-mêmes, est au fond la cause de toutes nos actions si différentes dans la pratique. Les plus pénétrants moralistes sont bien d'accord ici avec Stendhal. Tout le monde connaît l'admirable peinture de l'amour-propre qui se trouve dans la première édition de La Rochefoucauld [1]. L'amour-propre, dit-il, est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi... Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites : ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie... Il est tous les contraires. Il a différentes inclinations, selon la diversité des tempéraments, qui le tournent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses et tantôt aux plaisirs. Il en change selon le changement de nos âges, de nos

[1] Édition de 1665.

fortunes et de nos expériences... Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions ; il vit partout, et il vit de tout ; il vit de rien, il s'accommode des choses et de leur privation ; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre ; il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se haît lui-même avec eux ; il conjure sa perte, il travaille lui-même à sa ruine, enfin il ne se soucie que d'être, et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer ; et lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. » On voit comment Stendhal et La Rochefoucauld sont d'accord sur le mobile fatal de toutes nos actions. C'est faute d'aller jusqu'au fond de la nature humaine que d'honnêtes esprits, comme M. de Sacy, par exemple, cherchent à les combattre et à les réfuter, en se payant eux-mêmes d'apparences sans causes et d'illusions soi-disant généreuses. Pourquoi craindre la vérité ? On ne change pas la nature de l'homme ni des choses, parce qu'on les comprend mal et qu'on les

analyse superficiellement. M. de Sacy s'indigne de trouver partout l'orgueil, partout le *moi* : sous la haire du trappiste comme sous le manteau du cynique. — Que voulez-vous, c'est la nature humaine, et, quelle que soit la variété d'effets de cette cause unique, le critérium de l'utile suffit à les juger. M. de Sacy prétend que cette triste doctrine lui enlève ses joies et ses rêves les plus chers. « Vous croyez être bon ? vous n'êtes qu'un égoïste raffiné. Vous croyez aimer votre maîtresse ? vous n'aimez que vous-même. Vous sacrifiez vos intérêts ? Oui, mais à un intérêt supérieur, celui de votre vanité. Vous méprisez la mort ? C'est-à-dire que vous vous dérobez la vue de la mort sous l'éclat de votre bravoure. Allez dans les cloîtres les plus sombres, fuyez au fond des déserts pour y combattre vos goûts et vos penchants ! Vous croyez avoir arraché jusqu'à la dernière racine de l'amour-propre ? C'est encore l'amour-propre qui se combat lui-même et qui goûte une cruelle volupté à s'aimer autrement. » Eh bien, ma conclusion n'est pas si désespérée que la sienne. S'aimer est humain : voilà tout. Tout homme tient à être et à persévérer dans son être ; chacun tend à se grandir, à se perfectionner suivant l'idéal qu'il conçoit.

Par les sens, par les sentiments, par les joies de l'esprit et de l'âme, et suivant les croyances, dans ce monde ou dans l'autre, chacun tend au plus grand bonheur possible. Cette tendance est fatale comme

la pente des eaux vers la mer, mais elle ne nuit en rien à la moralité, car le bonheur d'un homme est toujours en proportion directe de son mérite et de ses efforts. Au point de vue social, on appelle sacrifice ou dévouement une manière de s'aimer généreuse et *utile* aux autres.

« J'honore, dit Stendhal, du nom de vertu l'*habitude de faire des actions pénibles et utiles aux autres.*

» Saint Siméon Stylite, qui se tient vingt-deux ans sur le haut d'une colonne et qui se donne les étrivières, n'est guère vertueux à mes yeux, j'en conviens et c'est ce qui donne un ton trop leste à cet essai [1].

» Je n'estime guère non plus un chartreux qui ne mange que du poisson et qui ne se permet de parler que le jeudi. J'avoue que j'aime mieux le général Carnot qui, dans un âge avancé, supporte les rigueurs de l'exil dans une petite ville du Nord plutôt que de faire une bassesse. »

Peut-être Stendhal n'a-t-il pas assez compris la grandeur et l'utilité transitoire des vertus chrétiennes, qui fortifient souvent la volonté.

« La vertu si touchante prêchée par les phrases si belles du génie du christianisme se réduit à ne pas manger de truffes de peur des crampes d'estomac. C'est un calcul fort raisonnable si on croit à l'enfer, mais calcul de l'intérêt le plus personnel et le plus

[1] *De l'Amour*, ch. LVIII, *De ce qu'on appelle vertu.*

prosaïque [1]. La vertu *philosophique* qui explique si bien le retour de Régulus à Carthage, et qui a amené des traits semblables dans notre révolution, prouve, au contraire, générosité dans l'âme. »

Loin de nier le dévouement, Stendhal l'analyse et l'explique. Helvétius voulait l'enseigner et le rendre chose commune. Il pensait que la moralité et l'héroïsme sont chose d'apprentissage comme la science. Oubliant trop la diversité primitive des natures, il accordait peut-être trop à l'éducation. Mais il croyait, avec raison, qu'en agissant sur les motifs qui les déterminent, on pouvait apprendre aux hommes à

[1] *Prosaïque* est un mot nouveau qu'autrefois je trouvais ridicule, car rien de plus froid que nos poésies; s'il y a quelque chaleur en France depuis cinquante ans, c'est assurément dans la prose.

Mais enfin la contessina L. se servait du mot *prosaïque*, et j'aime à l'écrire.

La définition est dans *Don Quichotte* et dans le *contraste parfait du maître et de l'écuyer*. Le maître, grand et pâle; l'écuyer, gras et frais. Le premier, tout héroïsme et courtoisie; le second, tout égoïsme et servilité; le premier, toujours rempli d'imaginations romanesques et touchantes; le second, un modèle d'esprit de conduite, un recueil de proverbes bien sages; le premier, toujours nourrissant son âme de quelque contemplation héroïque et hasardée; l'autre, ruminant quelque plan bien sage et dans lequel il ne manque pas d'admettre soigneusement en ligne de compte l'influence de tous les petits mouvements honteux et égoïstes du cœur humain.

Au moment où le premier devrait être détrompé par le *non succès* de ses imaginations d'hier, il est déjà occupé de ses châteaux en Espagne d'aujourd'hui.

Il faut avoir un mari prosaïque et prendre un amant romanesque.

combattre un intérêt vulgaire par un intérêt supérieur, à vivre pour les autres et à jouir par eux.

Ainsi pour revenir au principe de Stendhal : l'homme est forcé de faire ce qui lui plaît le mieux. Mais il peut agir sur les motifs qui déterminent sa volonté, et c'est en cultivant ses généreux désirs qu'il s'élève lui-même à la vertu. Le seul but de l'éducation est aussi d'élever et d'améliorer sans cesse nos désirs. La moralité d'un homme n'est complète qu'en le rendant capable de sacrifice raisonné et de générosité volontaire. Cette haute valeur morale est encore un résultat de la science et de l'éducation. On y élève graduellement un jeune homme, en lui apprenant de bonne heure qu'il est des intérêts plus grands que la vie elle-même ; en lui inspirant un tel respect pour la personnalité humaine qu'il ne soit jamais indifférent à nulle souffrance ; en lui inoculant de telles habitudes de solidarité avec tous ses semblables, que jamais il ne puisse hésiter entre l'égoïsme animal et l'égoïsme intelligent, entre la conduite primitive de la brute ou du sauvage et la conduite raisonnable et généreuse qui est la seule digne d'un homme.

Stendhal, qui n'a pas mis dans sa conduite toute la générosité qu'il savait admirer, avait compris où mène l'égoïsme étroit qui ne veut pas s'aimer dans les autres.

Voici l'affreux portrait qu'il trace de l'égoïsme malheureux : « Don Juan abjure tous les devoirs qui le

lient au reste des hommes. Dans le grand marché de la vie, c'est un marchand de mauvaise foi qui prend toujours et ne paie jamais. L'idée de l'égalité lui inspire la rage que l'eau donne à l'hydrophobe... Avec l'idée de l'égalité des droits disparait celle de la justice, ou plutôt si Don Juan est sorti d'un sang illustre, ces idées communes ne l'ont jamais approché ; et je croirais assez qu'un homme qui porte un nom historique est plus disposé qu'un autre à mettre le feu à une ville pour se faire cuire un œuf. Il est tellement possédé de l'amour de soi-même, qu'il arrive au point de perdre l'idée du mal qu'il cause, et de ne voir plus que lui dans l'univers qui puisse jouir ou souffrir. Dans le feu de la jeunesse, quand toutes les passions font sentir la vie dans notre propre cœur et éloignent la méfiance de celui des autres. Don Juan, plein de sensations et de bonheur apparent, s'applaudit de ne songer qu'à soi, tandis qu'il voit les autres hommes sacrifier au devoir ; il croit avoir trouvé le grand art de vivre. Mais au milieu de son triomphe, à peine à trente ans, il s'aperçoit avec étonnement que la vie lui manque, il éprouve un dégoût croissant pour ce qui faisait tous ses plaisirs.

» .... Ce triste drame arrive au dénoûment. On voit le Don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit, tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais, quel que soit

le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine ; il se donne de l'ennui paisible ou de l'ennui agité : voilà le seul choix qui lui reste.

» Enfin il découvre et s'avoue à soi-même cette fatale vérité ; dès lors il est réduit pour toute jouissance à faire sentir son pouvoir, et à faire ouvertement le mal pour le mal. C'est aussi le dernier degré du malheur habituel ; aucun poète n'a osé en présenter l'image fidèle, ce tableau ressemblant ferait horreur[1]. »

Voilà l'horrible position de l'égoïsme étroit. L'homme qui a su nous faire cette effrayante peinture, connaissait bien le cœur humain, encore qu'il n'ait pas toujours su pratiquer le bien, ni éviter le mal qu'il voyait.

IX.

La philosophie du plaisir qui fut celle d'Épicure, celle de Lucrèce, celle d'Helvétius et du dix-huitième siècle, enfin celle de Stendhal, ne paraît triste et

[1] « L'habitude de la justice me paraît la route la plus assurée pour arriver au bonheur. Pour être heureux dans le crime il faudrait exactement n'avoir pas de remords. Il faudrait, ce qui est impossible, n'avoir exactement pas de sympathie, ou pouvoir mettre à mort le genre humain .. On peut donc espérer qu'un homme supérieur détournera ses pas de cette route fatale, car il y a une *contradiction* au fond du caractère de don Juan. Je lui ai supposé beaucoup d'esprit, et beaucoup d'esprit conduit à la découverte de la vertu par le chemin du temple de la gloire. » (H. B.)

désespérante que par suite du mauvais parti que l'on en peut tirer. Elle n'était point telle pour Gœthe ou Diderot et sera toujours saine aux forts. Nos préjugés l'attaquent, nos souvenirs chrétiens et spiritualistes la détestent et nous la font maudire. Mais nos préjugés et nos souvenirs ne sont pas la meilleure partie de nous-mêmes. Et quelle est d'ailleurs la doctrine dont on ne puisse pas abuser? Toute philosophie s'élève ou s'abaisse à la hauteur changeante de celui qui la conçoit. Cependant les idées s'entre-choquent et se détruisent entre elles, le doute fait souffrir. C'est comme un combat invisible et mortel qui se livre dans notre cerveau. Nous sommes mobiles, sans cesse *ondoyants et divers,* et sur les sujets mêmes qui importent le plus à notre destinée nous changeons sans cesse, en sorte que le doute seul subsiste et préside aux ruines qu'il a faites. Nos passions et nos désirs, nos croyances et nos sentiments, nos opinions les mieux raisonnées, nos idées les plus réfléchies et en apparence les plus fixes, les convictions que nous croyons solides et bâties sur le roc : tout se brise, s'écroule et se transforme avec le temps, par les enseignements de la vie, les occasions nouvelles de la réflexion ternissante et refroidie, avec l'âge qui varie plus qu'il n'élève les points de vue, avec tout notre être qui se consume pour des chimères, qui aspire vainement à la vérité fuyante, et qui, misérablement, s'écoule plutôt encore qu'il ne gran-

dit. Nous changeons à ce point d'imaginer que le vrai absolu n'existe pas en dehors de l'homme et que la vérité, toujours relative, n'est vraie que pour l'homme qui la conçoit et dans le moment même où il la conçoit comme telle. A quelles profondeurs de doute, à quelles douleurs innommées conduisent ces efforts d'esprit et ces recherches toujours stériles, ceux-là pourraient le dire qui ont descendu les noires spirales de cet Enfer, si cette douleur n'avait pour effet d'ôter toute énergie morale. Quand on remonte à la lumière, il ne reste dans la mémoire, de toutes ces rêveries morbides qu'un chaos obscur et douloureux.

Mais avant de rejeter une doctrine qui semble aboutir au désespoir, il est juste de se demander si le doute impuissant n'est pas la conséquence nécessaire des enseignements successifs déposés dans une tête qui raisonne et réfléchit. D'ailleurs les vues d'ensemble sur le monde, aussi variées que les cervelles humaines, n'ont pas d'autre moralité que celle des hommes qui en tirent des motifs d'agir. Ce qui fait la force, la joie sereine et la santé de l'un (d'un homme comme M. Littré par exemple), peut produire la ruine physique et morale d'un homme moins actif et moins fort. Il en est de l'expérience philosophique comme de l'expérience vulgaire : peu en sont dignes. La plupart s'en laissent corrompre. Mais cette corruption qui tient à l'homme n'est pas imputable aux doctrines. La vérité austère qui tue les faibles, mérite

les respects des sages. Il est injuste de médire des doctrines de Lucrèce ou de Spinosa, parce que la liqueur la plus généreuse et l'essence la plus pure se gâtent dans des vases empoisonnés.

Je sais bien que c'est un malheur de ne savoir que croire dans la vie, ni quoi devenir après la mort. Mais c'est la faute du doute et non du spinosisme et la philosophie du plaisir restera généreuse dans un esprit actif et sain ?

— Et pourtant « comment vivre en paix, quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas ; quand tout est énigme, mystère, sujets de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance n'est-ce pas chose contradictoire et impossible ? »

— Mais la première incertitude se résout en fait, d'après nos tendances, par l'usage de la vie et la force même des choses ; le second doute est le noble partage de tous les êtres pensants. Ce doute lui-même peut aboutir à une ignorance paisible, à une sorte d'indifférence stoïque qui ne trouble plus l'activité.

— C'est ainsi qu'ambitieux du calme, jaloux de la sérénité, on s'entretient avec son âme, comme avec un ami que l'on cherche à guérir. Par la réflexion, l'esprit s'adresse à lui-même et se dédouble, en quelque sorte, pour se consoler.

— Je ne sais qui, ni pourquoi l'on a dit que les hommes n'avaient pas besoin de maîtres pour douter. C'est

peut-être une erreur, car d'un côté ce serait une belle science, celle qui enseignerait à douter sans souffrir, et d'un autre côté le doute naît précisément des *enseignements* téméraires de ceux qui affirment chacun la vérité en sens contraires. Il importe de savoir douter puisque nul ne sait rien de sûr ni de vrai touchant la destinée humaine.

— Non ! c'est un problème horrible auquel on n'a pas encore trouvé d'autre solution que de n'y pas penser. Plongeons-nous dans le relatif, le réel et le contingent. Marchons au soleil, dans la rue, allons au bal et au théâtre et prenons-y des leçons d'insouciance philosophique et des bains de réalité.

—Quelle que soit notre ignorance invincible à l'égard de notre destinée, il reste pour nous guider, les vérités relatives qui sont nécessaires à notre existence sociale. Ce sont les règles qui résultent de nos rapports indispensables avec les autres hommes. C'est l'expérience qui les découvre, et la tradition les transmet. Tout est relatif à nous, hommes, qui devons avoir la sagesse de ne pas vouloir réaliser à notre usage, l'Immuable et l'Absolu.

La vérité qui nous est bonne est enfermée dans la nature comme une statue de Vénus dans un bloc de pierre. Il faut l'intelligence et le travail de l'homme pour les en faire sortir.

— Mais quand la vérité et la beauté s'échappent du fourneau du chimiste et du ciseau du sculpteur, on

doute encore si ce vrai ou ce beau existent en dehors de l'esprit humain qui l'approuve ou qui l'admire.

— Voilà les doutes stériles.

— Cependant, à les serrer de près, il y a peut-être autant de vérités changeantes, de beautés relatives qu'il y a d'êtres humains, et, dans chaque existence progressive, les rapports aperçus changent et se transforment à chaque instant.

— Mais qu'importe. Ce relatif suffit à notre activité. La recherche est pénible et la lutte contre la nature et l'ignorance, contre le mal et le laid, continuera jusqu'à ce que l'intelligence humaine ait compris le chaos. Nous sommes à un point imperceptible de la durée, tenons-nous-y, sans que la vue imparfaite de l'Ensemble nous soit une occasion de paresse et de remords.

— Ces coins de vérité que la science nous découvre, nous fait plus souffrir de ce qui manque et qui reste à connaître que jouir de ce que nous possédons.

— C'est une faute de bon sens, car il faut, au contraire, que ces aspirations douloureuses se transforment en aiguillon.

— Ne plaignons pas outre mesure celui qui souffre d'une grande et noble douleur. Ne plaignons que la plante humaine qui jouit brutalement et ne pleure jamais. Plus la cause de nos souffrances est générale, plus elle est éloignée et désintéressée du moi vulgaire, plus elle nous élève dans l'échelle de l'être.

— Plaignons-les au contraire les rêveurs stériles, philosophes orgueilleux et impuissants qui cherchent un prétexte de découragement dans l'impossibilité de connaître l'utilité dernière de la nature et le but assigné à l'humanité dans l'apparente éternité des choses. Nous vivons. Qu'importe dès lors à notre activité terrestre l'ignorance où nous sommes des destinées futures? Néant ou vie céleste sont également indémontrables. Il faut croire ou savoir ignorer. Nous possédons une machine adaptée à notre milieu qui produit tour à tour le plaisir et la pensée. Notre devoir est de ne pas laisser perdre les forces qui dorment en nous, de les développer et d'en user au profit de tous. Cet emploi de nos facultés est la source même du plaisir. Sans cette activité la vie humaine n'est rien. Si au-delà de ce monde il n'en existe aucun, c'est une raison de plus pour tâcher d'être heureux et de vivre sans rien perdre de notre personnalité éphémère aussi longtemps qu'elle durera. Le travail, l'activité, l'ambition, l'amour de la gloire, sont les seules conséquences légitimes de la philosophie athée et matérialiste du plaisir. Tout ce qui fait l'honneur, la beauté de la vie doit être uniquement l'objet de nos réflexions, et c'est une idée aussi sotte qu'inutile de planer sur les mondes détruits pour se demander stérilement : « L'humanité tout entière étant morte, à quoi sert-il qu'elle ait vécu? » Considérons ces questions oiseuses comme les rêves malsains d'un esprit malade

qu'il faut guérir par le plaisir ou par le travail. La contemplation prolongée fait perdre terre et c'est ainsi qu'on devient fou.

— Qu'il est heureux l'enfant qui croit avec candeur à la mythologie chrétienne, à la bonne Vierge-Mère, à l'Homme-Dieu, et à tous les saints, y compris le bon saint Nicolas ! Qu'il est heureux encore l'ardent jeune homme, tout plein d'une belle flamme et d'une ambition généreuse, qui croit, selon sa raison déjà émancipée, au Dieu personnel, créateur et providence, type éternel du vrai, du juste et du beau ; qui croit à la justice divine, à son âme immortelle et, bouillant, s'élance dans l'arène pour y combattre ses premières erreurs. Il croit, il est heureux, il ne doute pas de sa nouvelle chimère. Il démasque les faux prophètes et rêve généreusement une alliance religieuse universelle fondée sur l'accord général des intelligences et des cœurs. Partisan de la religion naturelle, il fait descendre Jésus de la droite du Père où il siége dans l'Olympe chrétien, pour le remettre à sa place dans le panthéon de l'histoire, aux premiers rangs des grands hommes de bien. Si l'on s'arrêtait là ! si l'on pouvait rester toute sa vie heureux déiste-spiritualiste : plein de confiance et d'espérance dans la miséricorde infinie d'un Dieu bon. Mais il y a dans la recherche fatale de la vérité des douleurs plus profondes et des joies plus austères. Ce ne sont là que des étapes qui mènent du catholicisme au christia-

nisme libéral, au spiritualisme éclectique, à la religion naturelle, puis enfin au spinosisme, au panthéisme, au matérialisme scientifique; et avec eux, aux doutes, aux désirs trompés et aux défaillances, à la résignation passagère qui veut bien ignorer l'inconnaissable, puis, dans d'autres moments, à la grande et douloureuse curiosité active qui espère comprendre et absorber en soi l'univers par ses causes! Celui qui, dans sa marche infatigable, juif-errant de l'esprit, n'a pas côtoyé sur les bords de sa route le suicide et la folie, celui-là ne connaît pas les hauteurs dernières et les extrémités vertigineuses de la pensée humaine.

Heureux encore les indifférents qui ne sont pas curieux de ces mystères; heureux les habiles qui jouent avec ces problèmes de notre destinée et qui peuvent y songer et en parler sans en souffrir!

— La philosophie du dix-huitième siècle est celle qui plonge le plus avant dans la nature humaine et dans la nature.

— Mais elle ne résout pas l'énigme première et dernière de l'homme et du monde. Le dernier mot de chacune des sciences est l'ignorance et l'inconnu; et le doute subsiste! L'homme n'est-il donc qu'un assemblage éphémère d'éléments toujours dispersés par le mouvement éternel du monde? Notre vie ne serait-elle qu'une occasion fortuite et malheureuse de sensations, d'idées et de sentiments? Dès lors à quoi bon vivre? et le désespoir reparaît. Voilà

bien ce qui nous effraie dans la façon de voir de Stendhal.

— Mais pourquoi ne pas essayer de changer ce scepticisme douloureux en scepticisme insouciant? Pourquoi ne pas faire de la philosophie un spectacle élevé, sans nous y intéresser autrement qu'en curieux et en dilettante? N'est-ce pas un plaisir que de comprendre? L'éternité du monde et les mouvements de la matière suffisent à tout expliquer. Pourquoi chercher anxieusement l'explication de la matière elle-même? Sachons jouir de ce que nous savons et sachons ignorer. La sagesse est d'arriver à l'ignorance paisible, à l'incrédulité sereine. Pourquoi nous dévorer des angoisses du doute dans l'agitation de nos nuits sans sommeil? L'indépendance philosophique peut nous faire goûter la paix intérieure et le charme suprême du repos. L'éternel problème ne doit pas oppresser notre vie, mais nous conduire doucement à une tristesse calme, à une mélancolie sans douleurs. Arrivons à une intelligence active et indifférente qui comprend et qui juge sans souffrir. Si l'homme n'est qu'une *motte d'atomes*, profitons du moment et du hasard de leur liaison; contemplons d'un œil tranquille le monde éternel et ses métamorphoses; ou mieux encore : que l'idée du progrès accompli et visible nous donne la force de préparer pour les générations futures une existence plus heureuse que la nôtre.

— Le matérialisme peut conduire au désespoir et à la folie.

— Mais encore une fois de quelle philosophie, de quelle doctrine religieuse ne peut-on mal user? Restons dans le milieu social, dans le vrai et le bien relatifs. Ce qui importe au bonheur est beaucoup moins de croire telle ou telle chose que d'agir fortement. Notre vie sur la terre se marque par des actions, non par des rêves douloureux. Nous ne laissons au monde que nos œuvres et le souvenir du bien que nous avons fait.

Pourquoi ne pas jouir d'avance d'une mémoire utile ou glorieuse, pourquoi se méfier de la gloire, puisque la vie elle-même n'est qu'une illusion d'un instant. Ou si l'on ne peut y prétendre, faute de puissance et de talent, ne pas chercher du moins les sensations cérébrales les plus honorables pour un être délicatement sensible et pensant?

— Le danger naît alors de ce que l'on préfère à l'action sociale, mesquinement utile, la contemplation immense et passionnée. Le possible est étroit et le rêve est sans fin.

— Mais que risque à le reconnaître et à le proclamer la philosophie de Stendhal? Sans doute, quand on passe tout son temps à réfléchir et à rêver, au lieu de travailler et d'agir fortement, les doctrines athées et matérialistes troublent l'âme. Elles torturent l'esprit et le cœur de tourments profonds. La fuite et la fin rapide d'une existence éphémère en

inspirent d'avance le dégoût. Ayant perdu l'espoir d'une vie éternelle, le suicide apparaît, aux heures sombres, comme le seul moyen de goûter dans la mort le charme du repos. Mais est-ce là le résultat nécessaire des idées matérialistes ou n'est-ce pas plutôt la faute du tempérament, la punition d'une paresse rêveuse qui se complaît dans sa douleur, dans ses rêves stériles et malsains? Quelles que soient ses doctrines, l'homme peut user sa vie d'une façon généreuse ou la perdre en souffrances solitaires et infécondes.

Le chaos du quiétisme mystique est un gouffre qui attire les chrétiens comme les panthéistes. Les âmes en qui le rêve continu tue la vie en sont l'inévitable proie. C'est la folie fatale de tous les penseurs qui n'ont pas la force ou le talent de réaliser, dans leur conduite ou dans leurs livres, leurs visions et leurs désirs. Cette folie qui naît de l'impuissance et qui l'augmente est une maladie de l'esprit, mais ce n'est pas la conséquence nécessaire d'une doctrine philosophique. L'ennui et le spleen ne doivent être, dans la vie des hommes intelligents, qu'une maladie de croissance et non un état permanent et définitif.

— Fatigués de la vie avant d'avoir vécu, nous nous abîmons dans l'éternelle contemplation de nous-mêmes.

— Soit, mais ce mot d'éternel ne doit recouvrir au plus qu'un petit nombre d'années. Gœthe a vécu après avoir écrit Werther, et Sainte-Beuve le poète, Sainte-

Beuve le critique, l'intelligence la plus souple et la plus fine, la plus vaste et la plus juste, Sainte-Beuve a survécu à Joseph Delorme.

— Bien qu'on ne soit ni Pascal, ni Werther, ni Réné, ni Joseph Delorme, on peut, sans qu'il y paraisse souffrir autant qu'eux, d'autant plus cruellement qu'on n'a pas le talent magique de consoler sa douleur en l'exprimant, car il semble, à la honte de l'âme, qu'on use vraiment sa tristesse incurable en l'utilisant.

Que nous sommes petits, s'il est vrai que la vanité littéraire peut se greffer sur les mornes rameaux d'une souffrance réelle et profonde et si l'application à les décrire réussit à nous distraire de nos tourments inguérissables !

— Non, toute activité réjouit l'âme. La santé morale dépend des habitudes qui énervent ou fortifient le caractère, elle ne résulte pas de l'idée qu'on peut se faire de l'homme et du monde, de l'âme et de Dieu. La sagesse pratique des rêveurs serait de ne penser et de ne lire que juste ce qu'il faut pour agir. Nous avons trop d'idées, nous lisons trop. Les livres et les rêves, pris à petite dose, sont une excitation utile, mais dès qu'on dépasse la mesure, ils tuent l'action. Cette oisiveté curieuse de l'esprit est un terrain où poussent mille fleurs charmantes, au parfum délétère. Leur vue remplit l'âme du rêveur de joies éphémères, mais leur odeur enivre et tue.

— On ne peut pas mener de front le bonheur et la

gloire. Il faut opter entre l'obscurité paisible et la souffrance qui veut s'illustrer.

— Il mérite donc son intolérable supplice l'imprudent ambitieux qui, parmi tant d'autres ouvertes, frayées et d'un facile accès, s'en va choisir cette voie douloureuse qu'on nomme la carrière des lettres, sans avoir cette facilité d'expression qui est la félicité du génie. « Il peut dès ce jour se considérer comme retranché du nombre des humains; l'action chez lui s'arrête; il ne vit plus; il est le *spectateur de la vie.* Toute sensation lui devient motif d'analyse. Involontairement il se dédouble et, faute d'autre sujet, devient l'espion de lui-même. S'il manque de cadavre, il s'étend sur la dalle de marbre noir, et, par un prodige fréquent en littérature, il enfonce le scalpel dans son propre cœur. Et quelles luttes acharnées avec l'Idée, ce Protée insaisissable qui prend toutes les formes pour se dérober à votre étreinte, et qui ne rend son oracle que lorsqu'on l'a contrainte à se montrer sous son véritable aspect! Cette Idée, quand on la tient effarée et palpitante sous son genou vainqueur, il faut la relever, la vêtir, lui mettre cette robe de style si difficile à tisser, à teindre, à disposer en plis sévères ou gracieux. A ce jeu longtemps soutenu, les nerfs s'irritent, le cerveau s'enflamme, la sensibilité s'exacerbe; et la névrose arrive avec ses inquiétudes bizarres, ses insomnies hallucinées, ses souffrances indéfinissables, ses caprices morbides, ses dépravations fantasques,

ses engouements et ses répugnances sans motif, ses énergies folles et ses prostrations énervées, sa recherche d'excitants et son dégoût pour toute nourriture saine... Nous n'exagérons pas, dit Théophile Gautier, à qui nous empruntons ce tableau épouvantablement vrai, » plus d'une mort récente en garantit l'exactitude. Encore n'avons-nous là en vue que les poètes ayant du talent, visités par la gloire et qui du moins, ont succombé sur le sein de leur idéal. Que serait-ce si nous descendions dans ces limbes où vagissent, avec les ombres des petits enfants, les vocations mort-nées, les tentatives avortées, les larves d'idées qui n'ont trouvé ni ailes ni formes, car le désir n'est pas la puissance, l'amour n'est pas la possession.

—Cette impuissance du talent se joint aux tourments du rêveur qui ne peut soulager ses souffrances intérieures par l'expression de sa pensée. Le philosophe l'éprouve autant que le poète moins tourmenté que lui par le fond des choses qui est sa vie même et sa destinée.

— La philosophie du plaisir nous guérit de cette ambition malheureuse en reportant notre activité sur d'autres objets. Elle est donc bienfaisante en écartant de nous le fardeau du rêve et le souci de sa réalisation littéraire. Si la paix et le calme sont le souverain bien, doit-on maudire l'opium qui endort nos douleurs. Si, au contraire, l'action est le but de la vie, pourquoi ne pas choisir l'activité physique ou

machinale qui rend tant d'autres hommes utiles et heureux?

— Quelles que soient les opinions ou les croyances, il est certain que la vertu consiste à se perfectionner. Dès lors toute la sagesse est de fortifier en soi la volonté par la pratique et par l'habitude de l'effort. Comme tout s'engendre et s'enchaîne par des conséquences fatales, il n'y a, pour un penseur, qu'un vice : la paresse, et qu'une vertu : l'activité.

— Persuadée qu'il ne reste de notre vie que les œuvres dont on la remplit, la sagesse pratique, indépendante de tout système, dit qu'il faut agir. C'est un attrait suffisant à l'existence d'un homme de cœur de pouvoir se perfectionner.

— C'est ce que j'appelle souvent mettre de l'art dans sa vie, c'est-à-dire dégager l'homme de la brute primitive comme une statue d'une pierre informe.

— Peu importe de ne voir dans l'homme qu'une agrégation fortuite d'éléments; peu importe de ne voir dans les phénomènes de la pensée, du sentiment et de la volonté, qui, par leur réunion, composent ce que l'on appelle l'âme, qu'une chimie et qu'une mécanique plus compliquées. Cette vue, est au contraire, très-favorable à l'idéal. En effet, l'homme n'étant rien autre chose que la nature elle-même quand elle pense, et comme nous avons conscience que cette pensée est un progrès, le devoir du matérialiste sincère est de soumettre en tout et toujours la matière à

l'esprit, le corps à l'âme, de fortifier par la science et l'effort, la conscience que la nature a d'elle-même en nous. Tel est le but scientifique de la vie humaine, tel est le résultat progressif de la civilisation, telle doit être l'inspiration permanente de toute éducation. Ne cherchons point à sortir de la nature, cultivons-la en nous, élevons-la, multiplions la vie et la pensée, surtout la vie morale.

— Et avouons que le mot spiritualisme, pour désigner tous ces devoirs certains, serait plus naturel et plus logique...

— Aux yeux de la foule,

— Que le mot de matérialisme qui a besoin de l'épithète scientifique et qui réclame souvent un commentaire.

— Quels que soient d'ailleurs le mot et la doctrine, la valeur d'un homme consiste à développer le plus possible une énergie de volonté qu'il emploie à réaliser le plus haut idéal qu'il conçoit.

Un athée matérialiste peut donc se rendre heureux et utile par son travail, autant qu'un soi-disant spiritualiste peut souffrir de sa fainéantise et de ses vœux stériles. Pour le bonheur d'un homme par sa conscience, pour l'estime ou pour la pitié qu'il inspire, les actions importent plus que les idées. Un seul précepte contient et résume en lui-même la vertu de l'éducation : « accroissez et multipliez en vous-même la force de la volonté. »

— Il faut encore se répéter souvent qu'au fond il importe peu d'être heureux, mais seulement d'être actif et d'être utile[1]. Le bonheur viendra par surcroit. Le bonheur est la conséquence de certains actes énergiques et désintéressés. Si vous le visez directement vous le manquez. On n'est pas maître de ses idées comme on est maître de ses actes.

— Ainsi croyez ce que vous pouvez, ayez une solution quelconque des grands problèmes métaphysiques; soyez athée, déiste, stoïcien ou chrétien, peu importe: mais, avant tout, soyez actif. « Rien, dit Pascal, n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme, l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir. »

[1] La vie se passe difficilement d'un but sérieux: elle offre cette contradiction éternelle que, tendant au bonheur, elle ne peut s'y attacher comme à son objet propre, sans, par cela même, en détruire les conditions. — Il y a deux manières de se consoler de la vie: l'une est la sagesse qui, en admettant le droit souverain de ce qui est, enlève au mal son aiguillon; l'autre est l'art qui, en transformant l'émotion intérieure, en la ramenant à la mesure et à l'harmonie, en en dégageant l'élément idéal et poétique, oblige l'âme de sortir du cercle de ses sensations et à vivre d'une vie plus large et plus saine. — Ed. Schérer. — *Nouvelles études sur la littérature contemporaine.*

X.

Le malheur qui a rempli et tourmenté toute la vie inquiète de Stendhal, c'est l'ennui. De toutes les maladies de l'âme, c'est la plus grave, la plus pénétrante, la plus difficile à guérir. Elle naît de tout et de rien. C'est peut-être une des formes que revêt le remords, ou plutôt le mécontentement de soi. Une des principales causes est la paresse qui ôte à l'esprit son ressort et son énergie.

« La faculté de vouloir manque. » On devient mol et lâche, redoutant toute fatigue suivie et reculant devant l'effort. La réflexion dit bien que cette mollesse est fatale, qu'elle engourdit l'esprit et amoindrit de jour en jour ses meilleures facultés; mais la réflexion qui constate le mal ne le guérit pas. Elle laisse un souvenir plus clair de la déchéance sans aider à la surmonter. On doute de soi-même et dès lors on se déshabitue peu à peu de toute activité. Les moindres choses prennent des apparences fantastiques. On a peur de tout. On craint le froid, le chaud, la perte des yeux et la mort trop prochaine avant la certitude et la maturité. On prévoit dans un éclair les suites indéfinies d'un seul acte et leurs conséquences[1]. L'amour-propre et la vanité se mettent de

[1] Raisons graves d'abstention et d'hésitation renaissantes dans la carrière philosophique, politique et même littéraire.

la partie, et comme on ne sent pas en soi l'énergie de très-bien faire, on se laisse aller à ne rien faire. A quoi bon? Tout ou rien. C'est alors que les idées philosophiques tâchent de colorer ce renoncement d'une vaine apparence de grandeur. Comme on a médité les choses éternelles, beaucoup trop réfléchi à l'infini des mondes, au néant de la terre et de la vie humaine, on se dit que toute activité est mesquine, que la contemplation est bien plus vaste, qu'elle est seule digne d'une intelligence d'homme. On s'amuse alors à imaginer la vie intime, la vie religieuse et philosophique des anciens. On se plonge dans le passé. On revit, pour soi seul, la vie des individus et des peuples. On s'entoure de tous les documents nécessaires pour connaître la vie indienne et la chinoise; puis la vie grecque et la vie romaine; enfin, par les romans et par l'histoire, la vie française, la vie contemporaine, et surtout la vie parisienne, ce dernier résultat si compliqué. C'est le temps des lectures sans fin, des rêveries puissantes et des voyages autour du monde. Il semble qu'il n'y ait pas un homme dans la rue ni dans les livres dont on n'ait vécu la vie et joui les moindres actions. Que de voyages! que d'aventures! que d'émotions réellement senties par la puissance d'une imagination en délire. Il semble alors qu'il suffirait de remplir un verre dans le torrent des pensées qui s'écoulent, pour être grand. Quels merveilleux paysages! quels splendides soleils! que de

tableaux variés de la nature et de la vie ! que d'états d'âme intenses et rapides se succèdent dans tous leurs détails ! Ah ! si dans ces moments d'exaltation puissante, la plume pouvait photographier les tableaux, les drames, les hallucinations qui s'agitent et qui vivent dans la cervelle ; mais plus les enchantements de ce ciel factice sont grands, moins on cherche à en sculpter les flottants nuages.

Cependant cette contemplation passionnée qui vous soutient en l'air un certain temps ne peut toujours suffire. Elle n'est d'ailleurs possible que dans la solitude et le commerce fatal des hommes la brise. De ces hauteurs regrettées, on retombe boiteux dans le monde et l'on souffre aussitôt de l'infériorité relative que donne dans la vie pratique l'habitude du rêve. On est timide et maladroit comme un albatros abattu parmi les grossiers matelots sur le pont d'un navire. On souffre, et, comme le lièvre qui voit la tortue remporter le prix de la course, on se compare aux travailleurs sensés et lourds qui avancent insensiblement et continuellement dans leur voie. On voit, on sent qu'ils vous dépassent sur tous les chemins. La sotte vanité crie qu'on pourrait certes mieux faire et arriver plus vite que chacun d'eux *si l'on voulait.* « Mais la faculté de vouloir manque, » et l'on sent trop bien qu'elle manquera toujours. Cela fait qu'on porte en son âme les tourments et la gêne d'un ennui profond qui répand sur toutes les possibilités de la vie ses

tristes ombres. On se sent ennuyeux, parce qu'on est ennuyé. Toujours distrait, toujours inquiet, sensible et susceptible jusqu'à la folie par les fausses impressions des nerfs surexcités, le malade s'efforce de fuir le contact douloureux des hommes. Le rêveur passionné devient taciturne et muet. Ses yeux s'éteignent. Il se glisse et se dissimule comme s'il avait honte d'être intérieurement malheureux. Serrant les murs ou les haies, comme un pauvre ou comme un voleur, il cherche l'ombre, aime la nuit, préfère les sentiers et les lieux solitaires. Enfin, dans la campagne, les tourments intolérables de son ennui s'apaisent et se transforment insensiblement en mélancolie touchante, en tristesse agréable et poétique.

L'ennui, dont je m'occupe, parce qu'il remplit la vie presque tout entière de Stendhal, l'ennui est, en effet, le grand malheur de la vie, et c'est surtout la maladie des rêveurs au siècle où nous sommes. C'est une maladie qui exige, comme l'amour, de l'imagination et des loisirs. Un paysan, un ouvrier actif, un homme de travail et d'affaires, peuvent avoir *des ennuis*, des contrariétés, des chagrins, mais ils ne connaissent pas l'*ennui*, l'ennui qui donne la mort et qui fait les suicides, l'ennui qui empoisonne le cœur et qui ronge l'âme des gens qu'en apparence on jugerait heureux.

« L'ennui prend des formes diverses. L'âge surtout y met de grandes différences. L'ennui de la jeunesse est celui qui provient d'une force sans règle, d'une

activité sans but, d'une passion sans objet, des efforts confus. L'espace est là si vaste, les rêves qui descendent des régions de l'inconnu sont si brillants, que la réalité en souffre nécessairement. Il arrive aussi parfois que l'adolescent n'attend déjà plus rien, il est comme désespéré d'avance, comme blasé sans avoir joui encore ; l'ennui, dans son âme, n'est autre chose que le vide des aspirations infinies. L'ennui plus tard sera plus amer. L'homme fait a mis la vie à l'épreuve : l'inconnu lui a livré ses secrets ; l'infini a abaissé ses horizons ; il sait désormais à quoi s'en tenir. A l'entraînement de la lutte a succédé une sorte de résignation froide ou de découragement dédaigneux. Le succès n'est pas pour le plus digne. L'amour, la gloire, la puissance, la richesse, les plaisirs, rien ne tient ce qu'il avait promis. Il faut si peu de science pour conduire le monde ! Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est faux ? L'expérience laisse-t-elle un principe debout ? C'est ainsi que l'homme, parvenu au milieu de la vie, la mesure une dernière fois à l'échelle de l'idéal, et ne peut réprimer un sourire d'amertume en comparant le rêve de sa jeunesse avec l'expérience de sa maturité. Mais déjà les années s'ajoutent aux années. Les ombres s'allongent sur la plaine. Nous pouvons compter ce qu'il nous reste de jours. La vie n'est plus devant nous, elle est déjà derrière. Le terme en est trop rapproché pour permettre encore de ces illusions d'optique qui la faisaient fuir dans

un lointain incommensurable. Nous en embrassons le cours. Nous en touchons la fin. C'est dire que nous n'avons plus rien à lui demander. Elle est vide, nous le savons, et elle ne le serait point par elle-même qu'elle le serait pour nous. Il vaudrait la peine de vivre, que nous ne sommes plus à temps pour le faire. L'ennui de la vieillesse, c'est le sentiment que rien n'est réel parce que rien ne dure. C'est le retour que fait le néant sur lui-même en s'avouant sa propre vanité.

Stendhal comme « Madame de Deffand a sans doute connu toutes les formes de l'ennui [1]; mais c'est surtout l'ennui de la vieillesse qu'elle a savouré jusqu'à la lie. Ses meilleurs amis sont morts; elle est en proie aux insomnies; enfin, et pour comble, elle a perdu la vue. Il faut avouer, du reste, qu'elle semble prédestinée au mal qui va l'envahir tout entière. Elle a cette délicatesse de goût qui rend les natures distinguées si vulnérables, et ce discernement qui, pénétrant sous la surface des choses, en trouve d'abord le fond, c'est-à-dire l'insuffisance. Elle connaît le monde et elle s'est aperçue depuis longtemps, dit-elle, qu'on peut diviser les hommes en trois classes : les trompeurs, les trom-

[1] Cette peinture énergique et fine d'une âme supérieure dévorée par l'ennui, représente assez fidèlement les tourments secrets de Stendhal pour que je l'emprunte à M. Schérer, d'autant plus volontiers qu'elle montre certaines conséquences funestes de la philosophie du dix huitième siècle qui était, comme on sait, celle de Stendhal.

pés et les trompettes. Il y a des imbéciles qui l'assomment de leurs lieux-communs, et il y a des hommes de talent qui sont bas, faux ou jaloux. On voit que Madame du Deffand n'est pas indulgente. Eh bien, elle a porté sur elle un même regard non moins inexorable. Rien de triste comme ses retours sur sa vie. Il lui semble qu'elle n'a connu personne et n'a été connue de personne, que tous ses jugements ont été faux ou téméraires, qu'elle a dressé de ses mains les piéges où elle est tombée. L'abîme est partout, au dedans comme au dehors, et comment pourrait-elle en sortir? Elle se trouve juste assez d'esprit pour toucher les limites de cet esprit. Ses facultés sont incomplètes. La force de sa pensée ne va pas jusqu'au talent; elle comprend et ne sait pas rendre; son intelligence est active, mais cette activité est en pure perte; elle est privée du sentiment, et elle a la douleur de ne pouvoir s'en passer. Il y a des moments, à l'en croire, où elle voudrait être bête à manger du foin. Ainsi, pessimisme universel, souverain mépris de tout, de tous, et tout d'abord de soi. Et comme rien ne vaut, elle ne met d'intérêt à rien. Elle n'a pas de passion, pas de désir, pas même de curiosité. Elle est arrivée à une indifférence qui n'est pourtant pas un soulagement, parce que cette indifférence se connaît, se redoute, se prend en dégoût. Elle haît donc la vie, et pour comble de misère, elle craint la mort; elle ne sait s'il y a un autre monde, mais s'il en

est, et quel qu'il soit, elle l'appréhende. Elle voudrait ne plus être ici-bas, mais en même temps elle voudrait jouir du plaisir de ne plus y être. Écoutez-la dire et redire sur tous les tons qu'il y a un malheur inconsolable, suprême, celui d'être né, et que le remède est pire que le mal. Si du moins elle pouvait s'oublier un instant; mais l'ennui est comme la crainte, il s'augmente des efforts faits pour le combattre. Il y a des distractions, mais la même disposition qui fait qu'on en a besoin fait aussi qu'on en éprouve l'insuffisance. Recourra-t-elle à la société, à la lecture? comme si elle avait encore quelque chose à attendre des livres ou des hommes! Et cependant il faut bien qu'elle se fuie, puisqu'elle ne peut se supporter. Comme disait la duchesse du Maine, elle n'est pas assez heureuse pour pouvoir se passer des choses dont elle ne se soucie pas. Elle est donc obligée de s'amuser à des riens, de rechercher la conversation des sots, de se faire une ressource de ceux-là mêmes qu'elle méprise, de tout préférer à la solitude, et de se sentir honteuse de cette petitesse et de cette contradiction. Est-ce assez? Pas encore. L'ennui donne au caractère je ne sais quoi de désolé, d'aride, d'égoïste; il se sent dépendant et il en est humilié; ses préoccupations sont à la fois personnelles et mesquines; il fait le vide et l'élargit sans cesse; il flétrit, il corrompt. Madame du Deffand l'a défini d'un mot: « C'est le ver solitaire qui absorbe tout et qui fait que rien ne profite. »

Quelle maladie mentale est comparable à cet ennui, le grand monstre moderne qui dévore tous ceux dont la vie n'est point absorbée par les petites choses : sagement et bêtement active. Stendhal, plus qu'aucun autre, a senti les morsures de ce ver rongeur. Jusqu'à la fin, il a souffert ce tourment qui dévaste l'âme, qui trouble le regard et ne laisse voir le monde et la vie qu'au point de vue de la fin inévitable et comme à travers le néant. Quel beau livre il y aurait à faire sur ce monstre-protée de l'Ennui. Que de cerveaux il a brisés de ses griffes cruelles ! Que d'intelligences il a dominées et perverties jusqu'à l'hébêtement et à la folie. Rousseau, Chateaubriand, de Vigny, Lamartine, Baudelaire, tous les poètes ont souffert ce mal que l'un d'eux appelait la *désespérance* parce qu'en effet l'ennui, le désenchantement et le désespoir ne font qu'un. Ils passaient cependant pour spiritualistes. Mais on sait que tous ceux qui pensent et raisonnent longtemps sont sceptiques, parce qu'une vérité chasse l'autre, que tous nos raisonnements sont successifs, et que nous ne pouvons voir de l'Ensemble que des morceaux.

Au-dessus de toutes les sciences humaines plane un doute ; car il est possible que tout ce qui nous paraît vrai ne le soit pas. Le malheureux Jouffroy croyait aussi le scepticisme à jamais invincible et le regardait, avec stupeur, comme le dernier mot de la raison sur elle-même.

Ce douloureux scepticisme est la conséquence de la vie solitaire consacrée à la poursuite infatigable de la vérité. C'est la maladie propre de tous les rêveurs, abdiquant leur volonté défaillante pour se plonger dans la vie universelle et y trouver enfin la permanence et le repos. Livrés alors, comme Oberman, à ce qui change autour de nous, dans cet ordre toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur d'une herbe : nous partageons cette vie générale, et nous nous écoulons avec ces formes instantanées.

— Que me parlez-vous du calme des chrétiens. Les croyances religieuses qui secouaient Pascal sur son lit de sceptique ne pouvaient consoler ce puissant esprit. Il voulait cependant, de toutes ses forces croire, mais, hélas ! ces espérances chimériques ne résistent pas à cinq minutes de réflexion sévère et d'examen.

A un autre point de vue, quand on ne voit dans l'homme qu'un animal ingénieux, dans son esprit que le miroir conscient de l'univers, miroir fragile que la mort brise ; quand on songe que l'humanité elle-même périra tout entière sur le grain de sable qu'elle occupe, on cherche en vain ce qui peut donner un prix absolu à la vie humaine, individuelle ou collective. Supposez, en effet, l'humanité morte et demandez-vous à quoi elle a servi dans l'hypothèse matérialiste ?

Nous errons ainsi à travers la vie, sur la route infinie d'un doute sans repos : « voilà pourquoi l'ennui

nous dévore, les passions nous égarent, et le suicide, démon des ténèbres, nous attend à notre chevet, ou nous attire le soir sur le bord des eaux. Nous n'avons plus de fond solide pour y jeter l'ancre de la volonté, et cette ancre inutile s'est brisée dans nos mains. Nous avons perdu la garde de nous-mêmes, l'empire de nos affections, la conscience de nos forces. Nous doutons même de l'existence, et l'on nous voit sans cesse arrêtés devant le spectacle de notre propre vie comme un homme qui s'agite dans la fièvre et s'éveille en criant : « que signifie ce rêve[1] ? »

La conséquence de ces vues, c'est une indifférence radicale, une inertie rêveuse ou le suicide.

— Cependant est-il juste d'attribuer aux doctrines ces funestes effets de la faiblesse du tempérament et du caractère? L'athéisme et le naturisme ne produisent pas nécessairement cette vue permanente du néant final qui est comme l'hallucination d'une contemplation prolongée. Le relatif dans lequel nous nous agitons existe pour les athées comme pour les autres, et rien n'empêche de prendre intérêt aux phénomènes qui se produisent et qui passent au sein de l'écoulement général. Stendhal lui-même, après ses idées de suicide, qui l'occupaient à l'époque d'*Armance*, se guérit par la distraction mondaine, par l'amour des plaisirs sensibles, par l'attention charmée qu'il donne

[1] George Sand.

aux livres, à la musique ou aux tableaux. Le vendredi 26 mars 1830, « après avoir lu les *Consolations* trois heures et demie de suite, » il écrivait à M. Sainte-Beuve la lettre suivante :

« S'il y avait un Dieu, j'en serais bien aise, car il me payerait de son paradis pour être honnête homme comme je suis.

» Ainsi je ne changerai rien à ma conduite, et je serai récompensé pour faire précisément ce que je fais.

» Une chose cependant diminuerait le plaisir que j'ai à rêver aux douces larmes que fait couler une belle action : Cette idée d'en être *payé* par une récompense au paradis.

» Voilà, Monsieur, ce que je vous dirais en vers si je savais en faire aussi bien que vous. Je suis choqué que vous autres, qui *croyez en Dieu*, vous imaginiez que, pour être au désespoir trois ans de ce qu'une maîtresse vous a quitté, il faille croire en Dieu. De même un Montmorency s'imagine que, pour être brave sur le champ de bataille, il faut s'appeler Montmorency. »

D'après cette lettre il semble que la philosophie de Stendhal ne l'a pas rendu malheureux. S'il a souffert, ce n'est pas de l'idée qu'il se faisait du monde. On ne souffre plus des idées dès qu'on se jette dans la mêlée humaine et dans l'action dont le bruit les fait taire. L'athéisme et le matérialisme

ne sont des doctrines dangereuses que pour ces rêveurs tristes et tendres qui sont altérés d'infini. Il suffit d'être actif et d'agir fortement pour supporter la vie et pour l'aimer. Ainsi le bonheur d'un homme dépend bien plus de l'emploi de sa vie présente que de ses idées sur la vie future.

Quelles que soient vos opinions et vos croyances vous souffrirez toujours des agitations inquiètes et stériles du rêve, tandis que vous jouiriez, au contraire, du déploiement de votre énergie employée à des actions fortes.

Qu'y a-t-il d'ailleurs de si rare dans cet ennui dont on se pare comme d'un deuil éclatant. C'est la prétention fort vulgaire des martyrs ridicules, des victimes du livre, des ambitieux déçus, des amoureux trompés, des musiciens sans voix, des imagineurs sans patience, des poètes sans œuvres et des artistes sans talent. Tous ces gens ne sont pas plus rares que les rêvasseurs paresseux. — Henri Beyle lui-même, avant d'être l'actif Stendhal, a passé par cette triste et méprisable période dont le roman de Benjamin Constant nous présente l'analyse navrante. Il a connu l'ennui vaniteux et dupeur « comme tous les hommes de notre âge qui ont entremêlé leurs études vagabondes de loisirs nombreux et indéfinis. Stendhal, comme Adolphe, sait, il a réfléchi, il a rêvé pour l'avenir bien des voyages dont il ne voudrait plus maintenant, bien des gloires qu'il dédaigne aujourd'hui comme

s'il les avait usées. — Il a dévoré dans ses ambitions solitaires plusieurs destinées dont une seule suffirait à remplir sa vie; il a vécu des siècles dans sa mémoire, et il n'est encore qu'au seuil de ses années. Habitué dès longtemps à converser avec lui-même, à se raconter les grandes choses qu'il espère accomplir, il est tout simple qu'il dédaigne la société réelle qu'il n'a pas étudiée, et qui ne peut le deviner. L'ennui, chez les âmes élevées, chez celles surtout qui ont vingt ans, est presque toujours accompagné d'une exorbitante vanité. Comme elles aperçoivent en dedans un monde supérieur, plus grand, plus beau, plus varié ; comme elles ont peuplé leur conscience des souvenirs d'une vie imaginaire ; comme elles comparent incessamment le spectacle de leurs journées au spectacle de leurs rêveries, le dédain et l'impertinence ne sont chez elles qu'une forme particulière de la douleur.

» Adolphe est las de lui-même et de sa puissance inoccupée ; il aspire à vouloir, à dominer, à parler pour être compris, à marcher pour être suivi, à aimer pour mettre à l'ombre de sa puissance une volonté moins forte que la sienne, et qui se confie en obéissant. S'il avait choisi de bonne heure une route simple et droite ; si, au lieu de promener sa rêverie sur le monde entier qu'il ne peut embrasser, il avait mesuré son regard à son bras ; s'il s'était dit chaque jour en s'éveillant : voilà ce que je peux, voilà ce que

je voudrai; s'il avait marqué sa place au-dessous de Newton, de Condé ou de Saint-Preux ; s'il avait préféré délibérément la science, l'action ou l'amour ; s'il avait épié d'un œil vigilant le premier éveil de ses facultés, s'il avait démêlé nettement sa destinée, s'il avait marché d'un pas sûr et persévérant vers la paix sereine de l'intelligence, l'énergique ardeur de la volonté ou le bonheur aveugle et crédule, il ne serait pas vain, il ne dédaignerait pas.

Une fois engagé dans la voie préférée, l'emploi légitime de ses forces suffirait à l'occuper. L'œil attaché sur l'horizon lointain, mais sûr d'arriver, il ne détournerait pas la tête pour regarder en arrière ; il se résignerait de bonne grâce à la continuité harmonieuse de ses efforts. Si haut que fût placé le fruit doré de ses espérances, le courage ne lui manquerait pas avant de le cueillir.

— » Mais comme il n'a pas mesuré sa volonté à sa puissance, comme il a tout désiré sans rien vouloir, il *s'ennuie*, il dédaigne, il ne prévoit pas. »

Le malheur naît en bien des âmes de ce mélange d'égoïsme et de sensibilité, d'ambition et de mépris, qui empêche à la fois de renoncer et de vouloir. Ce malheur est assez vulgaire pour ne pas s'y complaire. Il n'y a rien de grand ni de glorieux dans l'ennui. Ce qui est rare, ce ne sont pas les esprits agités de folles chimères, toujours inquiets et mécontents, ce sont les intelligences actives, énergiques et qui savent

borner leurs désirs à leur puissance. Le sens commun est moins vulgaire que son nom ne le ferait croire. Vous ne méprisez l'existence que par habitude paresseuse, faute de savoir en bien user. Rompez cet abandon de l'être moral aux forces naturelles qui l'entourent, fuyez ce pays de la paresse et de l'illusion renaissante, persuadés que la vue renouvelée de ces décevants mirages, vous cache la lâcheté de ce quiétisme apathique, de ce panthéisme vaniteux. Soyez enfin persuadés que vous n'êtes pas un *monstre* de tristesse, un malheureux géant du Doute, un martyr unique de l'Ennui. Bien d'autres ont parcouru ces chemins douloureux et déserts avant de prendre leur place et leur part de bonheur dans la cité des hommes.

Tous les êtres qui pensent ont passé par là. Ce sont des chagrins qui peuvent nous grandir, s'ils durent peu et s'ils n'entament pas la volonté, mais il faut s'en débarrasser pour agir et se mêler aux hommes.

— Sous ces grandes douleurs dont on se pare dans sa cellule comme d'un superbe manteau, il y a bien des petites misères, une impuissance honteuse d'elle-même et qui se dissimule sous les voiles de la rêverie immense et du dédain, une vanité qui se joue à elle-même les rôles de *Manfred* et de *Faust*, sans voir que les doutes d'*Hamlet* et les ennuis d'*Adolphe*, les tristesses superbes de *René*, les souffrances de *Joseph Delorme* ne sont rien dans le monde sans le talent de leurs auteurs.

Quand on est orgueilleux et faible, naturellement rêveur et paresseux, on pousse la perversité du rêve hors des bornes communes et l'on se fait une sorte de royauté dans un monde à part où l'on domine seul. On se fait solitaire par ambition déçue : c'est la foule insoumise qui vous mène au désert.

De là ce grand amour des choses éternelles, amour dupeur qui n'est peut-être que l'envers de vos déceptions.

Ne vous demandez pas s'il vaut mieux vivre comme Pascal ou comme Stendhal. Inventez pour vous-même vos motifs d'agir. L'homme sage, d'ailleurs, apparaît mieux en Vauvenargues.

Stendhal n'a vécu que pour le plaisir, Pascal se refusait tout ce qui pouvait lui être agréable avec la même passion que Stendhal le cherchait. L'un était un viveur, un jouisseur, un égoïste qui voulait avant tout se réjouir, jouir, être heureux et qui, malgré quelques plaisirs rares et toujours payés s'ennuya bien souvent et fut bien triste. Pascal fut un stoïque-chrétien. Il s'était fait de la vertu une idée surnaturelle, un idéal inhumain qui rendrait, en se généralisant, toute société impossible.

Tous deux avaient profondément réfléchi sur la vie et c'est ce qui les a rendus profondément tristes.

La contemplation fut la seule joie, la seule activité de Pascal, qui, malade, ambitieux, et ne pouvant pas réussir, à ses souhaits, du côté de la vie mon-

daine, se jeta avec toute sa passion et tout son génie à l'autre extrémité. On a eu raison de dire qu'on ne connaît pas la nature humaine quand on n'a pas habité en esprit Port-Royal. Contempler les choses éternelles, s'élever au-dessus du monde pour le mépriser, se dégager de toutes choses humaines, couper soi-même, de son vivant, tous les liens qui nous attachent à la terre, passer sa vie à réfléchir le néant et le vide de *tout:* c'est l'apparence trompeuse d'une grande vie. Mais la folie, ce gouffre béant que voyait Pascal, la folie entoure et cerne de tous côtés la place d'où Pascal rêvait et pensait à ces espaces infinis dont le silence éternel effrayait sa raison toujours soumise et toujours révoltée.

La vie de Stendhal est moins grande, mais il n'est pas mort fou. Il s'est rabaissé à sentir mille petits plaisirs qui abaissent l'âme et la dégradent, mais il a fait servir ses plaisirs eux-mêmes à une fin plus haute. Sans perdre de temps à s'instruire, il pensait et comparait en toutes circonstances. Son tort fut de ne croire qu'à la sensation et de se laisser devenir, en vieillissant, un Italien purement sensuel. Pascal et Stendhal, aux deux pôles, montrent ce que peut devenir l'intelligence humaine, en prenant au début deux chemins différents. — Ces deux hommes ne peuvent être, ni l'un ni l'autre, proposés en exemple ni en modèles. Si l'on voulait citer le nom d'un sage moderne, il semble que la saine activité, la vie utile et

généreuse que rêvait Vauvenargues est un idéal convenable.

XI.

Quand on ne peut légitimement croire à l'existence de Dieu ni à la vie future, il faut se dévouer à l'Humanité et vivre en elle. C'est le seul moyen de donner à son existence un emploi généreux et un but élevé. Ce ne sont point les doctrines athée et matérialiste de Stendhal qui ont besoin d'excuse, puisqu'elles sont les seules acceptables ; mais sa conduite, imparfaite comme celle de tous et qui s'est souvent éloignée de l'idéal moral qu'il concevait.

De son temps, comme du nôtre, une raison ferme, éclairée par la science et par l'analyse, ne pouvait plus admettre l'existence d'un Dieu personnel. L'idée de Dieu n'est plus aujourd'hui qu'une idée humaine, idée de cause, de perfection ou d'infini, à laquelle l'imagination et le sentiment religieux donnent la vie.

Dès qu'on raisonne on ne peut, malheureusement, plus croire à la seule immortalité désirable : celle de la personne persistant avec conscience, responsabilité et souvenir : car la mémoire, nécessaire au sentiment d'identité personnelle, n'existe que dans le cerveau désorganisé par la mort.

On devient donc, dès qu'on analyse, athée et matérialiste comme Beyle.

La seule grandeur qui nous reste est de nous associer par la pensée aux destinées futures de notre race et à l'éternité de la Substance infinie dans laquelle nous vivons.

Toutes les formes sous lesquelles on a rêvé la vie future ne sont, à l'examen, que des imaginations d'enfants. Au fond, si belles qu'on les fasse, les vies futures ne nous contenteraient pas : car notre cœur est insatiable ; c'est la perfection qu'il réclame et, à moins d'être Dieu, il ne serait pas satisfait. A la place des espérances religieuses que la raison n'accepte plus, il faut donc mettre les joies de la science, les plaisirs désintéressés de cette curiosité active qui nous fait assister sans souffrir au grand spectacle de l'univers et de l'humanité. Au lieu de l'adoration et de la prière inutilement adressées vers un être qui n'est pas une personne, mais une conception variable de l'esprit humain, nous devons développer en nous cette noble disposition de l'intelligence qui se soumet à ce qu'elle comprend, qui considère le monde comme un sujet d'étude et les produits de la pensée comme un objet d'admiration.

Entraînés vers la mort par la fuite rapide des heures, il nous reste la contemplation réfléchie de la nature immortelle. En pensant cette immortalité, nous la réalisons en quelque sorte en nous-mêmes.

Ce sont là les compensations qu'oppose la vie réfléchie aux joies inconscientes de la vie instinctive et spon-

tanée (qui demeure, peut-être, plus heureuse) et qui sera longtemps encore le seul mode d'existence des foules.

On voit ainsi comment, à l'exemple de Beyle, les esprits réfléchis sont contraints de renoncer à l'espoir consolant d'une vie immortelle. Mais c'est ici que l'appréciation de la vie humaine diffère suivant l'éducation et les tempéraments. Pendant que la vie sociale conserve tout son charme pour les hommes actifs qui l'emploient sans jamais prévoir l'inévitable fin, d'autres esprits plus sombres ne songent qu'à cette fin dont ils sont préoccupés tous les jours. — A quoi bon, disent-ils, sortir un instant du néant pour y rentrer ? A quoi bon vivre un jour s'il faut mourir ? Malheur à moi, malheur à cette matière pensante qui réfléchit un instant l'univers pour lui rendre bientôt les éléments qui l'ont formé ! — A quoi bon ces tristes pensées dit à son tour le groupe des épicuriens aimables ? Si vous n'avez qu'une journée à vivre, vivez-la du moins et ne la pleurez pas. « Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexion sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi ; et, parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connaissance de ses propres maux [1]. » Ainsi, suivant les caractères et les tempéraments, la vie peut apparaître comme un rêve aimable, comme un songe incompréhensible, comme

[1] Saint-Evremond.

une occasion fortuite et mystérieuse de sensations variées. Je crois que cette dernière vue, qui n'est pas la plus haute ni la plus estimable, fut trop souvent celle de Stendhal. Épicurien cosmopolite, sans famille et sans patrie, il prit la vie comme un hasard que l'on peut rendre heureux, et toujours à la piste du bonheur sensible, il ne vit dans la courte durée de son existence qu'une mystérieuse occasion de plaisir. Ce qui lui manqua, ce ne fut pas l'esprit, mais la force généreuse d'un cœur sympathique. Il avait cependant assez de force dans l'esprit pour ne pas craindre d'être bon. Sa terreur d'être dupe et de paraître faible fut si grande qu'elle l'a rendu presque méchant. Sans rien changer à ses doctrines, il aurait pu les rendre plus estimables en sa personne en y joignant le dévouement.

Si éphémère qu'elle soit, la vie humaine paraît généralement un bien. Elle possède un prix incomparable puisqu'elle semble être le dernier résultat des efforts par lesquels la nature cherche à prendre conscience d'elle-même. Pourquoi dès lors l'individu qui réfléchit en son cerveau le monde et qui se sent être comme la conscience de l'univers, ne prendrait-il pas au sérieux son existence et celle de l'humanité. La vie de chaque homme est bornée par le temps, mais celle de l'humanité progressive est immense et mérite qu'on s'y dévoue tout entier. Si le bonheur d'un seul est peu de chose et que le bonheur

soit pourtant le but de la vie, cherchons-le d'une façon collective et impersonnelle qui l'agrandit. La morale du bonheur est d'autant plus funeste qu'elle se rétrécit davantage. Elle est salutaire et vraie dès qu'elle inspire le dévouement. C'est sur le fondement de la justice qu'est établi le devoir social. Nul homme n'est dispensé d'être utile et bienfaisant.

La conscience, en dernière analyse, n'est qu'une façon de regarder. Si vous jugez que la mort est un mal pour tous et que cette vue vous jette à l'eau pour sauver un homme, vous êtes vertueux.

La philosophie du plaisir est donc vraie quand elle dit à l'homme : « ne songe pas à toi-même ou le moins possible, le bonheur d'un seul est peu de chose. Sois actif au profit de tous. Songe à l'avenir du monde et à tous ceux qui ne sont pas. Vis pour tes voisins et tes proches. Au lieu de te replier paresseusement sur toi-même, développe généreusement ta nature et fais rayonner ta pensée. Ta vie d'abord sans but devient utile et prend ainsi de l'intérêt. » La seule chose qui puisse consoler un homme de vieillir est de laisser derrière soi des souvenirs vivants qui fassent bénir sa mémoire.

Stendhal, nous l'avons laissé voir, a trop considéré la vie comme une occasion de jouissances individuelles. Cependant au lieu d'être un réservoir passif des sensations que la nature dépose en chacun de nous, il a su réagir sur ses impressions pour nous

les transmettre. C'est ainsi qu'il a fait servir ses plaisirs et ses observations à l'utilité générale. Cette conduite n'a rien d'héroïque sans doute et cependant elle a suffi à relever sa vie. Malgré tous les reproches qu'on peut leur faire, il a par ses livres fait œuvre d'homme et laissé de son passage sur la terre des traces qui durent encore.

XII.

Consacré à Stendhal philosophe, ce chapitre serait incomplet s'il n'indiquait pas l'influence de la philosophie de Beyle sur sa critique.

Il doit montrer comment sa critique d'art se rattache à sa philosophie, c'est-à-dire comment sa façon de comprendre la vie a influé sur sa manière de sentir et de juger les arts.

De nos jours une transformation radicale s'est faite dans l'ancienne critique. La superficielle rhétorique des La Harpe a disparu. La critique qui l'a remplacée est devenue historique et physiologique.

Cette critique interroge l'auteur dans toutes ses formations, et, pour la mieux comprendre, elle replace son œuvre dans le milieu qui a déterminé sa production et qui l'explique.

Elle emploie au service des études morales les mêmes procédés qui servaient uniquement à l'étude des faits naturels.

C'est ainsi que l'ancienne critique littéraire, œuvre ingénieuse et arbitraire du goût individuel [1], s'est transformée de nos jours en philosophie de l'art et des lettres.

Il importe de faire remarquer que cette transformation est, en grande partie, due à l'initiative de Stendhal.

Quand on examine de près ses habitudes d'esprit dans la contemplation de l'histoire, dans l'étude des arts et de l'homme, on ne s'étonne plus de l'isolement intellectuel au sein duquel il a vécu, tant son point de vue est supérieur à celui de ses contemporains, tant ses procédés d'analyse philosophique et littéraire sont en avance sur son temps.

En effet, les jugements des hommes les uns sur les autres, les critiques des artistes sur les ouvrages de leurs rivaux ne sont, habituellement, que des commentaires de leur propre vie. La paresse, dit Stendhal, nous force à nous préférer : voilà pourquoi, si

[1] « Un critique sait maintenant que son goût personnel n'a pas de valeur, qu'il doit faire abstraction de son tempérament, de ses inclinations, de son parti, de ses intérêts, qu'avant tout son talent est la sympathie, que la première opération en histoire consiste à se mettre à la place des hommes que l'on veut juger, à entrer dans leurs instincts et dans leurs habitudes, à épouser leurs sentiments, à repenser leurs pensées, à reproduire en soi-même leur état intérieur, à se représenter minutieusement et corporellement leur milieu, à suivre par l'imagination les circonstances et les impressions qui, s'ajoutant à leur caractère inné, ont déterminé leur action et conduit leur vie. »

nous n'y prenons garde, nous n'estimons que ce qui nous ressemble et qui, par cela seul, nous plaît.

« Au milieu de cette immense variété que la nature offre aux regards de l'homme, il ne remarque à la longue que les aspects qui sont analogues à sa manière de chercher le bonheur. Gray ne voit que les scènes imposantes; Marivaux que les points de vue fins et singuliers. Tout le reste est ennuyeux. La différence qui sépare leur manière habituelle de voir et leurs œuvres naît de leur tempérament.

» En politique, comme dans les arts, on ne peut s'élever au sublime sans connaître l'homme, et il faut avoir le courage de commencer par le commencement, la *physiologie*.

» Une partie de la biographie des grands hommes doit être fournie par leur médecin.

» Pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs du temps auquel ils appartenaient.

» Le talent vrai, comme le Vismara, papillon des Indes, prend la couleur de la plante sur laquelle il vit : moi, qui me nourris des mêmes anecdotes, des mêmes jugements, des mêmes aspects de la nature, comment ne pas jouir de ce talent qui me donne l'extrait de ce que j'aime?

» Quelle excellente source de comique pour la postérité! les La Harpe et les gens du goût français, ré-

gentant les nations du haut de leur chaire, et prononçant hardiment des arrêts dédaigneux sur leurs goûts divers, tandis qu'en effet ils ignorent les premiers principes de la science de l'homme.[1] De là l'inanité des disputes sur Racine et Shakespeare, sur Rubens et Raphaël. On peut tout au plus s'enquérir, en faisant un travail de savant, du plus ou moins grand nombre d'hommes qui suivent la bannière de l'auteur de *Macbeth* ou de l'auteur d'*Iphigénie*. Si le savant a le génie de Montesquieu, il pourra dire : « Le climat tempéré et la monarchie font naître des admirateurs pour Racine. L'orageuse liberté et les climats extrêmes produisent des enthousiastes à Shakespeare. » Mais Racine ne plût-il qu'à un seul homme, tout le reste de l'univers fût-il pour le peintre d'*Othello*, l'univers entier serait ridicule s'il venait dire à un tel homme, par la voix d'un petit pédant vaniteux : « Prenez garde, mon ami, vous vous trompez, vous donnez dans le mauvais goût : vous aimez mieux les petits pois que les asperges, tandis que *moi* j'aime mieux les asperges que les petits pois. »

» La préférence, dégagée de tout jugement accessoire, et réduite à la pure sensation est inattaquable.

[1] De même qu'il y a une température physique qui, par ses variations, détermine l'apparition de telle ou telle espèce de plantes ; de même il y a une température morale qui, par ses variations, détermine l'apparition de telle ou telle espèce d'art.

» Les bons livres sur les arts ne sont pas les recueils d'arrêts à la La Harpe; mais ceux qui, jetant la lumière sur les profondeurs du cœur humain, mettent à ma portée des beautés que mon âme est faite pour sentir, mais qui, faute d'instruction, ne pouvaient traverser mon esprit.

» C'est aux médecins idéologues qu'il faut demander justice de tous ces jugements téméraires sur lesquels Paris voit bâtir, tous les vingt ans, quelque science nouvelle. *Facta, facta, nihil præter facta*, sera un jour l'épigraphe de tout ce qu'on écrira sur l'homme. Alors on méprisera les systèmes qui s'accordent à mépriser l'empirisme, c'est-à-dire l'expérience.

» C'est dans l'examen sévère et microscopique des

Les productions de l'esprit humain, comme celles de la nature vivante, ne s'expliquent que par leur milieu.

La méthode moderne qui commence à s'introduire dans toutes les sciences morales, consiste à considérer les œuvres humaines et, en particulier les œuvres d'art, comme des faits et des produits dont il faut marquer les caractères et chercher les causes; — rien de plus... Elle ne vous dit pas: « méprisez l'art hollandais, il est trop grossier, et ne goûtez que l'art italien. Elle ne vous dit pas non plus: « méprisez l'art gothique, il est maladif, et ne goûtez que l'art grec. » Elle laisse à chacun la liberté de suivre ses prédilections particulières, de préférer ce qui est conforme à son tempérament, et d'étudier, avec un soin plus attentif, ce qui correspond le mieux au développement de son propre esprit... Elle est une sorte de botanique appliquée, non aux plantes, mais aux œuvres humaines. *Philosophie de l'Art, par H. Taine.*

concomitances que gisent les découvertes à faire. Il n'y a pas ici effort d'une seule tête. Le travail peut se partager; il faut une suite de vingt savants pour *ne voir que ce qui est*[1]. »

Sans multiplier les exemples et les preuves, on voit de suite que Stendhal étudie les productions de l'art comme M. Taine et les lois de la vie comme Émerson ou Montesquieu.

Ces habitudes d'esprit qui lui étaient si particulières sont fort importantes à noter, car elles contenaient en germe toute la nouvelle méthode de critique historique et littéraire.

Ces habitudes consistent essentiellement à transporter dans les études morales les procédés d'examen et d'analyse des sciences physiques, à observer et à définir les dépendances et concomitances des esprits et des produits de l'esprit qui ont, comme les choses physiques, leurs rapports constants et leurs conditions nécessaires.

Le progrès dans les sciences morales résulte du bon emploi de l'analyse qui doit multiplier les faits que désigne un nom. C'est, par exemple, ce que nous avons vu faire à Stendhal « *le plus grand psychologue du siècle et des siècles précédents*[2] » dans l'analyse scientifique des sentiments réunis sous le mot *amour*.

[1] *Histoire de la peinture en Italie.*

[2] Les expressions soulignées sont de M. H. Taine. V. *Les Philosophes français au XIX siècle*, chapitre XII.

Historien critique de la peinture en Italie, Stendhal éclaire les époques, montre les conditions favorables et défavorables, cherche toujours les causes, les trouve souvent; et, tantôt par l'état des mœurs environnantes, tantôt par la biographie détaillée des artistes, explique et fait voir le mode de formation des écoles et des principaux monuments de la peinture italienne.

Critique de musique, quand il nous raconte les vies de Rossini, de Haydn, de Mozart et de Métastase, il reste encore fidèle à ces mêmes habitudes d'esprit. Il fait ce qu'on nomme aujourd'hui de la critique naturelle. Il cherche dans l'âme de ces artistes les causes des qualités de leurs ouvrages. Et, pour mieux connaître cette âme qui est elle-même un produit de la race, du sol et du climat, il remonte à leur famille, montre les influences du sang, de l'éducation, et rassemble tous les indices, autrefois négligés, de la complexion et du tempérament qui, façonnés par les circonstances et par le travail volontaire, forment, à la longue, le caractère moral d'où tout dérive.

Il n'a garde d'oublier et il exagère parfois les influences, toujours vagues, qui naissent des mœurs et des gouvernements.

Ainsi, longtemps avant M. Taine et même avant Sainte-Beuve, on le voit pratiquer en tous ses ouvrages, et sans la réduire en système, la théorie deve-

nue célèbre de la race, du milieu et du moment[1].

On voit comment la façon de comprendre la vie et la liberté humaines influe sur la manière de sentir et de juger les arts. Il n'y a point d'Idéal fixe ni de Beau absolu. « Chacun pris en son air est agréable en soi. » L'homme, toujours variable, selon les pays et les temps, est cependant, partout, l'unique mesure et l'unique juge. Et comme la liberté d'un homme n'est, en définitive, que l'ignorance habituelle des motifs qui le déterminent, Stendhal et les critiques de son école indiquent précisément les motifs généraux qui pèsent sur chaque artiste et qui, à tel moment donné, sollicitent toutes les intelligences actives en un certain sens qu'il constate. Par conséquent l'histoire qui se compose de faits humains, intellectuels, moraux, n'est au fond qu'une géométrie de forces, un difficile problème de mécanique.

Montesquieu seul, avant Stendhal, s'était placé à

[1] « La race, c'est cette disposition innée, héréditaire, variable selon les peuples, liée à des différences marquées dans le tempérament et dans la structure du corps. Le milieu, c'est l'ensemble des circonstances naturelles ou des circonstances politiques et sociales qui dérangent ou complètent le naturel et modifient ainsi l'influence qu'apporte avec elle la structure intérieure des races. Le moment représente un genre d'influence qui se compose de la vitesse acquise par l'impulsion permanente de la race et du résultat déjà produit par le milieu dans lequel elle vit. Ces forces primordiales engendrent un système d'effets qui est précisément une civilisation et dont le type le plus expressif est une littérature. »

ce point de vue pour expliquer les mœurs et contempler l'histoire ; il faudrait donc, s'il n'était mieux connu, lui accorder ici autant d'espace qu'à Helvétius, car il a eu, sur la formation d'esprit de Stendhal, une égale influence. C'est d'eux et de Cabanis qu'il tient ses procédés d'observation psychologique.

Mais tout le monde a lu les livres de Montesquieu. On sait qu'il se montre toujours curieux des faits primitifs et importants qui modifient à la longue les individus et les peuples. On n'ignore pas la part qu'il accorde aux climats. On a vu dans ses considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, combien il est habile à découvrir les faits capitaux qui expliquent l'accroissement et la ruine de l'empire.

Par le même tour d'esprit, appliqué à d'autres objets, mais d'un point de vue analogue, Stendhal observe comment les caractères sont formés par leurs alentours, par l'influence prédominante d'une idée sur ses voisines, par le règne ou l'emploi constant d'une passion ou d'une faculté que le tempérament et les circonstances rendent à la fin maîtresse.

Dans ses romans, comme dans sa critique, son attention est d'abord attirée et ses recherches concentrées sur les explications naturelles des phénomènes moraux. Il a remarqué que chaque homme a son allure intérieure dominante, sa démarche habituelle d'esprit, sa passion maîtresse qu'il faut d'abord

connaître parce qu'elle explique tout et qu'elle dure jusqu'à la fin. N'est-ce point, dans une autre sphère, le procédé de Montesquieu cherchant d'abord les causes primordiales et générales qui entraînent avec elles les accidents particuliers qu'elles expliquent, et qui, par leur influence persistante et cachée, font les mœurs et la destinée des nations comme des particuliers.

Les climats, dit Stendhal, font à la longue naître les tempéraments.

La nature de l'air dans lequel nous nageons constamment, la nature des plantes qui font notre nourriture, ou des animaux que nous dévorons, et qui se nourrissent de ces plantes, varient avec le climat... Quand Helvétius a nié l'influence des climats, il a donc dit à peu près la meilleure absurdité du siècle.

Le climat ou le tempérament fait la force du *ressort*.

L'éducation ou les mœurs, le *sens* dans lequel ce ressort est employé.

Dans la monarchie, le fils de Marius, ne pouvant avoir une compagnie sera Cartouche. Je suppose, dit Stendhal, que les parents donnent le tempérament, le *ressort;* et l'éducation, le *sens* dans lequel il agit.

Souvent il lance des paradoxes qui se rattachent à cette manière de voir et qui, malgré leur exagération évidente, reposent au fond sur une idée juste. Ainsi : « La force d'âme qu'Éponine employait avec un dévouement héroïque à faire vivre son mari dans la

caverne sous terre et à l'empêcher de tomber dans le désespoir, s'ils eussent vécu tranquillement à Rome, elle l'eût employée à lui cacher un amant. Il faut un aliment aux âmes fortes. »

Ailleurs il étudie, sous l'apparence, le fort et le faible du caractère : ici du roc et plus bas du sable, recouverts d'une égale verdure. Le granit, c'est le caractère naturel et foncier d'un homme, sa manière habituelle de chercher le bonheur : souvent dissimulé sous des apparences polies dans le commerce hypocrite du monde, il se découvre dans toutes les circonstances importantes de la vie [1].

Quand Stendhal connaît bien les qualités fondamentales et les lacunes (au premier abord invisibles) d'un esprit, il prévoit toutes ses manifestations ultérieures ; il les voit se produire comme des fruits attendus, comme des conséquences nécessaires.

C'est en généralisant cette analyse intime qu'il explique les mœurs des nations et leurs floraisons d'œuvres d'art.

Je ne pense pas qu'on puisse refuser à Stendhal cette vue constante des nécessités morales dont il démêle partout l'enchaînement ; et c'est précisément cette vue curieuse et cette explication logique des motifs cachés des actions des hommes qui nous fait

[1] Par exemple, « l'amour de la *gloire viagère* était le fond du caractère de Voltaire. » (Correspondance inédite.)

voir en lui un Montesquieu de l'art et de l'amour, un petit Montesquieu des mœurs de son temps, doublé de Machiavel et précurseur mondain de M. Taine.

Qu'on ne se hâte pas de contredire en ceci une fantaisie paradoxale et des rapprochements arbitraires. On ne veut pas assimiler Stendhal à Montesquieu, ni exagérer son mérite, en l'égalant à M. Taine, mais seulement indiquer en lui la tournure d'esprit et le procédé de critique philosophique qu'il nous paraît avoir en commun avec ces esprits supérieurs.

Si peu qu'on ait lu de lui, on ne saurait nier qu'il ne cherche toujours, comme Montesquieu, l'esprit et la raison des choses, les lois psychologiques, les faits qui expliquent les mœurs et les arts.

Dans les sciences morales il a cette heureuse faculté d'étonnement curieux qui fait qu'on « observe l'habitude » et qu'on cherche l'explication de ce qui paraît simple au vulgaire. Même dans la sphère de la vie pratique, Stendhal compare et regarde ; toujours préoccupé de sa théorie du bonheur, il applique l'interrogatoire et l'étude à tous les objets dont tant d'autres s'inquiètent peu et se contentent de jouir.

Son aptitude spéciale est d'analyser les passions. Son goût dominant est de raisonner sur les mœurs. Il aime à expliquer les actions par les caractères, l'œuvre par l'âme dont elle est sortie. Il dissèque le talent d'un homme et décompose le cœur et l'amour pour les mieux connaître.

Dans son histoire de la peinture, il ne se contente pas de décrire les tableaux, de raconter les biographies des peintres, de marquer les écoles et les progrès de l'art, son plus grand soin est de montrer les causes multiples de ces progrès. Il ne veut pas seulement reproduire ce qui est, mais l'expliquer; et c'est pourquoi, comme Montesquieu, il subordonne toujours les faits moraux de l'art et de la vie, aux faits plus généraux et antérieurs qui les expliquent.

On ne peut pas lire vingt pages au hasard dans ses œuvres : romans, critiques d'art ou voyages, sans croire qu'il a voulu imiter Montesquieu; et, qu'en cherchant toujours le comment et la cause de tout, les conditions nécessaires des œuvres de l'esprit et leurs dépendances morales, il a rendu possible la critique philosophique de M. Taine.

Ce sont là des esprits de la même famille, des hommes dont le cerveau absorbant a pour facultés dominantes l'observation, l'induction et l'analyse.

Je crains de m'abuser moi-même en ces rapprochements généraux, et cependant je crois saisir encore d'autres rapports, même des rapports de caractère entre Stendhal et Montesquieu.

Je les vois tous les deux sensibles à tous les plaisirs élevés, tous deux passionnés pour l'étude, pour le travail et la lecture. Tous deux fiers, désintéressés, incapables d'aucune bassesse et même de toute besogne servile destinée à gagner de la faveur ou de l'argent.

Ni l'un ni l'autre n'auraient su faire une visite par intérêt. Allant dans le monde pour se distraire et s'amuser sans se donner la peine d'y briller par leurs saillies. Tous deux encore défiants, sensibles, analyseurs, sans ambition, ni méchanceté, mais non pas sans malices. Habiles au contraire à voir les ridicules et à faire la satire piquante des mœurs et des travers de leur temps. Stendhal n'était-il pas capable d'écrire les *Lettres Persanes* et d'enfermer aussi, sous une forme légère un fond très-sérieux ?

Dans leur correspondance on voit souvent percer cette crainte habituelle d'être dupe qui mène à la dureté et qui fait paraître égoïste alors qu'on n'est que déniaisé et perspicace.

C'est un trait qu'ils ont en commun avec Machiavel qu'ils avaient beaucoup lu et qui adapte la science politique la plus clairvoyante à la corruption intéressée de l'animal humain. Comme ce dernier, Stendhal est, avant tout, un logicien impassible du fait : moralement il n'a guère meilleure opinion de l'humanité [1].

[1] « En lisant Machiavel avec un esprit impartial et réfléchi, on acquiert bientôt la conviction qu'il n'a voulu flatter ni les peuples ni les rois, mais que, libre de toute idée préconçue, de toute théorie arrêtée d'avance, il a essayé de tracer, d'après l'histoire, les lois du despotisme comme celles de la liberté, et, par dessus tout, les conditions de la nationalité. *Logicien impassible du fait*, il vous prescrit ce que vous avez à faire et vous prévient de ce qui arrivera, selon le parti que vous désirez prendre. Êtes-vous pour la liberté ? voici par quelles lois, par quelles institutions vous la pourrez conserver et par quelles fautes vous

Dans leur conscience désabusée ils pensent volontiers que les hommes cherchant toujours leur intérêt, mal éclairés sur leur véritable bonheur et inclinés au mal plus facile, ne font guère le bien que quand ils ne peuvent pas faire autrement.

Sans insister sur cette voie qui nous mènerait loin, on peut dire que Stendhal joint quelque chose de cette méfiance machiavélique à la pénétration historique et souvent prophétique de Montesquieu.

Enfin, un dernier trait de ressemblance ne se trouve-t-il pas dans leurs voyages à travers l'Europe, entrepris pour étudier sur place les mœurs et les faits qui devaient être les matériaux de leurs ouvrages.

Je ne veux pas pousser plus loin ce parallèle qui deviendrait faux en se détaillant. Il ne s'agit ici que des vues et des habitudes critiques de Stendhal. Nous n'avons plus à revenir sur ses goûts et son caractère, puisque nous l'avons vu indifférent à tout ce qui n'était pour lui objet d'étude ou de plaisir. Il avait moins de calme dans l'esprit que Montesquieu qui s'amusait

la pourrez perdre : lisez les *Discours sur Tite-Live*. Êtes-vous pour le despotisme? voici également dans quels Etats, dans quels temps, chez quels peuples, à la faveur de quelles circonstances vous pouvez le fonder, par quels moyens terribles vous serez obligé de le défendre contre la haine que vous inspirerez et l'amour naturel de la liberté, par quels évènements et quelles surprises il échappera de vos mains : lisez le *Traité des Principautés*. »

A. Franck. *Réformateurs et publicistes du moyen-âge et de la Renaissance.*

de tout, même des sots. Il était plus prompt au dé goût, et tout ce qui ne le passionnait pas le laissait froid et l'ennuyait. Voilà les différences. Mais on sait combien il aimait la manière fine, condensée et resplendissante de l'écrivain dont il disait que « son style est une fête pour l'esprit. »

Faut-il dire qu'il l'a imité, dans la division des chapitres de son *Histoire de la peinture,* dans son livre de l'*Amour* et peut-on avouer que son style nous donne parfois la même sensation agréable que celui de l'auteur des *Lettres persanes?*

Plein d'idées et de sensations qui l'obsèdent, il n'écrit que pour soulager son cerveau pléthorique, se souciant fort peu du beau style à la mode, méprisant l'admiration banale des badauds qui préfèrent au style simple les images ambitieuses et les longues périodes.

Le sien est court, net, piquant et personnel, sans charlatanerie de figures et de rhétorique, composé de petites phrases perçantes et serrées, nourries de faits, de rapprochements ingénieux, d'idées condensées dans un mot rapide.

Ce style individuel, « moins tendu que celui de Montesquieu [1] » est souvent plein de naïvetés voulues et de malices.

Par exemple il répète souvent que ce n'est que

[1] H. Taine.

pour la commodité du langage que l'on dit le physique et le moral. « Lorsqu'on a brisé une montre, où est allé le mouvement? » Puis, dans une note, et riant dans sa barbe, Stendhal ajoute d'un ton sérieux : « On sent fort bien qu'on ne parle ici que de l'*être vivant* et de l'intime liaison qui, *pendant la vie*, rend le physique et le moral *inséparables*. A Dieu ne plaise qu'on veuille nier l'immortalité de l'âme, la plus noble consolation de l'humanité !! »

Ailleurs, ayant à parler de *la meilleure des religions*, qu'il respecte, il met en note : « celle du lecteur. »

Ainsi, de chaque page il s'échappe des traits acérés qui volent dans bien des directions, tandis que l'auteur, toujours fixé sur l'idée dominante, la suit fidèlement, sans rien donner à la phrase, sans développements à côté ni en dehors.

Quand Beyle parle on sent que l'idée avec ses plus petites circonstances est évidente à ses yeux. Eh bien, il écrit comme il parle, à sa manière, parce qu'il pense, avec Montesquieu, qu'un homme qui écrit bien « n'écrit pas comme *on* écrit, mais comme *il* écrit. »

Encore qu'il eût assez de confiance en son propre esprit pour l'écouter en tout et n'imiter personne, c'est de Montesquieu qu'il eût voulu savoir s'il avait vraiment du génie.

Juge excellent du mérite étranger, il doutait parfois du sien propre, faute de talents analogues qui aient

pu, de son vivant, lui servir de mesure et de terme de comparaison.

Tantôt répandu dans le monde et tantôt solitaire, il aimait à lire l'histoire et les mémoires vrais autant qu'à se trouver au milieu des hommes contemporains. Ses voyages à travers les livres et à travers l'Europe lui avaient permis de comparer les âmes et les mœurs des différents pays et des différents temps.

Mais ce qu'il y a surtout d'admirable dans Stendhal, ce que ses critiques malveillants n'ont pas vu, ce qui nous a décidé à entreprendre cette étude souvent douloureuse, c'est que Stendhal, sur tous les chemins où il s'aventure, littéraire, moral, philosophique, Stendhal est au premier rang des voies nouvelles, hardi cavalier d'avant-garde, pionnier philosophique et partout novateur.

Inventeur hasardeux de la critique naturelle, il a cherché, le premier, dans la biographie et l'histoire, les causes morales et historiques des œuvres humaines. Il a demandé des indices et des explications à la race, au climat, aux institutions, aux croyances, aux mœurs qui façonnent un homme par leurs influences successives ou concomitantes.

Dans l'étude de l'homme il a donné leur part au tempérament, au corps, puis à l'éducation, aux goûts et aux passions maîtresses qui en résultent.

Les moindres observations de ses voyages, les vues rapides qu'il ouvre sur le passé, les éclairs qu'il note

et qu'il fixe au passage : tout indique cette habitude féconde de son esprit.

Nous la retrouverons surtout dans ses romans et dans sa critique d'art où elle s'étale plus à l'aise.

Nous l'avons déjà indiquée, en passant, dans son *Histoire de la peinture en Italie* et dans ses études musicales. Nous allons bientôt la suivre dans l'analyse détaillée de ses œuvres.

Nulle part elle n'est plus manifeste qu'en ses romans qui sont des chefs-d'œuvre de psychologie. Lisez la *Chartreuse de Parme* ou *Rouge et Noir* et vous verrez qu'il est facile d'expliquer toutes les actions de ses personnages par l'analyse de leurs caractères qui, soit en France, soit en Italie, résultent en partie des mœurs environnantes, de leur situation sociale et du climat. Ce qui a fait de Stendhal un romancier si rare, ce qui l'attire et ce qu'il montre de préférence : c'est le mécanisme et l'enchaînement des choses intérieures, l'analyse des motifs cachés, la suite, ailleurs confuse, des sensations et des idées. Lui qui aime à expliquer les lois de la végétation humaine, il est là dans son élément. Il note les ressorts secrets qui déterminent les actions, il met à nu les âmes, il les démonte et les remonte comme un horloger pourrait faire d'une pendule afin d'en faire saisir les mécanismes internes les plus compliqués. L'image n'a rien de forcé, car c'est avec une précision analogue que le romancier psychologue fait voir et

toucher la nécessité qui amène et relie les sentiments et les actions de ses personnages. Aussi a-t-on pu dire sans exagération que ses peintures de caractère sont toute une *étude de l'homme* et ses récits romanesques une *psychologie en action*.

Ainsi tantôt il montre l'influence du temps sur les hommes, l'influence du milieu et du monde extérieur sur une âme sensible ; tantôt il fait voir comment l'histoire des passions et des mœurs d'un peuple est empreinte dans les vers de ses poètes, dans les tableaux de ses peintres, dans tous ses arts et sa musique.

Ce qu'il appelle son *romanticisme* peut servir à la fois de conseil aux artistes contemporains et d'explication aux temps passés qu'il fait revivre. Tous les arts expriment et reflètent la civilisation dont ils s'inspirent. Les artistes doivent saisir et fixer la beauté *moderne* parce qu'ils doivent peindre leur époque et plaire aux hommes de leur temps. En dehors du romanticisme qui a été l'inspiration commune de toutes les époques littéraires réputées classiques, il n'y a place que pour l'érudition plagiaire, l'imitation archaïque et la morte archéologie.

Ainsi pour mériter d'être classiques un jour, les artistes contemporains doivent respirer les passions modernes et reproduire, sans soucis d'autrefois, les sentiments, les formes et les types de leur temps et de leur pays. A l'inverse, la critique historique fait revivre l'âme du passé par ses arts.

Stendhal est un des premiers qui ait osé admirer la beauté moderne, qui ait demandé aux artistes de s'adapter au siècle et qui ait réservé pour l'érudition historique la résurrection du passé. Ici encore il fut un maître.

Comment l'emporter sur Raphaël? se demande-t-il dans un des chapitres les plus curieux de son histoire de la peinture.

Et il remarque que les anciens peintres, comme les écrivains moralistes, n'étaient pas assez physiologistes. « Cervantes et Shakespeare sont les seuls grands artistes du seizième siècle qui me paraissent avoir songé aux *tempéraments*.

» Cependant chaque individu a son idéal, c'est-à-dire la forme physique la plus conforme à son caractère.

» Dans les scènes touchantes produites par les passions, le grand peintre des temps modernes, si jamais il paraît, donnera à chacun de ses personnages la beauté idéale tirée du tempérament fait pour sentir le plus vivement l'effet de cette passion.

» Werther ne sera pas indifféremment sanguin ou mélancolique ; Lovelace flegmatique ou bilieux. Le bon curé Primerose, l'aimable Cassio, n'auront pas le tempérament bilieux, mais le juif Shyloch, mais le sombre Iago, mais Lady Macbeth, mais Richard III. L'aimable et pure Imogène sera flegmatique.

» D'après ces premières observations, l'artiste a fait l'Apollon du Belvédère. Mais se réduira-t-il à donner

froidement des copies de l'Apollon toutes les fois qu'il voudra présenter un dieu jeune et beau. Non, il mettra un rapport entre l'action et le genre de beauté : Apollon délivrant la terre du serpent Python, sera plus fort ; Apollon, cherchant à plaire à Daphné, aura des traits plus délicats.

» Le peintre qui fera Brutus envoyant ses fils à la mort, ne donnera pas au père la beauté idéale du sanguin, tandis que ce tempérament fera l'excuse des jeunes gens. S'il croit que le temps qu'il faisait à Rome le jour de l'assassinat de César est une chose indifférente, il est en arrière de son siècle. A Londres, il y a les jours où l'on se pend [1].

Baudelaire qui a beaucoup pratiqué Henri Beyle, qui s'en est inspiré et l'a même copié sans le dire [2], Baudelaire a pris à Stendhal sa définition du Romantisme qui est l'expression « la plus récente, la plus actuelle du beau. »

Voici comment il exprime cette pensée familière à Stendhal : « Celui-là sera le vrai *peintre* qui saura arracher à la vie actuelle son côté épique et nous faire comprendre, avec de la couleur ou du dessin, combien nous sommes grands et poétiques dans nos cravates et nos bottes vernies. »

Et, dans un autre livre, il dit dans les mêmes

[1] Vent et brouillards au mois d'octobre.

[2] Voir en particulier dans les *Curiosités Esthétiques*, le chapitre VI : *De l'Essence du rire.*

termes : « Celui qui saura trouver l'expression la plus récente et la plus moderne de la beauté[1]. »

Dans « l'*Art Romantique*, » Charles Baudelaire insiste après Stendhal sur le caractère relatif du Beau. Il exécute des variations brillantes sur cette pensée « qu'il y a autant de beautés qu'il y a de manières habituelles de chercher le bonheur. » Après quoi, il se donne les airs de trouver Stendhal « répugnant. »

Avant lui, Stendhal avait dénoncé la ridicule chimère d'un type unique de Beauté. Mais assez sur ce point. Nous voulions uniquement faire voir que la critique de Beyle n'est point dogmatique. Son esthétique, toute moderne, est précisément celle que professe M. Taine à l'école des beaux-arts.

La beauté qui est, selon Stendhal, l'expression d'une manière habituelle de chercher le bonheur, la beauté change avec les temps et les hommes à qui elle fait cette promesse de bonheur.

La beauté antique est l'expression d'un caractère utile et nous n'avons plus que faire des vertus antiques

[1] M. Charles Asselineau en a fait la remarque. Le dernier chapitre du salon de 1846 est intitulé par Baudelaire: *De l'Héroïsme de la Vie moderne.* « L'auteur y développe une proposition de Stendhal, citée dans l'un de ses premiers chapitres, et réclame pour les passions et les mœurs modernes un caractère de beauté épique supérieur à celui de l'épopée antique : c'était la grande prétention d'alors ; on opposait le suicide de Werther au suicide de Caton, le courage moral au courage physique, les héros de Balzac aux héros de l'Iliade, etc., etc., » *Charles Baudelaire. — Sa Vie et son œuvre.*

depuis qu'il y a dans nos villes, éclairées au gaz, des gendarmes et des sergents. Nous aimons bien le courage, mais nous aimons aussi qu'il ne paraisse que dans le besoin. Dans nos mœurs, c'est l'intelligence accompagnée d'un degré de force très-ordinaire qui est la force. Pour nous l'utilité est de nous amuser et non de nous défendre. Voilà ce qui a fait le succès de la *grande duchesse de Gérolstein.*

Le beau moderne est fondé sur cette dissemblance générale qui sépare la vie de salon de la vie du forum. « *Le bon air* est beaucoup dans la manière de porter les vêtements, et la sculpture antique exige le nu [1]. Notre amabilité moderne n'est plus la même que celle de *Méléagre* chez *Aspasie*... Avec la différence nécessaire dans la culture de l'esprit, et la différence dans l'amour, l'absence de danger et par suite le dédain de la force autrefois nécessaire, voilà qui explique toute l'antiquité.

[1] Le *nu*, dit Baudelaire, cette chose si chère aux artistes, cet élément nécessaire du succès, est *aussi fréquent* (!) et aussi nécessaire (?) que dans la vie ancienne : — au lit, au bain, à l'amphithéâtre. Les moyens et les motifs de la peinture sont également abondants et variés; mais il y a un élément nouveau, qui est la *beauté moderne.*

« Car les héros de l'Iliade ne vont qu'à votre cheville, ô Vautrin, ô Rastignac, ô Birotteau, — et vous, ô Fontanarès, qui n'avez pas osé raconter au public vos douleurs sous le frac funèbre et convulsionné que nous endossons tous; — et vous, ô Honoré de Balzac, vous le plus héroïque, le plus singulier, le plus romantique et le plus poétique parmi tous les personnages que vous avez tirés de votre sein ! »

Charles Baudelaire. — Œuvres complètes. Tome II.

« Le mot de patrie, dit Montesquieu, est à peu près illusoire dans un pays comme l'Europe ou il est égal, pour le bonheur, d'être à un maître ou à un autre [1]. »

« Chez les anciens, chaque citoyen était occupé du gouvernement de la patrie. Qu'a perdu Sarrelouis à n'être plus France?

» En Grèce, la guerre mettait directement en péril, avec l'existence de toute la société, l'existence de chacun des habitants.

» Il fallait ou vaincre dans la bataille, ou être prisonnier, et l'on a vu ce que les Corcyréens faisaient des prisonniers. Le vainqueur emmenait tout, les femmes, les enfants, les animaux domestiques; il brûlait les huttes, et ensuite allait demander un triomphe au sénat de Rome.

» Parmi nous l'État fait la guerre... mais qu'est-ce que cela me fait, *à moi*, qui ai toujours ma loge à l'opéra, mon équipage de chasse, et mes maîtresses? Je m'abonne tout au plus à quelque gazette étrangère [1]. »

On voit comment Stendhal insiste, par l'immense changement des mœurs, sur le caractère essentiellement relatif de la beauté.

« Les savants disent qu'il y a cinq variétés dans l'espèce humaine: les Caucasiens, les Mongols, les

[1] Montesquieu.

[2] Beseuval. M. de Choiseul. Saint-Simon. Sautez de là à Tite-Live.

Nègres, les Américains et les Malais. Il pourrait donc y avoir cinq espèces de beau idéal ; car je doute fort que l'habitant de la côte de Guinée admire dans le Titien la vérité du coloris.

» Un peintre malais, avec son coloris du plus beau cuivre, qui prétendrait à la sympathie de l'Européen, ne serait-il pas ridicule? Il ne pourrait plaire que comme singulier. On aimerait en lui des marques de génie, mais d'un génie qui ne peut toucher. Voilà les tableaux de Rubens ou la musique de Haendel à Naples. Jamais à Venise, les couleurs si fraîches des figures anglaises ne paraîtront naturelles, si ce n'est à ces yeux pour lesquels tout est caché. Ce n'est qu'après que la lente habitude aura ôté l'étonnement que la sympathie pourra naître. Les couleurs, la lumière, l'air, tout est différent en des climats si divers; et je ne trouve pas en Angleterre, une seule tête qui rappelle les madones de Jules Romain. »

Voilà ce que c'est que le beau idéal.

On peut augmenter encore le nombre des beautés idéales en faisant passer chacun des trois ou quatre gouvernements différents[1] par chaque climat.

« Tout le monde sait qu'il y a aujourd'hui deux écoles de critique, l'ancienne et la nouvelle. L'an-

[1] La différence des gouvernements, relativement aux arts, est dans la réponse à cette question : « que faut-il faire ici pour parvenir ? »

cienne se plaît, dans un écrit, à voir le talent qui s'y déploie, et dans ce talent une source de jouissance littéraire. Ainsi faisaient nos pères. Avaient-ils été touchés ou amusés, ils n'en demandaient pas davantage. On admirait ou l'on sifflait, on prononçait un écrivain bon ou mauvais, et tout était dit. On n'allait pas au delà des sentiments qu'on avait éprouvés ; ces sentiments avaient, pour ainsi parler, leur fin en eux-mêmes. Heureux temps où la littérature ne connaissait d'autres questions que des questions de goût, où aucune préoccupation ne venait troubler des plaisirs exquis, où on relisait ses auteurs favoris comme l'on s'assied à un banquet, pour manger à sa faim et s'égayer l'esprit d'un vin généreux !

» Il en est autrement aujourd'hui. Le démon de la curiosité s'est emparé de nous. Il faut que nous nous rendions compte de toutes choses, même de nos plaisirs. *Il ne s'agit plus de goûter, mais de comprendre.* Le critique n'est plus un homme qui nous aide à démêler les beautés et les défauts d'un ouvrage, mais celui qui nous explique par le menu *comment* et *dans quelle condition un talent s'est formé.* Qu'importe l'écrit ? c'est l'*auteur que nous cherchons*, et si ses œuvres nous intéressent, c'est surtout parce qu'elles nous permettent de *pénétrer dans le mystère d'une individualité humaine.* Ainsi *la littérature a été tout entière ramenée à l'histoire littéraire*, et l'*histoire littéraire*, à son tour, *est en*

train de devenir une branche de la physiologie[1]. »

Ne sont-ce pas là les singulières habitudes critiques de Stendhal et les exemples si nombreux qu'il a laissés qui ont permis à M. Taine de généraliser ces vues éparses, de les appliquer, avec suite, à tous les documents d'un grand pays et de ne voir dans les monuments littéraires « qu'un appareil plus délicat et plus sensible qu'un autre pour mesurer tous les degrés et toutes les variations d'une même civilisation, pour saisir tous les caractères, toutes les qualités et les nuances de l'âme d'un peuple. »

Quand dans son livre de l'amour, par exemple, que je cite de préférence parce que nous l'avons précédemment analysé, Stendhal nous dit : « J'ai trouvé à Dresde, chez le comte Wolfstein, l'amour de vanité, le tempérament mélancolique, les habitudes monarchiques, l'âge de trente ans... et les particularités individuelles. » Ne procède-t-il pas comme M. Taine dans son histoire de la littérature anglaise. Et s'il reste un reproche à adresser aux classifications de cette histoire naturelle de la vie morale, n'est-ce pas le même reproche pour tous les deux, celui d'accorder trop aux circonstances, trop peu à l'autonomie, à l'indépendance du génie, à sa personnalité réactive, en un mot, aux particularités individuelles.

« Quelque soin qu'on mette à pénétrer ou à expli-

[1] Edmond Schérer — *Études sur la littérature contemporaine.*

quer le sens des œuvres, leurs origines, leurs racines, à étudier le caractère des talents et à démontrer les liens par où ils se rattachent à leurs parents et à leurs alentours, il y aura toujours une certaine partie inexpliquée, inexplicable, celle en quoi consiste le don individuel du génie, et bien que ce génie évidemment n'opère point en l'air ni dans le vide, qu'il soit et qu'il doive être dans un rapport exact avec les conditions de tout genre au sein desquelles il se meut et se déploie, on aura toujours une place très-suffisante (et il n'en faut pas une bien grande pour cela) où loger ce principal ressort, ce moteur inconnu, le centre et le foyer de l'inspiration supérieure ou de la volonté, la monade inexprimable [1].

On voit toute l'importance des « *particularités individuelles* » quand on compare les livres d'Henri Beyle à ceux de MM. Taine ou Sainte-Beuve.

Ce n'est pas assez d'avoir la même philosophie, les mêmes habitudes d'esprit, d'être nourri des mêmes lectures, formé des mêmes réflexions, d'avoir vécu presque dans le même temps, pour produire les mêmes résultats.

Sans doute M. Taine et Stendhal ont un air de famille. Tous deux ont transporté dans leur critique d'art leur façon naturelle de comprendre les hommes et la vie. Ils expliquent tous les deux les arts et la vie de la même manière.

[1] Sainte Beuve.

Mais quelle différence dans leur style et dans leur talent, quelles différences dans les monades individuelles, dans les particularités qui les constituent et les caractérisent.

Cela revient à dire qu'il n'y a jamais au monde deux cerveaux semblables. Mais, de même qu'il existe une science botanique bien qu'il n'y ait jamais deux feuilles identiques ; de même les « *particularités individuelles* » ne doivent pas empêcher de constituer l'histoire naturelle de la vie morale, ni de grouper les hommes d'art et de littérature en *genres* et *familles* d'esprit, pour simplifier et faciliter l'étude que l'on fait d'eux et de leurs œuvres.

Ces particularités personnelles et congénitales indiquent que la critique littéraire ne peut pas devenir une science toute positive ; « elle restera un art, et un art très-délicat dans la main de ceux qui sauront s'en servir ; mais cet art profitera et a déjà profité de toutes les inductions de la science et de toutes les acquisitions de l'histoire. »

Ainsi, sans leur demander une rigueur géométrique qu'elles ne peuvent avoir, les vues de Stendhal, les classifications de M. Taine sont des progrès, des découvertes importantes dans le domaine des sciences morales.

Quand Stendhal, dans ce même livre *De l'amour* si maltraité par la critique, quand Stendhal poursuit son idée de physiologie comparée, en *esquissant les*

traits généraux de l'amour chez les diverses nations, fait-il donc autre chose qu'étudier méthodiquement ces différences profondes qui résultent des races, des milieux et des moments dans la composition des esprits et les productions du talent, comme dans la forme, l'intensité et la direction des passions.

Il semble inutile d'insister, car nous ne pouvons évidemment pas énumérer ici tous les essais et toutes les découvertes d'Henri Beyle. Il suffit de bien constater qu'il a ouvert la voie qui tend à expliquer les phénomènes de l'intelligence et du sentiment au même titre que tous les autres phénomènes de la vie. Il observait toutes les nuances d'une même passion pour en déterminer les motifs et les causes. Il voulait faire rentrer la connaissance de l'homme parmi les sciences de la nature et mettre un terme à leur séparation arbitraire. L'homme, à ses yeux, n'est pas un empire dans un empire : c'est la nature elle-même devenue humaine et pensante ; par conséquent les procédés d'analyse et d'observation employés pour connaître la nature doivent également servir à l'étude expérimentale de l'homme.

On convient aujourd'hui qu'il n'y a pas de ligne de séparation entre la physiologie et la psychologie ; mais Stendhal est le premier qui ait soumis les manifestations de l'intelligence aux vues fécondes, de Cabanis. C'est lui qui a inauguré cette méthode de naturaliste. M. Taine l'applique à tout ; sans

l'étaler, M. Sainte-Beuve, s'en sert aussi, continuellement, parce qu'elle est excellente tant qu'on n'en abuse pas. Quoi qu'il fasse, dit Sainte-Beuve, qu'il pense, qu'il écrive ou qu'il aime, il est certain que « l'homme dépend d'une manière plus ou moins profonde de la race dont il est issu et qui lui a donné son fond de nature, qu'il ne dépend pas moins du milieu de société et de civilisation où il s'est nourri et formé, et aussi du moment ou des circonstances fortuites qui surviennent journellement dans le cours de la vie. »

La méthode est donc bonne et je crois avoir démontré surabondamment qu'elle fut employée par Stendhal. Oui ! cette habitude de chercher les rapports nécessaires et la raison des choses lui est commune avec Montesquieu ; c'est à lui que M. Taine a emprunté cet instrument de critique physiologique avec lequel il dissèque les talents comme un démonstrateur explique un théorème. Avant lui l'auteur de l'*Amour*, l'auteur de *Rouge et Noir* considérait les hommes, dans l'histoire et dans le roman, comme de vivants problèmes de mécanique physiologique [1].

[1] La critique littéraire est la plus haute branche de la zoologie ; la psychologie rentre dans l'histoire naturelle : par cela seul que l'homme est formé des mêmes éléments qui l'entourent. Les mêmes nécessités gouvernent le monde moral et le monde physique. « Une civilisation, un peuple, un siècle sont des définitions qui se développent. L'homme est un théorème qui marche. » H. Taine. *Les philosophes français.*

L'*Histoire de la Peinture en Italie* comme l'*Histoire de la littérature anglaise* nous montrent toutes deux cette haute indifférence morale qui étudie avec le sang-froid d'un botaniste les lois de la végétation humaine, cette curiosité impassible qui observe et décrit, sans préférence; toutes les libres floraisons de l'esprit humain; ce matérialisme artistique qui ne voit dans une œuvre d'art que le fruit nécessaire d'une époque. Chez les deux auteurs on constate la même conception de l'histoire, les mêmes moyens d'en tirer la philosophie. Tous deux ne voient dans les anciennes chroniques, dans les correspondances particulières et les mémoires, comme dans les œuvres d'art, que des indications, des lumières et des traces au moyen desquelles on devra, comme Cuvier, suppléer ce qui manque, reconstruire l'individu vivant et agissant, à travers lequel il faut encore étudier l'homme invisible et intérieur.

Dans leur critique d'art, ils sont tous deux préoccupés des relations naturelles et réciproques de l'œuvre et de l'artiste. Ils replacent, pour le mieux comprendre, chaque auteur dans son siècle, dans son milieu, à son moment, attendu que les sentiments, les états et les opérations de l'âme ont, en partie, pour causes certaines façons générales de sentir et de penser.

Enfin cette curiosité infatigable, plus soucieuse de comprendre que de goûter, ce besoin d'analyse

extrême qui se satisfait dans une histoire où l'homme est, en quelque sorte, assimilé à une plante, ce désir de tout simplifier après l'analyse et de tout réduire à une faculté dominante, à un suprême ressort qui imprime le mouvement à l'âme et jusqu'à la fin dirige et détermine tout[1], cette analyse physiologique de l'homme où la chimie et la mécanique ont leur part, cet homme enfin expliqué par son milieu et commenté par ses œuvres, *je retrouve tout cela dans Stendhal.*

Souvent M. Taine n'a fait que réduire en système et appliquer partout, comme une méthode universelle, les vues, les procédés et la logique cachée de Stendhal. Toutes ses études si variées et si vives sur les arts, les hommes et les littératures, tout procède de lui et s'y rattache avec la force de son tempérament et l'ampleur d'une méthode unique appliquée par catégories inflexibles, parfois fatigantes. M. Taine a d'ailleurs la même philosophie que Stendhal, c'est-à-dire la même façon d'envisager le monde, la même façon de comprendre l'homme et la vie. Il a, comme lui, la même pensée unique qu'il adapte à tous les sujets, avec plus de suite, avec plus de force, avec une pénétration plus exacte et un sentiment conti-

[1] Les natures spécialement douées sont ainsi, rien ne les détourne : Archimède est à son problème, Joseph Vernet est à sa tempête, Philidor est à sa partie, etc. — S-B —

nuel de l'ensemble que n'avait pas son devancier.

Stendhal a peut-être aussi bien compris les formations et les transformations des hommes, des peuples et des arts, il étudiait surtout la secrète influence des idées les unes sur les autres, il a souvent montré et expliqué comment chaque détermination lente ou rapide, est une résultante très-complexe, mais nécessaire, de circonstances données, d'un tempérament et d'un état d'âme antérieur, état qui change sans cesse et pourtant creuse à la longue l'empreinte immuable du caractère.

M. Taine a su réunir en bloc ces miettes de critique; il a su joindre en un faisceau de lumière ces vues éparses ; *il a fait une méthode générale des habitudes d'esprit particulières à Stendhal* et a mis à l'usage de la critique contemporaine un procédé qui était jusque-là la propriété exclusive d'un original.

Mais si M. Taine est plus complet, si son enseignement est régulier, Stendhal a le mérite d'avoir ouvert la voie. Il a cherché toujours à expliquer les passions, les arts, les états de l'âme et ses opérations *par leur cause,* c'est-à-dire par leurs liaisons nécessaires, par leurs dépendances et leurs conditions logiques. — Il a, le premier, cherché les lois qui expliquent l'homme et ses œuvres, il a déterminé et suivi dans son cours la double influence du tempérament originaire et du milieu où il se développe et se transforme. Il a, le premier, appliqué les procédés de l'histoire naturelle à

l'histoire morale de l'humanité et cela sans autres maîtres et sans autres guides que Cabanis et Montesquieu.

Si donc, M. Taine l'emporte évidemment par la méthode et par l'ampleur, par le talent d'écrire et la rhétorique nécessaire; par ce qu'il entre de métier dans le talent le plus sincère et le plus spontané, Stendhal prend sa revanche par son habitude du monde, par son observation directe, sa connaissance des femmes et de la société, talents utiles sous leur apparence frivole et qui sont peut-être le côté faible de M. Taine, trop tôt et trop exclusivement enfermé dans son cabinet d'études, avec sa science, ses recherches multiples et ses bouquins.

Si l'homme de talent est celui qui transforme ce qu'il reçoit, qui exprime son âme dans son œuvre, faite elle-même de ses sensations multipliées, résultante individuelle et passionnée de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il sent, Stendhal est un homme d'un talent supérieur.

Sa vie tout entière fut consacrée à connaître, à comprendre et à jouir. Elle fut remplie par l'infinie curiosité des sens et de l'esprit. Son égoïsme était d'être heureux par l'intelligence et l'amour; son ambition littéraire était de connaître l'homme et ses passions, de comprendre la raison et les causes de tous ses actes nécessaires, pour les expliquer.

Cette vie et ce talent ont trouvé dans M. Taine un digne admirateur et continuateur.

Dans l'introduction à l'histoire de la littérature anglaise se trouve une haute et magistrale appréciation philosophique de Stendhal, par laquelle je veux terminer.

M. Taine vient d'indiquer le point où en est l'histoire aujourd'hui. Elle doit chercher les règles de la végétation humaine : « De même qu'au fond, l'astronomie est un problème de mécanique et la physiologie un problème de chimie, de même l'histoire au fond est un problème de psychologie.

» Il y a un système particulier d'impressions et d'opérations intérieures qui fait l'artiste, le croyant, le musicien, le peintre, le nomade, l'homme en société; pour chacun d'eux, la filiation, l'intensité, les dépendances des idées et des émotions sont différentes; chacun d'eux a son histoire morale et sa structure propre, avec quelque disposition maîtresse et quelque trait dominateur. Pour expliquer chacun d'eux, il faudrait écrire un chapitre d'analyse intime, et c'est à peine si aujourd'hui ce travail est ébauché.

» *Un seul homme, Stendhal, par une tournure d'esprit et d'éducation singulière, l'a entrepris*, et encore aujourd'hui la plupart des lecteurs trouvent ses livres paradoxaux et obscurs; son talent et ses idées étaient prématurés; on n'a pas compris ses admirables divinations, ses mots profonds jetés en passant, la justesse étonnante de ses notations et de sa logique; on n'a pas vu que sous des apparences

de causeur et d'homme du monde, il expliquait les plus compliqués des mécanismes internes, qu'il mettait le doigt sur les grands ressorts, qu'il importait dans l'histoire du cœur les procédés scientifiques, l'art de chiffrer, de décomposer et de déduire, que le premier il marquait les causes fondamentales, j'entends les nationalités, les climats et les tempéraments; bref, qu'il traitait des sentiments comme on doit en traiter, c'est-à-dire en naturaliste et en physicien, en faisant des classifications et en pesant des forces. A cause de tout cela, on l'a jugé sec et excentrique, et il est demeuré isolé, écrivant des romans, des voyages, des notes pour lesquels il souhaitait et obtenait vingt lecteurs. Et cependant, c'est dans ses livres qu'on trouvera encore aujourd'hui les essais les plus propres à frayer la route que j'ai tâché de décrire. Nul n'a mieux enseigné à ouvrir les yeux et à regarder, à regarder d'abord les hommes environnants et la vie présente, puis les documents anciens et authentiques, à lire par-delà le blanc et le noir des pages, à voir sous la vieille impression, sous le griffonnage d'un texte, le sentiment précis, le mouvement d'idées, l'état d'esprit dans lequel on l'écrivait. »

FIN DU TOME PREMIER.

702155

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE 5

INTRODUCTION. 7

CHAPITRE Ier. — Aperçu général sur le caractère et l'œuvre de Stendhal 17

CHAPITRE II. — Biographie de Henri Beyle 49

CHAPITRE III. — Ses goûts, ses opinions, son caractère. . 159

Ses idées sur l'amour et le mariage. . . . 325

Son livre de l'amour 372

CHAPITRE IV. — Sa philosophie 395

DU MÊME AUTEUR.

POUR PARAITRE A LA MÊME LIBRAIRIE :

L'Art et la Vie de Montaigne.

L'Art et la Vie de Saint-Évremond.

L'Art et la Vie de Vauvenargues.

L'art et la Vie de Diderot.

Étude sur les œuvres complètes de C.-A. Ste-Beuve.

Digitized by Google

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE.

OUVRAGES SUR L'ART.

L'ART ET LA VIE, première partie, 1 vol. in-8°. . . . . 3 f. 50
— deuxième partie, 1 vol. in-8°. 3 50
H. TAINE. PHILOSOPHIE DE L'ART. 1 vol. in-18 . . . . . 2 50
— PHILOSOPHIE DE L'ART EN ITALIE, 1 vol. in-18 2 50
— DE L'IDÉAL DANS L'ART, 1 vol. in-18. . . . . 2 50
— PHILOSOPHIE DE L'ART DANS LES PAYS-BAS, un vol. in-18 . . . . . 2 50
ÉM. SAISSET. L'ESTHÉTIQUE FRANÇAISE, précédée de l'*Ame et la Vie*, 1 vol. in-18 . . . . . 2 50
CH. LÉVÊQUE. LE SPIRITUALISME DANS L'ART, 1 vol. in-18 2 50
AUG. LAUGEL. LA VOIX, L'OREILLE ET LA MUSIQUE, 1 volume in-18 . . . . . 2 50
— L'OPTIQUE ET LES ARTS, 1 vol. in-18 . . 2 50
MILSAND. L'ESTHÉTIQUE ANGLAISE, Étude sur John Ruskin, 1 vol. in-18 . . . . . 2 50
BEAUQUIER. PHILOSOPHIE DE LA MUSIQUE, 1 vol. in-18 . 2 50
CAMILLE SELDEN. LA MUSIQUE EN ALLEMAGNE, Étude sur Mendelssohn, 1 vol. in-18 . . . . . 2 50
ATHANASE COQUEREL. LIBRES ÉTUDES (Religion, — Critique, — Histoire, — Beaux-Arts, Voyages), 1 v. in-18 5 »
FAU. ANATOMIE DES FORMES DU CORPS HUMAIN, à l'usage des peintres et des sculpteurs, 1 vol. in-18 avec atlas in-folio de 25 planches. — Prix : avec figures noires . . 20 »
— avec figures coloriées. 35 »
ÉM. MONTÉGUT. LES PAYS-BAS, impressions de voyages et d'art, 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LUBBOCK. L'HOMME AVANT L'HISTOIRE, étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe, suivi d'une Description comparée des mœurs des sauvages modernes, traduit de l'anglais par M. ED. BARBIER, avec 156 figures intercalées dans le texte, 1867, un beau vol. in-8°. Prix : broché . . . . . 15 »
Relié en demi-maroquin avec nerfs . . 18 »

Digitized by Google

Digitized by Google

LEGATORIA DI LIBRI
E. G. [illegible]ARELLI
Vi[illegible] 40 [illegible]
[illegible] V[illegible]fani, [illegible]
FIR[illegible]NZE

B.23.1.77

BNC-FIRENZE

Digitized by Google